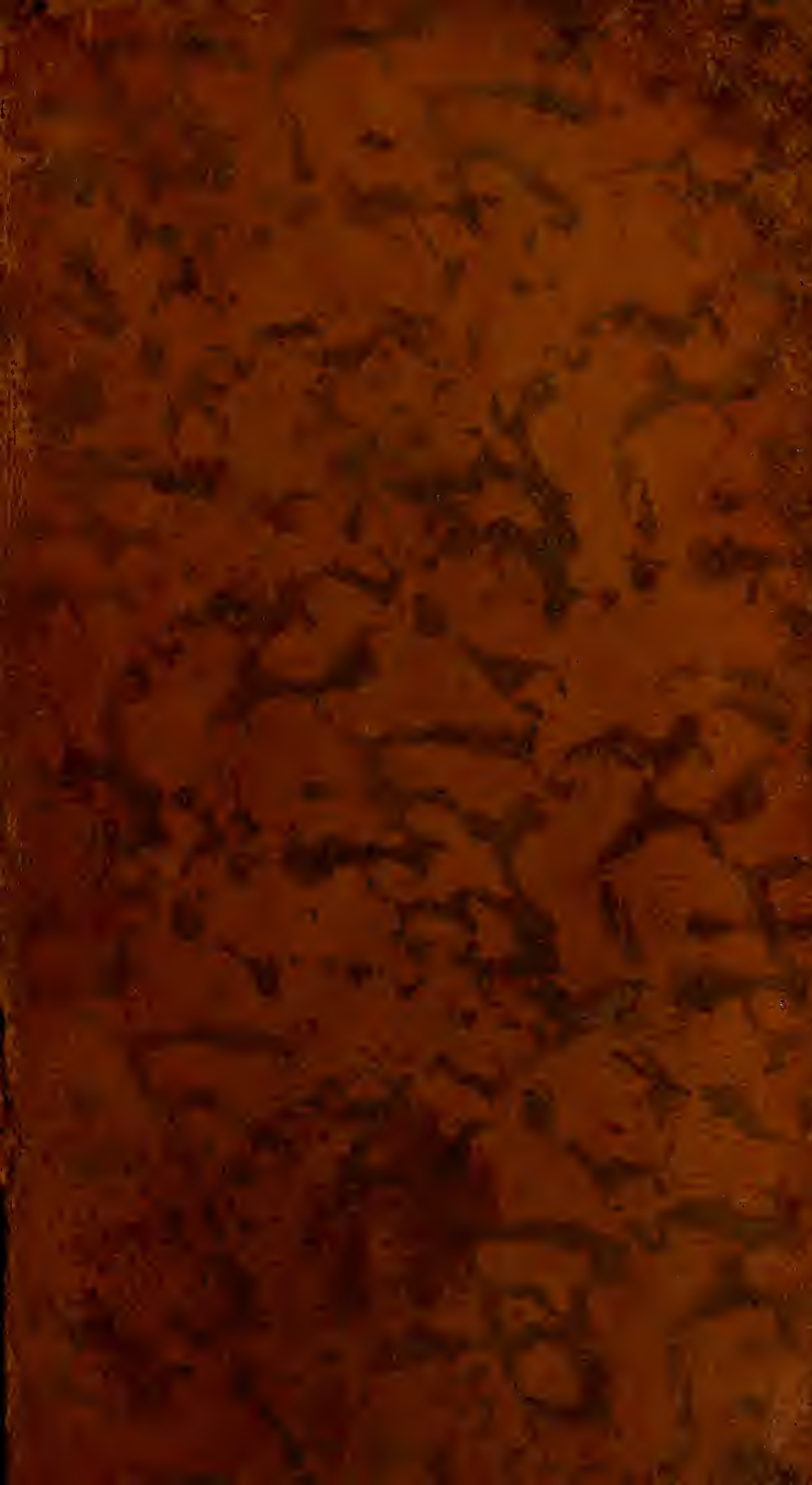


Accessions Shelf No.
155,757 G.3556,1
Barton Library. v.34



Thomas Pennant Barton.

Boston Public Library.

Received, May, 1873.
Not to be taken from the Library!



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lecabinetdesfe34maye

LE
CABINET
DES FÉES.

TOME TRENTE-QUATRIÈME.

CE VOLUME CONTIENT

LES CONTES de M. PAJON.

SAVOIR:

Eritzine & Parelin. L'Enchanteur, où la Bague de Puissance. Histoire des trois fils d'Hali Baſſa de la mer, & des filles de Siroco gouverneur d'Alexandrie.

LA BIBLIOTHÈQUE DES FÉES ET DES GÉNIES, recueillie par l'Abbé DE LA PORTE.

SAVOIR:

La princeſſe Minon-Minette & le prince Souci. Aphranor & Bellanire. Merveilleux & Charmante. Griſdelin & Charmante. Le prince Ananas & la princeſſe Mouſtelle. Cornichon & Toupette.

LE CABINET DES FÉES,

OU

COLLECTION CHOISIE

DES CONTES DES FÉES,

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,

TOME TRENTE-QUATRIÈME.



A GENÈVE,

Chez BARDE, MANGET & Compagnie, Imprimeurs-Libraires.

& se trouve à PARIS,

Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXVI.

G 3551
1
v. 30

155757

May 1878

AVERTISSEMENT
DES ÉDITEURS.

ON a déjà parlé d'un recueil de l'abbé de la Porte, intitulé : *Bibliothèque des Fées & des Génies*, imprimé à Paris, en 1765. Les Contes de M. Pajon sont tirés de ce recueil : on réunit ici tout ce que l'on donnera de cet auteur.

M. Pajon, né à Paris, en 17.., y a exercé la profession d'avocat jusqu'à sa mort arrivée en Mars 1776; les Contes des Fées que nous imprimons sont le fruit des loisirs de sa jeunesse ; il les a fait insérer dans le Mercure de France, sous le nom de M. *Jaques*, *Marchand éventailliste*, *rue Mouffetard*.

Le premier de ces Contes, *Eritzine & Parelin*, a été imprimé dans les Mercures de Novembre & Décembre 1744, sous le titre de *Manuscrit*

traduit de l'Arabe ; il contient une aventure du Calife Haroun Alrafchid, fi fameux dans les Mille & une Nuit.

Nous reftituons au fecond le titre que lui a donné fon auteur, en le faifant imprimer dans les Mercures de Février & Avril 1745. L'abbé de la Porte l'a intitulé dans fon recueil : *Careffant & Blanchette* : noms des principaux perfonages du Conte : nous avons préféré de lui conferver le titre *de la Bague de Puiffance*, qui eft celui que lui a donné l'auteur.

Celui de ces trois Contes qui nous a paru approcher le plus du goût oriental, eft l'*Hiftoire des trois fils d'Hali Baffa & des filles de Siroco, gouverneur d'Alexandrie* ; ce Conte eft le même que celui que l'abbé de la Porte a fait imprimer fous le titre de *Néangir & fes frères*, *Argentine & fes fœurs*. Nous avons encore cru devoir préférer le titre de l'auteur. Une imagination auffi riche & auffi variée que celle des orientaux, nous a paru ca-

ractériser ce Conte ; nous n'en connoissons pas où leur manière soit imitée aussi heureusement. Ce Conte a paru pour la première fois dans les Mercures d'Août, Septembre, Octobre, Novembre & Décembre 1745.

Ces Contes ont eu du succès, & l'auteur, sous le nom de M. *Jaques*, s'est acquis une réputation que les auteurs du temps ont célébrée par quelques pièces de vers insérés dans le Mercure. Mais M. *Pajon*, lassé de l'anonyme, a fait annoncer la mort du prétendu M. *Jacques*, & s'est fait connoître pour le véritable auteur des Contes en question.

M. Pajon est encore auteur de deux Féeries : l'*Histoire du Roi Splendide & de la Princesse Hétéroclite*, & l'*Histoire du Prince Soli, surnommé Prenani, & de la Princesse Fêlée*, dont nous regrettons de ne pouvoir faire usage. On y trouve de la gaîté, des événemens variés, & des situations intéressantes ; mais des tableaux trop

libres & une critique trop amère de quelques perſonages du temps nous les ont fait rejeter : nous n'avons pas même pu les employer avec des retranchemens.

Tous ces ouvrages ſont, comme nous l'avons dit, le fruit des loiſirs de la jeuneſſe de M. Pajon. Dans un âge plus avancé, il s'eſt entièrement livré aux occupations de ſon état ; il a fait imprimer en 1760, un Traité des donations & un commentaire ſur l'ordonnance de 1735, qui prouvent qu'il s'eſt occupé de travaux plus ſérieux. Nous ne prononcerons point ſur le mérite de ces deux derniers ouvrages, & nous ne dirons point ſi M. Pajon a plus de droits à nos ſuffrages comme juriſconſulte que comme littérateur.

On fait ſuivre les Féeries de M. Pajon du ſurplus de la *Bibliothèque des Fées & des Génies :* nous ne connoiſſons pas les auteurs de ces Contes ;

l'abbé de la Porte les a tirées de différens recueils, entr'autres du Mercure de France.

On s'étoit proposé de faire entrer tous ces Contes dans les tomes 26 & 27 du Cabinet des Fées; ils faisoient partie du premier plan que l'on a donné, & ils étoient inférés dans la liste qui accompagnoit le *Prospectus*; mais le désir de mettre plus d'ordre dans notre travail, nous a décidé à les placer dans le supplément que nous imprimons: nous en avons recherché les auteurs, & nous avons réuni sous un même article, ceux qui sortoient de la même plume. *La Bibliothèque des Fées & des Génies* a été remplacée dans les tomes 26 & 27 du Cabinet des Fées, par les *Veillées de Thessalie:* production charmante de Mlle de Lussan, qui n'est pas, à proprement parler, une féerie, mais qui mérite une place dans notre Collection, par le merveilleux qui y règne. Cet ouvrage

réunit d'ailleurs le double avantage d'inſtruire & d'amuſer, & l'on ne peut que nous ſavoir gré d'en avoir orné notre recueil.



CONTES
DE M. PAJON.

ERITZINE & PARELIN.

ON ſait que la coutume du calife Haroün Alraſchid étoit de ſortir les nuits, déguiſé, avec ſon grand viſir Giafar, & Mesrour, chef des eunuques, pour obſerver ce qui ſe paſſoit dans Bagdad, & veiller à la police de cette grande ville.

Il faiſoit une de ces tournées nocturnes, lorſqu'il entendit un grand bruit : il approcha, & connut que le bruit partoit d'un caravanſérail ; une multitude de voix qui s'élevoient confuſément, paroiſſoit ſoutenir une conteſtation fort vive & fort animée.

Le calife ordonna à Giafar de frapper à la porte ; dès qu'on eut appris que le ſouverain commandeur des croyans alloit paroître, le tumulte s'appaiſa, & chacun attendit en ſilence ce que ce prince ordonneroit.

Pour lui, il promenoit ſes yeux de tous

côtés, & cherchoit à découvrir par lui-même la cause du désordre.

Un homme qu'à son habillement on reconnoissoit pour un marin étoit l'auteur du trouble. On l'auroit jugé à son air agité & menaçant, quand l'action des autres étrangers qui l'entouroient n'en eût pas suffisamment averti. Au fond de la chambre, quelques femmes secouroient une jeune personne belle comme le jour. Elle étoit évanouïe, mais la pâleur que cet accident répandoit sur son teint, lui donnoit l'air plus intéressant, sans lui faire perdre aucune de ses grâces. Le calife la considéroit avec autant de plaisir que d'attention, lorsque le marin s'avançant vers lui, lui dit d'un ton fier & audacieux : seigneur, puisque vous êtes le calife, vous devez faire justice : ordonnez donc que cette femme soit remise entre mes mains : elle est mon épouse ; ne souffrez pas qu'on me fasse perdre dans vos états un droit si légitime. Tandis que le marin parloit, cette femme évanouïe reprenoit l'usage de ses sens, & commençoit à r'ouvrir les yeux. Dès qu'elle l'entendit, elle s'écria : lui, mon époux ! lui, juste Dieu ! Il n'est que mon bourreau. Ah ! seigneur, poursuivit-elle, en se jetant aux pieds du

calife, ayez pitié d'une infortunée qui n'a déjà que trop essuyé de malheurs, & ne metrez point, en me livrant à ce barbare, le comble à toutes les horreurs dont j'ai déjà été la victime.

La belle affligée n'avoit pas besoin d'une grande éloquence pour faire condamner son adversaire. Le calife avoit jugé dès le premier regard qu'il avoit porté sur elle, & il étoit difficile de faire autrement. Elle joignoit à cette beauté éclatante qui éblouit, ces traits intéressans qui séduisent : on sentoit en la regardant ce plaisir & ce trouble que l'on éprouve à la naissance d'une passion : ce n'étoit ni cette admiration qu'exerce la beauté quand elle est seule, ni ces désirs momentanés que fait naître le caprice à la vue d'une figure qui plaît : c'étoit un sentiment plus tendre, plus délicieux que le premier, plus désintéressé que le second, & qu'il est plus aisé d'éprouver que de définir.

Le calife avoit ordonné à Mesrour, avant que d'entrer dans le caravansérail, de faire venir ses gardes : ils arrivoient dans le moment. Le prince leur ordonna de garder à vue le marin, mais sans lui faire de violence, car il ne vouloit pas paroître le con-

damner ſans l'entendre; il paſſa avec la belle infortunée, Giafar, & Meſrour, dans une chambre plus retirée du caravanſérail. Il étoit fort impatient d'être inſtruit du ſort de cette belle inconnue, & lui demandoit le récit de ſes aventures avec les égards les plus tendres, & l'empreſſement le plus vif. Elle avoit quelque répugnance à ſatisfaire le calife; la majeſté d'un ſi grand prince l'intimidoit. Enfin, laſſe de réſiſter à des ſollicitations qu'elle n'eſpéroit pas pouvoir faire finir autrement, elle prit ainſi la parole:

Souverain commandeur des croyans, vous me voyez dans un état ſi médiocre, que peut-être aurez-vous peine à me croire, quand je vous dirai que je ſuis née princeſſe.

Mon père ſe nommoit Eritzin, & étoit ſouverain de l'isle de Ceylan. Vous avez entendu parler ſans doute de la fameuſe révolution qui le renverſa du trône. Je n'étois pas encore née dans ces temps funeſtes; mon père déſeſpérant de chaſſer l'uſurpateur autrement que par une guerre longue & cruelle, ſe ſacrifia lui-même au bien de ſes ſujets, & aima mieux abandonner un parti conſidérable, & de ſolides eſpérances qui lui reſtoient encore, que d'éterniſer la

guerre civile, & d'attiser le feu qui consumoit sa patrie. Il fit répandre le bruit de sa mort, & se retira dans les états du roi de Borneo, qui de tout temps avoit été son allié. Il n'accepta de tous les dons que ce prince généreux lui offroit, qu'une petite terre sur le bord de la mer, assez agréablement bâtie, mais peu proportionnée à l'état d'un grand roi, même dans l'infortune.

Ce fut-là que mon père se retira. Ma mère, qui aimoit beaucoup la cour & l'intrigue, murmura d'être obligée de s'ensevelir ainsi dans une solitude; mais il fallut qu'elle obéît. Je nâquis la seconde année de la retraite de mon père : il étoit déjà consolé de ses malheurs. Livré à l'étude de la cabale & de l'astrologie, ces spéculations sublimes remplissoient toute son ame.

On me cacha longtemps l'éclat de ma naissance : je passois ma vie dans le château de mon père. Je n'y voyois d'autre compagnie qu'un vieillard & sa femme, qui habitoient une terre voisine de la nôtre, & qui venoient souvent voir ma mère. Ils avoient un fils à peu-près de mon âge, qu'ils nommoient Parelin. C'étoit toute ma consolation : nous fûmes élevés ensemble dès l'âge le plus tendre : dans l'enfance, &

même dans la jeuneſſe, les gens plus âgés nous paroiſſent, pour ainſi dire, des hommes d'une autre eſpèce ; ainſi je ne voyois que Parelin avec qui je puſſe lier ce commerce intime, qui fait ſeul les délices de la vie. C'étoit à lui que je communiquois les plus ſecrettes penſées de mon ame ; j'étois la dépoſitaire de ſes petits ſecrets ; nous étions ſi contens, quand nous étions enſemble, que bientôt il nous fut impoſſible de l'être, quand nous étions ſéparés. Mon père qui s'apperçut de la force de cette inclination naiſſante, conſulta ſes livres, & voici quel fut le réſultat de ſes recherches.

Je n'avois encore que quatorze ans, lorſqu'il me fit venir dans ſon cabinet. Après m'avoir tenu les diſcours les plus tendres ſur l'intérêt vif & inquiet qu'il prenoit à ce qui me regardoit, il me parla de Parelin ; il m'avertit de ce qu'il avoit remarqué en nous, & m'apprit que nous étions amoureux ; car je ne ſavois pas encore ce que c'étoit que l'amour : je me livrois ingénument à mon cœur qui me conduiſoit. Le peu que mon père me dit ſur ce ſujet, fut un trait de lumière qui éclaira les replis les plus cachés de mon ame. Mon père, en m'apprenant l'état de mon cœur, m'inſtrui-

ſit auſſi de ma naiſſance, & me fit connoître que je ne pouvois abſolument deſcendre juſqu'à Parelin en l'épouſant. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour moi: la fille du roi de Ceylan ne pouvoit s'abaiſſer juſqu'à un particulier, dont la naiſſance n'étoit pas même noble; & quoique mon père ne fût connu de perſonne pour ce qu'il étoit, il lui reſtoit le ſouvenir de ſa première grandeur, qui l'auroit trop humilié à ſes propres yeux, s'il eût conſenti à cette alliance.

Tout commerce me fut interdit avec Parelin; il lui fut défendu de venir au château. Pour moi, je paſſois les nuits à pleurer, & les jours à me promener aux lieux où j'avois le plus ſouvent vu Parelin. Que je ſuis malheureuſe, me diſois-je à moi-même! Je ſuis la première, peut-être, qui a déſiré de n'être pas née ce que je ſuis; je n'ai aucun des avantages que procure un rang éclatant, & je n'en éprouve que le déſagrément & la contrainte. Mes réflexions finiſſoient toujours par conclure, que je ne pouvois vivre ſans aimer, ſans voir Parelin; mais comment faire? Je n'oſois en parler à mon père, que mes ſollicitations auroient offenſé. J'oſois encore moins lui déſobéir

en écrivant à Parelin. Le hazard me servit.

Je me promenois souvent dans les bois, errante à l'aventure, & occupée de mon amour. Je vis paroître un jour celui qui faisoit l'objet de mes rêveries ; il s'étoit égaré à la chasse ; il accourut à moi dès qu'il m'apperçut. J'eus assez de force sur moi-même pour fuir. Hélas ! dès qu'il vit que je voulois m'éloigner : arrêtez, s'écria-t-il, je ne veux pas vous poursuivre, & & si vous avez dessein de m'éviter, je vais m'éloigner promptement. Il s'étoit arrêté en disant ces mots : Je m'étois arrêtée aussi pour l'écouter : qu'on est foible quand on aime ! De ce moment, il me fut impossible de faire un pas pour m'éloigner de lui ; je ne pouvois détourner mes yeux qui se fixoient malgré moi sur les siens ; il pleuroit, je pleurois aussi : nous ne restâmes pas long-temps dans cette situation : nous nous approchâmes l'un de l'autre avec le même frémissement que si nous avions avancé vers un précipice ; mais malgré cette crainte, je sentois que j'étois entraînée par un pouvoir invincible. Il se jeta à mes pieds dès qu'il fut près de moi ; je fus prête à me mettre aux siens au lieu de songer à

le relever; car il me sembloit dans ce moment que j'avois eu tort avec lui.

Parelin, lui dis-je, ne m'accusez point; vous n'avez jamais eu de sujet de vous plaindre de moi, vous n'en aurez jamais; ne vous plaignez que de mes parens, dont les ordres nous séparent. Hélas! dit-il, qui peut leur suggérer de nous traiter si cruellement? On craint, lui répondis-je, que nous ne nous aimions trop. Je me trompois donc bien, s'écria-t-il, car je craignois de ne vous pas aimer assez; mais qu'appréhendent-ils? Et quel mal en peut il arriver? Je ne pus me refuser la douceur d'un éclaircissement qui s'offroit naturellement, & me paroissoit si nécessaire. J'instruisis Parelin de mes sentimens: je ne lui cachai rien de ce que mon père m'avoit appris sur ma naissance. Hélas! me dit-il, si j'avois été fils du roi de Ceylan, & vous fille de mon père, la différence des rangs n'auroit pas été un obstacle. Je sentis à ce reproche mon cœur se serrer; mes yeux se remplirent de larmes; sa générosité sembloit m'accuser, & quoiqu'il me fût aisé de me justifier, à peine me trouvai-je moi-même innocente à mes yeux. Que vous dirai-je? Je promis à mon amant de n'être jamais qu'à lui, quoi-

qu'il pût arriver ; je lui répétai mille fois les fermens de l'aimer toujours ; je craignois d'en faire trop peu pour le raſſurer. La nuit vint, il fallut nous ſéparer, mais ce ne fut pas ſans nous promettre de nous retrouver tous les jours au même endroit du bois. Je retournai au château ſoulagée des inquiétudes que me donnoient auparavant les combats de l'amour. Je m'étois déterminée à ne plus réſiſter ; c'étoit m'être délivrée d'un grand fardeau ; & l'éclairciſſement que je venois d'avoir avec mon amant, me paroiſſoit alors un arrangement ſolide que rien ne pouvoit déconcerter.

Mon père fut fort triſte pendant le ſouper. Je m'apperçus même qu'en me regardant ſes yeux ſe rempliſſoient de larmes ; j'eſſayai de diſſiper ſon chagrin par mille tendres careſſes ; mais je ne faiſois que l'attendrir davantage. Il voulut que ma mère ſe retirât, & lorſque nous fûmes ſeuls ; ma fille, me dit-il, je veux vous apprendre le ſujet de ma triſteſſe. Je dois mourir bientôt, je ſerois peu digne de vivre ſi c'étoit là le ſujet de mon inquiétude ; c'eſt vous ſeule, ma fille, vous ſeule, qui excitez mes craintes ; toutes mes alarmes ſe réuniſſent ſur vous, ainſi que toute ma tendreſſe ; votre ſort eſt lié

trop intimément au mien, pour que mes recherches ſur l'un ne m'aient pas inſtruit de l'autre. Apprenez, ma fille, que ſi vous perſiſtez à aimer Parelin, cette paſſion doit vous attirer les malheurs les plus cruels; elle lui ſera fatale à lui-même. Pour peu qu'on cède à l'amour, il nous entraîne; ſi vous n'étouffez pas le vôtre, il vous maîtriſera; vous épouſerez Parelin, & par cette alliance honteuſe vous mériterez les revers les plus funeſtes, dont cet hymen indigne vous rendra la victime. Je ne vous parle point de l'orgueil de votre naiſſance, qu'une paſſion aveugle & impérieuſe vous a fait aiſément oublier; mais par pitié pour votre amant lui-même, ne courez pas au-devant des malheurs qui vous menacent. J'ajouterai une choſe qui vous touchera peu, & qui feroit une forte impreſſion ſur une ame moins prévenue. Les aſtres vous deſtinent à épouſer un prince qui me vengera, & qui vous fera remonter ſur le trône de vos ancêtres, occupé par l'uſurpateur. Je ne vous dirai rien de plus; réfléchiſſez vous-même à vos devoirs, à vos intêrets; je ne veux point exiger de vous des paroles que vous ne me refuſeriez pas dans ces derniers momens, & que vous oublieriez

peut-être après. J'aurois ſouhaité pouvoir vous en apprendre davantage ſur votre ſort; mais je n'ai pu voir tout cela que fort confuſément, & ſans aucun détail. Peu de jours après cette triſte converſation, il expira dans mes bras, ſans qu'il parût aucune altération dans ſa ſanté; il ſembloit qu'il s'endormoit d'un ſommeil tranquille.

Je fus long-temps occupée de mes regrets; je ne pouvois me laſſer de pleurer un père ſi tendre. Parelin reſpectoit ma douleur, & je n'entendois point parler de lui : ma mère, après avoir donné quelque temps à ſon deuil, me dit enfin, que nous avions grand tort de renoncer à toute ſociété; qu'il falloit revoir nos voiſins, & faire revenir Parelin; elle me laiſſa même entendre qu'elle ne s'éloigneroit pas de me le donner pour époux. Ce diſcours, qui peu de temps auparavant auroit comblé les vœux les plus chers de mon cœur, me fit alors friſſonner. Les dernières paroles de mon père m'étoient toujours préſentes; je croyois l'entendre encore, qui me diſoit que j'expoſerois mon amant à d'affreux dangers en répondant à ſon amour. Je confiai mes alarmes à ma mère, qui les traita de viſions & de puérilités; elle m'aimoit, parce qu'il eſt

presqu'impossible de ne pas aimer ses enfans; mais du reste ses sentimens pour mo étoient subordonnés à toutes ses fantaisies; & à parler juste, elle n'aimoit qu'elle; elle s'ennuyoit dans notre solitude. Je connoissois à fond son caractère, toute jeune que j'étois; ainsi je ne fus point surprise de voir arriver au château les parens de Parelin, & Parelin lui-même. Sa vue me causa une émotion que je ne puis bien exprimer. Je ne savois si je devois me livrer au plaisir ou à la crainte: je voyois dans ses regards un amour si vif, il me paroissoit si content de me revoir, que je croyois déjà l'oracle de mon père prêt à s'accomplir. Il s'avança vers moi; jamais il n'avoit été si empressé & si séduisant; je n'osois lui répondre, je ne pouvois me taire; le combat étoit d'autant plus cruel, que c'étoit l'amour même qui combattoit contre l'amour. Etrange situation! Je frémissois de voir mon amant si tendre, moi qui serois expirée du regret de le voir indifférent. Eh quoi! me dit-il, n'avez-vous plus rien à me dire, lorsqu'il nous est permis de nous parler? Avez-vous hérité de la haine de votre père? Parelin, répondis-je, vous seriez plus content de moi si je vous aimois moins. Je lui appris ensuite ce que

mon père m'avoit prédit ſur mon ſort & ſur le ſien ; je lui peignis avec des expreſſion ſi fortes les dangers qui devoient réſulter de notre malheureuſe paſſion, je lui promi avec tant de ſermens de n'être jamais à un autre, puiſque je ne pouvois être à lui, qu'il me ſembloit qu'il ne pouvoit refuſer de reſſentir mes alarmes, & d'adopter le projet de nous ſéparer; mais il ſe jeta à mes genoux, tranſporté de joie ; ſi c'eſt-là, dit-il, le ſujet de votre triſteſſe, je ſuis le plus heureux des hommes; j'avois craint votre indifférence ; mais puiſque vous m'aimez toujours, il n'eſt pas poſſible que vous vous arrêtiez à des craintes auſſi vaines que celles qui vous troublent aujourd'hui.

Je voulois répliquer, mais Parelin impatient de diſſiper tous mes doutes, ne me laiſſoit pas le temps de lui répondre ; il eſt bien difficile de ne pas écouter un amant qu'on aime; il eſt impoſſible qu'il ne perſuade pas dès qu'on l'écoute : j'avois un ſi grand intérêt à le croire, que toutes ſes raiſons me paroiſſoient convaincantes : Que nous ſommes aveugles ! me diſoit-il ; on nous menace des plus grands malheurs ſi nous nous aimons, mais le plus grand de tous n'eſt-il pas de ne nous point aimer? Pour moi, je ne connois

de plaiſir ni de douleur que par vous ; rien ne peut m'intéreſſer dans l'univers que vous ſeule ; dites que vous m'aimez, je jouis de tous les biens ; tous les trônes du monde ne me rendroient pas heureux, ſi vous ne m'aimiez plus. Croyez, ma princeſſe, croyez que votre père s'eſt trompé, ou peut-être vous en a impoſé, pour vous donner de nouveaux motifs de ſoutenir l'orgueil de votre naiſſance. Je trouvois trop bien dans mon cœur tous les ſentimens qu'il exprimoit, pour ne pas tirer les mêmes conſéquences que lui ; il fallut finir par céder à ſes inſtances ; nous convînmes d'agir l'un & l'autre auprès de nos parens ; & nous nous quittâmes remplis des eſpérances les plus flatteuſes. Je m'étois perſuadée que la prédiction étoit un piége que mon père m'avoit tendu pour s'aſſurer de moi ; il y avoit cependant des momens où mes inquiétudes renaiſſoient encore pour mon amant ; mais un ſeul de ſes regards diſſipoit tous les nuages, & mettoit le calme dans mon ame. Tel étoit alors l'état de nos cœurs ; mais tout changea bientôt de face ; ma vie depuis ce temps n'a plus été qu'une ſuite d'infortunes & de misères.

Parelin fut huit jours ſans venir au château

ma mère pendant ce temps-là étoit de fort mauvaiſe humeur, ſur-tout contre moi, & même elle me maltraitoit ſouvent. Je rêvois un ſoir dans mon lit à tout ce qui ſe paſſoit; & j'en cherchois la cauſe, lorſque j'entendis qu'on parloit dans la chambre de ma mère, qui étoit à côté de la mienne. N'en doutez point, diſoit une voix qui m'étoit inconnue, il y a quelque choſe dans cet événement, qui paſſe la ſcience d'Abdelec (c'étoit le nom du père de Parelin); les philtres amoureux n'opèrent point ſur Parelin; ceux de haine que l'on vous a donnés pour faire prendre à Eritzine ſont auſſi impuiſſans; il faut que quelque cauſe ſecrette les mette tous deux à l'abri de ces charmes. Parelin ſouffre avec une conſtance inébranlable le traitement le plus rigoureux. Abdelec l'a fait enfermer dans un cachot obſcur, où il ne vit que de pain & d'eau; mais il perſiſte à dire qu'il ne vous épouſera jamais, & qu'il mourra mille fois plutôt que de trahir la foi qu'il a jurée à Eritzine. Ma mère ſoupiroit & murmuroit en apprenant des nouvelles ſi triſtes pour ſon amour; & moi je ne pouvois revenir de ma ſurpriſe. Le reſte de la converſation ſe tint ſi bas, que je ne

pus en entendre un mot. Le lendemain, je trouvai ma mère de meilleure humeur ; son air étoit riant & plus ouvert ; elle m'accabloit de caresses qui me confondoient, quand je les comparois à ce que j'avois entendu la veille ; j'étois aussi embarrassée avec elle, que si j'eusse été coupable ; & j'étois déconcertée autant qu'elle auroit dû l'être : mais sur-tout je m'abstins religieusement de rien boire de ce qu'elle me présentoit. Le souvenir des philtres me faisoit trembler ; j'allois après le repas chercher de l'eau moi-même à une fontaine qui n'étoit pas éloignée du château.

Cependant, Parelin ne paroissoit pas ; je n'avois aucune de ses nouvelles ; & la joie de ma mère commençoit à m'inquiéter : je craignois quelque piége caché, & j'étois dans une situation où tout étoit un sujet d'alarmes.

J'étois livrée depuis quelques jours à ces inquiétudes, lorsqu'il arriva sur notre rivage une petite escadre, qui étoit commandée par l'homme contre lequel, seigneur, dit Eritzine en s'adressant au calife, vous venez de me défendre si généreusement : cet homme piratoit ordinairement sur ces mers ; mais comme il recevoit alors une espèce

de ſubſide du roi de Borneo, il ne deſcendoit à terre que comme ami; & nous n'avions rien à craindre de lui. Il vint pluſieurs fois au château; ma mère le reçut fort bien. Pour moi, toujours occupée du ſouvenir de Parelin, je m'apperçus à peine de l'arrivée du Pirate, & je fis encore moins d'attention aux fréquens entretiens qu'il avoit avec ma mère.

Sideni (c'eſt le nom du pirate) voulut à ſon tour nous traiter, & nous conduiſit à ſon bord, où une fête magnifique nous étoit préparée. A la fin du repas, un homme qui paroiſſoit avoir quelqu'autotité ſur les autres, & pour lequel Sideni lui-même avoit de grands égards; j'ai ſu depuis que c'étoit un faquir; mais il ne portoit pas alors l'habit ordinaire de ceux de ſon eſpèce: cet homme, dis-je, ſe leva & alla chercher une grande coupe d'or, qu'il remplit de vin de Chiras; ma mère, à qui la coupe fut d'abord préſentée, but, & me la remit; je ſuivis ſon exemple, & je rendit la coupe au pirate, qui la ſaiſit avec empreſſement. Pendant que cela ſe paſſoit, le faquir, qui étoit allé chercher la coupe, marmotoit entre ſes dents quelques paroles en une langue que je n'enten-

dois pas. Mais quelle fut ma surprise, quand ma mère se tournant vers moi, m'exhorta d'un air grave & austère à aimer toute ma vie l'époux que je venois de choisir! Tout mon sang se glaça, & je crus que je mourrois de mon saisissement. Le faquir, qui prétendoit m'avoir mariée, m'apprit que je venois d'epouser Sideni.

Quoique je comprisse aisément que je ne pouvois avoir contracté un engagement où la volonté n'avoit aucune part, je sentis toute l'horreur de la situation où je me trouvois; je regardois ma mère qui, toute préparée qu'elle étoit à cette scène, étoit fort déconcertée; elle pria le pirate de la faire conduire chez elle; elle fut obéïe sur le champ; & au retour de la chaloupe, Sideni mit à la voile. Bientôt nous fûmes en pleine mer; j'essayai plusieurs fois de me précipiter dans les eaux; mais on veilloit sur moi avec trop d'attention, & toutes mes tentatives furent inutiles. Je regardois sans-cesse le ciel; j'aurois voulu y découvrir les signes prochains d'une tempête; & la mort me paroissoit le seul remède à mes maux. Sideni n'osoit encore paroître devant moi; mais à sa place le faquir ne m'abandonnoit pas, & ne cessoit

de me perſécuter pour me ramener à ce qu'il appeloit la raiſon. Je le laiſſois parler ſans l'écouter, ni lui répondre; mon ame, toute abſorbée par le ſentiment de ſes maux, étoit dans un engourdiſſement ſtupide. La préſence de Sideni me retira de cet abattement, mais pour me faire ſoutenir des aſſauts plus cruels.

Ce pirate impatient, & las d'attendre le ſuccès des exhortations de ſon faquir, avoit pris le parti de négliger tous ces ménagemens. Un criminel pâlit moins à l'aſpect de ſon juge, que je ne fis en le voyant paroître. Je crus lire ma perte dans ſes regards farouches.

Puiſque vous ne voulez pas me rendre juſtice, dit-il, d'un air terrible, je ſaurai me la faire moi-même. A ces mots il avança pour me ſaiſir; le faquir étoit à côté de moi; je me jetai à ſes pieds, & le priai d'obtenir du pirate du moins un délai de quelques jours. Le délai fut accordé avec peine, & Sideni ſortit en menaçant d'employer les dernières violences, ſi dans huit jours je ne me rendois à ſes déſirs.

Mon intention étoit de chercher la mort pendant ces huit jours, & d'échapper ainſi à la brutalité de ce barbare; mais j'étois

ſi bien gardée, que j'aurois été ſa victime, ſi le ciel ne m'eût envoyé le ſecours ineſpéré dont je vais parler.

Mon père m'avoit remis en mourant des tablettes d'émail, qu'il m'avoit recommandé de garder ſoigneuſement. Je les avois; mais dans le trouble où j'étois, je n'avois pas ſongé à les regarder, & je n'avois pas imaginé qu'elles puſſent m'être d'aucune reſſource: je les trouvai par haſard ſous ma main, & je fus fort étonnée d'y voir tracés des caractères que je n'y avois pas encore apperçus; je lus, & je vis qu'on m'exhortoit à lire & à prononcer tout haut les paroles qui étoient écrites au bas de la page.

J'obéis: je prononçai ces mots myſtérieux que je ne comprenois pas; & à l'inſtant je vis paroître un jeune homme de la figure la plus aimable, qui me demanda ce que je déſirois: tirez-moi promptement d'ici, lui dis-je: j'eus à peine achevé, qu'il me prit dans ſes bras, & je me trouvai ſur le bord de la mer.

Aimable Génie, dis-je alors à mon libérateur, je vous dois plus que la vie; mais vous n'avez rien fait pour moi, ſi vous ne me conduiſez où eſt Parelin. Le Silphe, car c'en étoit un, me prit encore dans ſes bras,

& je me trouvai ſous une voute obſcure, où la lumière du jour n'avoit jamais pénétré. Je treſſaillis, & je craignis que le Génie ne m'eût trompée; cependant, j'avançois au haſard & j'appelois Parelin d'une voix tremblante; on ne me répondoit point; & j'étois déjà en proie aux plus vives alarmes: enfin, au bout de quelque temps j'entendis un ſoupir, & je crus reconnoître la voix de mon amant: je volai vers l'endroit d'où le bruit partoit: eſt-ce vous, Parelin, m'écriai-je, eſt-ce vous, cher amant? Qui m'appelle, répondit-il d'une voix foible & mourante? J'approchai, je ſentis qu'il étoit couché à terre, je m'y jetai auſſi: je n'ai plus qu'un moment à vivre, dit-il; laiſſez-moi du moins expirer en paix. Parelin, repris-je, qu'oſez-vous me dire? Quoi! ne connoiſſez-vous pas la voix d'Eritzine, ou ne l'aimez-vous plus? Il n'oſoit croire ce qu'il entendoit. Je me hâtai de l'inſtruire de tout ce qui m'étoit arrivé, & de l'aventure ſingulière par laquelle je me trouvois auprès de lui. J'allois mourir, me dit-il, de la douleur de vous avoir perdue; je mourrai de la joie de vous retrouver. Hélas! en quel temps, en quel état revoyez-vous votre malheureux amant? Il me dit toutes les

perſécutions qu'il avoit eſſuyées, toutes les inſtances de ſes parens pour le déterminer à épouſer ma mère; ils ont cru, diſoit-il, me contraindre à changer à force de mauvais traitemens, ils ne ſavoient pas qu'étant ſéparé de vous, je ne pouvois ſentir que la douleur de vous avoir perdue. Ma mère venoit ſouvent le viſiter dans ſa priſon; & c'eſt ce qui avoit cauſé ſon erreur quand je l'avois appelé; elle l'avoit inſtruit de mon mariage avec le pirate Sideni; & le malheureux, déſeſpéré de ce triſte événement, avoit pris le parti de ſe laiſſer mourir de faim. Il y avoit déjà cinq jours qu'il n'avoit pris de nourriture; on lui apportoit tous les jours du pain qu'il laiſſoit à terre; j'en ramaſſai un morceau, il le reçut de ma main, & le mangea avec tranſport; nous partageâmes déſormais le pain & l'eau qu'on lui apportoit; & ce partage nous les rendoit préférables aux mêts les plus délicats. Enfermés dans une caverne obſcure, réduits à n'avoir d'autre aliment que de mauvais pain, d'autre lit que la terre, nous étions contens, parce que nous étions enſemble; nous nous trouvions heureux, parce que nous avions été ſéparés. L'obſcurité me mettoit hors d'état de conſulter les ta-

blettes d'émail ; mais je ne regrettois pas le ſecours que j'en aurois pu tirer. Mon amant me ſuffiſoit ; il ne déſiroit rien depuis que j'étois près de lui ; & nous aurions conſenti volontiers à paſſer notre vie dans cette eſpèce de tombeau.

Cependant en marchant dans la caverne, je ſentis ſous mes pieds un anneau de fer ; j'y portai la main, & je m'apperçus que l'anneau tenoit à une eſpèce de trappe, qui réſiſtoit au peu de forces que j'employois pour la lever, mais qui paroiſſoit devoir céder à un plus grand effort : Parelin commençoit à reprendre ſes forces ; je l'engageai à les eſſayer ſur cet anneau ; il leva la trappe & nous vîmes qu'elle bouchoit l'entrée d'un aſſez petit degré que nous deſcendîmes ſans balancer. Parelin me dit qu'il ne doutoit pas que ce ne fût là un de ces ſouterrains que dans le temps des guerres civiles on avoit préparés dans tous les châteaux, pour ſe ſauver en cas de malheur, & que ſuivant les apparences, celui-ci nous conduiroit dans la campagne.

Nous marchâmes aſſez longtemps ſans que les conjectures de Parelin ſe vérifiaſſent ; j'étois preſque morte de laſſitude ; enfin nous apperçûmes une lumière, foible encore,

mais qui nous annonçoit du moins que nous n'étions pas loin de l'iſſue du ſouterrain ; nous la vîmes bientôt en effet : dès que j'apperçus la lumière, mon premier ſoin fut d'employer les tablettes d'émail, & d'appeler le Silphe qui m'avoit déjà ſi bien ſervie. Il parut, & me demanda mes ordres ; Génie, lui dis-je, conduiſez-nous quelque part.... bien loin d'ici. Nous fûmes auſſitôt tranſportés dans une campagne qui me parut très-agréable : je commandai au Silphe de nous y bâtir une habitation, je fus obéïe dans le moment ; nous vîmes paroître une maiſon ſans magnificence, mais élégamment ornée & très-commodément diſtribuée ; pluſieurs eſclaves attendoient nos ordres ; rien ne nous manquoit de tout ce qui contribue à la douceur de la vie ; nous nous aimions, nous étions enſemble, & nous prîmes aiſément le parti de reſter toujours dans ce lieu, & d'y oublier tout l'univers.

Le ſoir venu, nous ſongeâmes à nous coucher. Parelin me parut fort triſte quand je lui parlois de nous ſéparer. Croyez-vous, me dit-il, que je puiſſe déſormais vivre un moment éloigné de vous ? Ne ſuis-je pas votre époux, puiſque vous m'aimez ? De plus, vous voulez toujours reſter ici ; mais

n'y ſerons-nous pas toujours dans la même ſituation? Aurons-nous jamais plus de ſecours pour donner à notre mariage une forme plus authentique? Que voulez-vous de plus pour rendre notre union ſacrée, que l'amour qui en a ſerré les nœuds: Il me perſuadoit, ou plutôt il m'entraînoit. Cependant, je ne ſais quel ſentiment ſecret me retenoit; une voix qui s'élevoit au fond de mon cœur me crioit de reſter; mais quand Parelin parloit, je n'entendois que lui. Si vous voulez abſolument, pourſuivit-il, vous aſſujettir à des formes qui au fond ſont inutiles, appelons le Silphe votre ami; qu'il ſoit le témoin & le dépoſitaire de nos ſermens. J'héſitois encore; mais il prit les tablettes, & appela lui-même le Silphe qui parut à l'inſtant.

Génie, lui dit-il, daignez faire notre bonheur, & recevez les ſermens des deux époux les plus tendres. Me l'ordonnez-vous? dit le Silphe en s'adreſſant à moi; je répondis, en rougiſſant que c'étoit auſſi mon intention; il s'éleva alors un autel au milieu de la chambre; le Silphe y brûla quelques parfums, & nous fit prononcer après, le ſerment de nous aimer toujours; il eut l'air fort triſte pendant toute la cérémonie; mais

j'étois si remplie de mes propres idées, que je n'y fis aucune attention, & je n'y songeai qu'après la funeste révolution qui détruisit notre bonheur. Hélas ! [illegible] commençoit-il, qu'il disparut comme un songe.

Le lendemain, en ouvrant les yeux, je ne vis au lieu de la chambre où je croyois avoir couché, qu'un désert horrible. Je poussai un cri perçant, qui réveilla Parelin qui dormoit à mes côtés. Sa surprise fut égale à la mienne. Je voulus appeler le Silphe ; mais les caractères tracés sur les tablettes étoient absolument effacés. Je compris alors la faute que j'avois faite de désobéir à mon père en épousant Parelin. Parelin qui étoit en quelque façon la cause de ce malheur, ne pouvoit se le pardonner, & sa douleur étoit le plus cruel de mes chagrins.

Nous nous désespérions tous les deux, lorsque le Silphe parut. N'attendez plus rien de moi, dit-il, princesse infortunée ; votre père m'avoit mis à votre service, & je vous aurois toujours obéi ; mais vous vous êtes privée de mon secours en n'observant aucune des choses qu'il vous avoit prescrites ; vous avez continué d'aimer Parelin ; vous avez été jusqu'à l'épouser : c'en est fait, n'attendez plus que l'affreuse suite des malheurs qui

vous ont été prédits ; c'eſt à regret que j'exécute des ordres ſi rigoureux ; mais auſſitôt que vous avez rendu Parelin votre époux, j'ai été forcé d'enlever la demeure que je vous avois préparée : adieu, malheureux amans ; je ne puis plus rien pour vous.

Le Silphe diſparut, & nous laiſſa dans la plus grande conſternation ; nous n'avions point vu diſparoître le château ; uniquement occupés de nous-mêmes dans ces momens ſi chers & ſi funeſtes, tout ce qui ſe paſſoit autour de nous ne nous frappoit point ; & c'étoit au milieu d'un déſert horrible, que nous avions paſſé la nuit, ſans nous en appercevoir.

Les malheurs que le Silphe nous avoit annoncés nous effrayoient encore plus que les objets épouvantables dont nous étions environnés; nous ne ſavions de quel côté tourner nos pas ; nous craignions de rencontrer par-tout les dangers qui nous avoient été prédits.

Ne nous quittons jamais, me diſoit Parelin; la ſéparation eſt la peine la plus cruelle que nous puiſſions éprouver ; & ſi nous nous mettons à couvert de ces accidens, nous trouverons aiſément de la fermeté con-



Adieu, malheureux Amants, je ne puis plus rien pour vous.

tre tous les malheurs dont le Silphe nous a menacés.

Nous restâmes longtemps errans dans ce désert; n'osant nous écarter, & vivant des fruits sauvages que nous rencontrions; il y avoit un an que nous menions cette vie, qui n'eût pas été bien triste si chacun de nous n'eût ressenti que ses peines, lorsque je donnai le jour à un fils. Sans secours, réduite à accoucher au milieu d'une forêt sauvage, je vis avec douleur que mes peines alloient augmenter en s'étendant sur le malheureux que je faisois naître, & cette faveur des dieux, qui fait la consolation des époux heureux, fut dans ces premiers momens un surcroît de désespoir pour Parelin & pour moi.

Cependant, la vue de mon fils, le charme de la nature, sans dissiper mes tristes réflexions, en adoucirent en peu de jours l'amertume. Les peines des cœurs tendres ont une volupté secrette; le sort de cet enfant infortuné me causoit les plus vives alarmes; mais comme il m'affligeoit parce que je l'aimois, ce sentiment portoit avec lui une espèce de dédommagement; mon cœur ne se serroit plus en pleurant sur lui; il s'ouvroit & s'épanouïssoit com-

me dans la joie la plus vive, & l'excès de ma tendreſſe étoit plus fort que le ſentiment de mes peines. On ne connoît point les reſſources du cœur; je croyois que le mien épuiſé à aimer Parelin, n'étoit plus capable d'aimer aucune choſe; mais je vis naître alors en moi un nouveau ſentiment preſqu'auſſi vif que le premier, & qui, loin de ralentir la vivacité de mon amour, en ranimoit encore l'ardeur. Mon fils faiſoit mon occupation unique, parce que mon époux s'en occupoit uniquement.

Nous paſſions une partie du jour à l'accabler de careſſes, & l'autre à pleurer le ſort malheureux qui lui étoit deſtiné; je comparois ſouvent ſes traits enfantins à ceux de ſon père; j'aurois voulu alors pouvoir me multiplier, pour leur prodiguer à tous deux en même-temps les ſentimens les plus vifs & les careſſes les plus tendres.

Cette foible conſolation de nos peines nous fut bientôt enlevée; c'eſt ici que commencent les vrais malheurs de ma vie. Je croyois être au comble de l'infortune; mais j'ignorois que j'étois deſtinée à éprouver des revers plus affreux.

Un ours d'une grandeur prodigieuſe ſe lança un jour ſur moi; mais loin de me

faire aucun mal, il se contenta d'arracher mon fils de mes bras, & l'emporta en fuyant d'une course précipitée. Parelin courut après le ravisseur un pieu à la main. Je voulois le suivre, mais la frayeur m'avoit ôté la force de marcher, & d'ailleurs Parelin & l'ours couroient avec tant de vîtesse, qu'il m'eût été impossible de les atteindre. J'attendis le dénouement de cette aventure avec la plus vive inquiétude. Chaque instant redoubloit mes alarmes, & la nuit qui arriva sans que j'eusse revu ni mon mari ni mon fils, mit le comble à ma désolation. Je ne doutai plus que l'instant fatal prédit par le Silphe ne fût enfin arrivé, & que nous ne fussions séparés pour jamais. J'attendis plusieurs jours aussi vainement : enfin ayant perdu toute espérance, je résolus de me donner la mort. J'allois me précipiter dans une fontaine qui couloit au milieu du bois : je sentis que quelqu'un me retenoit, je me retournai, & je vis le Silphe qui m'arrêtoit; Eritzine, me dit-il, subissez votre sort sans murmurer; c'est le seul moyen d'obtenir le pardon de votre désobéïssance. Ranimez votre courage, vous en aurez encore besoin longtemps; mais peut-être quelque jour vous serez heureuse. Je rever-

rai Parelin, m'écriai-je : Ah! dites-moi s'il vit, & quel eſt ſon ſort. Il vit, répondit le Silphe, mais il n'eſt plus de Parelin pour vous. S'il eſt ainſi, repris-je, qu'ai-je beſoin de la vie ? C'eſt l'arrêt du deſtin, continua le Silphe, & vous attenteriez à vos jours ſans ſuccès.

Vous pouvez juger en quel état me laiſsèrent ces dernières paroles du Silphe; il eſt inutile de vous ennuyer du détail de mes chagrins dans la forêt. J'y paſſai un an à faire retentir les antres les plus ſourds de mes gémiſſemens; je demandois mon époux & mon fils aux arbres, aux rochers, à toute la nature.

Je n'avois point encore vu de créature humaine dans ce déſert; mais la ſolitude m'étoit chère, & toute ſociété m'auroit embarraſſée. Les premiers hommes que j'y apperçus furent des matelots qui venoient faire de l'eau à la fontaine qui étoit au milieu du bois. J'étois trop malheureuſe pour avoir rien à redouter; ainſi je ne me détournai pas de mon chemin pour les éviter: mais dès qu'ils m'apperçurent, ils me ſaiſirent, & m'emmenèrent à leur bord. J'étois aſſez tranquille, & la captivité m'affligeoit peu; mais mon courage m'abandonna à la

vue du capitaine du vaiſſeau. C'étoit le même Sideni, à qui ma mère m'avoit déjà livrée par une trahiſon ſi cruelle. Ce barbare déſeſpérant de pouvoir rien obtenir par la douceur, en vint d'abord aux dernières extrémités; il eut lieu de s'en repentir, & fut déconcerté du courage avec lequel je le reçus. Je rendis longtemps ſes efforts inutiles, & pluſieurs bleſſures que je lui fis le punirent de ſa brutalité. Ma réſiſtance changea ſon amour en rage; furieux de voir ſon ſang couler, il tira ſon poignard, m'en frappa, & me jeta dans la mer.

Ma perte paroiſſoit aſſurée : mais le ciel étoit trop jaloux de me punir pour finir ſitôt mes ſouffrances. Un dauphin me porta juſqu'au rivage. Une vieille femme qui s'y trouvoit alors me prit dans ſes bras, & me tranſporta dans ſa petite cabane, qui n'étoit pas éloignée. J'avois perdu connoiſſance, & je n'ai ſu ce détail que par la vieille charitable qui me ſecourut; quelques ſimples qu'elle appliqua ſur ma plaie la guérirent en peu de jours. Elle n'oublia rien de ce qu'elle crut propre à me conſoler; & tant de bonté & d'humanité auroient remis le calme dans mon ame, ſi quelque choſe

eût pu le faire. Elle m'enſeigna la demeure d'un magicien qui, diſoit-elle, me donneroit un remède à mes maux, s'il y en avoit un poſſible. Je comptois peu ſur un pareil ſecours. Cependant, je partis pour aller trouver le magicien, avec la même précipitation que ſi j'euſſe eſpéré quelque choſe de ſes ſoins. Dès qu'il m'apperçut : princeſſe, me dit-il, je ſais le ſujet qui vous amène; ſi vous avez le courage d'aller chercher la toupie de diamant du roi des Génies, vous verrez finir vos malheurs. Il m'apprit alors que cette toupie lumineuſe étoit dans un lieu inacceſſible; que la difficulté d'en approcher, quoique très-conſidérable, étoit cependant le moindre des dangers que j'aurois à eſſuyer; que pluſieurs monſtres défendoient l'accès du lieu où étoit le tréſor. Je vous donnerai le moyen, continua le magicien, de ſurmonter tous ces obſtacles, pourvu que de votre côté vous ayez aſſez de force pour ſortir victorieuſe de la dernière épreuve. Quelque choſe qu'on vous diſe, il ne faut ni parler, ni tourner la tête, & avancer toujours vers la toupie lumineuſe. Prenez, me dit-il, ce poinçon d'or, il vous ouvrira le paſſage au travers des rochers qui entourent le lieu où eſt la tou-

pie de diamant, & vous garantira des monstres qui la défendent. Le magicien m'enseigna ensuite le chemin que je devois prendre : la route étoit fort longue, & j'ai consumé un an à la suivre : enfin après des fatigues incroyables, j'arrivai aux rochers qu'on m'avoit indiqués ; à peine eus-je frappé la roche avec le poinçon, qu'elle s'ouvrit pour me laisser passer, & se referma aussitôt.

Je me trouvai dans une campagne délicieuse, au bout de laquelle paroissoit un palais superbe. Dès que j'approchai, je fus attaquée par une infinité de bêtes féroces.

Mais le poinçon d'or les dissipa sans peine, & j'entrai victorieuse dans le palais.

Je vis qu'au fond d'une galerie à perte de vue étoit une table d'or, sur laquelle étoit posée la toupie de diamant; mille voix m'appeloient, & ne réussissoient ni à me faire répondre, ni à me faire tourner la tête. Je crus entendre le Silphe, qui me crioit que je prenois un mauvais chemin, & que je devois retourner en arrière. Au lieu de répondre, je tenois les yeux fixés sur le diamant que je venois chercher, & cette vue me rassuroit contre tous les prestiges. Mais j'eus à soutenir les combats les plus rudes, lorsque j'entendis la voix de mon

époux & celle de mon fils; ils pouſſoient des cris lamentables, & ſe plaignoient qu'on les livroit à des ſupplices cruels, parce que j'allois ravir la toupie de diamant. Leurs cris perçoient mon cœur; & quelque prévenue que je fuſſe ſur la nature de ce preſtige, je fus tentée cent fois de tourner la tête ou de leur répondre. J'eus pourtant aſſez de courage pour obſerver la condition preſcrite. J'avançai ſans m'arrêter, ſans tourner la tête, ſans répondre, mais non ſans verſer bien des larmes. Dès que je fus près de la table, la toupie vint d'elle-même ſe placer dans ma main, & je lus ces mots gravés ſur la table d'or : ton courage a réparé ta première foibleſſe, tu mérites d'être heureuſe, & tu le ſeras. Emporte la toupie de diamant; elle eſt à toi, & prends le chemin de Bagdad; c'eſt-là que tu ſauras ton ſort. Je ſortis du palais plus tranquille que je n'y etois entrée, un ſilence profond avoit ſuccédé à ce tumulte de voix qui m'avoient aſſailli d'abord.

Le poinçon d'or r'ouvrit la roche, & je pris la route de Bagdad. J'abordai hier à ce Caravanſérail, où, au lieu du bonheur que j'attendois, j'ai trouvé mon plus dangereux ennemi; mais ſans-doute le ciel ne m'a pas

trompée ; puiſqu'il m'a procuré l'honneur d'embraſſer les genoux du ſouverain commandeur des croyans ; il m'a miſe du moins à l'abri de toute injuſtice.

Le calife qui s'étoit d'abord intéreſſé pour Eritzine, prévenu par ſa beauté ſeule, lui offrit, dès qu'il la connut mieux, tous les ſecours que ſa puiſſance le mettoit en état d'offrir : que ne puis-je, lui diſoit-il, vous aider à retrouver votre amant ; mais du moins je punirai le barbare qui a voulu vous déshonorer. Le calife ordonna qu'on traînât à l'inſtant Sideni au ſupplice. Il ſe diſpoſoit à conduire Eritzine à ſon palais, lorſqu'on entendit un grand bruit à la porte du caravanſérail.

L'hôte avoit renvoyé avec brutalité des gens qui venoient demander un logement pour la nuit. Ils avoient répondu à ſes injures, & des injures on en étoit venu aux coups. Le calife envoya Giafar pour appaiſer le déſordre, & commanda en même-temps que l'on préparât le plus bel appartement du palais pour Eritzine. Giafar revint un moment après ; tout avoit été appaiſé par l'arrivée du maître de ces gens qui avoient excité le tumulte. Ils appartenoient au roi de Borneo ; ce prince arrivoit à Bagdad ;

& entrant dans la ville à une heure si indue ; il avoit voulu coucher dans un caravanférail la première nuit, & remettre au lendemain à saluer le calife. Sans doute, ajouta Giafar qui instruisoit le calife de toutes ces circonstances, l'intention de votre majesté n'est pas que ce prince couche dans un caravanférail. Le calife ordonna à Mesrour de conduire Eritzine au palais, & alla trouver le roi de Borneo, auquel il se plaignit obligeamment du dessein qu'il avoit eu. Ils retournèrent tous au palais du calife où ils passèrent la nuit.

Le calife impatient d'apprendre le sujet du voyage du roi de Borneo, passa dès le matin dans l'appartement de ce prince. Il le trouva triste & inquiet. Je suis venu ici, dit le roi de Borneo, avec des espérances qui se changent en inquiétudes, depuis que l'instant approche où elles doivent se vérifier. Je suis souverain d'un royaume florissant; mais ce n'est pas l'éclat du trône qui fait le bonheur; les rois ne sont heureux ou malheureux qu'en qualité d'hommes, & non en qualité de rois, & par des causes qui leur sont communes avec le reste de leurs sujets : sans cela la nature seroit trop injuste.

J'ai

J'ai eu un fils unique, fruit de mon union avec une épouſe charmante; mais ce fils ſi cher, que j'aimois autant que ſa mère, me fut enlevé dès le berceau. J'ai toujours ſoupçonné de cet enlèvement un miſérable qui ſavoit un peu de magie, que j'avois fait punir, qui avoit juré de s'en venger, & qui diſparut dans le temps où je perdis mon fils. Je n'épargnai aucun ſoin pour retrouver l'un & l'autre; mes peines furent inutiles. Lorſque le roi de Borneo mourut ſans poſtérité, je montai au trône où ma naiſſance m'appeloit. Je pleurois encore mon fils, quoique je l'euſſe perdu depuis pluſieurs années. Je renouvelai mes recherches avec plus d'ardeur que jamais, & avec auſſi peu de ſuccès. Mais du moins le perfide Abdelec tomba entre mes mains; la force des tourmens lui fit avouer qu'il étoit le raviſſeur de mon fils, mais il n'étoit plus en ſa puiſſance; il s'étoit échappé de chez lui depuis environ trois ans. Je fis punir le coupable, & je pris le parti de parcourir moi-même les royaumes voiſins, après avoir confié l'adminiſtration du mien à mon épouſe. J'ai commencé mes courſes par Bagdad; heureux ſi le ciel prend pitié de mes peines & daigne les abréger.

Voilà, seigneur, continua le roi de Borneo, le sujet de mon voyage, de ma tristesse, & de mes inquiétudes. Le calife offrit généreusement à ce prince de le seconder dans une recherche si juste. Il fit appeler tous ses visirs & leur ordonna sous peine de la vie, de lui donner dans huit jours des nouvelles du fils du roi de Borneo. Giafar essaya quelques remontrances sur l'impossibilité d'exécuter cet ordre. S'il ne paroît dans huit jours, reprit le calife, vous périrez tous ; & toi, malheureux, dit-il, à Giafar, si tu oses repliquer encore, je te ferai étrangler à l'instant par les muets. Les visirs s'en retournèrent fort consternés. Le calife ordonna une partie de chasse pour amuser Eritzine & le roi de Borneo.

Le roi de Borneo, à qui cette princesse fut présentée, fut aussi ébloui de sa beauté que le calife l'avoit été, & prit le même intérêt à son sort. Les deux monarques ne la quittèrent point pendant la chasse, & veilloient sur elle avec une attention inquiéte. Un orage affreux dispersa tous les chasseurs. Eritzine, le calife, & le roi de Borneo furent obligés de chercher un abri dans une caverne qu'ils trouvèrent au milieu de la forêt.

Eritzine tira la toupie lumineuſe pour guider leurs pas dans cet antre obſcur à la faveur de la clarté que ce taliſman répandoit. La caverne fut en effet auſſi éclairée que ſi l'on eût vu luire le ſoleil le plus brillant.

Ils apperçurent à la faveur de cette lumière une grande porte d'or qui étoit au fond de la caverne. Ils n'avoient pas encore eu le temps d'aſſeoir leurs conjectures ſur le ſpectacle qui les frappoit, lorſque la toupie de diamant échappa des mains d'Eritzine, qui fit de vains efforts pour la retenir, & s'élança d'elle-même contre la porte d'or.

A peine l'eut-elle frappée, que la porte s'ouvrit, & laiſſa voir un palais ſuperbe, où tous les tréſors des fées & des génies paroiſſoient raſſemblés. Une troupe de génies de tous les élémens entouroit un trône d'émeraudes ſur lequel étoit aſſis un vieillard reſpectable. Le palais retentiſſoit d'une harmonie flatteuſe, qui répandoit un doux calme ſur les ſens. Le vieillard ſe leva de ſon trône, dès qu'il vit entrer les deux princes & Eritzine : après avoir ſalué les deux monarques, il ſe jeta dans les bras de la princeſſe ; ma fille, lui dit-il, embraſſez votre père : vos malheurs ſon

finis. C'étoit, en effet, le père d'Eritzine qui, après sa mort, débarrassé de l'enveloppe périssable de son ame, avoit été, pour prix de sa science & de ses vertus, reçu au rang des génies immortels qui commandent aux esprits élémentaires. Après que la vivacité des premiers embrassemens fut rallentie, le génie apprit à sa fille, qu'obligé par le destin à la punir de sa désobéissance, il l'avoit du moins secourue dans ses malheurs; que c'étoit lui qui lui avoit envoyé le Silphe qui l'avoit servie, la vieille & le magicien. Prince, ajouta-t-il, s'adressant au calife, tout mon pouvoir ne suffiroit pas pour m'acquitter envers vous des secours généreux que vous offriez à ma fille : je sais que la gloire est ce qui vous touche le plus; la vôtre brillera dans tous les âges, & votre nom célébré par des historiens dignes de vous, ira à l'immortalité avec leurs ouvrages. Le roi de Borneo ne me trouvera pas ingrat; je vais lui rendre son fils. Il le reverra couronné par la victoire; mais, pour prix d'un grand service, je lui demande de le donner pour époux à ma fille.

Un bruit éclatant de trompettes annonça l'arrivée du prince de Borneo. La princesse

tourna la tête, & fit un cri de joie en reconnoiſſant Parelin. C'eſt vous, s'écria-t-elle, en ſe jetant dans ſes bras; c'eſt vous, cher époux, que je retrouve. Elle ne put en dire davantage: ſa voix étoit étouffée par ſes tranſports, & quand elle auroit pu parler, elle n'auroit pas trouvé de termes pour s'exprimer.

La joie d'avoir retrouvé un époux qu'elle adoroit, ne l'empêcha pas de ſonger à ſon fils. Elle le demanda : il parut plus brillant que la plus belle aurore. Telle étoit la figure de cet aimable enfant, que Parelin y retrouvoit tous les traits de ſa mère, & qu'Eritzine voyoit en lui le portrait de Parelin; car elle ne s'étoit point accoutumée à le nommer autrement ; & elle voulut qu'il conſervât toujours ce nom, ſous lequel il avoit commencé à lui être cher. Le roi de Borneo prodiguoit tour-à-tour ſes careſſes à ſon fils, à Eritzine & à leur aimable enfant. Eritzine étoit ſi enivrée du plaiſir de revoir Parelin, qu'elle avoit peu d'empreſſement d'apprendre par quel miracle ce bonheur arrivoit. Le roi de Borneo fut plus curieux, & demanda à ſon fils ce qui lui étoit arrivé depuis ſa ſéparation d'avec

Eritzine ; car il avoit appris du calife toutes les aventures de cette princeſſe.

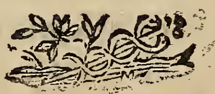
Je ſuivis juſqu'à la nuit, dit Parelin, l'ours qui emportoit mon fils. Je fus fort étonné de voir au milieu de l'obſcurité la forêt éclairée par une lumière brillante. L'ours fuyoit du côté d'où partoit la clarté : je le ſuivis, & je découvris le palais où nous ſommes. L'ours y entra, j'entrai ſans héſiter après lui ; il alla remettre mon fils au génie qui étoit ſur le trône. Ah ! ſeigneur, lui dis-je en me proſternant à ſes pieds, ſerez-vous aſſez barbare pour faire mon malheur & celui d'une épouſe adorable ? Le génie ſourit, & me dit qu'il falloit que les arrêts du deſtin s'accompliſſent. Le ſon de ſa voix, ſes traits qui me paroiſſoient les mêmes que ceux de votre père, me rempliſſoient d'un juſte étonnement. Je ne ſavois que penſer de ce que je voyois. Il s'apperçut de mon embarras. Parelin, me dit-il en m'embraſſant ; oui, je ſuis Eritzin, le père de celle que tu adores, & je veux être le tien. Il m'apprit, qu'inſtruit plus poſitivement après ſa mort, de ce qu'il n'avoit auparavant découvert que fort confuſément ſur votre ſort & ſur le mien, notre amour lui avoit paru digne d'être

heureux ; que ma naiſſance n'étoit pas indigne d'Eritzine, puiſque je devois le jour au roi de Borneo ; que le perfide Abdelec m'avoit enlevé, & que, ſéduit par quelques grâces qu'il avoit cru voir en moi, il m'avoit fait paſſer pour ſon fils. Le génie ajouta que, quoiqu'alors il eût déſiré notre mariage, la loi du deſtin l'avoit forcé d'éprouver ſes dernières volontés. Que n'avez-vous eu moins de pitié de moi, dit Parelin à Eritzine, vous vous ſeriez épargné bien des peines. Je ne regrette pas ma complaiſance, interrompit-elle, ſi elle vous a prouvé l'excès de mon amour. C'eſt le génie, continua le prince de Borneo, qui a empêché les philtres d'Abdelec. A l'égard de votre mère, elle eſt morte de douleur en apprenant mon évaſion. Ainſi je ſuis reſté dans ce palais que le génie tranſporte à ſon gré dans tous les lieux de l'univers. J'y trouvois tous les plaiſirs ; mais votre abſence raſſembloit toutes les peines. Le génie me diſoit que je ne méritois pas d'être puni ; que vous ſeule aviez déſobéi ; mais il me racontoit ce que vous ſouffriez, & portoit à mon cœur les coups les plus terribles : étoit-ce là m'épargner ? Il m'a envoyé dé-

trôner l'usurpateur qui régnoit à Ceylan : une armée de Silphes sous la figure d'hommes, marchoit sous mes ordres, & m'a aisément rendu maître de l'empire ; mais que m'importoit de conquérir un grand royaume ; vous seul me suffisiez. Je retrouve mon père, mon épouse & mon fils : voilà tous les biens dont mon cœur sait jouir, & les seuls qui puissent me rendre heureux.

Pardonnez-moi, ma fille, dit alors le génie, les peines que j'ai été contraint de vous causer : vos plaisirs vous en paroîtront plus doux. J'ai souffert autant que vous : je ne vous perdois pas de vue ; mais il m'étoit défendu de paroître à vos yeux. Le génie, en disant ces mots, serroit dans ses bras sa fille & Parelin. Le roi de Borneo l'imitoit. Tous versoient des larmes de joie ; & le calife étonné, attendri de ce qu'il voyoit, partageoit leurs larmes & leurs plaisirs. Le génie donna à ce prince une cassette pleine des plus beaux diamans, & le fit reconduire à Bagdad par quatre silphes qu'il avoit à perpétuité à son service. Il transporta aussitôt son palais dans l'isle de Ceylan. Eritzine & Parelin furent couronnés avec l'applaudissement de tous leurs

ſujets. La félicité pure dont jouiſſoient ces époux fortunés, fut pour eux un nouveau motif de travailler au bonheur de leurs peuples ; ils auroient voulu les rendre auſſi heureux qu'ils l'étoient eux-mêmes. Leur gouvernement fut le modèle de celui des princes qui les ſuivirent, leur amour inaltérable, celui de tous les cœurs ſenſibles, & leur bonheur l'objet de tous les amans. Après avoir fourni leur carrière, la mort leur en ouvrit une nouvelle. Ils furent reçus, ainſi que leur père, parmi les gènies, & l'immortalité qu'on leur accordoit ne leur parut flatteuſe, que parce qu'elle leur donnoit le moyen de s'aimer à jamais.



L'ENCHANTEUR.

OU

LA BAGUE DE PUISSANCE.

CONTE.

IL y a dans l'Aſie un pays aſſez grand qui n'eſt habité que par des bergers. On l'appelle les Prairies tranquilles. Elles ſont bordées d'un côté par la mer, & de l'autre par des montagnes preſqu'inacceſſibles, qui confinent aux états d'un Enchanteur nommé Aſtramond. Les bergers de cette contrée ſuivent, ſans s'en écarter, les loix de la ſimple nature. Il n'y a point parmi eux de ſupérieur; ils ſont tous amis, parce qu'ils ſont égaux, & vivent enſemble comme s'ils étoient frères. Leurs biens ne ſont pourtant pas en commun, ils n'en ont d'autres que leurs troupeaux, & chaque famille a ſon troupeau ſéparé. Comme tous les pâturages de ce pays ſont également bons, que le climat y eſt toujours tem-

péré, & qu'il n'y a point de bêtes ſauvages, il n'arrive jamais d'accident à aucun troupeau; & la paix publique n'eſt jamais troublée par aucun malheur particulier. Le ſeul obſtacle au bonheur continuel de ce peuple tranquille, eſt le voiſinage de l'enchanteur; ce n'eſt pas qu'il ne leur laiſſe toute liberté, mais ils ſont obligés de lui payer un tribut qui leur eſt fort onéreux; c'eſt que, tous les quatre ans, il a droit de venir chez eux faire la revue des filles qui ont atteint l'âge de quatorze ans; & il eſt maître d'emmener celle qui lui plaît le plus. Comme dans les Prairies tranquilles tous les pères & mères aiment leurs enfans, & que tous les jeunes gens ſont amoureux, ce tribut paroît fort dur aux bergers, quoiqu'il ne ſoit pas toujours exigé avec la dernière rigueur; & la crainte qu'inſpire la viſite d'Aſtramond ne trouble pas peu la félicité paſtorale de cette contrée. Mais on ſe contente de gémir tout bas, de crainte d'attirer pis.

Un jour que le vieillard Ariſton, un des plus riches & des plus reſpectables patriarches de la contrée, ſe promenoit ſur le bord de la mer, il y apperçut aſſez près du bord une corbeille, dans laquelle il y avoit un

enfant que poussoit vers le rivage un petit chien noir & blanc qui nageoit de toutes ses forces. Ces spectacle attendrit Ariston, il se déshabilloit déjà pour aller au-devant du berceau flottant, & soulager le pauvre animal qui lui faisoit pitié; mais il n'en eut pas le temps, & le petit chien arriva dans un clin d'œil jusqu'à lui avec la corbeille, qu'il ne lâcha que quand elle fut aux pieds du vieillard. Alors il s'y coucha lui-même, & paroissoit attendre qu'Ariston se chargeât du depôt qu'il venoit de lui confier. Ariston regardoit avec surprise ce qui se passoit autour de lui. Il ne cessoit de considérer cet enfant, dont la physionomie le charmoit. Il sourioit au vieillard, lui tendoit ses petits bras comme pour demander l'hospitalité; le petit chien aboyoit doucement, & sa voix n'étoit pas comme celle des chiens ordinaires; elle ressembloit au chant des fauvettes. Ariston étoit attendri, les larmes couloient de ses yeux; il prit la corbeille, & baisa cent fois le petit enfant, qui lui rendit ses baisers avec une grâce charmante. Il pouvoit avoir huit ou dix mois; ses langes étoient garnis de belles dentelles, & il avoit un gros diamant sur son bonnet. Le vieillard, content du trésor qu'il venoit d'acquérir,

s'achemina vers ſon habitation ; le petit chien marchoit devant lui & paroiſſoit lui ſervir de guide, comme s'il eût ſu le chemin. En approchant de ſa maiſon Ariſton entendit des cris qui lui firent doubler le pas ; un de ſes enfans vint à ſa rencontre & lui dit que ſa femme étoit en travail : c'étoit la cauſe des cris qu'il entendoit, mais ils ceſsèrent un inſtant après. Ariſton entra dans la chambre de ſa femme, & vit le petit chien qui deſcendoit du lit de l'accouchée. Eſt-ce vous, bonhomme, s'écria la femme, qui m'amenez ce petit animal ? C'eſt une fée ſans-doute ou un génie ſecourable : je ſouffrois des douleurs extrêmes, il a ſauté ſur mon lit, m'a touché avec ſa patte, mes douleurs ont ceſſé & je ſuis accouchée ſans peine d'une jolie petite fille. Ariſton vit alors la plus jolie enfant du monde, dont ſa famille venoit de s'accroître ; il la baiſa tendrement en l'approchant de la corbeille. Auſſitôt l'enfant qui y étoit s'agita extraordinairement, il ſembloit qu'il voulût faire place à la nouvelle fille d'Ariſton ; il la ſerroit avec ſes petites mains, & il formoit de petits ſons doux, comme s'il avoit eu peur de l'effrayer. Cela parut fort ſingulier à Ariſton

ainsi qu'a sa femme, qui n'avoit pas encore pris garde à cet enfant. Elle le baisa beaucoup, résolut de l'alaiter aussi-bien que sa fille, & frappés des caresses qu'il venoit de faire à leur fille, ils le nommèrent Caressant. Leurs premières années n'eurent rien de remarquable. Ils reçurent l'éducation commune à ous les enfans de la contrée, c'est-à-dire, qu'on les forma à être modérés dans leurs desirs, à respecter les vieillards, à aimer leurs camarades, & à dire toujours la vérité. A l'âge de dix ans, Caressant & Blanchette faisoient l'admiration & l'amour de toute la contrée. Caressant surpassoit les bergers de son âge par son esprit & par son adresse; car on avoit soin d'exercer l'un & l'autre par des jeux. Les exercices du corps étoient la lutte & la course; ceux de l'esprit étoient des questions que les vieillards proposoient sur des sujets de morale, proportionnés à l'âge & à la portée des répondans. On s'assembloit pour cela deux fois la semaine dans une prairie; & c'étoit là que la jeunesse s'exerçoit : les filles & les garçons étoient ensemble. On commençoit par les questions, & un jour on demanda à Caressant, qui avoit alors près de quatorze ans, ce qu'il falloit

pour être heureux. Etre ſage, répondit-il, &... il en reſta-là, comme s'il eût craint d'en trop dire, & regarda en rougiſſant Blanchette qui rougit auſſi.

Les vieillards le remarquèrent, & voulurent ſavoir ce que Careſſant avoit penſé; ils n'eurent pour cela qu'à le demander; car on ne mentoit point dans ce pays, & on ne refuſoit rien aux vieillards. Careſſant leur dit d'un air aſſez embarraſſé, qu'il avoit voulu dire que pour être heureux, il lui ſembloit qu'il ne ſuffit pas d'être ſage, mais qu'il faut aimer & plaire à ce qu'on aime. J'aime Blanchette, ajouta-t-il, en paroiſſant ſe raſſurer; je ne le lui ai jamais dit, mais je ne crois pas qu'elle puiſſe l'ignorer. Depuis que je me connois je ne ſuis occupé que de lui plaire; je ne veux vivre que pour elle, & je ne ſuis affligé que de la difficulté de m'en rendre digne. Je tâcherai du moins de faire enſorte que perſonne n'en ſoit plus digne que moi. A ce diſcours toute l'aſſemblée ſe regarda en souriant.

Blanchette rougiſſoit encore davantage, Ariſton qui la vit décontenancée la raſſura. Ma fille, dit-il, & vous mes amis, apprenez un ſecret qui n'eſt encore connu que

de moi & de Careſſant qui, ſans-doute, eſt le fils de quelque grand prince. A ce mot de prince il ſe fit un murmure confus, non pas que ce titre en impoſât aux bergers ; dans cette contrée les reſpects ne ſe rendent qu'à la vertu ; mais on étoit étonné de cette aventure. Ariſton raconta comment il avoit trouvé Careſſant, il montra le ſuperbe diamant de ſa coïffure, & perſonne ne douta de la grandeur de ſa naiſſance. Tout cela donnoit bien à penſer à Blanchette. Il y avoit longtemps qu'elle ſavoit que Careſſant n'étoit pas ſon frère ; mais elle avoit ignoré ſon rang juſqu'alors, & elle commença à craindre ; car elle avoit ouï dire à ſes parens que les rois & les princes n'aimoient véritablement qu'eux-mêmes. Ariſton qui devinoit la cauſe de l'embarras de ſa fille, adreſſa la parole à Careſſant : vous ſavez nos mœurs, lui dit-il, vous connoiſſez ma tendreſſe pour vous ; cette contrée eſt bordée par des monts eſcarpés qui la ſéparent de tous les royaumes de l'Aſie, parmi leſquels ſans-doute eſt celui où règnent vos parens : rien ne me paroîtra difficile pour vous ſervir. Je traverſerai les montagnes avec vous, & je vous mènerai dans les lieux où on reſpecte les princes pour l'a-

mour de leur dignité ; mais vous aimez Blanchette, & je ne crois pas que ma fille ſoit ingrate envers vous ; je ſerois outré d'être obligé de vous refuſer ; mais en quittant nos prairies, vous ne devez plus ſonger à ma fille. Choiſiſſez entre la grandeur pour laquelle vous êtes né, & la tranquillité dans laquelle vous pouvez vivre ſi vous reſtez parmi nous. J'ai peu de biens, & je dois le partager entre tous mes enfans ; vous partagerez avec eux, & votre part ſera double en épouſant Blanchette. A ce mot Ariſton fut interrompu par Careſſant, qui partit comme un éclair pour ſe jeter à ſes pieds ; il les baigna de ſes larmes ; ſa voix étoit étouffée, il ne pouvoit parler. Il prononçoit ſeulement le nom de Blanchette, à qui il tendoit la main, quoique la poſture où il étoit l'empêchât de la voir. Ariſton le releva en l'embraſſant. J'entends votre ſilence, dit-il, & ce jour eſt le plus doux de ma vie. Blanchette eſt à vous, ſi vous lui plaiſez. Alors Careſſant ſe proſterna de nouveau aux pieds d'Ariſton, & Blanchette verſant un torrent de larmes de joie, courut embraſſer auſſi les genoux de ſon père. Careſſant, s'écria-t-elle, Blanchette eſt à vous, & ne ſera jamais qu'à

vous. Aimez-vous, chers enfans, dit Ariston en les relevant; aimez-vous toujours autant que vous êtes aimables. Cette scène fit pleurer presque toute l'assemblée. Toute la contrée partagea la joie des jeunes amans. On les regardoit déjà comme époux, & rien ne paroissoit égaler leur félicité. Cependant, pour célébrer leur mariage, il falloit attendre que l'enchanteur Astramond eût fait sa revue; car on ne pouvoit marier aucune fille dans le pays, qu'après qu'elle lui avoit paru indigne de son choix. Une année se passa, & elle parut à Blanchette & à Caressant plus courte qu'un moment: ils ne l'avoient employée qu'à s'aimer & à se le dire. Le temps de la revue fatale approchoit, & déjà on en commençoit les préparatifs. Blanchette n'avoit pas de grandes inquiétudes, il lui sembloit que mille de ses compagnes devoient avoir la préférence sur elle; mais Caressant étoit dans un trouble qu'on ne sauroit exprimer. Il ne lui paroissoit pas possible que l'enchanteur, s'il avoit des yeux, pût choisir une autre que Blanchette. La jeune bergère aimoit cette inquiétude qui lui prouvoit l'amour de Caressant; mais quand les derniers jours qui précédoient la revue arrivèrent,

elle commença à craindre auſſi, & l'idée qu'il n'étoit pas impoſſible qu'on la ſéparât de ſon amant, la faiſoit frémir : elle lui jura mille fois qu'elle mourroit plutôt que d'être à un autre qu'à lui. Il s'en falloit bien que cette promeſſe le conſolât : il n'enviſageoit rien que d'affreux, & il n'oſoit pas ſeulement douter de ſon malheur : il paſſa les quinze dernières nuits ſans fermer l'œil, & Blanchette de ſon côté ne dormoit guères mieux que lui : auſſi tous deux, au bout de ce temps, étoient à peine reconnoiſſables. Ariſton s'en inquiéta & en parla à ſa fille. Ne vous allarmez pas, mon père, lui répondit-elle, je ne ſaurois perdre trop ce qui pourroit attirer ſur moi le choix de l'enchanteur. S'il choiſit une autre que moi, ſi je ſuis aſſez heureuſe pour paſſer ma vie avec vous & avec l'époux que vous m'avez deſtiné, croyez que je ne ſerai pas longtemps ſans reprendre cette ſanté qui vous eſt chère : mais ſi le ciel eſt contraire à mes vœux, ſi le choix d'Aſtramond m'oblige à le ſuivre, qu'ai-je à faire d'une vie qu'il me faudroit paſſer loin de vous & loin de Careſſant ? La veille de ce jour redoutable arriva enfin. Careſſant alla trouver Blanchette dès la pointe du jour : j'ai, lui

dit-il, ma chère Blanchette, un projet à vous confier. Cet enchanteur vous aimera sans-doute s'il vous voit, & nous ne saurions espérer qu'il choisisse une autre que vous; mais il n'est peut-être pas sans pitié, il ignore notre amour : il ne sait pas que son choix doit être l'arrêt de mort d'un homme qui ne l'a jamais offensé. J'irai à sa rencontre, je mouillerai ses genoux de mes pleurs, je lui demanderai en grâce de ne vous pas voir, & de permettre que vous seule ne paroissiez pas à sa revue. Je le toucherai peut-être, ou je mourrai à ses pieds. Enfin, charmante Blanchette, il n'y a pas d'autre parti à prendre; si vous paroissez, vous serez à l'enchanteur. Pendant ce discours de Caressant, sa maîtresse versoit un torrent de larmes : c'étoit de ces larmes douces que chérissent les amans, & qu'inspire l'assurance d'être aimé. L'idée du prince parut très raisonnable à Blanchette; elle ne concevoit pas qu'on pût refuser quelque chose à Caressant; cependant ils voulurent avoir l'approbation d'Ariston, & ils coururent lui confier leur dessein; mais le sage vieillard le désapprouva, & leur fit entendre qu'il étoit imprudent. Vous croyez, leur dit-il, tous les cœurs faits comme le

vôtre ; mais, mes enfans, au-delà des bornes de cette contrée, rien ne reſſemble à ce que vous voyez ici. Nous ne connoiſſons que la nature, & nous ne l'avons pas défigurée ; le reſte du monde ne s'occupe qu'à l'étouffer ou à la corrompre. Votre démarche ne fera naître dans l'ame d'Aſtramond, que la curioſité, & la curioſité y fera naître l'amour. Attendez votre ſort ; je ne dis pas ſans crainte, mais ſans foibleſſe, & ayez confiance aux dieux qui aiment la vertu. Ce diſcours auroit plu à tout autre qu'à des amans ; il ne ſervit qu'à augmenter le trouble des enfans d'Ariſton, en leur ôtant le ſeul rayon d'eſpoir qu'ils avoient conçu : ils paſsèrent le reſte du jour & toute la nuit dans un état horrible.

Enfin ce jour, ce funeſte jour parut : toutes les filles furent rangées en rond dans une grande ſalle de branchages ornés de fleurs, qu'on avoit élevée au milieu de la prairie. Cette ſalle ne recevoit de jour que par le haut, afin que la lumière ſe diſtribuât également ſur tous les viſages. C'étoit l'enchanteur lui-même qui avoit ordonné que cela fût ainſi. Autour de cette ſalle étoient tous les jeunes bergers dont les maîtreſſes étoient renfermées : la terreur étoit peinte

ſur leurs viſages & dans tous leurs mouvemens. On entendoit parmi eux un murmure confus, & ils s'agitoient comme de jeunes arbriſſeaux battus de la tempête : au milieu d'eux tous on diſtinguoit Careſſant à ſa pâleur mortelle & à l'égarement de ſes yeux : c'étoient les ſeules marques auxquelles on pût le reconnoître, tant la frayeur avoit défiguré ſon beau viſage. L'enchanteur étoit attendu avec impatience ; il arriva enfin, & entra dans le ſallon. Il y parut, non pas comme un tyran injuſte, comme un raviſſeur barbare. Il avoit la phyſionomie douce, & la contenance paiſible, & il y eut peut-être plus d'une bergère qui lui trouva ſeulement l'air trop indifférent : en effet, une impreſſion de langueur étoit répandue ſur toute ſa perſonne : il ne paroiſſoit pas fort preſſé de faire un choix, & promena ſes yeux aſſez froidement ſur cette charmante aſſemblée. Cette diſpoſition de l'enchanteur, qui n'échappa à perſonne, raſſura un peu la tendre Blanchette, & lui donna le courage de faire un mouvement qui devoit la faire remarquer : Careſſant avoit voulu que le petit chien noir & blanc ſuivit Blanchette dans le ſallon de verdure. Conſervé par lui, & ſauvé de la fureur des

eaux, il eſpéroit qu'il garantiroit ſa maîtreſſe du danger qu'elle couroit : le petit animal étoit entré de bonne grâce dans le ſallon : mais dès que l'enchanteur avoit paru, il s'étoit mis à trembler, & ſembloit chercher à s'enfuir. Il étoit déjà à quelques pas de Blanchette : elle craignit de le perdre, & elle ſortit de ſa place pour le prendre dans ſes bras. Ce mouvement attira l'attention de l'enchanteur, il s'approcha & ſe trouva vis-à-vis de Blanchette comme elle ſe relevoit en tenant ſon petit chien. Les bergères attentives remarquèrent, qu'en ce moment Aſtramond parut troublé, il rougit, & perſonne ne douta que Blanchette ne l'eût atteint d'une violente paſſion. En effet, il la toucha de ſa baguette, & dans l'inſtant elle ſe ſentit tranſportée dans un char où Aſtramond s'aſſit à côté d'elle : & le char fut dérobé par un nuage à tous les yeux. Toutes les bergères ſortirent en foule du ſallon, & tous les bergers heureux, qu'Aſtramond ne pouvoit plus troubler, ſe précipitèrent dans leurs bras. Dans cette contrée innocente, les déſirs de l'amour ne faiſoient pas oublier les devoirs de l'amitié. Bientôt tous ces amans heureux ſe raſſemblèrent autour de Careſſant pour le ſecou-

rir : il s'étoit évanoui à la nouvelle du choix de l'enchanteur, & on le porta chez Ariſton ſans qu'il reprit l'uſage de ſes ſens. Là les jeunes bergers le laiſsèrent, & allèrent goûter leur bonheur, ſans ſe réjouir de ſa peine, tandis qu'Ariſton & ſa femme, les larmes aux yeux, s'empreſsèrent de lui rendre les ſoins les plus tendres. Les premières marques de connoiſſance qu'il donna, furent des ſignes de déſeſpoir : ſes diſcours étoient ſans liaiſon, & tous ſes mouvemens étoient furieux. La douleur profonde du père & de la mère de Blanchette calma un peu ſes tranſports : il devint plus tranquille, & il parvint à pouvoir ſe plaindre ; mais pluſieurs jours ſe paſsèrent ſans qu'il voulût voir la lumière, ni prendre aucune nourriture. A la fin, vaincu par les tendres prières de ſes hôtes, qui n'étoient guères moins affligés que lui, il conſentit à vivre ; mais il ne s'y détermina que par une eſpérance dont il ne put ſe défendre, de rejoindre Blanchette & de fléchir l'enchanteur. Dès que Careſſant eut pris ſa réſolution, il la déclara à Ariſton en lui diſant adieu : & quelques difficultés inſurmontables qu'on lui préſentât, rien ne put le détourner de quitter un ſéjour où Blanchette n'étoit plus,
&

& d'aller chercher celui qu'elle habitoit. On eut beau lui dire que la demeure d'Aſtramond étoit inacceſſible, non-ſeulement aux traces, mais même aux yeux des mortels. Il partit, ne pouvant choiſir qu'entre la mort ou la recherche de Blanchette, & laiſſa tout le canton des bergers affligé de ſa perte & de ſon malheur. Ariſton & ſa femme vouloient l'accompagner, mis il ne le ſouffrit pas, craignant avec raiſon, qu'ils ne ſuccombaſſent aux fatigues & aux dangers qu'il enviſageoit avec joie pour lui dans ſon entrepriſe : ils le conduiſirent juſqu'aux montagnes, où ils ſe ſéparèrent après les adieux les plus tendres & les plus douloureux. C'étoit ſeulement quand il avoit voulu partir, que Careſſant s'étoit apperçu qu'avec Blanchette il avoit perdu ſon petit chien : juſques-là il n'avoit ſongé qu'à ſa maîtreſſe. Cette ſeconde perte rendit encore la première plus ſenſible, & le malheureux Careſſant s'engagea dans les montagnes ſans ſecours, ſans précautions, & avec le ſeul déſir d'y trouver la mort. Il y marcha deux jours & deux nuits ſans preſque s'arrêter & ſans ſavoir où il alloit : il cherchoit Blanchette & la demandoit à tous les rochers parmi leſquels il erroit. L'eau des torrens le déſal-

téroit : quelques fruits ſauvages faiſoient ſa nourriture, & la concavité des rochers lui ſervoit d'aſyle pour ſe repoſer ; car ces lieux ſtériles étoient ſans aucunes habitations, parce qu'ils n'étoient pas ſuſceptibles de culture. Le triſte Careſſant ne s'appercevoit pas de l'horreur qui l'environnoit : il ne s'appercevoit que de la perte de Blanchette : & ſeulement quand il ſe trouvoit arrêté par quelque précipice, il ſongeoit que s'il n'avoit pas perdu ſon chien noir & blanc, ce petit animal l'auroit guidé par un chemin plus praticable. Il ne prenoit pas garde qu'il ne faiſoit que tournoyer dans ces affreuſes montagnes. Il avoit l'eſprit trop troublé pour faire quelqu'attention à ſon chemin, & au bout de huit jours de marche preſque continuelle, il ſe trouva à cent pas de l'endroit où il s'étoit ſéparé d'Ariſton. Il le reconnnut, parce que la laſſitude extrême dont il étoit accablé affoibliſſant tous ſes ſens, affoiblit auſſi ſa douleur, lui laiſſa promener ſes regardss autour de lui avec un peu de tranquillité : mai en reconnoiſſant qu'il s'étoit égaré, l'idée du temps qu'il avoit perdu, renouvella ſi vivement ſa douleur, qu'il perdit connoiſſance. Exténué par l'excès de la fatigue, & le peu de nour-

riture qu'il avoit pris ; dénué de toute apparence de ſecours, le malheureux Careſſant étoit prêt à finir ſa vie dans cet évanouiſſement. Il revint cependant, & ſon premier mouvement fut d'en être fâché : bientôt il ſe ſut mauvais gré de ſentir ſon ame dans une aſſiette plus tranquille : & enfin il s'apperçut avec ſurpriſe qu'il étoit dans un appartement ſuperbe, couché ſur un beau lit, au pied duquel étoit ſon petit chien noir & blanc, & à côté, un pigeon d'une blancheur & d'une beauté extraordinaires. A cette vue il ſe ſentit pénétré d'une joie pure : il baiſa ſon petit chien mille fois avec tranſport, & lui demanda des nouvelles de Blanchette. A ce mot le pigeon blanc battit des aîles : & le petit chien par ſes mouvemens n'annonça que des choſes heureuſes : cette converſation muette dura longtemps, & Careſſant ne s'en laſſoit pas. Il partageoit ſes careſſes entre le chien & le pigeon pour qui il ſe trouvoit beaucoup d'inclination ; & de moment en moment il ſentoit renaître dans ſon cœur le calme & l'eſpérance, quand un homme d'une figure majeſtueuſe entra dans la chambre. Vous voyez, dit-il, en s'approchant du lit ; vous voyez, aimable Careſſant, l'enchanteur qui

vient de vous ſauver la vie ; mais c'eſt auſſi celui qui vous a ravi Blanchette & votre petit chien. A ces mots Careſſant ſauta à terre avec une action mêlée de reſpect & de colère : & un ſecond mouvement le fit proſterner aux pieds de l'enchanteur qu'il baignoit de larmes, ſans avoir la force de proférer une ſeule parole : le petit chien & le pigeon pleuroient auſſi, & l'enchanteur laiſſa échapper quelques larmes; mais ſe faiſant effort il releva Careſſant avec amitié, & lui adreſſa ainſi la parole : Vous me ſuppliez, Careſſant, comme un juge ſévère, & cependant vous êtes auſſi néceſſaire à mon bonheur que je le ſuis au vôtre. Aimez Blanchette ; elle vous aime & n'exiſte plus pour moi : mais vous ne ſauriez la poſsèder que vous n'apportiez la bague de puiſſance, qui eſt dans le palais des fées. Partez & marchez pendant ſept jours vers le midi, vous arriverez au palais; prenez-y la bague qu'on vous permettra de toucher, & ſoyez sûr qu'en me l'apportant, vous recevrez Blanchette en échange pour ne vous en ſéparer jamais. Je ne puis vous donner ici votre petit chien, ni ce beau pigeon : mais je vous les garde avec fidélité : je vous aſſure avec vérité que leur bonheur & le mien

dépendent, ainſi que le vôtre, du ſuccès de votre entrepriſe.

Ce diſcours de l'enchanteur donna beaucoup d'eſpérance à Careſſant; il remercia Aſtramond de ſes promeſſes, & s'engagea de bon cœur à lui apporter cette bague merveilleuſe dont Blanchette devoit être le prix. Il auroit bien voulu emmener le petit chien & le pigeon; mais l'Enchanteur n'avoit garde de s'en deſſaiſir; & Careſſant partit, chagrin de partir ſeul, mais plein d'ardeur & d'eſpérance. L'empreſſement qu'il avoit de ſe voir maître d'un tréſor qui devoit lui rendre Blanchette, lui fit faire une diligence incroyable; & dès le matin du ſeptième jour, il apperçut le palais des fées, qui ſe voyoit de fort loin par l'éclat des pierres précieuſes dont il étoit conſtruit. Cette vue redoubla ſon ardeur; mais ſes forces ne répondoient pas à ſes déſirs; & comme il avoit marché preſque ſans s'arrêter, il ſe ſentit épuiſé, & fut obligé de s'aſſeoir ſous un palmier: il s'y endormit, & en ſe réveillant il fut ſurpris de ſe trouver ſous une tente de drap d'or, & ſur un riche ſopha au bout duquel étoit aſſis un homme d'une phyſionomie un peu ſombre, mais majeſtueuſe, & dont les

traits avoient quelqu'air de ceux d'Aſtramond : il gardoit un profond ſilence, lorſque cet inconnu lui adreſſa la parole d'un ton prévenant : « Vous voyez, dit-il, une malheureuſe victime de la méchanceté d'Aſtramond. Le cruel eſt mon frère ; mais les ſentimens de la nature ne lui ſont pas connus ; & il me perſécute depuis le moment de ma naiſſance. Nous ſommes égaux en pouvoir ; & il n'a pu me dépouiller du mien, mais il m'a porté de plus ſenſibles coups. Il m'a enlevé ce que j'aime ». Vous ſoupirez, continua l'inconnu, en s'appercevant que ce mot d'enlèvement frappoit vivement Careſſant : joignons nos larmes & notre vengeance. « Il tient ſous ſon pouvoir la fée que j'adorois, métamorphoſée en chien ; & votre adorable Blanchette, ſous la figure d'un pigeon, eſt réduite aux mêmes extrémités par ſa barbarie. Mais la bague de puiſſance peut nous rendre tous deux heureux. Ni lui ni moi ne pouvons en être poſſeſſeurs ; c'eſt à vous, aimable & malheureux Careſſant, que les deſtinées la réſervent. Servons-nous en pour notre vengeance & notre bonheur ; dès que vous en ſerez le maître, vous n'avez qu'à ſouhaiter d'être dans mon palais,

vous y ferez transporté fur le champ. Vous me confierez la bague précieufe ; je partirai ; & dans un clin d'œil j'aurai puni le cruel perfécuteur de nos amours, & je vous rendrai votre aimable maîtreffe. Ne redoutez plus Aftramond ; la bague vous rendra fon maître ; & comme elle ne fe peut obtenir que de la volonté de celui qui la pofsède, vous n'avez rien à craindre des efforts qu'il feroit en vain pour vous l'arracher. Adieu, cher Careffant ; je pourrois vous en dire davantage & vous donner un nom qui m'attireroit votre amour & votre refpect ; mais je ne veux rien tenir que de votre reconnoiffance & de votre compaffion. Ne perdez point de temps ; & fi vous êtes fenfible au fervice que je vous rends, en vous apprenant les caufes de votre infortune & les moyens de la réparer, daignez m'affocier au bonheur dont je vous enfeigne les chemins. Je vous attends demain dans mon palais ». En finiffant ces paroles, l'inconnu difparut fans donner à Careffant le temps de lui répondre. Il demeura quelques momens à réfléchir fur l'aventure fingulière qui venoit de lui arriver. Il repaffoit dans fa mémoire tout ce qu'il venoit d'entendre ; & quand la

bonté de ſon cœur ne l'auroit pas intéreſſé au ſort des malheureux, quand ſon propre intérêt ne lui auroit pas paru lié avec celui de l'inconnu, le diſcours de cet homme n'avoit pas été ſi obſcur pour Careſſant, qu'il ne crût y entrevoir que cet inconnu étoit ſon père, & dès-lors il lui devoit toute ſa tendreſſe & ſa confiance. Cette idée s'accordoit fort bien avec ce qu'il avoit appris d'Ariſton, de la manière dont il l'avoit trouvé expoſé ſur les eaux & conduit au rivage par le petit chien noir & blanc, qui ſans doute étoit ſa mère métamorphoſée, comme diſoit l'inconnu, par Aſtramond. Les réflexions qui déterminèrent Careſſant à ſe rendre le lendemain chez l'inconnu, l'occupèrent & retardèrent un peu ſa marche, de ſorte qu'il étoit nuit quand il arriva au palais. Ce palais eſt, pour ainſi dire, la cour des fées; c'eſt-là qu'habite la ſouveraine, & c'eſt de-là qu'elle dirige à ſon gré tous les évènemens du monde en préſidant aux démarches des intelligences qui les conduiſent. Careſſant fut très-bien reçu par les fées; mais il ne vit point la fée ſouveraine; elle étoit déjà renfermée pour travailler aux affaires de l'univers; elle travailloit dès que le ſoleil étoit couché,

& n'étoit visible que pendant le jour, qu'elle passoit à donner ses ordres & à bien instruire ceux qui devoient les exécuter. Elle n'eut pas besoin qu'on l'avertît de l'arrivée de Caressant. Elle en étoit instruite depuis long-temps ; elle savoit sa naissance, sa fortune, sa destinée, & avoit ordonné qu'on le fît coucher dans l'appartement des songes : c'étoit celui qu'elle donnoit à ceux qu'elle vouloit favoriser ; car il n'étoit pas permis de révéler entièrement aux hommes leur destinée ; c'est un pouvoir réservé seulement aux dieux ; mais elles pouvoient donner à ceux qu'elles en trouvoient dignes, quelques idées qui les instruisissent un peu, sans les éclaircir tout-à-fait ; ce qu'elles faisoient aisément & communément par des songes. Caressant trouva dans son appartement un repas préparé ; plusieurs fées & plusieurs génies soupèrent avec lui, & lui firent avec beaucoup de politesse les honneurs de leur habitation. Ils s'apperçurent qu'il étoit rêveur & inquiet ; & ne voulant pas l'importuner, ils le laissèrent seul de bonne heure, après lui avoir dit qu'ils viendroient le prendre le lendemain matin pour le présenter à la fée souveraine. Caressant resté seul se coucha sur une estrade

de velours qui étoit au fond de la chambre ; & quelques sujets de réflexions qu'il pût avoir, la fatigue du voyage l'endormit bientôt. Vers la fin de la nuit, à l'heure où les songes font la plus vive impression, il lui sembla être dans la plaine où il avoit passé la veille à quelques pas du palais des fées. Il n'y étoit pas seul. A sa gauche étoit Astramond qui le tenoit par la main ; à la gauche d'Astramond étoit un vieillard vénérable, & à la gauche de ce vieillard un homme qu'il reconnut pour celui qu'il avoit rencontré la veille, & qu'il croyoit son père. Vis-à-vis d'eux étoit une dame d'une beauté parfaite & d'une taille imposante : cette dame reçut des mains du vieillard une bague d'une turquoise gravée, & vint la présenter à Careffant. Dès que celui-ci l'eut à son doigt, la dame, le vieillard & Astramond disparurent. L'inconnu resta, & Careffant le vit s'avancer à lui, tenant Blanchette par la main. L'amoureux Careffant vola à leur rencontre ; & dans l'instant qu'il les touchoit, il vit Blanchette changer de figure, & l'inconnu s'abîmer dans la terre. L'émotion que ce songe fit sentir à Careffant le réveilla ; & à son réveil les mêmes idées se repré-

fentèrent fi vivement à fon imagination, qu'il douta fi fon rêve n'étoit pas une réalité. Il faifoit réflexion à tant de chofes extraordinaires qui lui arrivoient ; & reconnoiffant quelqu'avis myftérieux dans le fonge qu'il venoit de faire ; il tâchoit de l'accorder avec la converfation de l'inconnu qui étoit lui-même un des perfonages de fon rêve ; mais il trouvoit bien de la difficulté à lier toutes ces idées ; & il y travailloit affez inutilement, lorfqu'on vint l'avertir que la fée fouveraine l'attendoit. Quand il fut à la porte de fon appartement, elle defcendit de fon trône, fit plufieurs pas au-devant de lui, & lui adreffa ainfi la parole : « Je vous connois, jeune homme, & je vous aime parce que vous êtes vertueux. Soyez-le toujours, & défendez-vous des piéges qui font femés autour de vous. N'oubliez jamais les bienfaits, quand vous auriez reçu des injures de la même main. Vous allez être poffeffeur d'un tréfor qui vous appartient, & qui vous rendra plus puiffant que les plus puiffans rois. Souvenez-vous que la puiffance doit être accompagnée de la juftice, & que la juftice exige une exacte connoiffance de la vérité. Daignez fuivre mes avis, cher Careffant ; défiez-vous tou-

jours des apparences ; voyez & faites tout par vous-même si vous le pouvez ; par-là vous serez bientôt heureux, & vous ferez le bonheur de tout ce que vous devez aimer ». En finissant ce discours, elle présenta à Caressant la bague enchantée, & acheva de le déconcerter ; il s'étoit troublé d'abord en reconnoissant la fée souveraine pour la dame qu'il avoit vue en songe recevoir des mains du vieillard une turquoise ; & cette turquoise étoit précisément la bague mystérieuse que la fée lui offroit en ce moment. Cette justification d'une partie de son rêve interdit Caressant ; ses yeux s'attachoient à terre ; & il n'osoit avancer la main pour prendre la bague : la fée pour l'encourager reprit ainsi la parole : « Acceptez, Caressant, ce bien qui est à vous ; & ne songez qu'à en faire un bon usage : souvenez-vous de votre rêve & de mes conseils ; je sais où vous allez ; rendez-vous y promptement, votre sort s'y éclaircira ». Caressant un peu remis par ces paroles, remercia la fée, accepta la bague, & s'étant souhaité dans le palais de l'Enchanteur inconnu, il s'apperçut dans l'instant qu'il y étoit Ce palais étoit superbe & rempli des plus belles personnes de l'un & de l'autre

ſexe, au milieu deſquelles l'Enchanteur parut venant à la rencontre de Careſſant. Toute cette cour avoit une contenance fort triſte, & ne ſembloit pas faire de trop bon gré cortège au maître du palais; celui-ci s'avança vers Careſſant & l'embraſſa d'un air très-ſatisfait; après lui avoir fait voir les beautés de ſon palais, qui marquoient merveilleuſement ſa puiſſance, il le conduiſit dans un jardin ſuperbe, où s'étant aſſis ſous un cabinet de chèvre-feuille, l'Enchanteur prit ainſi la parole: cher Careſſant, vous voilà maître d'un tréſor qui vous rend égal en puiſſance à moi & au perfide Aſtramond mon frère. Vous jugeriez aiſément avec quelle joie je vois votre bonne fortune, ſi vous ſaviez quels ſont les ſentimens qui m'intéreſſent à vous; mais vous n'avez rien fait ſi vous ne mettez Aſtramond hors d'état de vous diſputer Blanchette; quelque pouvoir que vous donne votre bague enchantée dont je connois toute la vertu, ce n'eſt pas aſſez. Le pouvoir eſt inutile & même dangereux pour qui ne ſait pas s'en ſervir: vous n'êtes pas initié aux myſtères de la magie; & ſans cet art les taliſmans les plus forts ne ſont rien. Outre l'intérêt tendre que je prens à votre bonheur, vous ſavez

qu'un intérêt plus perſonnel encore m'anime à ſoutenir la juſtice de votre cauſe. Vous ſavez que nos querelles ſont pareilles, & que notre vengeance doit être commune. Familier dès ma plus tendre enfance avec les enchantemens, j'ai les connoiſſances & l'expérience qu'exige la réuſſite de notre entrepriſe; confiez-moi donc promptement votre anneau; & croyez qu'avant la fin du jour nous verrons Aſtramond humilié à nos pieds & l'objet de notre amour, heureux dans nos bras. L'Enchanteur ſe tut après ces mots, & examina avec attention la contenance de Careſſant qui ne ſe preſſoit pas de répondre. Il ſe rappeloit ſon rêve dans le palais des fées, & les ſages conſeils qu'il avoit reçus de la fée ſouveraine, qui avoient un rapport aſſez clair & à ſon rêve & à toutes ſes aventures. On lui avoit recommandé bien préciſément de ne pas ſe fier aux apparences, & de faire tout ce qu'il pourroit par lui-même. D'ailleurs il y avoit dans le diſcours de l'inconnu des obſcurités qui ſembloient avoir quelque choſe d'artificieux. Careſſant ne comprenoit pas pourquoi cet homme ne ſe déclaroit pas tout naturellement ſon père, comme il avoit voulu le faire entendre dans cette

feconde converfation, ainfi que dans la première. Après avoir réfléchi profondément à toutes ces chofes pendant quelque temps, Careffant fe détermina à ne fe point deffaifir de fon anneau, à s'éclaircir de la vérité des faits que racontoit l'inconnu, & enfin à terminer lui-même, au moyen de fon anneau, fes malheurs & ceux de Blanchette. Cette réfolution qu'il déclara à l'Enchanteur, parut lui déplaire beaucoup. Sa phyfionomie fe renfrogna dans le premier inftant; mais bientôt maître dans l'art de compofer fon vifage, il prit la parole avec l'air le plus infinuant, & fans fe plaindre du parti que prenoit Careffant, il lui fit fentir que c'étoit le chemin le plus long & le moins sûr pour venir à bout de leurs deffeins. Le plus difficile, dit-il enfuite, n'eft pas de recouvrer Blanchette; je puis efpérer de vous la rendre par les efforts de ma feule puiffance; mais ce n'eft rien faire fi nous ne mettons pas Aftramond hors d'état de l'enlever une feconde fois: la feule bague dont vous êtes poffeffeur eft fupérieure aux conjurations d'Aftramond; mais vous manquez de la fcience néceffaire pour en faire un bon ufage: ainfi votre défiance recule votre bonheur, & celui

d'un homme qui peut-être ne vous a pas été inutile, & a cru vous donner des marques de l'intérêt tendre qu'il prend à vous. Cependant je n'en serai pas moins ardent à vous servir; je vais vous quitter, & j'espère qu'avant le retour du soleil, je vous ramènerai Blanchette. Peut-être cette preuve de mon amour pour vous me méritera-t-elle votre amitié, & qu'alors vous ne croirez pas imprudent de me confier cette bague puissante, dont l'usage très-difficile peut seul procurer ma satisfaction & assurer la vôtre. En disant ces mots l'Enchanteur frappa des mains, & toute sa suite accourut auprès de lui: mes amis, leur dit-il, ayez soin de cet hôte aimable; tâchez de divertir sa mélancolie, & ne lui laissez rien à désirer de tout ce qui peut être en votre puissance. Alors il demanda son char, monta dessus & s'éleva dans les airs, où bientôt on le perdit de vue. Caressant retourna au palais, fort étonné de tant de merveilles, fort inquiet de la suite de tout cela, & incertain même de ses propres sentimens. On lui fit voir le palais, où toutes les choses rares & superbes étoient rassemblées avec profusion. Ensuite on le mena dans une salle de spectacle, où on lui fit enten-

dre une musique mélodieuse, & d'où on le ramena à l'heure du souper, dans un sallon orné des peintures les plus agréables, dans lequel il trouva une table servie fort délicatement. Il y fut servi par les courtisans de l'Enchanteur; & pendant son souper toutes les belles personnes que renfermoit ce palais jouèrent des instrumens, chantèrent des odes galantes, & dansèrent des danses de tous les genres. Caressant étoit trop occupé de son amour & de la conduite qu'il avoit à tenir, pour que tous ces divertissemens lui fissent une vive impression; il en fut médiocrement touché; & la chose à laquelle il fit le plus d'attention, fut l'air de contrainte & de tristesse répandu sur le visage de toutes ces belles personnes qui s'empressoient à le divertir. Son souper ne fut pas long: il se retira dans son appartement, dès qu'il crut pouvoir le faire, sans marquer trop de mépris pour les jeux qu'on lui offroit; & après avoir remercié avec beaucoup de politesse ceux qui s'étoient donné la peine de les exécuter, on le conduisit jusqu'à la porte de sa chambre, & on l'y laissa entrer seul, parce qu'il ne voulut pas accepter l'offre de le servir, que lui firent les courtisans de

l'Enchanteur. Un inſtant après qu'il fut dans ſa chambre, où, appuyé ſur une table, il s'abandonnoit à ſes réflexions, il entendit ouvrir ſa porte. Il ſe retourna pour voir ce que c'étoit, & en ſe retournant, il apperçut ſa chère Blanchette conduite par l'Enchanteur maître de ce palais. En ce moment toutes ces inquiétudes s'évanouïrent, & ſes ſens furent pénétrés de la joie la plus pure : il vole à Blanchette; & les yeux mouillés de larmes, il embraſſa ſes genoux, ne prononçant que des mots mal articulés & entrecoupés par l'excès de ſon tranſport. Blanchette le releva en lui donnant ſa main à baiſer; & prenant la parole avec un air où il y avoit plus de douceur & de modeſtie que de joie : Careſſant, lui dit-elle, ſi vous liſez dans mon cœur, vous voyez combien j'en ſuis touchée, & vous ſaurez bientôt que j'éprouve les mêmes ſentimens que je vous inſpire; mais vous aurez déſormais tout le temps de vous livrer à votre amour, & la paſſion ne doit pas faire taire la vertu. Voulez-vous être ingrat envers celui qui vous fait voir Blanchette? Proſternons-nous à ſes pieds, & recevons ſes bienfaits avec la reconnoiſſance qui leur eſt due. Non, interrompit l'Enchanteur, vous

ne me devez rien. Careſſant, j'ai travaillé pour moi en travaillant pour vous, & je préparois mon bonheur en avançant le vôtre. Peut-être qu'à préſent vous m'accorderez votre confiance : adieu. Je vous laiſſe avec Blanchette ; après une abſence ſi longue, & dans un inſtant ſi doux, je crois que vous avez bien des choſes à vous dire. Il ſortit en finiſſant ces mots, ſans que Careſſant éperdu de ſon bonheur fût en état de lui dire une ſeule parole. Quand Careſſant ſe vit ſeul avec ſa maîtreſſe, il ſentit redoubler ſes tranſports ; il s'approcha d'elle avec une ardeur qui tenoit de l'ivreſſe ; mais elle le repouſſa doucement, & alla s'aſſeoir ſur ſon ſopha, où elle pouſſa de profonds ſoupirs, & répandit un torrent de larmes. Qu'avez-vous, ma Blanchette, dit le tendre Careſſant, vous me percez le cœur ? Careſſant, lui dit-elle, touchez-moi avec votre bague, & déſirez que je vous paroiſſe ce que je ſuis : l'Enchanteur eſt un traître ; & je ne ſuis point Blanchette. Careſſant à ces mots ſentit un friſſon mortel courir dans ſes veines. Il croyoit bien les larmes & l'aveu ſincère de cette femme ; mais il ſe trouvoit retombé dans toute l'horreur de ſes malheurs paſſés ; & il ne

pouvoit ſe réſoudre à perdre du moins la reſſemblance de Blanchette, quoiqu'il ſe reprochât en même temps d'avoir été la dupe d'une illuſion qu'il croyoit que ſon cœur auroit dû démêler. Il étoit dans cet état, immobile, & n'écoutant plus la dame du ſopha, qui cherchoit à le calmer, lorſque l'Enchanteur parut d'un air menaçant & ſa baguette à la main, attentif à ce qui ſe paſſoit entre Careſſant & la fauſſe Blanchette, qui étoit ſon ouvrage; il avoit par la puiſſance de ſon art, connu que la ruſe étoit découverte; & il accouroit pour ſe venger, non pas de Careſſant que la turquoiſe garantiſſoit de tout enchantement, mais de l'innocente & malheureuſe créature par qui il avoit voulu faire réuſſir ſes noirceurs. Dès qu'elle le vit entrer, elle s'enfuit; & ſe cachant derrière Careſſant, elle le conjura de la ſauver. Careſſant étoit trop troublé pour l'entendre; mais la néceſſité animant ſon courage, & rétabliſſant ſa préſence d'eſprit, il courut à l'Enchanteur qui étendoit déjà ſa baguette pour en frapper l'image de Blanchette, & il le toucha avec ſa bague, en ſouhaitant par un mouvement naturel, qu'elle pût mettre le magicien hors d'état de nuire. Auſſi-tôt l'En-

chanteur demeura immobile dans la même attitude où il étoit, & semblable à une statue.

Quoique Careffant n'ignorât pas la vertu de la bague de puiffance, il lui fallut quelque temps pour s'accoutumer à l'idée du pouvoir dont il se voyoit revêtu. Après avoir considéré quelque temps avec étonnement le magicien immobile; malheureux, lui dit-il, tu vois ta perfidie découverte: tu voulois m'enlever cet anneau mystérieux, qui me donne le pouvoir de te punir; tu voulois m'enlever Blanchette? Qu'est-elle devenue: parle & dis la vérité, je te l'ordonne: à ces dernières paroles de Careffant, le magicien parut se ranimer comme un homme qui reprend ses sens: sa baguette lui échappa de la main, & il parla en ces termes:

Vous n'avez pas besoin de menaces pour me faire dire la vérité; un pouvoir plus fort que le mien m'y contraint malgré moi; & la vertu de la bague de puiffance ne me permet pas de refuser rien de ce que vous désirez: ne craignez rien pour Blanchette, elle n'est pas en mon pouvoir; mais apprenez jusqu'à quel point je suis coupable & digne de votre fureur; mes projets ne se

bornoient pas à vous enlever Blanchette & à punir Aſtramond ; je voulois vous faire périr vous-même : vous en paroiſſez étonné, pourſuivit-il en voyant l'altération que ces dernières paroles avoient produite ſur le viſage de Careſſant ; mais vous ceſſerez de l'être quand vous ſaurez qui je ſuis.

Hiſtoire du Magicien.

Je ne vous ai point trompé quand je vous ai dit que j'étois frère d'Aſtramond ; Netaor eſt mon nom ; nous ſommes fils tous les deux d'un enchanteur célèbre qui tenoit le premier rang parmi ceux que la connoiſſance de l'art des fées élève au-deſſus des hommes. Il travailla longtemps à compoſer l'anneau myſtérieux & tout-puiſſant dont vous êtes aujourd'hui poſſeſſeur.

J'avois environ quinze ans, lorſque cette admirable production de l'art magique fut achevée ; & mon frère n'avoit qu'un an plus que moi. Quoique nous fuſſions dans un âge où l'ambition eſt inconnue encore, ou émouſſée par des ſentimens plus vifs, comme nous avions été initiés de bonne heure aux myſtères de la féerie, ces connoiſſances avoient avancé notre eſprit ; & nous comprîmes l'un & l'autre l'importance du tréſor que notre père poſſédoit. Il étoit

dans un âge avſincé ; & l'art qu'il profeſſoit, quoiqu'il donne la facilité de prolonger la vie, ne donne pas le pouvoir de l'éterniſer; ſans cèla les enchanteurs ſeroient ſemblables aux dieux. Ainſi chacun de nous commença à regarder ſon frère comme un rival qui lui diſputeroit la poſſeſſion de la bague. Je ne m'étois jamais ſenti de penchant à aimer mon frère ; cette rivalité donna une entière activité à l'antipathie que j'avois pour lui ; chaque jour elle fit de nouveaux progrès , ou plutôt chaque jour elle ſe ſignala par des querelles & des diſſentions qui alarmèrent mon père ; il nous avoit ſouvent exhortés à vivre bien enſemble ; il avoit employé vainement pour nous réunir, tous les moyens que la raiſon & la tendreſſe peuvent fournir à un père ; il s'apperçut enfin que l'eſpérance de poſſéder l'anneau étoit ce qui nous diviſoit, & voulant ôter cette ſource de diſcorde, il nous fit un jour appeler.

Fils ingrats & dénaturés, nous dit-il, vous ſoupirez après le moment où je ne ſerai plus ; vous vous diſputez déjà le tréſor que je poſsède ; mais je vais vous punir, & vous le perdrez tous deux. A l'inſtant il tira l'anneau & le jeta dans un vaſe rempli d'eau

& d'herbes odoriférantes ; à peine eut-il prononcé quelques paroles myſtérieuſes, que l'eau commença à bouillonner ; un aigle ſortit du fond du vaſe & s'éleva dans l'air tenant l'anneau myſtérieux. Allez dit-il, portez ce taliſman dans le palais de la fée Souveraine ; qu'il y reſte juſqu'à ce que les arrêts du deſtin ſoient accomplis ; alors ſe tournant vers nous ; vous l'avez perdu, continua-t-il, & vous n'en jouirez jamais ; il eſt réſervé pour le fils de l'un de vous. Celui qui le premier aura aimé ſincérement, qui aura mérité d'être aimé de même, qui enfin après avoir épouſé l'objet de ſon amour en aura eu un fils, celui-là ſera le père du puiſſant d'entre les mortels, nul effort humain ne peut enlever la bague du palais de la fée ; & ce fils bienheureux l'y prendra ſans peine. Allez : puiſſe l'amour adoucir vos caractères ſauvages, puiſſiez-vous vivre plus unis, ayant perdu l'intérêt que vous aviez à le haïr !

Mon père ſe trompoit ; ma haine n'en devint que plus vive. Je haïſſois Aſtramond comme un rival ; je le regardai dorénavant comme un ennemi qui m'avoit enlevé mon bien. Cependant nous partîmes tous deux ; & ſuivant les ordres de notre père, nous

nous parcourûmes l'univers pour chercher des épouſes. J'avois déjà voyagé quelque temps, mais ſans ſuccès; vainement je m'efforçois de plaire; je ne me ſentois aucun penchant à aimer. Je fis réflexion qu'en rempliſſant les conditions preſcrites par mon père, je riſquois encore de ne pas réuſſir ſi mon frère plus heureux ſe marioit le premier; je formai le deſſein de traverſer ſes amours; de chercher moi-même à le ſupplanter auprès de celle qu'il aimeroit; & d'aſſurer ainſi le ſuccès de l'entrepriſe. Je ſavois qu'il étoit arrivé depuis quelque temps dans l'isle inconnue. Le roi de cette isle avoit une fille, dont la beauté étoit célèbre par toute la terre. Je m'y rendis en diligence, & voulant donner dès mon arrivée une idée de ma puiſſance qui pût impoſer & prévenir en ma faveur; je montai un char tiré par ſix rhinoceros qui jetoient du feu par les narines. La ville fut en un inſtant remplie de fumée; le peuple que la nouveauté du ſpectacle avoit d'abord attiré, rentra avec effroi dans les maiſons; & quand j'arrivai au palais du roi, je ne trouvai ni gardes ni ſentinelles; les cours avoient l'air d'un déſert. Cependant je deſcendis du char, & faiſant prendre à mes

rhinoceros la forme de ſatyres armés de maſſes, je montai dans la chambre du roi avec ces gardes qui n'avoient pas l'air moins effrayant que ma voiture.

La princeſſe étoit à côté du roi, & mon frère étoit auprès d'elle; je frémis à cette vue; un tranſport jaloux s'éleva dans mon ame; & mon cœur qui juſques-là n'avoit ſu que haïr, ne commença à connoître l'amour que ſous une forme qui reſſembloit à la haine. La converſation fut courte; le roi répondit en termes obſcurs à la demande que je lui fis de ſa fille; j'approchai de la princeſſe; mes yeux furent éblouis, & je n'eus pas la force de proférer une parole; je connus l'embarras pour la première fois de ma vie; je jetois tour à tour ſur elle des regards enflammés d'amour, & ſur mon frère des yeux étincelans de colère. Je crus même m'appercevoir que les yeux de la princeſſe & les ſiens ſe cherchoient & ſe rencontroient toujours; j'eus beſoin de faire un effort ſur moi-même pour ne pas éclater; le roi s'apperçut de ce qui ſe paſſoit dans mon ame, & voulant prévenir toute querelle; ſeigneur, dit-il, vous honorez beaucoup ma fille en prétendant à ſa main: je voudrois pouvoir vous rendre heureux l'un

& l'autre, & que le plaiſir d'acquérir l'un de vous ne fût pas acheté par la perte de l'autre ; je veux du moins que ma fille & moi tenions entre vous une balance égale; & que celui qui ſera refuſé ne puiſſe nous imputer ſon malheur. Ecoutez-moi, voici à quelles conditions vous pouvez obtenir ma fille ; j'aime mon peuple, & ſon bonheur fait le principal objet de mes ſoins. Celui de vous qui, par ſa puiſſance, procurera à mes peuples l'avantage le plus déſirable, ſera l'époux de la princeſſe ; ce ſera la voix du peuple qui vous jugera. Le roi nous donna huit jours pour nous préparer; & je paſſai ce temps à ſuivre aſſidûment la princeſſe. Mon frère n'étoit pas moins exact que moi ; & ſi j'avois le déſagrément de le voir toujours auprès d'elle, j'avois du moins le plaiſir ſecret de voir combien ma préſence le gênoit. Pour moi, chaque jour ma paſſion prenoit de nouvelles forces ; & ma haine pour mon frère croiſſoit à meſure. Cependant je ſongeois aux moyens de gagner le prix propoſé : je jugeai que les plaintes les plus communes des hommes roulant ſur leur pauvreté, je n'avois pas de moyen plus ſûr pour les rendre heureux que de les combler de

richeſſes ; content de cette idée je ne doutai plus du ſuccès de mon entrepriſe ; une ſeule choſe m'inquiétoit ; la réflexion que j'avois faite me paroiſſoit ſi naturelle, que je craignois que mon frère ne me prevînt. Un jour que ſuivant notre coutume nous donnions tous les deux la main à la princeſſe qui ſe promenoit dans ſes jardins ; je lui repréſentai l'injuſtice que l'on me feroit, ſi mon frère, ſous prétexte de ſon droit d'aîneſſe, vouloi être le premier à ſignaler ſon pouvoir ; que le haſard pouvant faire que nos idées fuſſent ſemblables, alors celui qui auroit exécuté la ſienne le premier auroit tout le mérite ce qui étoit contre toute équité ; j'inſiſtai pour que la queſtion du rang fût décidée par le ſort, ou pour qu'il reſtât égal entre nous, mais Aſtramond me regardant avec un ſourire dédaigneux : il n'eſt pas néceſſaire, dit-il, d'importuner la princeſſe pour une choſe ſi peu importante ; quelque droit que j'aie à la préſéance, je vous la cède en cette occaſion, j'ai trop d'autres avantages ſur vous, pour ne pas ſacrifier celui-ci ſans regret : il ne me nuira point. Ce diſcours plein de mépris auroit attiré de ma part la réponſe la plus outrageante, ſi la princeſſe n'eût in-

terpofé toute l'autorité qu'elle avoit fur nous pour étouffer ce commencement de querelle; j'obéis avec regret, remettant ma vengeance après la décifion du mariage.

Cependant le jour marqué arriva; le peuple ne l'attendoit pas avec moins d'impatience que nous; & chaque particulier ne doutoit pas que ce qu'il fouhaitoit ne fût ce que nous ferions. Je me rendis dans la grande place de la ville; tout le peuple y étoit affemblé. Peuples, leurs dis-je, vous allez être riches. A l'inftant je frappai la terre de ma baguette; elle s'ouvrit, & on vit s'élever infenfiblement une haute montagne compofée de pièces d'or & d'argent. On pouffa mille cris d'applaudiffemens, qui furent bientôt interrompus par d'autres cris que jetoient ceux qu'étouffoit la foule qui couroit à la montagne; elle difparut prefqu'en auffi peu de temps qu'elle avoit été élevée; & l'avidité du peuple fit un effet auffi prompt que mon art. Je me croyois sûr de la victoire; mais après que le premier tumulte fut paffé, Aftramond fe rendit dans la place; le peuple occupé de compter l'or & l'argent qu'il avoit amaffé, faifoit à peine attention à lui. Cependant, il traça un cer-

cle avec ſa baguette, prononça tout bas quelques paroles; & enſuite élevant la voix: peuples, dit-il, c'eſt demain que vous devez donner le prix. J'ai droit de compter ſur votre reconnoiſſance; je vais vous rendre heureux. Son diſcours fit peu d'impreſſion; la journée ſe paſſa en réjouiſſances; on éleva ma générosité juſqu'au ciel; on ne parloit point d'Aſtramond; il n'en paroiſſoit point inquiet, & ſa ſécurité me donnoit de l'embarras. Je cherchois en vain à deviner ce qu'il pouvoit avoir fait de ſi important. Comme je faiſois d'aſſez triſtes réflexions ſur cette affaire, je fus ſurpris de voir les habitans de cette ville, ces citoyens avides que des tréſors inépuiſables avoient à peine ſatisfaits, paroiſſant tout-à-coup faire peu de cas de ces richeſſes que je venois de leur prodiguer, les prodiguer eux-mêmes entr'eux. Chacun paroiſſoit occupé d'une affaire importante; ils ſe cherchoient, ſe parloient, s'embraſſoient, ſe partageoient leur fortune; quelques-uns donnoient tout ce qu'ils avoient, quelques autres refuſoient tout ce qu'on leur offroit. Il régnoit entre eux une cordialité dont je n'avois jamais eu l'idée. Frappé de ce ſpectacle auquel je ne m'attendois pas, je me rendis inviſible &

je les ſuivis dans leurs maiſons. Là, je vis les époux, les pères, les enfans & les femmes s'attendrir, s'embraſſer, s'aimer; une joie vive & pure brilloit dans leurs cœurs qui s'ouvroient avec confiance. A tout moment chaque maiſon ſe rempliſſoit d'hôtes qui accouroient avec ardeur; c'étoient des amis qui venoient ſe jurer de s'aimer toujours; des ennemis qui avoient honte de s'être haïs, des ingrats qui ne l'étoient plus, & qui demandoient pardon de l'avoir été; les femmes n'avoient jamais trouvé leurs maris ſi aimables; les hommes n'avoient jamais vu leurs femmes ſi belles; il n'en fallut pas davantage pour faire triompher Aſtramond; tous les ſuffrages ſe réunirent en ſa faveur.

Le lendemain la princeſſe lui fut accordée tout d'une voix. Pour moi, déſeſpéré, outré de douleur & de rage, je me renfermai pour rêver aux moyens de troubler cette union. La force étoit inutile; car Aſtramond étoit auſſi puiſſant que moi; il fallut avoir recours à la ruſe.

Le lendemain du mariage de mon frère avec la princeſſe; le roi voulut prendre avec les nouveaux mariés le divertiſſement de la chaſſe. J'imaginai que le déſordre qu'entraîne ce plaiſir pourroit me fournir une occa-

ſion favorable ; & je réſolus de tout tenter pour enlever ma belle-ſœur. Je commençai par m'aſſurer pendant la nuit d'un vaiſſeau étranger ; j'en corrompis l'équipage, en leur donnant aſſez pour les engager à ſeconder mes vues ſans les leur découvrir ; & je leur ordonnai de ſe tenir prêts à mettre à la voile quand je paroîtrois. Je retournai enſuite au palais ; je paſſai le reſte de la nuit à ſonger aux moyens de cacher & d'exécuter ma perfidie. Dès que le jour parut, je me rendis avec toute la cour à l'appartement des nouveaux mariés. La joie qui brilloit ſur le viſage d'Aſtramond répandit l'amertume dans mon cœur ; & je commençai à haïr la princeſſe, parce qu'elle faiſoit le bonheur de mon frère. Mais je ſentis qu'il m'étoit eſſentiel de voiler mes ſentimens, & je compoſai mon air de façon, qu'il auroit été difficile à mon frère qui avoit l'ame belle, de ſe défier de moi : je fis plus ; je m'approchai de lui & de ſa femme, & en préſence de toute la cour je leur demandai leur amitié, en les priant de me pardonner les obſtacles que j'avois tâché de mettre à leur bonheur. Mon frère, dis-je, je l'avoue, l'ambition m'a égaré ; tant que j'ai eſpéré de pouvoir parvenir avant vous à la poſſeſ-

ſion de la bague qui a toujours fait l'objet de mes déſirs, j'ai été injuſte & j'en rougis; mais je ne ſuis point inſenſé. Votre mariage m'ôte tout eſpoir de poſſéder le tréſor magique dont les dieux vous jugent avec raiſon plus digne que moi. Je vous l'aurois diſputé peut-être toute ma vie; mais je ne vous l'envierai jamais. Ce fut ainſi que je parlai à mon frère, qui me répondit & m'embraſſa avec cordialité. Mon frère eſt l'homme du monde le plus généreux, & je ſuis le plus perfide. L'amitié qu'il me marqua dans cet entretien ne me fit point perdre de vue la noirceur que je méditois, & je partis pour la chaſſe dans l'intention de l'exécuter. Nous allâmes dans une vaſte forêt qui eſt vis-à-vis de la ville, & qui confine à la mer; là, le roi faiſoit entretenir un grand nombre de bêtes féroces: c'étoit la ſeule chaſſe qu'il aimât; & il ne ſe plaiſoit qu'à ſuivre des lions, des tigres ou des léopards. A une des liſières du bois, & préciſément celle qui regarde la ville, il y a une eſpèce de ceintre aſſez étendu & formé par la forêt même: là, on avoit tendu des toiles qui ſuivoient la diſpoſition du lieu, & c'étoit là qu'on pouſſoit les animaux qui n'avoient pas d'autre refuge, parce que la

mer entoure le bois par-tout ailleurs. La princeſſe ſe rendit dans un char à cette prairie ceintrée ; & elle y attendit ſans danger le ſpectacle des bêtes que l'on précipiteroit dans les toiles. Le roi, Aſtramond & moi, ſuivis de tous les hommes de la cour, nous entrâmes dans le bois, & nous nous abandonnâmes à la pourſuite ſouvent périlleuſe des tigres & des lions. Je ne ſongeois qu'à ſaiſir un inſtant favorable pour exécuter mes noirs deſſeins, & je ne laiſſois pas d'être fort embarraſſé ſur les moyens : j'en choiſis un enfin, & je ne tardai pas à l'exécuter. Comme nous étions engagés aſſez avant à la chaſſe d'un tigre, & que j'étois à côté de mon frère, je me mis à lui répéter d'un air naïf les plus tendres proteſtations d'amitié ; & inſenſiblement je rallentiſſois le train de mon cheval : de ſorte que nous nous trouvâmes aſſez loin derrière toute la cour ; alors je fis cabrer mon cheval, & je l'obligeai à ſe renverſer : mon frère s'arrêta quand il me vit tomber ; mais me relevant auſſitôt, & tirant une fiole de ma poche, vous ſavez, lui dis-je, que je ne ferai pas embarraſſé à me démêler de là ; ne vous arrêtez pas pour moi, je vous conjure, & ne laiſſez pas le roi ſans votre ſecours, expoſé

à la fureur des bêtes féroces : je vous rejoindrai dans un moment. Aſtramond, qui ſavoit qu'en effet j'avois ainſi que lui des remèdes sûrs pour tous les accidens, ſe contenta de m'embraſſer, & pouſſa ſon cheval pour rejoindre le roi. Auſſi-tôt que j'eus perdu mon frère de vue, je remontai à cheval, & je courus à toute bride à la prairie où étoit la princeſſe ; je me préſentai à elle avec un air effrayé : malheureuſe princeſſe, lui dis-je, ſuivez-moi ſans perdre de temps, le roi votre père.... Hélas! à peine pourrez-vous arriver aſſez-tôt auprès de lui ; fracaſſé par une chûte horrible, il touche à ſa dernière heure ; & tandis que mon frère épuiſe en vain notre art pour le ranimer, je ſuis venu. En diſant ces mots, je m'apperçus que Daïlé étoit évanouie : je la pris dans mes bras, & rentrant dans la forêt, je me hâtai de gagner la mer par des ſentiers détournés, en m'éloignant toujours de la chaſſe que j'entendois. La fortune ſervit bien ma méchanceté ; je parvins au rivage ſans avoir rencontré perſonne : je mis promptement à la voile, & je me vis en peu d'heures aſſez éloigné du rivage ſans être pourſuivi, pour ne plus craindre d'être atteint.

Le premier mouvement que le ſuccès de mon entrepriſe excita en moi, fut le plaiſir de m'être vengé de mon frère & de la princeſſe, qui m'étoit devenue odieuſe parce qu'elle aimoit Aſtramond. Je me figurois avec plaiſir tous les tranſports où ce dernier devoit être livré par la perte de ſa maîtreſſe. Je me peignois ſa rage, ſon déſeſpoir; & je jouïſſois de toutes ſes peines. Je voyois avec joie la triſteſſe & l'abattement exprimés dans tous les traits de la princeſſe; en regardant ſes beaux yeux noyés de larmes, je diſois: c'eſt ainſi que ſouffre celui qu'elle aimoit & que je déteſte. Je me repaiſſois continuellement de ces cruelles idées; & la haine attachoit toujours mes regards ſur elle autant qu'auroit pu faire l'amour le plus tendre. Mais il eſt difficile de conſidérer longtemps la beauté ſans qu'elle reprenne ſes droits; tant de charmes firent à la fin ſur moi une impreſſion que l'on ne peut pas appeler de l'amour, mais qui étoit bien différente de la haine. Je conſidérai même que j'étois le maître de faire à mon frère un nouvel outrage, & plus cruel encore que le premier; je ne pouvois eſpérer de ſéduire la princeſſe qui me regardoit avec horreur,

& m'accabloit sans-cesse des reproches les plus humilians : j'étois le maître à la vérité d'user de violence ; mais je crus pouvoir trouver dans les prestiges de mon art des secours plus convenables. Nous abordâmes après quelques jours de navigation dans ce canton, où je bâtis le palais que vous voyez ; j'y rassemblai en vain tous les plaisirs ; la princesse insensible à tout ce qui l'environnoit, ne sortoit jamais de la tristesse profonde où elle étoit plongée ; j'étois sans-cesse auprès d'elle ; mais le jour que j'avois choisi pour l'éxécution de mon dessein, j'animai un fantôme qui, sous ma figure, se rendit auprès d'elle. Vers le milieu du jour, elle entendit un grand bruit aux portes du palais ; peu de temps après je parus dans un char sous les traits d'Astramond ; & fondant sur le fantôme qui étoit auprès d'elle, je combattis contre lui pendant quelques temps ; & enfin l'ayant percé de plusieurs coups, je le renversai sans vie & noyé dans les flots de son sang. Chère épouse, dis-je alors à la princesse, revoyez Astramond : le cruel qui nous avoit séparés a expié son crime par la perte de sa vie. Ce palais délicieux sera désormais le témoin de notre bonheur, après l'avoir été de vos

peines ; rien ne peut plus troubler nos plaisirs : en disant ces mots, je me précipitois dans ses bras ; mais la princesse, qui n'étoit pas encore bien revenue de sa frayeur, me repoussa doucement ; j'ai peine, dit-elle, à me remettre du trouble que cet événement m'a causé. Je consentis sans peine à retarder un triomphe que je croyois sûr : je fis enlever le corps du fantôme, & je passai le reste du jour en attendant avec impatience la nuit qui devoit achever mon bonheur & consommer mon crime.

La princesse, qui me prenoit pour Astramond, jetoit sur moi les regards les plus tendres, & me tenoit les discours les plus passionnés : peu fait pour les délicatesses de l'amour, je m'embarrassois peu de songer que ces caresses étoient destinées à un autre ; mais je ne pus m'empêcher de sentir quelqu'émotion lorsque la princesse se rappelant tout ce qui s'étoit passé dans la journée, peignoit l'horreur que lui inspiroit mon crime avec la même vivacité que son amour pour Astramond. Je sus cependant me faire violence. Enfin la nuit arriva ; un souper délicieux qui sembloit être apprêté par la volupté même ne fut que le prélude des momens plus heureux que j'espérois. La joie

& l'amour se peignoient à la fois dans les yeux de Daïlé; les nymphes que j'avois destinées à la servir vinrent la prendre pour la conduire au lit nuptial; on vint m'avertir quelques momens après que la princesse étoit déshabillée : je volai, la chambre étoit éclairée de mille bougies, & parfumée par plusieurs cassolettes qui exhaloient les odeurs les plus agréables. La princesse étoit couchée & n'avoit jamais été si belle. J'allois être au comble de mes vœux; mais lorsque je fus à quelques pas d'elle, je sentis qu'une force invincible m'empêchoit d'avancer plus avant; je fis des efforts inutiles; j'eus recours sans succès à tous les secrets de mon art; dans le temps que je m'efforçois si vainement de rompre l'enchantement qui m'arrêtoit, j'entendis la voix de mon père : (il étoit mort depuis quelque temps). Arrête, me dit cette voix; arrête, malheureux. Je frémis en entendant ces paroles; mais quel fut mon étonnement lorsque je vis la princesse se lever avec effroi du lit où elle étoit couchée, & s'enfuir précipitamment, en s'écriant : qu'allois-je faire! ô dieux! c'est Néraor! Il me fut aisé de comprendre par-là que mon enchantement étoit rompu, & qu'il falloit abandonner le projet que j'avois formé.

Pour mettre le comble à mon désespoir, je sus peu de jours après par les nymphes qui servoient la princesse, qu'elle avoit des signes non équivoques de grossesse. Cette nouvelle redoubla ma rage, & contr'elle & contre mon frère : la haine étant désormais le seul sentiment qui me restât, prit une nouvelle activité : je mis tous mes soins à imaginer des moyens de la rendre malheureuse. Je la fis enfermer dans un souterrain où le soleil n'avoit jamais pénétré : mille insectes que je savois qu'elle avoit en horreur y étoient sa compagnie habituelle. Je connoissois combien son cœur étoit sensible & compatissant, & ce fut une nouvelle arme que j'eus contr'elle. Chaque jour une troupe de mes satellites entroit dans le souterrain : on l'éclairoit alors par des torches allumées; & à la lueur de ces sombres lumières, elle voyoit les supplices que l'on faisoit éprouver à des malheureux. Je ne pouvois lui en faire éprouver de semblables : car l'enchantement de mon père subsistoit toujours, & ni moi, ni mes satellites ne pouvions arriver jusqu'à elle.

Il y avoit déjà sept mois qu'elle étoit dans ce cruel état, & il y en avoit huit que je l'avois enlevée, lorsque dans le silence de

la nuit mon père m'apparut : ce n'étoit point un ſonge ni une illuſion, j'étois éveillé: je vis ce vieillard reſpectable tel qu'il avoit toujours été lorſqu'il vivoit parmi les humains : une épée étincelante étoit dans ſes mains, la colère étoit peinte dans ſes yeux. Fils indigne de moi, ne te laſſeras-tu point de marcher dans les ſentiers du crime? Obéis aux ordres que je te vais donner, où tu mourras. Quitte ces lieux, monte un vaiſſeau & parcours les mers, & tu deviendras enfin vertueux & heureux; emmène avec toi la femme de ton frère, mais ceſſe de la rendre malheureuſe : c'eſt ainſi que tes deſtins peuvent s'accomplir : il dit, & diſparut en me montrant avec un geſte menaçant l'épée qu'il tenoit, & dont un ſeul rubis formoit la garde. Je n'héſitai point à ſuivre ſes ordres : le lendemain je fis équipper un vaiſſeau, & j'y montai avec la princeſſe & ma ſuite. Nous courûmes les mers pendant un mois, ſans éprouver aucun accident : au bout de ce mois la princeſſe accoucha & mit au monde un fils : c'eſt vous, Careſſant, qui êtes ce fruit de l'amour d'Aſtramond. J'étois encore en proie aux triſtes réflexions que cet événement me faiſoit faire, lorſque l'on vit paroître un

vaiſſeau : il cingloit à pleines voiles, & venoit vers nous : jugez avec quelle ſurpriſe je reconnus, lorſque nous fûmes à portée, que ce vaiſſeau étoit monté par Aſtramond. Nous reconnoître & donner le ſignal du combat ne fut pour nous que la même choſe. On combattit pendant quelque temps avec une égale ardeur des deux côtés. Je cherchai mon frère pour décider le combat d'un ſeul coup : je ne tardai pas à le rencontrer : mais quoique la frayeur entre difficilement dans mon ame, je fus ſaiſi d'effroi en voyant dans ſes mains cette même épée que j'avois vue à mon père. Je ne pus ſoutenir cette fatale vue : je tournai d'un autre côté, & mon exemple décourageant mes ſoldats, nous fûmes en peu d'inſtans vaincus & mis aux fers. Aſtramond me fit conduire en ſa préſence : on amena en même temps la princeſſe & le fils à qui elle venoit de donner le jour. Mon frère, qui ne doutoit pas que la princeſſe ne ſe fût laiſſée enlever de concert avec moi, devint furieux à cette vue : il me croyoit le père de ſon fils : dans le premier tranſport de ſa colère, il métamorphoſa la princeſſe en petit chien noir & blanc, & la fit jeter à la mer avec le berceau dans lequel vous étiez,

& ordonnant aussi-tôt qu'on m'ôtât mes fers : tu ne mérites pas, me dit-il, de mourir par mes mains, vis pour être en proie à tes remords : & si ton cœur n'en est pas capable, pour regretter la perte de l'indigne objet de ton amour. En finissant ces mots il me fit mettre dans une chaloupe, & me laissa à la merci des flots. J'abordai au bout de deux jours au rivage, & me rendis à mon palais. Je ne concevois pas quel étoit le sens de l'oracle de mon père, & j'attendois avec impatience qu'il se vérifiât. Quelquefois l'épée que j'avois vue dans les mains d'Astramond me faisoit croire qu'il avoit voulu me tromper. Tourmenté par les plus tristes idées, j'ai cherché à m'en distraire en attirant ici par divers enchantemens toutes les beautés que leur malheur a fait tomber dans mes piéges : mais les plaisirs ne m'offroient que de foibles distractions. Je ne pouvois me venger d'Astramond qui se tenoit trop bien sur ses gardes pour être surpris, & c'étoit là le seul plaisir auquel mon ame pût être sensible : j'avois du moins la consolation de savoir qu'il n'étoit pas plus heureux que moi. Aucune des bergères qu'il enlevoit dans les prairies tranquilles ne lui avoit fait oublier la princesse

de l'île inconnue. Enfin, depuis peu de jours un gnome mon ami étant venu me visiter dans mon palais, ne m'a pas médiocrement étonné, en m'apprenant ce qui se passoit chez Astramond; qu'il avoit retrouvé la princesse sous la figure d'un petit chien noir & blanc, & qu'elle avoit offert de lui prouver son innocence, en envoyant son fils chercher la bague de puissance.

L'amour jaloux, la haine & l'ambition se sont réveillés dans mon cœur à ces fatales nouvelles : je n'ai pu voir sans frémir de rage, que mon frère alloit voir son amour heureux, & seroit possesseur de la bague de puissance. J'ai voulu m'assurer moi-même de la vérité de ce que disoit le gnome : je me suis transporté invisible au palais d'Astramond : mais de nouveaux sentimens se sont élevés dans mon ame, lorsque j'ai vu l'adorable Blanchette. Je l'ai aimée dès le premier moment avec fureur : & peut-être serois-je encore chez Astramond à m'enivrer du plaisir de la regarder, s'il ne l'eût changée en pigeon pour éviter les les distractions que sa vue auroit pu vous causer, & vous faire partir sans délai pour aller chercher la bague de puissance. Qu'est-il besoin que je vous fasse un plus long

récit? vous ne ſavez que trop le reſte. Mon deſſein étoit d'immoler Aſtramond, la princeſſe ſon épouſe & vous-même, qui êtes le fruit d'un amour odieux à qui je dois imputer tous les malheurs de ma vie. Je comptois poſſéder Blanchette, & l'anneau de puiſſance : tous mes projets ſont avortés : tous mes vœux ſont trahis, que tardez-vous? vengez-vous : faites périr celui qui a voulu vous perdre. Je te réſerve, dit Careſſant, un ſupplice plus cruel. A l'inſtant il ſouhaita qu'Aſtramond, Daïlé & Blanchette paruſſent : il les vit arriver à l'inſtant ſur un char traîné par des colombes. La princeſſe avoit tout l'éclat que la jeuneſſe peut donner à la beauté : les quinze années qu'elle avoit paſſées ſous la figure d'un petit chien n'étant point comptées dans ſon âge. Careſſant ſe jeta aux pieds d'Aſtramond & aux ſiens. Poſſédez, leur dit-il, la bague de puiſſance; elle eſt à vous; je ne demande que Blanchette. Aſtramond & la princeſſe embraſſèrent leur fils, & ne voulurent point abuſer de ſa générosité. Je ne veux, dit Aſtramond, vous demander la bague que pour m'en ſervir un moment pour punir ce traître. Non, dit Careſſant, permettez que je vous demande ſa grace, il

va la mériter. A l'inſtant touchant le magicien de ſa bague : deviens vertueux, lui dit-il : l'effet fut auſſi prompt que la parole. Telle étoit la vertu de cet anneau myſtérieux : mais Néraor n'en étoit pas plus heureux. Ses remords le tourmentoient & l'agitoient autant qu'avoit fait ſa fureur. Careſſant s'en apperçut au trouble de ſes yeux, & le touchant une ſeconde fois, il lui ordonna d'oublier tout le paſſé.

Alors ſes yeux s'animèrent, ſon viſage devint plus ſerein, ſa phyſionomie plus ouverte, il ſe jeta dans les bras de Careſſant & dans ceux de ſon frère, qui le reçurent avec bonté. Careſſant rendit en même temps la liberté à tous les princes & princeſſes que Néraor avoit enchantés dans ſon palais. Celle qui avoit paru ſous la figure de Blanchette n'ayant point d'amant, fut deſtinée à Néraor, qui étoit devenu digne d'être aimé. Aſtramond & la princeſſe de l'isle inconnue voulurent renouveller la cérémonie de leur mariage le même jour que l'on feroit ceux de Careſſant avec Blanchette, & de Néraor avec la princeſſe enchantée. Careſſant voulut que tous ces mariages fuſſent célébrés dans la prairie tranquille, les ſix époux y paſsèrent une vie

longue que leur bonheur leur fit paroître courte ; & Careſſant n'employa la bague de puiſſance qu'à rendre plus heureux les bergers qui l'élurent pour leur Roi.

HISTOIRE DES TROIS FILS D'HALI BASSA DE LA MER, ET DES FILLES DE SIROCO, GOUVERNEUR D'ALEXANDRIE.

LE jeune Néangir avoit paſſé les années où l'on commence à ſe connoître ſoi-même, dans un village éloigné à peu près de quarante lieues de Conſtantinople. Un vieux muſulman nommé Mohamed, vivant dans un état médiocre avec Zinebi ſa femme, avoit pris ſoin de lui pendant ce temps : Néangir ſe croyoit leur fils.

Il avoit déjà atteint ſa dix-huitième année. Il étoit d'une figure aimable, ayant

les yeux vifs, la physionomie grâcieuse: il paroissoit hardi & déterminé plus qu'il n'auroit dû l'être dans l'état où il avoit été élevé.

Un jour Mohamed & sa femme l'abordèrent en poussant quelques soupirs qui naissoient de la tendresse qu'ils avoient pour lui, & lui déclarèrent qu'ils avoient résolu de l'envoyer à Constantinople pour le pousser dans le monde. Il faut que vous nous quittiez, mon cher fils, lui dit Mohamed, en demeurant auprès de nous, vous ne parviendrez à rien. Nous vous avons mis en état de vous avancer, soit à la guerre, soit parmi les docteurs de notre loi; vous avez lu l'alcoran tout entier; nous ne vous abandonnerons pas; donnez-nous de vos nouvelles.

Après ce discours, Mohamed & sa femme donnèrent à Néangir quatre sultanins d'or, l'associèrent à une caravane qui passoit pour aller à Constantinople, payèrent au conducteur ce qu'il falloit pour son voyage, l'embrassèrent encore, & il partit.

Après un voyage qui dura quelques jours, parce que les caravanes ne vont pas vîte; Néangir arriva dans cette grande ville. On a beau avoir de l'esprit, on ne connoît point

point ce que l'on n'a jamais vu, fur-tout quand on n'en a jamais entendu parler : ainfi le jeune homme n'avoit aucune notion, ni des rues ni des habitans de la ville où il entroit. Il fongeoit à cela ; lorfqu'il fut abordé par un homme de bonne mine, qui s'approcha de lui d'une façon polie, lui tâta avec la main le haut de fon turban, & après l'avoir confidéré quelques momens, lui propofa de venir dans fa maifon, en lui promettant de lui donner retraite jufqu'à ce qu'il fût placé. Néangir ne voyant rien de mieux à faire, accepta fes offres & le fuivit.

L'inconnu conduifit le jeune homme dans un appartement affez propre, où il trouva une jeune fille d'environ douze ans, qui arrangeoit trois couverts, comme fi elle eût deviné que l'inconnu amèneroit compagnie avec lui. Zélide, lui dit l'inconnu, ne vous avois-je pas bien dit que je trouverois quelqu'un pour fouper avec nous, & que je l'engagerois à y venir? Vous dites toujours vrai, mon cher père, répondit la jeune fille; vous ne vous êtes jamais trompé, & vous ne trompez pas les autres. Une vieille efclave qui arriva de la ville dans ce moment, fervit quelques plats de pilau

de différentes couleurs (1), mit trois vases remplis de sorbet sur la table, & se retira.

Pendant le repas, le maître de la maison entretint son hôte de diverses choses, dont Néangir étoit charmé ; ce qui l'enchantoit pourtant le plus c'étoit la petite Zelide. Il écoutoit l'inconnu ; mais il ne levoit pas les yeux dessus de cette aimable enfant. Il n'avoit pas tort : elle étoit belle au-delà de toute expression ; ses yeux noirs & animés d'un feu rempli de modestie paroissoient plus grands que sa bouche, dont l'éclat auroit effacé celui des rubis. Ses cheveux tomboient par boucles sur une gorge qui ne commençoit que d'éclorre ; & son habillement étoit une simare verte & or, dont le brillant relevoit encore sa beauté.

Mon cher père, dit Zelide en hésitant, ce jeune homme me regarde sans cesse ; si Hazan le sait, il sera jaloux. Non, non, dit l'inconnu, vous n'êtes pas pour ce jeune homme : ne vous ai-je pas dit qu'il est des-

(1) Le pilau est un ragoût de viande cuite avec du riz : on en fait de diverses couleurs. On fait le jaune en y mêlant du safran, le vert en y mettant des pistaches, &c. : cela réjouit la vue.

tiné à votre ſœur Argentine ? je vais bientôt fixer ſon cœur pour elle. A l'inſtant l'inconnu ſe leva, ouvrit une armoire d'où il apporta des fruits & une caraffe de liqueur. Il prit auſſi dans ſa main une petite boîte de nacre garnie d'argent qu'il poſa ſur la table.

S'étant aſſis, il dit au jeune homme : goûtons de cette liqueur, & ſur le champ il lui en verſa dans un verre. Donnez-m'en auſſi quelques goutes, dit Zelide. Non, non, répondit l'inconnu, vous en avez aſſez pris il y a quelques jours & Hazan auſſi. Mais buvez-en donc, dit-elle : ce jeune homme croira que nous lui donnons quelque poiſon ; j'en boirai avec lui, dit l'inconnu ; cet élexir n'eſt plus dangereux à mon âge comme il l'eſt au vôtre.

L'inconnu après en avoir pris, & lorſque Néangir eut bu ce qui étoit dans ſon verre, ouvrit la boîte qu'il avoit miſe ſur la table, & la préſenta au jeune homme. Néangir vit avec tranſport le portrait d'une jeune perſonne qui paroiſſoit tout au plus avoir douze ans, & plus charmante que tout ce que l'on peut imaginer. Il demeura comme inanimé à cette vue, & ſon cœur qui n'avoit jamais éprouvé ce que c'étoit

que l'amour, fut faifi de mille mouvemens rapides qui fe fuccédoient inceffamment.

Le père de Zelide parut voir avec joie la fituation de Néangir; & Zelide en mettant fa main fur celle de fon père, lui dit en riant: mon cher père, nous la verrons.

Mais, dit Néangir, expliquez-moi tant de myftères. Pourquoi m'avez-vous conduit ici? Je ne m'en plains pas, vous me recevez comme votre fils. Pourquoi m'avez-vous fait boire de cette liqueur dangereufe qui m'enflamme? Pourquoi me montrez vous un portrait qui me fait perdre ma raifon?

Je vais, lui répondit l'inconnu, vous en expliquer une partie: il ne m'eft pas permis de vous dire le refte. Je prends à témoin le ciel & ma chère Zelide, qui eft le feul bien que la fortune m'ait laiffé, que je ne vous abufe point. Le portrait que vous avez, & dont je vous fais préfent, eft celui d'une fœur de Zelide; vous en êtes amoureux, & vous ne ferez pas inconftant pour elle. Faites tous vos efforts pour la retrouver; vous vous retrouverez vous-même.

Où la chercher? jufte ciel! dit Néangir, en baifant la charmante image que l'inconnu

lui avoit donné ; vous faites tout le plaiſir & tout le malheur de ma vie ! Je ne puis vous en dire davantage, reprit l'inconnu ; je vais vous mieux inſtruire, dit Zelide avec vivacité ; dès demain achetez une montre d'argent dans le bazar des juifs, à la ſeconde boutique à droite, & lorſqu'il ſera près de minuit..... Elle ne put achever, parce que ſon père lui ferma la bouche avec ſa main, en lui diſant : Àh ! taiſez-vous, petite ; voulez-vous par votre indiſcrétion vous attirer le ſort de vos malheureuſes ſœurs ? Dans le mouvement que fit l'inconnu pour empêcher Zelide de parler, il fit tomber ſur la table la bouteille où étoit la liqueur dont Néangir avoit bu ; auſſi-tôt il s'éleva une épaiſſe vapeur qui éteignit les lumières ; la vieille eſclave entra en faiſant des cris perçans ; & Néangir épouvanté de cette aventure ſortit dans l'obſcurité.

Néangir paſſa le reſte de la nuit ſur les marches d'une moſquée, où il auroit pu dormir s'il eût eu l'eſprit & le cœur plus tranquilles ; mais il étoit agité par les événemens qui étoient arrivés, & rempli d'amour pour la charmante perſonne dont il avoit le portrait. Cette image étoit gravée

ſi profondément dans ſon ame, qu'il croyoit impoſſible qu'elle pût jamais s'en effacer.

Lorſque le jour parut, il ſerra dans la toile de ſon turban ce qui lui étoit devenu ſi cher ; & ſe reſſouvenant des paroles de Zelide, il demanda le chemin du Bazar, & alla à la boutique qu'elle lui avoit indiquée.

La marchand à qui il demanda une montre le reçut gracieuſement, & lui en préſenta une qu'il lui choiſit lui-même comme étant la meilleure, & en demanda trois ſultanins d'or. Nèangir les lui donna ſans beaucoup marchander ; mais le maître de la boutique ne voulut pas lui donner la montre ſans ſavoir où il demeuroit. Je ne ſais, lui dit Néangir, où je dois loger ; je ne ſuis ici que depuis hier, & je ne pourrois pas retrouver la maiſon où l'on m'a reçu en arrivant. Eh bien ! reprit le marchand, je vais vous conduire chez un bon muſulman où vous ſerez logé & nourri à merveille & à bon marché ; vous n'avez qu'à m'accompagner. Néangir ſuivit en effet le marchand ; & après avoir paſſé quelques rues, ils entrèrent dans une maiſon où le juif recommanda le jeune homme, qui donna d'avance le ſultanin d'or qui lui reſtoit, & y demeura.

Après le dîner, il s'enferma dans ſa chambre, & voulut revoir le charmant portrait qui occupoit toujours ſon idée. Il le trouva dans ſon turban où il l'avoit mis ; mais il ſentit dans la même toile une lettre qui lui parut être cachetée ; il la tira avec précipitation, reconnut le deſſus pour être de l'écriture de Zinebi, il l'ouvrit ; elle étoit conçue en ces termes :

MON CHER FILS,

« Je vous écris cette lettre que nous » avons miſe mon mari & moi dans votre » turban ; c'eſt pour vous avertir que vous » n'êtes point mon fils. Nous croyons que » vous êtes né d'un bien plus grand ſeigneur » que nous, mais qui eſt bien loin ; vous » trouverez dans ce même paquet une lettre » par laquelle il nous menace bien fort ſi » nous ne vous rendons à lui. Ne nous » écrivez pas, & ne venez pas nous cher- » cher, cela ſeroit inutile ; vous ne nous » trouverez plus : nous vous aimons tou- » jours bien. Adieu ».

Néangir trouva ſous la même enveloppe une autre lettre, d'une main qui lui étoit inconnue ; elle contenoit ces mots :

» Perfides, vous êtes ſans-doute d'in-
» telligence avec des cabaliſtes qui ont en-
» levé les deux filles de l'infortuné Siroco,
» & qui leur ont ôté le taliſman qu'il leur
» avoit acheté. Vous me retenez mon fils;
» mais j'ai découvert votre aſyle; je vais
» bientôt vous punir de votre crime : j'en
» jure par le prophête; le tranchant de mon
» cimeterre vous anéantira plus prompte-
» ment que l'éclair ne perce la nuée ».

Le malheureux Néangir, après avoir lu ces deux lettres, où il ne comprenoit pas encore grand'choſe, demeura accablé de triſteſſe. Après quelques réflexions, il entrevit qu'il étoit fils du ſeigneur qui écrivoit à Mohamed & à ſa femme; mais il ne ſavoit où le trouver, & étoit bien perſuadé qu'il ne reverroit plus ceux qui avoient paſſé juſqu'alors pour ſes parens. Que mon père, s'écrioit-il, eſt imprudent, d'avoir menacé ſitôt ceux qui prenoient ſoin de moi! Il falloit venir me retirer de leur maiſon, & ne pas leur faire une ſi grande peur, qu'ils m'envoyaſſent ſeul, ſans aſyle, & ſans ſavoir ce que je deviendrois.

Néangir, accablé de ſes penſées, ſortit pour ſe diſſiper, & ne revint que lorſque la nuit

fut entièrement tombée ; étant prêt à rentrer, il vit à la clarté de la lune briller quelque chose sur le pas de sa porte ; il ramassa ce qu'il voyoit, & trouva une montre d'or enrichie des plus belles pierreries. Il regardoit de toutes parts, pour voir si elle n'appartenoit à personne ; & se trouvant seul, il la mit dans son sein avec la montre d'argent qu'il avoit achetée le matin.

Ce présent que la fortune venoit de lui faire calma un peu les inquiétudes que lui donnoit sa situation, j'aurai, disoit-il, de ces bijoux plus de mille sequins, qui me serviront jusqu'à ce que j'aie trouvé mes parens.

Consolé par cette idée, il se coucha tranquillement après avoir mis ces deux montres sur l'estrade où il se préparoit à dormir. S'étant éveillé par hasard au milieu de la nuit, il entendit une voix aussi douce qu'un timbre d'argènt, qui sembloit sortir d'une des deux montres (comme elle en sortoit en effet) qui dit : ma chère Aurore, ma chère sœur, vous a-t-on montée à minuit ? Non, ma fidelle Argentine, répondit une autre voix, & vous ? Moi ? répondit la première, on m'a aussi oubliée ; quel malheur, il est une heure passée, nous ne

pourrons sortir que demain de notre prison. Oui, dit la première voix, en cas que l'on ne nous néglige pas encore comme aujourd'hui; nous n'avons plus à faire ici, dit Aurore, rendons-nous à notre destinée: partons.

Aussitôt le jeune Néangir qui s'étoit levé à moitié, surpris d'un semblable prodige, vit à la clarté de la lune les deux montres sauter par terre, & rouler hors de sa chambre par la chattière (1): Il ouvrit sa porte avec précipitation, courut après sur l'escalier sans pouvoir les atteindre, & elles passèrent par-dessous la porte de la rue. Le jeune homme voulut l'ouvrir; mais elle étoit fermée à clef, il ne put y réussir; il jugea bien à la vivacité des deux montres qui s'enfuyoient, qu'il appelleroit en vain pour se faire ouvrir & pour les suivre, & qu'elles étoient déjà bien loin: il prit le parti de retourner se coucher.

---

(1) Les Turcs aiment fort les chats, & il y a par conséquent des chattieres dans leurs maisons pour les laisser passer; la raison de leur amitié pour ces animaux, est que Mahomet en avoit un qui, s'étant une fois endormi sur la manche de sa robe, & la prière étant venue, il aima mieux couper sa manche que de réveiller son chat. *Voyez les Voyages de Thevenot.*

Le lendemain, tous ſes malheurs qui s'augmentoient à chaque moment, revinrent à ſon imagination plus vivement que jamais. Il ſe voyoit ſans parens, ſans amis, ſans bijoux & ſans argent. Une eſpèce de fureur s'empara de lui, il remit tout en déſordre ſon turban où il avoit trouvé les deux lettres fatales qui avoient commencé à le déſeſpérer; il mit ſon poignard à ſa ceinture, & ſortit avec précipitation pour courir chercher le marchand qui lui avoit vendu la montre d'argent.

Néangir étant arrivé au Bazar, ne trouva pas d'abord le juif qu'il cherchoit. Il demanda de ſes nouvelles dans la boutique où il l'avoit vu le jour précédent, & où étoit aſſis un homme d'une phyſionomie ſimple, & qui le reçut avec douceur. Il va revenir, dit cet homme à Néangir; il eſt mon frère, & chacun à notre tour nous gardons cette place, tandis que l'autre va en ville faire nos affaires. Ah! quelles affaires? s'écria Néangir; vous êtes le frère d'un trompeur qui m'a vendu hier une montre qui s'eſt enfuie cette nuit; mais je le retrouverai, ou vous m'en répondrez, puiſque vous êtes ſon frère. Que dites-vous? dit le juif en préſence du peuple qui s'étoit aſſemblé,

Une montre qui s'enfuit ! si l'on vous avoit vendu quelque baril de liqueurs, vous pourriez avoir raison ; mais pour une montre cela est impossible. C'est ce que nous verrons chez le Cadi, répondit Néangir. Dans cet instant, il apperçut le juif à qui il avoit affaire ; & sans lui donner le temps de l'éviter, il le saisit, & fit ses efforts pour le conduire chez le juge. Le marchand eut beau résister, la populace aida au jeune homme, & le marchand fût traîné dans la maison du cadi.

Pendant ce tumulte, celui que Néangir avoit trouvé dans la boutique s'approcha de son frère, & lui dit d'un ton assez haut pour que le jeune homme l'entendît : ah ! mon frère, n'avouez rien, où nous sommes perdus tous deux.

Lorsque l'on fut arrivé chez le cadi, & que l'on eut écarté la populace à coups de bâton (1), il écouta d'abord la plainte de Néangir, qui lui parut fort extraordinaire ; il interrogea ensuite le marchand juif qui, au lieu de répondre, leva les yeux au ciel, & s'évanouit.

Le juge, sans l'attendre, dit tranquille-

(1) C'est la manière de se faire faire place en Turquie.

ment au jeune homme, que ses discours n'avoient aucune apparence, & qu'il alloit faire remener le marchand chez lui. Alors Néangir ne se possédant plus, je vais, dit-il, faire revenir cet homme de son évanouissement, & lui faire avouer la vérité: en disant ces mots, il tira son poignard, & en donna un coup sur la cuisse du juif, qui jeta un cri perçant. Vous voyez, dit le juif au cadi, que ce jeune homme est un furieux, il a perdu la raison, je lui pardonne la blessure qu'il m'a faite; mais de grâce, seigneur, ordonnez que l'on m'ôte de ses mains.

Dans ce moment le bassa passa par hasard devant la maison du cadi; & ayant entendu un si grand bruit, il entra pour s'informer de ce qui le causoit. Quand il fut instruit de ce qui s'étoit passé, il regarda Néangir avec attention, & lui demanda avec douceur comment toutes ces choses étoient possibles. Seigneur, lui répondit Néangir, je puis vous jurer qu'elles sont vraies, & elles vous paroîtront vraisemblables, quand vous saurez que j'ai été moi-même la victime des secrets cabalistiques de ces sortes de gens qu'il faudroit exterminer de dessus la terre: j'ai été moi-même changé en marmite à

trois pieds pendant trois ans, & je ne suis redevenu homme, que lorsque mon couvercle a été entouré d'un turban.

A peine Néangir eut-il achevé ces mots, que le bassa transporté de joie déchira sa robe, & dit, en embrassant Néangir : ah ! mon fils, mon cher fils, est-il possible que je vous retrouve ? Ne sortez-vous pas de la maison de Mohamed & de Zinebi ?

Oui, Seigneur, répondit Néangir, ce sont eux qui ont eu soin de moi dans mon malheur, & qui, par leurs conseils & leur exemple m'ont rendu dans la suite moins indigne de vous appartenir. Que béni soit le grand prophête, reprit le bassa, qui me rend l'un de mes fils dans le moment que j'osois le moins l'espérer. Vous savez, ajouta-t-il, en s'adressant au cadi, que pendant les trois premières années de mon mariage, j'eus trois fils de la belle Zambac, à qui il n'y a que les houris qui puissent être comparées. Lorsqu'ils eurent atteint l'âge de trois ans, un sage derviche de ma connoissance fit présent à l'aîne d'un tesbuch du plus beau corail (1), en lui disant : gardez ce trésor,

(2) Le tesbuch est une espèce de chapelet de quatre-vingt-dix-neuf grains, divisé en trois endroits de treu-

ſoyez fidèle au prophête, & vous ſerez heureux. Il donna au ſecond, qui eſt celui que vous voyez, une plaque de cuivre, où le nom de l'envoyé de dieu étoit gravé en ſept langues différentes, & lui dit: que le nom de l'ami du très-haut vous couvre la tête; que le turban, qui eſt le ſigne des fidèles coyans, l'accompagne toujours, & vous jouirez d'une félicité parfaite.

Le même derviche donna au troiſième un braſſelet, qu'il lui mit lui-même à la main droite, & il lui dit: que votre droite ſoit pure, & que votre gauche ne ſoit point tachée; conſervez ce tréſor qui a été formé à Médine, & votre bonheur ne ſera point troublé.

Mon fils aîné n'a pas bien obſervé le précepte du ſage derviche. Quels malheurs lui ſont arrivés depuis! Son ſort eſt auſſi triſte que celui du dernier de mes enfans. Pour empêcher que la même infortune ne tombât ſur celui que vous voyez, je l'avois fait élever dans un lieu écarté, ſous la garde

---

te-trois en trente-trois grains, par un petit cordon qui en fait la ſéparation. Les Turcs tiennent ce chapelet à leur main quand ils vont en viſite, particulièrement quand ils s'approchent des grands.

du fidèle eunuque Gouloucou, tandis que j'étois à combattre contre les ennemis de notre loi. A mon retour, je n'ai plus retrouvé ni Gouloucou, ni mon fils. Jugez depuis ce temps quel a été mon désespoir. Il n'y a que quelques lunes que j'ai appris que ce fils si cher étoit chez un particulier nommé Mohamed, & avec Zinebi sa femme. Je l'avouerai, je les ai cru coupables de son enlèvement. Apprenez-moi, mon fils, de quelle manière vous étiez tombé entre leurs mains.

Seigneur, lui répondit le jeune homme, je ne puis me souvenir des premières années de ma vie. Je vivois dans un château sur le bord de la mer avec un vieil eunuque dont vous me rappelez le nom dans ce moment. J'avois environ douze ans, lorsqu'un jour qu'il me fit sortir pour me promener, nous trouvâmes un homme de la figure de ce juif que vous voyez, qui nous aborda en dansant, & qui nous réjouit infiniment. Mais après cela, je ne sais de quelle manière cette aventure m'arriva; je sentis un étourdissement qui me fit perdre entiérement la tête; je voulus y porter mes mains pour sentir ce que je devenois, elles se changèrent en une anse; enfin, je fus métamor-

phofé en marmite de cuivre. J'ignore fi mon conducteur fut furpris de cette aventure; mais pour moi, je fais bien que j'en demeurai immobile d'étonnement. Je me fentis enlever au même inftant, & je connus que l'on m'emportoit avec précipitation, Quelques jours après fur le foir, autant que je m'y pus connoître, celui qui m'avoit enlevé, me pofa à terre auprès d'une haie, & bientôt je l'entendis ronfler auprès de moi. Je réfolus de me fauver de fes mains; & pour cet effet, je me gliffai du mieux que je pus au travers des épines, & je marchai environ une heure.

Vous ne fauriez concevoir, feigneur, combien il eft embarraffant de marcher avec trois pieds, principalement quand on a les jambes auffi roides que je les avois. A chaque pas que je voulois faire, un de mes pieds, s'il étoit devant, labouroit le fable, & s'il fe trouvoit derrière, il étoit prêt à me faire tomber fur le nez. Enfin, après bien de la peine, je fentis que j'étois arrivé dans un potager, & je me fauvai au travers des choux. Je réfolus de refter en cet endroit, & j'y paffai une nuit affez tranquille.

Le lendemain, au lever de l'aurore, je

m'apperçus que l'on marchoit auprès de moi ; je ſentis que l'on me ſoulevoit & que l'on m'examinoit de tous côtés. J'entendis enſuite la voix d'un homme qui s'approchoit, & qui appeloit une femme du nom de Zinebi. Ah ! répondit-elle en m'emportant : Mohamed, mon cher ſeigneur, je viens de trouver dans notre jardin la plus belle marmite du monde.

Mohamed, que j'appris par-là être le mari de Zinebi, me prit entre ſes mains, & me parut très-content de moi. Cela me fit plaiſir; on aime toujours à plaire quand on ne feroit qu'une marmite. Dès ce moment, ces bonnes gens me mirent en uſage après m'avoir donné la ſatisfaction de me bien remplir. J'étois devenu gourmand dès l'inſtant de ma métamorphoſe.

Zinebi, ſelon ce que j'ai connu depuis, n'avoit alors que vingt deux ans, & avoit de la beauté. Si je lui étois utile, de ſon côté elle avoit de moi un ſoin tout particulier. C'étoit une grande douceur pour moi d'être écumé tous les matins par une femme auſſi aimable qu'étoit celle de Mohamed. Au ſurplus, le temps de ma métamorphoſe aura peut être été (excepté l'honneur que j'aurai d'être votre fils) le temps le plus heu-

reux de ma vie. Je ne travaillois point; je ne pensois pas à grand'chose. Combien y a-t-il d'honnêtes gens qui n'en font pas davantage pendant tout le temps qu'ils sont au monde, & qui sont très-contens d'eux-mêmes? J'ai mené ainsi pendant trois ans une vie fort douce avec ces bons musulmans.

Après ce temps, il arriva un matin que Zinebi m'ayant rempli d'un grand filet de bœuf qu'elle avoit assaisonné, & que m'ayant mis sur un feu modéré, elle eut peur que son ragoût ne s'évaporât. Elle ne trouva rien autre chose pour entourer mon couvercle que le turban de son mari; elle s'en servit pour cet usage, & elle sortit aussi-tôt en fermant sa porte après elle. Dès qu'elle fut partie, le feu qui ne m'avoit point incommodé jusqu'alors, commença à me bruler la plante des pieds. Je me reculai avec bien plus de facilité que je n'avois fait trois ans auparavant, quand je m'étois sauvé dans le jardin de Mohamed; je sentis que je grandissois en un moment: enfin, je me vis redevenir homme.

Après l'heure de la troisième prière, Mohamed & Zinebi rentrèrent. Quel fut leur étonnement de ne plus trouver leur mar-

mite, & de voir un jeune homme qui leur étoit inconnu? Je les instruisis de ce que j'étois, & je leur contai l'histoire de ma métamorphose, à laquelle ils ne vouloient point d'abord ajouter foi; mais ayant pris à part Zinebi, je lui rappelai quelques particularités dont je pouvois seul avoir été témoin. Vous souvenez-vous, lui dis-je, qu'un jour que votre mari étoit sorti, j'avois entendu que vous vous étiez plus parée qu'à l'ordinaire, & qu'il vint un jeune homme que je vous entendis nommer Acanzel, à qui vous dites de ne rien craindre, & que Mohamed ne reviendroit point de tout le jour. Que vous le fîtes asseoir auprès de vous & (1)....

Zinebi fut assurée que je disois vrai. Il ne serviroit de rien, me dit-elle tout bas, de parler de cela à mon mari; je vais l'assurer que vous ne nous trompez point. Elle parla à son tour en particulier à Mohamed, qui vint m'embrasser, me nomma Néangir, & me dit que j'étois son fils. Il m'a en effet traité pendant deux ans avec autant de bon-

(1) L'Editeur est au désespoir de ne point rapporter ce que Néangir dit à Zinebi; mais il y a dans cet endroit du manuscrit une lacune d'environ deux pages.

té, que s'il m'eût donné la naiſſance, juſqu'au temps que lui & ſa femme m'ont envoyé en cette ville. Je vous ai dit, meſſeigneurs, ce qui m'eſt arrivé depuis, & voici les deux lettres que j'ai trouvées; voyez ſi elles vous aſſureront mieux encore de la fidélité de mes diſcours.

Tandis que Néangir faiſoit ſon récit, on avoit vu avec étonnement, que le ſang qui ſortoit de la bleſſure du juif s'étoit arrêté; & dans ce moment on vit paroître à la porte du divan, une jeune perſonne que ſon habillement fit connoître pour une juive. Elle paroiſſoit d'environ vingt-deux ans, & toute charmante, malgré le déſordre où elle étoit. Sa coîffure étoit entièrement dérangée, ſes cheveux tomboient par groſſes boucles ſur ſes épaules & ſur ſa gorge, qui étoit plus qu'à moitié découverte; elle avoit relevé un des côtés de ſa robe pour marcher avec plus de facilité; & ſon viſage étoit animé comme celui d'une femme extrêmement agitée. Elle avoit dans une main deux béquilles de bois blanc, & étoit ſuivie de deux hommes, dont l'un fut reconnu par Néangir pour le frère de celui qu'il venoit de bleſſer; & dont il crut reconnoître l'autre pour celui qu'il avoit vu à l'inſtant de

ſa métamorphoſe. Ces deux hommes avoient la cuiſſe entourée d'une large bande de toile, & étoient appuyés chacun ſur deux potences, ſemblables à celles que la jeune perſonne tenoit dans ſa main.

La belle juive s'étant approchée de celui à qui Néangir avoit donné un coup de ſon poignard, mit les deux béquilles auprès de lui. Elle le conſidéra un moment, & le voyant dans la ſituation où il étoit, elle ne put retenir ſes larmes. Ah! malheureux Izouf, lui dit-elle en ſoupirant, faut-il que votre inclination dangereuſe vous faſſe des affaires auſſi funeſtes? Voyez dans quel état vous vous êtes mis, ainſi que vos deux frères. Pendant qu'elle parloit de la ſorte, les deux hommes qui la ſuivoient étoient entrés, comme malgré eux, & s'étoient aſſis ſur le tapis de pied, à côté du juif bleſſé.

Le baſſa, le cadi & Néangir furent ſurpris de cette aventure, & frappés de la beauté de la juive; ils lui demandèrent qu'elle leur expliquât ce myſtère. Meſſeigneurs, leur dit-elle, vous voyez en moi une fille infortunée, que la paſſion la plus forte attache malgré elle à l'un de ces trois hommes. Je me nomme Sumi, & je ſuis

fille de Moïzès, un de nos plus fameux rabins. C'eſt Izaf que j'aime, ajouta t-elle en montrant celui des deux juifs qui étoit entré le dernier, & malgré ſon ingratitude, je ne ceſſerai de l'aimer tout le reſte de ma vie. Ennemi cruel de celle qui vous adore & de vous-même, ajouta-t-elle en s'adreſſant à Izaf, inſtruiſez vos juges de tous vos malheurs, & tâchez d'obtenir votre grâce & celle de vos deux frères, par votre ſincérité & votre repentir.

Pendant que Sumi parloit de la ſorte, les trois juifs avoient les yeux baiſſés, & gardoient un profond ſilence. Le cadi ayant fait aſſeoir la belle juive ſur une pile de carreaux, & ordonné à Izaf de lui obéïr, il raconta ainſi ſon hiſtoire, qui étoit en même temps celle de ſes deux frères.

Hiſtoire des trois Juifs jumeaux.

Nous ſommes tous trois jumeaux, fils du célèbre Nathan-Ben-Sadi, & de la ſage Dizara : notre père nomma l'aîné de nous trois Izif, le ſecond Izouf, & moi qui ſuis le dernier Izaf. Il nous inſtruiſit dès notre enfance des plus profonds ſecrets de la cabale; & il trouva en nous un génie également porté

à ces connoiſſances, dans leſquelles je puis dire que nous l'emportons ſur tous les autres Chaldéens. Comme nous ſommes nés ſous la même conſtellation & dans la conjonction des mêmes planettes, non-ſeulement notre eſprit & nos inclinations ſont entièrement ſemblables; mais la nature a mis entre nous une ſympathie ſi extraordinaire, que lorſqu'il arrive à l'un de nous quelque bonheur, il ſe répand ſur les deux autres; quand l'un de nous eſt expoſé à quelqu'infortune, le même malheur arrive en même temps à ſes deux frères; & ſi l'un eſt bleſſé, nous le ſommes tous trois, comme vous le voyez, dans le même inſtant & de la même manière, quand nous ſerions éloignés de plus de mille lieues l'un de l'autre.

Enſorte donc, dit le cadi, en interrompant Izaf, que ſi quelqu'un de vous étoit brûlé ou pendu, les deux autres ſe trouveroient avoir le même ſort ſans qu'il en coutât de bois ni de corde davantage? Seigneur, lui répondit Izaf, nous n'avons pas encore pouſſé l'expérience juſques-là; mais je ſuis perſuadé que cela arriveroit ſans difficulté. Je ſuis bien aiſe, dit le juge, de ſavoir

ſavoir cette particularité : continuez votre hiſtoire.

Nous avions perdu notre mère dès notre enfance, pourſuivit Izaf; & lorſque nous eûmes atteint l'âge de quinze ans, notre père fut attaqué d'une maladie dangereuſe, a laquelle ni les remèdes ordinaires, ni ſes ſecrets ne purent apporter aucun ſoulagement. Sentant approcher la mort, il nous appela auprès de lui. Mes enfans, nous dit-il, je ne vous laiſſerai point de grands tréſors; mes richeſſes ne conſiſtent que dans les ſecrets dont je vous ai déjà fait part. Vous poſsèdez pluſieurs pierres conſtellées, & vous ſavez en former vous-mêmes de plus puiſſantes; mais il vous manque les trois anneaux des filles de Siroco; tâchez de les avoir; mais prenez garde en voyant la beauté de ces troi jeunes perſonnes, que l'amour ne vous bleſſe pour elles; ces jeunes beautés ſont d'une religion différente de la vôtre; elles ſont deſtinées aux trois fils du baſſa de la mer; vous ne pouvez être unis avec elles; ſi elles vous inſpirent de l'amour, vous ſerez les plus malheureux de tous les hommes. Pour vous garantir de l'infortune qui vous menace, la fille du rabin Moïsès poſsède le livre des

ſecrets que ſon père a tracés lui-même avec l'encre qui a écrit le Talmuld : vous ſavez qu'elle aime Izaf : elle a plus de pouvoir que vous ; conſervez ſon amitié, & ayez recours à elle.

A peine Nathan-Ben-Sadi eut-il achevé ces paroles qu'il expira, & nous laiſſa dans une impatience mortelle de poſſéder les trois taliſmans des filles de Siroco. Nous nous informâmes de ſa demeure, & nous apprîmes qu'après la fameuſe bataille de Lépanthe, où on l'avoit cru mort, il s'étoit ſauvé, & qu'il ſe tenoit caché dans une maiſon écartée, craignant de payer de ſa tête le malheur arrivé à l'armée navale du grand-ſeigneur. Nous apprîmes en même temps que ſes trois filles étoient trois prodiges de beauté ; que l'aînée ſe nommoit Aurore, la ſeconde Argentine & la troiſième Zelide.

Le baſſa & ſon fils, entendant ces noms, firent un mouvement de ſurpriſe ; mais ils ne voulurent pas interrompre Izaf. Nous prîmes le parti, continua le juif, de nous déguiſer en marchands étrangers pour approcher de ces trois jeunes perſonnes. Nous eûmes à crédit les bijoux les plus précieux & les plus dignes de leur plaire ; & ſous prétexte

de leur en vendre quelques-uns, nous fûmes introduits auprès d'elles par une esclave à qui nous fîmes un présent assez considérable.

A leur aspect, nous ne pûmes éviter l'écueil dont Nathan-Ben-Sadi nous avoit tant recommandé de nous garder. Eh ! qui auroit pu résister aux attraits qui s'offrirent alors à nos regards ? Les trois sœurs étoient assises ensemble sur un divan ; & il sembloit que leurs charmes différens se prêtassent un mutuel secours. L'incomparable Aurore avoit une simarre de moire d'or ornée des pierres les plus belles. Argentine étoit blonde & portoit une robe de drap d'argent. La jeune Zelide qui me frappa plus que les autres, quoiqu'elle fût encore dans l'enfance, étoit parée d'un habillement de toile de perse du meilleur goût. Quand il n'y auroit eu aucune sympathie entre mes frères & moi, nous aurions été tous trois remplis d'amour dès le même instant.

Parmi les choses curieuses que j'avois prises sur moi, j'avois porté un flacon rempli d'un élixir, dont la vertu étoit de faire naître un amour parfait entre une femme & un homme, aussi-tôt qu'ils en

auroient bu l'un & l'autre. C'étoit un préſent de la belle Sumi, dont elle avoit fait uſage pour moi, & dont je n'avois pas voulu me ſervir pour elle. Je montrois cette liqueur aux trois belles qui choiſiſſoient parmi nos bijoux ce qui leur plaiſoit le plus, & j'avois pris une taſſe de cryſtal pour leur en verſer & les engager à en boire, lorſque Zelide, entre les mains de qui j'avois mis le flacon, jeta les yeux ſur un papier dont il étoit enveloppé, & s'écria : Ah! perfides, quelles ſont les paroles que je lis. *Ne goûtez de cette liqueur qu'avec celui qui vous eſt deſtiné pour époux : tout autre ne veut que vous ſéduire.* Je portai mes regards ſur ce papier & je reconnus l'écriture de Sumi.

Cependant mes deux frères avoient déjà troqué avec Aurore & Argentine quelques-unes de leurs marchandiſes contre les deux anneaux qu'elles avoient à leur doigt, & qui étoient le premier objet de nos déſirs. Dès que les deux sœurs de Zelide furent privées de leurs bagues, nous fûmes dans le dernier étonnement de voir à leur place une montre d'or & une montre d'argent, les plus belles que l'on pût trouver. La vieille eſclave qui nous avoit introduits,

revint dans ce moment, ſuivie d'un eunuque noir, & nous annonça le père de Zelide. Nous devînmes tremblans de frayeur. Mes deux frères prirent l'un la montre d'argent, l'autre la montre d'or, qu'ils cachèrent dons leur ſein. La vieille eſclave, étonnée de ne plus trouver deux de ſes maîtreſſes, arracha le flacon des mains de Zelide qui s'étoit évanouïe ; & tandis que l'eunuque & elle ne ſavoient quel parti prendre, nous nous ſauvâmes le plus promptement qu'il nous fut poſſible.

Nous n'osâmes revenir dans la maiſon où nous logions ; nous nous retirâmes chez Sumi, que je trouvai toute en larmes, dans la crainte de ne plus nous revoir. Qu'avez-vous fait, malheureux, nous dit-elle ? eſt-ce ainſi que vous avez ſuivi les conſeils de Nathan-Ben-Sadi ? Engagée par un preſſentiment ſingulier, j'ai conſulté ce matin le livre des ſecrets, & j'ai vu que dans cet inſtant vous abandonniez votre cœur à la paſſion funeſte qui doit vous perdre. Ne croyez pas que je l'endure. C'eſt moi qui ai écrit à Zelide la lettre qui l'a empêchée de boire de votre élixir d'amour parfait. Et vous, ajouta-t-elle en s'adreſſant à mes deux frères, vous ne connoiſſez pas

encore le prix du vol que vous avez fait en enlevant les deux montres que vous avez. Vous le ſaurez en liſant dans ce livre; mais n'eſpérez pas jouir de vos conquêtes : la connoiſſance que vous allez avoir ne ſervira qu'à vous rendre plus malheureux.

Sumi nous préſenta en effet le livre de Moïsès, & nous y trouvâmes ces paroles : *Si la clef d'or & la clef d'argent montent les deux montres à minuit, elles reprendront leur état pendant toute la première heure du jour. Elles ſeront toujours en la garde d'une femme, & reviendront toujours à elle; c'eſt la fille de Moïsès qui eſt deſtinée à les garder.*

Mes deux frères furent très-ſurpris & extrêmement irrités de ces paroles. Puiſque nous y ſommes forcés, dirent-ils à la fille de Moïsès, en lui donnant les deux montres, reſtez en poſſeſſion du tréſor qui nous appartient : du moins vous n'aurez pas non plus qu'elles le taliſman que nous leur avons enlevé. Ils ſortirent avec dépit en prononçant ces mots : pour moi, je demeurai auprès de Sumi; & nous attendîmes la nuit avec impatience, afin de voir la ſuite de cette aventure.

Lorſque la nuit fut avancée, Sumi monta elle-même les deux montres, & à minuit nous vîmes reparoître la belle Aurore & ſa ſœur. La fille de Moïsès fut étonnée de l'éclat de leur beauté. Ces deux jeunes perſonnes sembloient ſortir des bras du ſommeil. Elles parurent ſurpriſes & inquiètes de ſe trouver dans un lieu qui leur étoit inconnu; & lorſque Sumi leur eut appris toute l'horreur de leur deſtinée, elles s'embraſsèrent en verſant un torrent de larmes. La belle Sumi les conſola en leur promettant de ne les point abandonner, les aſſurant que le bonheur le plus parfait ſuccéderoit à leur infortune. Dès qu'une heure fut ſonnée, elles redevinrent montres.

Je paſſai le reſte de la nuit chez la fille de Moïsès; & lorſque le jour parut, je ſentis dans mon cœur des mouvemens extraordinaires. Mon ame ſe rempliſſoit de fureur & de crainte; un pouvoir inconnu m'entraînoit malgré moi, & me ſéparoit de Sumi. Ah! m'écriai-je, je ſens que l'on conduit un de mes frères en priſon: adieu, trop aimable Sumi, il faut que je le ſuive.

Je ſortis en effet, & je rencontrai Izaf tout effrayé, qui me dit qu'il ſentoit les mêmes alarmes que moi, & que ſans doute

on avoit reconnu Izouf pour un de ceux qui avoient été chez Siroco. Il me vint sur le champ dans l'idée un moyen de délivrer mon frère. Je dis à Izaf de courir après lui, & de tâcher de lui donner un sabre pour se défendre, & moi j'entrai dans un *Bagne* que je trouvai en chemin, où je savois que plusieurs archers se rassembloient tous les jours pour boire du vin. J'avois de l'argent, & je proposai à neuf ou dix de ces gens de leur donner à chacun deux sequins, s'ils vouloient souffrir que je les battisse à mon gré. Les archers sont extraordinairement avares, & souffriroient tout pour de l'argent. Ils acceptèrent ma proposition avec plaisir, & reçurent leur paiement d'avance. Aussitôt je commençai à fondre sur eux avec un sabre que le maître du *Bagne* me prêta, & tandis que j'accablois de coups ces gens que j'avois payés pour cela, la même chose arrivoit, par sympathie, à mes deux frères, avec ceux à qui ils n'avoient rien donné; je sortis vainqueur d'entre les mains des archers qui m'environnoient, & je trouvai en chemin mes deux frères qui avoient eu, toujours par sympathie, le même bonheur avec ceux qui vouloient les conduire au cachot. Après être échap-

pés de ce danger, & que l'on m'eût beaucoup félicité ſur le ſecret que j'avois trouvé, nous crûmes ne devoir pas reſter à Conſtantinople : & ſans dire adieu à Sumi, nous ſortîmes de la ville.

Le lendemain, nous apprîmes que l'on avoit détruit notre maiſon, & pillé tout ce que nous poſſédions. Cela nous chagrina infiniment ; mais vous jugez bien, meſſeigneurs, que nous n'eûmes garde d'aller nous en plaindre. Il ne nous reſtoit que ce que nous portions ſur nous de bijoux & de marchandiſes, & les deux bagues des filles de Siroco. Nous réſolûmes de nous ſéparer pour n'être pas ſi facilement reconnus, & de mener une vie errante.

Quelques jours après je me trouvai ſur le bord de la mer aux environs de Conſtantinople ; je vis un vieil eunuque aſſis à la porte d'un château qui paroiſſoit iſolé ; je m'approchai de lui. Il vouloit d'abord m'éviter, mais avec quelques bijoux dont je lui fis préſent, je l'apprivoiſai de manière qu'il me permit de m'aſſeoir auprès de lui, & il lia lui-même la converſation. Il me dit qu'il étoit auprès d'un jeune ſeigneur, fils du Baſſa de la mer. Il me dit que depuis longtemps le Baſſa étoit abſent pour la

guerre que l'on avoit alors contre les chrétiens. Il me parla du talisman que son élève possédoit, & dont je connoissois la vertu. Il m'instruisit que ce jeune homme étoit destiné dès son enfance, ainsi que deux frères qu'il avoit à épouser les filles de Siroco, dont il me raconta l'aventure que je savois mieux que lui. A son discours, tout l'amour que le premier moment avoit fait naître dans mon cœur pour Zelide se ralluma & m'enflamma de jalousie : Quoi ! dis-je en moi-même, c'est peut-être cet enfant qui lui est destiné ; c'est peut-être avec lui que Zelide doit boire de l'élixir d'amour parfait. Il faut rompre un projet aussi funeste pour moi.

Je résolus d'enlever le fils du Bassa, & pour réussir dans ce dessein, il me vint dans l'esprit de contrefaire l'insensé. Je commençai à chanter & à sauter de toute ma force. Je proposai à l'eunuque de faire venir son élève, & je l'assurai que je le divertirois infiniment. Le vieil esclave alla chercher le fils du Bassa, & je continuai de danser devant lui. Le jeune homme se réjouissoit de voir les tours que je faisois, & l'eunuque rioit de toute sa force. Je lui proposai, ainsi qu'au jeune homme, de

leur apprendre l'exercice que je faisois, ils y consentirent ; l'eunuque fut bientôt si fatigué qu'il fut obligé de cesser ; & le jeune homme étoit tout en eau. Je demandai à l'esclave qu'il allât chercher de quoi boire ; & tandis qu'il étoit rentré, je profitai de cette circonstance pour conseiller au jeune homme d'ôter la toile de son turban, qui lui chargeoit trop la tête. Il suivit mon avis, & aussitôt il fut changé en une marmite dont je me saisis, & que j'emportai en courant si vîte, que l'eunuque qui ressortit à l'instant ne put m'atteindre. Je vis de loin que le vieil esclave, désespéré de ne plus revoir son élève, se précipita dans la mer, d'où je ne me donnai pas la peine de l'aller retirer.

Dans cet endroit le Bassa interrompit le juif pour s'écrier : Ah ! sage Derviche, vous aviez bien raison, dès que la plaque de cuivre n'a plus été accompagnée du signe des fidèles croyans, mon fils n'a plus été. Et vous, malheureux, continua le Bassa en s'adressant à Izaf, voyez ce jeune homme, n'est-ce pas lui dont votre malice a causé le malheur ? Je crois le reconnoître, dit Izaf ; mais puisqu'il a repris sa première forme, je ne suis plus si coupable que je

croyois l'être. Je marchai pendant quelques jours, continua le juif, avec le butin que j'emportois, & je m'éloignois de Constantinople, lorsqu'un soir je me trouvai accablé de lassitude, quoique je n'eusse pas fait pendant la journée un chemin fort considérable. Je me sentois le corps froissé comme si j'eusse reçu plusieurs coups. Je me couchai sur l'herbe auprès d'un jardin, après avoir mis ma marmite auprès de moi, & je m'endormis. Mon sommeil fut troublé par mille inquiétudes. Tantôt je sentois la gaieté se répandre dans mon ame, quelquefois la crainte s'en emparoit; un moment après succédoit la tristesse. Enfin à mon réveil je ne vis plus ma marmite auprès de moi; je me trouvai en simple caleçon, & je reconnus mes deux frères qui dormoient à mes côtés dans le même état auquel j'étois.

Ils s'éveillèrent; je leur demandai en tremblant s'ils savoient pourquoi nous étions tous trois dans cette situation. Hélas! répondit Izouf, après nous avoir considérés tous deux & avoir porté ses regards sur lui-même, je le vois, nous sommes ruinés: Ah! quelle malheureuse aventure? Je le pressai de m'instruire de ce qui leur étoit arrivé. Ces jours derniers, me dit Izouf,

mon frère & moi, nous étions plus contens qu'à l'ordinaire; apparemment qu'il vous étoit arrivé quelque fortune que par ſympathie, comme vous ſavez que cela nous arrive toujours, nous partagions avec vous. Cela étoit vrai, lui répondis-je; il y a quelques jours que j'avois enlevé le fils du Baſſa de la mer, que j'avois fait changer en marmite. Eh bien, continua mon frère, hier, comme nous voyagions gaîment, nous avons paſſé auprès d'un Caravanſérail où nous avons entendu que l'on chantoit des chanſons, que l'on faiſoit de grands éclats de rire, enfin où nous avons vu tous les ſignes d'une joie complette. Nous ſommes entrés, & nous avons trouvé quelques turcs qui avoient avec eux des danſeuſes de Circaſſie d'une extrême beauté; il y en avoit deux parmi elles dont les traits étoient incomparablement au-deſſus de l'éclat des autres. Nous avons été bien reçus, & on nous a fait aſſeoir à table pour boire du vin que l'on verſoit avec profuſion. On nous avoit placés auprès des deux plus belles circaſſiennes, dont les prévenances nous charmoient. Les hommes qui étoient avec elles n'en marquoient aucune jalouſie. Après avoir paſſé quelque

temps dans les plaisirs, une des deux belles circassiennes a dit à sa compagne : leur frère a dansé, il faut qu'ils dansent aussi. Nous ne comprenions pas ce que ces deux femmes vouloient dire. Je l'entends fort bien, dis-je à mon frère ; j'ai dansé lorsque j'ai voulu enlever le fils du bassa : c'est apparemment cela qu'elle vouloit dire, me répondit Izouf; car aussi tôt ces deux femmes nous ont pris par la main, & nous ont fait danser avec une vivacité étonnante. Quelque temps après, nous étant remis à table, & ayant repris du vin plus violent que le premier, la vapeur de cette boisson nous a monté à la tête; les hommes qui étoient avec les circassiennes ont tiré leur sabre, & nous ont menacés de nous tuer. Le vin & la lassitude nous avoient tellement affoiblis que nous ne pouvions nous défendre : nous nous sommes ou évanouis ou endormis, & nous nous trouvons ce matin auprès de vous, dans l'état où vous nous voyez : on nous a dépouillé de tout; mais ce que nous devons le plus regretter, ce sont les deux talismans des filles de Siroco, que nous avions fait monter en cachette pour les déguiser, & que nous portions sur nous.

Après avoir déploré quelque temps notre infortune, nous ne trouvâmes point de meilleur parti à prendre que celui de revenir à Constantinople, où nous jugions bien que l'on ne nous chercheroit plus, & de recourir aux bontés de Sumi. Nous nous mîmes en chemin, & après avoir souffert la faim & éprouvé bien des fatigues, nous arrivâmes chez cette aimable fille. Elle fut attendrie, sans être surprise de l'état où elle nous voyoit; elle avoit lu nos malheurs dans le livre de Moïsès. Comme sa fortune ne lui permettoit pas de nous donner de grands secours, nous lui proposâmes de vendre tous les matins la montre d'argent, en quoi la belle Argentine avoit été changée. Vous savez, lui dîmes-nous, que tous les jours elle reviendra vous trouver, à moins que la clef d'argent ne la monte à minuit; ainsi vous ne courez pas risque de la perdre. Sumi y consentit, à condition que nous nous informerions toujours de la demeure de celui à qui nous la vendrions, pour qu'elle pût y porter sa sœur Aurore, & qu'Argentine ne se trouvât pas seule en cas que l'on songeât par hasard à la monter à l'heure marquée. Depuis ce temps nous faisons ce commerce, qui nous fournit à chacun un

ſultanin par jour, & les deux filles de Siroco n'ont point encore manqué de revenir ſous la garde de Sumi. Hier Izouf vendit la montre d'argent à ce jeune homme; & le ſoir quand il le vit prêt à rentrer, il mit par ordre de Sumi la montre d'or ſur le pas de ſa porte. Apparemment (continua Izaf en s'adreſſant à Néangir) vous avez négligé de les monter, car elles ſont revenues de grand matin.

Quel déſeſpoir pour moi, dit Néangir! Si j'avois eu plus de préſence d'eſprit, j'aurois vu l'adorable Argentine, dont le portrait ſeul m'a charmé. Ce n'eſt pas votre faute, dit le cadi, vous n'êtes pas ſorcier. Par le fleuve de lait qui coule dans le paradis, iroit-on deviner qu'il faut monter ſa montre à pareille heure? Mais ce qu'il y a à faire, c'eſt que je vais obliger ce marchand à vous la rendre, & ce ſoir vous ne l'oublierez pas. Il ne nous eſt pas poſſible de la rendre aujourdhui, dit Izouf, elle étoit déjà livrée ce matin, avant que ce jeune homme vînt nous trouver. Eh bien, dit le Juge, vous rendrez l'argent: n'eſt-ce pas trois ſultanins d'or que ce jeune homme vous a donnés? Le juif, fort content du jugement du cadi, fouilloit déjà dans ſa poche pour les rendre,

quand Néangir, qu'une pareille décision impatientoit, s'écria : il s'agit bien de mon argent. C'est l'adorable Argentine que je demande : sans elle, tout est inutile pour moi. Mon cher cadi, dit le Bassa, ne voyez-vous pas que vous n'avez pas raison, & qu'un trésor tel que celui que mon fils a perdu n'a point de prix. Seigneur, lui répondit le juge, vous avez plus d'esprit & d'autorité que moi : prononcez sur cette affaire, car pour moi je n'y connois plus rien. J'y consens, dit le Bassa : venez mon cher fils, venez dans mon *Haram* : ne nous quittez pas, charmante Sumi : que l'on y conduise les trois frères ; j'espère que dans peu nous serons tous contens.

Mais, seigneur, reprit le juge, prenez garde qu'un de ces trois hommes ne nous échappe ; il iroit peut-être donner de l'argent à quelque bassa ou à quelque cadi pour se laisser accabler de coups, & nous nous trouverions assommés par ces deux frères qui lui ressemblent si fort, que ce qui arrive à l'un arrive aux autres. Seigneur, répondit Izouf, vous n'avez rien à craindre de semblable ; quand les cadis prennent de l'argent, ce n'est pas pour se laisser battre. Reposez-vous sur moi du soin de tout,

dit le baſſa : je ſuis plus intéreſſé qu'un autre à voir la fin de cette aventure.

Le baſſa ſe leva en diſant ces mots, & on laiſſa le cadi juger des affaires moins difficiles. Le baſſa fit monter ſon fils ſur un cheval de main, ainſi que la belle juive; il étoit entr'eux; & les trois juifs conduits par les eſclaves du baſſa, ſuivoient lentement appuyés ſur leurs béquilles.

Quand le cortège fut prêt à entrer chez le Baſſa, on vit ſur un banc de pierre qui étoit près de la porte deux femmes aſſiſes, dont on ne pouvoit connoître les traits, parce qu'elles étoient couvertes d'un voile; on ne laiſſa pas de voir à leur taille & à leur air, qu'elles étoient dans la première jeuneſſe; elles étoient habillées de la manière la plus galante; leur caleçon étoit de ſatin brodé d'argent, & elles avoient des babouches du levant, d'une fineſſe extraordinaire; l'une d'elles tenoit ſur ſes genoux un ſac aſſez grand de taffetas couleur de roſe, lié de rubans verts, dans lequel il y avoit quelque choſe qui paroiſſoit remuer. Ces deux jeunes femmes ſe levèrent à l'approche du Baſſa pour s'avancer auprès de lui, & celle qui portoit le ſac lui dit : mon bon ſeigneur, achetez notre ſac &

ce qui eſt dedans, ſans le voir : combien voulez-vous le vendre, dit le Baſſa ; trois cent ſequins, répondit l'inconnue ; le Baſſa ſe mit à rire de la propoſition & paſſa ſans lui répondre ; vous ne vous repentirez pas du marché, reprit l'inconnue ; peut-être que demain nous reviendrons, vous en donnerez quatre cent ſequins, & ſi ce n'eſt qu'après demain, nous en aurons cinq cent ; il augmentera de cent ſequins par jour : allons, dit l'autre femme voilée, en tirant ſa compagne par ſa robe, ne nous amuſons pas davantage ; il pourroit crier, & notre ſecret ſeroit peut-être découvert. A ces mots les deux jeunes perſonnes s'éloignèrent, & on les eut bientôt perdues de vue.

Néangir, à qui il étoit arrivé des choſes qui n'arrivent à perſonne, étoit celui que cette aventure auroit le plus frappé, s'il n'eût été entièrement occupé de ſa chère Argentine ; les autres crurent ſimplement que ces deux femmes étoient folles, & entrèrent dans le palais ſans y faire beaucoup d'attention.

On laiſſa les trois juifs ſous la garde de quelques eſclaves, dans un ſallon qui étoit dans une avant-cour. Néangir qui étoit en-

tré dans l'intérieur du Haram avec ſon père & la juive, fut étonné de la magnificence qui s'offroit à ſes regards; les meubles & les tapis précieux paroient des chambres où l'or brilloit de tous côtés ſur les plafonds & ſur les lambris; pluſieurs femmes eſclaves de diverſes nations étoient aſſiſes ſur des piles de carreaux, & un grand nombre d'eunuques debout, les bras croiſés ſur la poitrine, attendoient en ſilence les ordres de leur maître, prêts à les exécuter au premier regard.

Au fond de la ſalle, ſur une eſtrade, étoit une femme d'environ trente-cinq ans, d'une beauté extraordinaire, malgré l'abbattement où elle paroiſſoit: elle étoit preſque couchée, & avoit ſa tête ſur le dedans de ſa main; dès que le Baſſa parut, toutes les femmes ſe levèrent avec reſpect: incomparable Zambac (dit le Baſſa en s'adreſſant à celle qui s'étoit levée de deſſus l'eſtrade) douce lumière de ma vie, félicitez-moi; voici votre fils que j'ai retrouvé aujourd'hui après qu'il vous a coûté tant de pleurs. Zambac treſſaillit à ce diſcours: mon ſouverain & cher ſeigneur, dit-elle au Baſſa, puiſſiez-vous ſurmonter tous les ennemis de notre invincible ſultan; & quand

l'ange de la mort aura fermé vos yeux, puiſſiez-vous être aimé de la plus belle des houris pour le préſent que vous me faites.

Néangir connoiſſant par ces diſcours que Zambac étoit ſa mère, s'étoit proſterné à ſes genoux.

Zambac lui prit la tête entre ſes mains & la baiſa : que toute ma maiſon partage ma joie (reprit le Baſſa) que l'on avertiſſe mes deux fils, Ibrahim & Haſſan, qu'ils viennent embraſſer leur frère : Hélas ! ſeigneur, dit Zambac, ne vous ſouvenez-vous plus que c'eſt l'heure ; Haſſan pleure ſur ſa main & Ibrahim cherche. Que le grand Prophête ſoit loué à jamais, dit le Baſſa, il faut les laiſſer faire ; mon fils, ajouta-t-il, en s'adreſſant à Néangir ; nous les verrons ce ſoir.

Pardonnez, ſeigneur, dit la belle Sumi, ſi je vous demande l'explication de ce myſtère : je pourrai vous ſervir ; & le livre des ſecrets que je poſsède pourra m'en découvrir quelqu'un qu'il vous ſera avantageux de connoître : charmante Sumi, dit le Baſſa, je vous devrai la félicité de ma vie : venez avec moi dans leur appartement ; la vue de mes deux malheureux

fils vous en apprendra plus que mes discours ne pourroient faire.

Sumi & Néangir ayant suivi le Bassa, entrèrent dans un grand sallon, où ils trouvèrent deux jeunes gens de la figure la plus aimable; l'un paroissoit avoir dix-neuf ans, & l'autre dix-sept; le plus jeune étoit assis auprès d'une table, sur laquelle il étoit penché, & avoit le front appuyé sur sa main droite qu'il arrosoit de ses larmes. Le jeune homme ayant levé les yeux un moment quand le Bassa étoit entré, Néangir & la Belle Juive virent avec étonnement que la main qu'il baignoit de ses pleurs étoit d'ébène. La tristesse du jeune homme parut redoubler à l'aspect de ceux qui le regardoient; il remit les yeux sur sa main en poussant un profond soupir; & ses larmes recommencèrent à couler avec abondance.

L'autre jeune homme étoit occupé à ramasser avec activité des grains de corail qui étoient dispersès dans le sallon sous les meubles; il les arrangeoit les uns auprès des autres sur la même table où le premier jeune homme étoit appuyé. Néangir & Sumi remarquèrent qu'il en avoit déjà rassemblé quatre-vingt-dix-huit; mais que lorsqu'il paroissoit satisfait de les voir réunis, tout

étoit sauté de dessus la table, & s'étoit répandu dans tous les coins du sallon où le jeune homme alloit les ramasser de nouveau.

Vous voyez, dit le Bassa, quel est le sort de mes malheureux fils : l'un cherche pendant trois heures du jour les grains que vous voyez, & que l'autre, dont la main droite est devenue noire, pleure pendant le même-temps l'accident qui lui est arrivé, sans que j'aie pu savoir quelle est la cause de leur infortune.

Ne restons pas en ce lieu plus long-temps, dit Sumi; il semble que notre présence aigrisse leur douleur; permettez-moi d'aller chercher le livre des secrets; il nous découvrira sans doute d'où vient le malheur qui les accable, & nous apprendra quel remède on peut y apporter. Le Bassa suivit le conseil de la belle Juive; mais Néangir vit avec une peine extrême la résolution où cette aimable personne étoit de les quitter. Si Sumi nous laisse, dit-il au Bassa, je ne pourrai voir ma chère Argentine cette nuit, qu'elle doit la venir retrouver avec la belle Aurore; je languis d'impatience jusqu'à ce moment, & je mour-

rai de douleur s'il ſe paſſe ſans que je poſsède l'objet de mon amour.

Raſſurez-vous, dit Sumi, vous me reverrez avant la nuit ; je vous laiſſe en ôtage mon cher Izaf ; pourrez-vous craindre que je vous abandonne ? Néangir conduiſit la belle Juive juſqu'à la dernière porte du Haram ; elle voulut voir encore les trois juifs avant que de ſortir : Néangir à ſa prière ordonna aux eſclaves de ſon père de ne les laiſſer manquer de rien ; & ſur-tout d'avoir un ſoin particulier de l'amant de Sumi.

A peine la belle Juive avoit-elle quitté Néangir, qui étoit dans le veſtibule où étoient les trois juifs, qu'il vit entrer un homme qui étoit conduit par une vieille eſclave.

Néangir ne reconnut pas d'abord celui qui entroit pour le même inconnu qui l'avoit reçu chez lui il y avoit deux jours, parce qu'il avoit changé d'habillement. Il étoit vêtu d'une robe magnifique doublée de zamour ; il portoit un turban orné d'une aigrette de plumes de héron (1) & un

(1) L'auteur mahométan parle de cette plume, pour marquer que le guerrier avoit le commandement des armées ; lorſque l'empereur turc donne le

ſabre

ſabre garni de pierreries ; mais Néangir reconnut la vieille eſclave pour la même qu'il avoit vue chez l'inconnu, & qui ſervoit la jeune Zelide : ſeigneur (dit la vieille eſclave au guerrier qu'elle conduiſoit), je ne me ſuis point trompée, je les ai ſuivis depuis la maiſon du cadi juſqu'en ce palais ; ce ſont eux-mêmes ; frappez & vengez-vous.

Auſſi-tôt le viſage de l'inconnu parut enflammé de colère ; il mit le ſabre à la main, & alloit fondre ſur les trois juifs, quand il fut retenu par Néangir & par les eſclaves du Baſſa. Qu'allez-vous faire, ſeigneur, lui dit Néangir ? Voulez-vous attaquer des gens à qui le Baſſa donne un aſyle dans ſa maiſon ? Ah ! mon fils, dit le guerrier, le Baſſa protège-t-il des malheureux qui m'ont privé de ce que j'avois de plus cher au monde ? Il ne les connoît pas ſans-doute, s'il leur

commandement à quelqu'un, il le préſente à ſes troupes en diſant à haute voix : *voilà votre général.* Les ſoldats reſtent dans le ſilence juſqu'à ce que l'empereur ait détaché une des trois aigrettes de plumes de héron qui ſont ſur ſon turban, & que le général l'ait attachée ſur le ſien. Auſſi-tôt les ſoldats, avec acclamation, mettent la main ſur leurs têtes, pour marquer qu'ils ſont prêts à ſuivre ſes ordres.

donne une retraite, & il ne vous connoît pas vous-même. Il les connoît, seigneur, répondit Néangir, & il sait que je suis son fils; venez, que je vous présente à lui, il calmera le courroux qui vous transporte.

L'inconnu & la vieille esclave suivirent Néangir dans l'intérieur du palais, & trouvèrent le Bassa qu'on avoit déjà instruit de la violence que l'on vouloit faire chez lui. Quelle fut la surprise de Néangir, quand il vit son père embrasser ce guerrier avec toutes les marques de la joie la plus vive! Quoi! c'est vous, mon cher Siroco, dit le Bassa; vous que l'on avoit cru perdu dans cette malheureuse journée, où les ennemis de notre loi furent les vainqueurs (1)? Mais dans quel état vous offrez-vous à mes yeux, d'où vient ce visage animé du même feu dont il étoit enflammé lorsque vous combattiez pour notre souverain sultan? Appai-

(1) L'auteur turc a dit ci-dessus dans l'histoire des juifs, que c'étoit lors de la bataille de Lepanthe. Cette bataille fut donnée le 7 Octobre 1571, sous le règne de Selim II. Tous les historiens attestent que Siroco, gouverneur d'Alexandrie, y fut tué aussi bien qu'Hali, Bassa de la mer, dont il est parlé ici; mais il faut qu'ils se soient trompés, puisque notre auteur dit le contraire.

ſez votre colère, & prenez de plus douces eſpérances : j'ai déjà retrouvé mon fils que vous voyez ; quel préſage de notre bonheur !

Le Baſſa à ces mots ayant fait aſſeoir Siroco : je ne doutois pas, dit le dernier, que vous n'euſſiez bientôt le plaiſir de revoir un fils ſi cher ; il y a quelques jours que notre ſouverain prophète m'apparut en ſonge, environné d'une lumière éclatante ; il me dit : ne manquez pas d'aller demain à l'heure du coucher du ſoleil, à la porte du côté de Galata ; vous y trouverez un jeune homme que vous conduirez chez vous ; c'eſt le ſecond fils du Baſſa de la mer votre ancien ami : pour ne vous pas tromper, portez vos doigts ſur le haut de ſon turban, vous ſentirez la plaque de cuivre où mon nom eſt gravé en ſept langues différentes. J'ai ſuivi les avis du prophète, continua Siroco, & j'ai trouvé en effet le jeune homme ; j'ai été charmé de lui, & c'eſt avec un plaiſir extrême que je l'ai rendu amoureux d'Argentine dont je lui ai donné le portrait ; mais lorſque je m'applaudiſſois de la conquête que ma fille avoit faite, & que je reſſentois par avance le plaiſir de vous rendre votre fils, quelques gouttes de l'é-

lixir d'amour parfait se sont répandues sur la table, & ont causé une vapeur obscure pendant laquelle il m'a laissé. Ce matin, cette esclave que vous voyez est venue me dire qu'elle avoit reconnu les traîtres qui m'ont enlevé mes deux filles; j'ai volé à la vengeance; mais puisque vous m'assurez qu'elle seroit inutile, je veux suivre vos conseils & m'en remettre à la destinée.

Croyez qu'elle nous sera favorable, dit le Bassa; nous sommes presqu'assurés d'avoir cette nuit la montre d'or & la montre d'argent. Envoyez dans ce moment chercher la jeune Zelide; qu'elle vienne dans les bras de Zambac dont elle sera bientôt la fille, partager le plaisir de revoir deux sœurs qu'elle aime si tendrement. Siroco fit signe à son esclave d'obéir; & elle partit.

Dans ce moment Ibrahim & Hassan, dont la peine étoit finie pour ce jour-là, parurent & embrassèrent Néangir que le Bassa leur fit connoître. Il sembloit que chacun eût oublié ses chagrins. Néangir que son amour occupoit sans cesse, aussi-bien que son frère Hassan, qui avoit pris comme lui de l'élixir d'amour parfait, étoit rempli des plus flateuses espérances. On avoit annoncé à Ibrahim que la fille de Moïsès alloit ap-

porter le livre des ſecrets où l'on pourroit en trouver quelqu'un pour l'empêcher de chercher pendant le reſte de ſa vie; le repas que l'on ſervit fut animé par la joie que donnoit à chacun une ſi douce attente.

Après que l'on ſe fut repoſé quelques heures, on vit paroître la belle juive qui portoit le livre de Moïsès. Elle l'ouvrit en diſant à Haſſan : venez, & voyez vous-même votre deſtinée. On trouva en effet ces paroles écrites en Hébreu : *la main droite a été noircie, & eſt devenue d'ébène, pour avoir touché du lard d'un animal impur, en pétriſſant la galette de l'eſclave chrétienne; elle reſtera ainſi juſqu'à ce que le dernier de la race de l'animal impur ait été noyé dans la mer.*

Hélas! dit Haſſan, je m'en ſouviens : une eſclave de Zambac faiſoit un gâteau; elle m'avertit de n'y pas toucher, parce qu'il étoit fait avec du ſain-doux; malgré ſa défenſe, j'y portai la main; auſſi-tôt elle devint telle que vous la voyez. Ah! ſage Derviche, s'écria le Baſſa, vous aviez bien raiſon; dès que mon fils a négligé le précepte que vous lui aviez donné en lui faiſant préſent du bracelet, il en a été ſévèrement puni, mais ajouta-t-il, en s'adreſ-

ſant à Sumi, où trouver le dernier de la race de l'animal immonde qui a cauſé le malheur de mon fils? Liſez, dit Sumi; après avoir tourné quelques feuillets, le Baſſa vit ces paroles: *le petit cochon noir eſt dans le ſac de taffetas couleur de roſe, que portent les deux danſeuſes Circaſſiennes.*

A ces mots, le Baſſa au déſeſpoir ſe laiſſa tomber ſur un ſopha. Ah! dit-il, c'eſt le ſac que les deux inconnues vouloient ce matin me vendre trois cent ſequins; ce ſont apparemment ces deux femmes qui ont fait danſer Izif & Izouf, & qui leur ont pris les deux taliſmans des filles de Siroco; elles ſeules auroient pu finir tous nos malheurs; qu'on les retrouve; je leur donne la moitié de mes tréſors. Ah! Ciel! que je ſuis malheureux de les avoir laiſſé partir!

Tandis que le Baſſa exhaloit ainſi ſes regrets, Ibrahim avoit ouvert à ſon tour le livre. Il rougit en voyant ces mots: *le tesbuch a été défilé pour jouer à* PAIR ET NON: *le maître a voulu tricher & en eſcamoter un grain; le tesbuch n'a plus été complet: que l'infidèle muſulman cherche le corail qui manque.*

O Ciel! dit Ibrahim, je rappelle à ma mémoire cette malheureuſe aventure; j'avois

coupé le fil de ce chapelet fatal, & je jouois avec la belle Aurore; je tenois les quatre-vingt-dix neuf grains dans ma main, elle devina *non*; j'en laissai tomber un pour gagner, il fut *pair*, & elle perdit: j'ai eu beau chercher depuis, je n'ai jamais pu retrouver le grain que j'ai laissé échapper.

Ah! sage Derviche, s'écria le Bassa, vous aviez bien raison: dès que le tesbuch que vous lui aviez donné n'a plus été complet, mon fils en a porté la peine: mais, reprit-il, le divin livre de Moïsès ne peut-il pas nous enseigner comment mon fils sera délivré du tourment qu'il endure chaque jour? Ecoutez, dit Sumi, voici ce que je lis: *le grain de corail est tombé dans le cinquième pli de la robe de moire d'or*: quel bonheur, dit le Bassa, nous reverrons bientôt la belle Aurore: ne manquez pas, mon fils, de chercher dans le cinquième pli de sa robe, c'est d'elle sans-doute que le livre des secrets entend parler.

La belle juive referma le livre de Moïsès, & dans ce moment parut la vieille esclave de Siroco, accompagnée de plusieurs eunuques qui conduisoient la jeune Zelide. Cette aimable enfant étoit ce jour là plus belle encore que Néangir ne l'avoit trouvée lors-

qu'il avoit ſoupé avec elle. L'eſpérance de revoir ſon cher Haſſan avoit augmenté ſes charmes. Dès que ce tendre amant la vit paroître, il ſe jeta à ſes genoux & lui baiſa la main. Seigneur, dit-il au Baſſa, pardonnez-moi mes tranſports: vous ſavez quelle eſt la force de l'élixir d'amour parfait dont j'ai goûté avec la belle Zelide, je n'avois pas beſoin d'en prendre pour l'adorer, ſa beauté ſeule ſuffiſoit pour me rendre l'amant le plus paſſionné, mais ces deux charmes réunis lui ont donné toute mon ame. Pourquoi voulez-vous me faire languir plus longtemps? Ordonnez que nous ſoyons unis dans ce moment par des nœuds éternels.

Mon fils, y ſongez-vous, dit le Baſſa? Lorſque l'infortune de vos deux frères dure encore, & qu'il eſt incertain quand elle finira, voulez-vous être ſeul heureux? Que dis-je? pouvez-vous l'être, & avez-vous jamais entendu parler que quelqu'un ſe ſoit marié ayant une main d'ébène? Attendez du moins que le petit cochon noir ſoit noyé. Oui, mon cher Haſſan, dit Zelide, notre plaiſir en ſera plus parfait quand mes deux malheureuſes ſœurs auront repris toute leur beauté. J'ai apporté le flacon d'amour parfait pour en faire boire avec elles à vos

deux frères. Les liens les plus charmans nous uniront tous ensemble. En disant ces mots, elle présenta au Bassa la bouteille qu'elle prit des mains de la vieille esclave, & le Bassa la fit enfermer en sa présence.

Zambac, qui n'avoit jamais vu Zelide, étoit enchantée de ses grâces & de son esprit, elle ne cessoit de l'accabler de ses caresses. Comme le soir étoit prêt à venir, on descendit dans les jardins du Bassa pour prendre le frais. Leur aspect charmoit les regards, & mille fleurs les plus rares répandoient un parfum délicieux. On admiroit surtout plusieurs terrasses à perte de vue, qui formoient des espèces de degrés qui descendoient jusqu'au bord de la mer.

La belle Zambac choisit la terrasse la plus basse pour se reposer, & toute la compagnie se plaça sous un cabinet de jasmins qui étoit à l'extrémité (1): à peine y fut-on assis, que l'on fut étonné d'entendre au travers du mur que quelqu'un parloit avec véhémence. Ingrates, disoit un hom-

(1) Quand les turcs sont au bout d'une allée, ils n'en reviennent pas, comme nous, pour y retourner; quand ils y ont été une première fois, ils disent qu'ils n'y ont plus affaire.

me, après que depuis cinq ans je vous ai aimées avec la paſſion la plus vive, je ne puis eſpérer de vous que des rigueurs! Voyez vous-même l'injure que vous venez de me faire. Il faut me bannir entièrement du monde; & cette caverne où nous ſommes n'eſt plus aſſez obſcure pour me cacher aux yeux de tous les humains.

Chacun prêtoit toute ſon attention; & on n'entendit que de grands éclats de rire pour toute réponſe. Ah! perfides, reprit la même voix que l'on avoit entendue; après tant de bienfaits, devois-je appréhender de ſemblables mépris? Eſt-ce là ce que vous m'aviez promis quand je vous ai fait avoir les taliſmans de beauté? Hélas! ils n'ont fait que vous engager à me quitter & à me trahir; & lorſque je vous ai retrouvées, vous me faites l'affront le plus ſenſible: eſt-ce là le prix que je devois recevoir après vous avoir donné moi-même le petit cochon noir qui peut vous faire une fortune éclatante?

La ſurpriſe & la curioſité de tout le monde redoubla à ces paroles. Le Baſſa ordonna auſſitôt que l'on abattît le mur qui le ſéparoit de la voix qu'il venoit d'entendre. Tous les eſclaves vinrent, & ſon ordre

fut bientôt exécuté ; mais on ne trouva plus l'homme qui avoit parlé ; on vit ſeulement deux jeunes perſonnes d'une beauté perfaite qui, ſans paroître alarmées le moins du monde de ce qui leur arrivoit, s'avancèrent légérement, & vinrent preſqu'en danſant ſur la terraſſe où l'on étoit. Elles étoient accompagnées d'un vieil eunuque que le Baſſa reconnut pour Gouloucou, à qui il avoit laiſſé le ſoin de Néangir avant qu'il fût changé en marmite.

Dès que cet eſclave reconnut le Baſſa, il ſe proſterna le viſage contre terre. Otez-moi la vie, dit-il ; je dois recevoir la mort pour avoir laiſſé perdre votre fils ; mais ma faute n'a pas été un crime & ne mérite pas de grands ſupplices. Levez-vous, Gouloucou, dit le Baſſa : j'ai retrouvé mon fils ; votre faute eſt pardonnée. On m'a dit que vous aviez voulu vous punir vous-même, & que vous vous étiez jeté dans la mer quand mon fils avoit diſparu ; apprenez-moi comment vous êtes échappé des flots ; mais ſurtout inſtruiſez-moi qui ſont ces deux belles perſonnes que nous trouvons, & ce que ſignifient les diſcours que l'on vient de tenir dans ce ſouterrain.

Seigneur, répondit Gouloucou, lorſque

je me fus précipité dans la mer après avoir perdu mon jeune maître, la crainte de la mort se présenta à mon esprit, le désir de prolonger mes jours, si naturel aux plus malheureux, me fit nâger quelque temps le long du rivage. Il étoit si escarpé que je ne pouvois sortir des eaux : enfin je parvins à un endroit plus uni où je me jetai accablé de lassitude. Je trouvai sur le rivage un bon Derviche, qui me fit rejeter l'eau que j'avois bue, & qui prit soin de moi. Je lui appris le malheur qui venoit de m'arriver en perdant mon jeune seigneur; il ne me parut point étonné de cette aventure. Je sais, me dit-il, ce qu'il est devenu; il n'est pas perdu pour toujours : évitez cependant la colère de votre maître. Je vais vous donner à deux jeunes dames que vous devez servir; vous les accompagnerez dès aujourd'hui à une grande fête dont elles feront : obéissez à leurs ordres. Je suivis le Derviche, qui me présenta à ces deux jeunes personnes que vous voyez, & je les ai toujours suivies depuis comme leur fidèle esclave : c'est à elles à vous instruire de leur sort & de leurs aventures.

Mais, dit le Bassa avec empressement, qu'est devenu à l'instant le petit cochon

noir dont je viens d'entendre parler ? Seigneur, dit une des deux jeunes perſonnes avec vivacité, dès que le vieillard avec qui nous étions a entendu le bruit que l'on a fait en commençant à abattre le mur de la caverne, il s'eſt enfui par l'ouverture qui donne dans la campagne, & l'a emporté. Ah! dit le Baſſa, que l'on coure après lui, & qu'on s'en ſaiſiſſe. Ne vous alarmez pas, ſeigneur, dit en ſouriant la compagne de celle qui avoit parlé d'abord; cet homme eſt un Derviche, il eſt amoureux de nous, il ne manquera pas de revenir; ordonnez ſeulement que l'on garde l'entrée de cette caverne, pour qu'il ne puiſſe plus en ſortir quand il y ſera rentré.

Le jour étant preſque tombé, toute la compagnie rentra dans le palais. Le Baſſa & Siroco y conduiſirent les deux inconnues. Ils étoient charmés de leur jeuneſſe & de leurs attraits; mais ils étoient encore plus curieux de ſavoir ſi ce n'étoit point elles qui poſſédoient les deux taliſmans qu'Izif & Izouf avoient pris à Aurore & à Argentine.

On entra dans une galerie magnifique qui précédoit l'appartement des femmes. Cet endroit étoit éclairé par un grand nombre

de girandoles garnies de lampes d'argent. Dès que chacun fut placé on apporta le café & le ſorbet, avec des fruits & des rafraîchiſſemens de toute eſpèce. Le Baſſa voulant s'éclaircir ſur ſes doutes, ordonna que l'on amenât les trois juifs, afin de voir s'ils ne reconnoîtroient pas les deux jeunes perſonnes pour celles qui les avoient fait danſer dans le caravanſérail, & qui leur avoient pris tous les bijoux qu'ils poſſédoient ; mais on vint annoncer au Baſſa que, tandis que ſes eſclaves étoient allés pour abattre le mur de la terraſſe, les trois juifs s'étoient ſauvés.

La belle juive pâlit à cette nouvelle ; mais s'étant approchée d'une girandole ſans qu'on l'obſervât, elle tira de ſa poche le livre des ſecrets, & y ayant regardé, elle vint reprendre ſa place, en diſant à moitié haut : *ils attraperont le Derviche ; il ne faut pas s'en inquiéter.* Pour Haſſan, il ne put s'empêcher de s'écrier : nous ſommes bien malheureux ! quand la fortune ſemble nous venir joindre par un côté, elle s'enfuit par l'autre.

Un des pages du Baſſa qu'il chériſſoit extrêmement, ne put s'empêcher de rire de cette réflexion. Seigneur, dit-il, que vous

importent ces trois hommes ? N'aimez-vous pas mieux ces deux jeunes perſonnes que tous les juifs du monde ? Cette fortune nous eſt venue en danſant, l'autre s'en va avec des béquilles ; elle ne s'enfuira pas bien loin.

Le Baſſa, choqué de cette liberté, ordonna au page de ſe retirer & de ne plus paroître en ſa préſence. Je vous obéis, Seigneur, dit le page ; mais dans peu de temps je reviendrai en ſi bonne compagnie que vous me verrez avec plaiſir. Le page ſortit à ces mots, ſans que l'on comprît ce qu'il vouloit dire.

Les difficultés augmentoient le déſir que l'on avoit de ſavoir ſi les deux belles inconnues poſſédoient les taliſmans des deux filles du gouverneur d'Alexandrie. Néangir leur demanda ſi elles voudroient finir l'infortune de deux perſonnes adorables. Vous voyez (leur dit-il en montrant ſes deux frères & lui) trois jeunes gens enflammés de la paſſion la plus forte. Mais deux de ces objets que nous aimons endurent la plus cruelle peine, & ſont privés de leurs attraits. S'il ne dépendoit que de vous, voudriez-vous leur rendre leurs charmes & leur liberté ?

A ces paroles les deux inconnues semblèrent s'animer de la plus vive colère. Quoi ! nous, (dit l'une d'elles avec une espèce d'emportement) nous finirions les malheurs de quelques amans ! Non, ne l'espérez pas : nous ne sommes point vos esclaves, & vous ne pouvez pas nous y forcer. Après que l'amour a été assez cruel pour nous priver des objets de notre tendresse, que tout l'univers éprouve la même infortune. Oui, ma chère sœur (ajouta-t-elle en s'adressant à sa compagne) quoique ma tête soit devenue légère, je n'oublierai pas nos sermens ; si nous en avons le pouvoir, tous ceux que l'amour voudroit favoriser seront aussi malheureux que nous l'avons été.

Chacun fut extrêmement surpris de ce discours, & on pria l'inconnue d'expliquer quel avoit été son malheur, & par quel accident sa tête étoit devenue légère. Après avoir fait signe à sa compagne, comme pour lui demander permission de parler ; elle commença ainsi son histoire.

Je me nomme *Dély*, & ma sœur que vous voyez s'appelle *Tézile*. Nous sommes toutes deux nées en Circassie. Nos parens ne sont pas d'une condition distinguée, &

ſont ſans aucune fortune. Ayant vu en nous, dès notre enfance, quelques traits de beauté, ils nous deſtinèrent à entrer dans le ſérrail du ſouverain des fidèles croyans. Dans ce deſſein on nous inſtruiſit de tous les arts qui peuvent plaire. Je puis dire que dès notre plus tendre jeuneſſe nous excellions à jouer de toutes ſortes d'inſtrumens, à chanter & ſurtout à la danſe.

C'étoit avec un regret extrême que ceux à qui nous devions le jour ſe privoient de nous : notre caractère qui étoit d'une gaîté extraordinaire, que nous avons conſervée malgré nos malheurs, les charmoit. Fortune barbare (diſoit quelquefois notre père) faut-il que vous nous forciez à quitter ces deux enfans, & à les ſacrifier à un ſouverain qui n'en connoîtra pas le prix auſſi bien que nous ? Non, mes chers enfans, ajoutoit-il en nous embraſſant, l'amour qu'il pourra reſſentir pour vous n'égalera jamais notre tendreſſe.

Cependant ceux qui venoient chercher les Odaliſques du ſerrail étoient déjà arrivés. Ils avoient été frappés de notre beauté, & nous regardoient comme les plus dignes d'être offertes à leur ſouverain, lorſqu'un ſoir nous vîmes entrer dans notre demeure

deux jeunes hommes d'une figure charmante. L'un paroiſſoit avoir vingt ans ; ſes cheveux étoient noirs, ſes yeux extrêmement vifs, & ſon viſage étoit animé des plus belles couleurs. L'autre, qui paroiſſoit au plus de quinze ans, étoit blond, avoit les yeux bleus, le teint d'une blancheur extrême, mêlé du plus bel incarnat du monde : enfin il avoit autant de charmes que pourroit en avoir la plus belle fille.

Ils ſe préſentèrent d'un air timide, & feignirent de s'être égarés. Ils dirent que la nuit qui les avoit ſurpris les avoit obligés de ſe réfugier dans notre maiſon. Nos parens tremblèrent d'abord dans la crainte que nos conducteurs ne fuſſent irrités de ce que deux hommes avoient paru devant nous. Cependant ma mère, charmée de leur air, & touchée de la ſituation où ils paroiſſoient, conſentit à leur donner retraite.

Si la vue de ces deux jeunes étrangers avoit touché nos parens, nous avouerons que nous en fûmes enchantées. On devoit nous emmener le lendemain, & notre départ qui nous plaiſoit auparavant, dans l'eſpérance de parvenir au rang des ſultanes, parut à nos yeux dans ce moment le plus

effroyable ſupplice : nos ſoupirs s'échappoient malgré nous, & l'amour le plus violent étoit déjà entré dans notre cœur.

La nuit vint : j'étois couchée auprès de Tézile. Entièrement occupées de ces jeunes étrangers, nous n'avions pu nous endormir ; j'entendis parler bas à mon oreille : je penſai m'écrier ; mais le jour qui commençoit à naître me fit voir le plus jeune des deux étrangers, qui étoit aſſis près de moi, tandis que ſon compagnon étoit auprès de Tézile.

Ne faites pas de bruit, belle Dély (me dit le jeune homme en me prenant la main) ne perdez pas un prince qui ne connoît l'amour que depuis deux jours, & qui ne le connoît que par vous.

Comme dès notre enfance on nous avoit deſtinées au ſultan, je n'avois jamais apperçu d'homme que mon père ; je demeurai muette d'étonnement & de crainte. Le jeune homme me baiſa tendrement la main, que je n'eus pas la force de retirer d'entre les ſiennes. Il m'apprit qu'il ſe nommoit *le prince Délicat*, & qu'il étoit le fils du roi de l'*île de Marbre Noir*, ſituée au milieu de la mer noire ; que cette isle inconnue juſqu'alors à l'Europe & à l'Aſie,

qui avoit donné à ce grand lac le nom de *mer de Marmora*. Il me dit que le jeune homme qui l'accompagnoit étoit un des plus riches ſeigneurs de ce pays-là, & qu'il poſſédoit des ſecrets qui le mettoient au-deſſus des rois. Le prince Délicat ajouta qu'il s'étoit ſauvé du royaume de ſon père, parce qu'on vouloit le marier avec une princeſſe de ſes parentes, ſpirituelle, jeune & d'une beauté ſans égale, mais qui avoit un œil un tant ſoit peu moins grand que l'autre.

Vous ne ſauriez croire, meſſeigneurs, combien je fus flatée de la conquête que j'avois faite ; la délicateſſe de mon amant me charma plus que ſon rang & ſa naiſſance. Je tournai languiſſamment mes yeux vers lui pour qu'il vît que je les avois parfaitement égaux : à ce regard, il penſa perdre la raiſon. Je vis ſes yeux s'égarer : prêt à tomber de foibleſſe, il ſe pencha ſur l'eſtrade où j'étois couchée : je penſai mourir de frayeur qu'il ne s'évanouît. Je n'étois couverte que d'une peau de tigre que mon père avoit tué à la chaſſe, & dont il m'avoit fait préſent : le déſordre où j'étois ne me permettoit pas de me lever. Tézile mit une robe, & vint à ſon ſecours avec Thélamir.

Lorſqu'il revint à lui, l'état où je me trouvai valoit plus que le plus tendre aveu que j'aurois pu faire ; je m'étois levée à moitié pour ſoutenir ſa tête, qui étoit tombée ſur mon ſein ; & ma ſœur, tremblant que l'on ne nous ſurprît en cet état, eût de la peine à l'arracher d'entre mes bras.

Nous reprîmes bientôt notre raiſon, mais elle ne revint que pour nous alarmer. Qu'allons-nous devenir, lui dis-je en ſoupirant ? C'eſt aujourd'hui même que nous devons partir ma ſœur & moi pour Conſtantinople ; vous ſavez à qui nous ſommes deſtinées : nous ne nous ſommes vus que pour un moment ; nous ne nous ſommes aimés que pour être ſéparés à jamais l'un de l'autre.

Eſpérons mieux, dit Thélamir : nous vous ſuivrons ; & la diſtance qu'il y a d'ici juſqu'au ſéjour où l'on veut vous conduire, eſt aſſez grande pour que nous ayions le temps de prévenir le malheur qui nous menace. Si pendant votre route, vos conducteurs ne me permettent pas de vous voir, je trouverai des moyens pour que le prince Délicat puiſſe vous entretenir de ſa paſſion, & pour parler de mon amour à l'adorable Tézile.

J'allois lui demander quels étoient les moyens dont il parloit, lorſque nous entendîmes du bruit; nos deux jeunes amans n'eurent que le temps de nous baiſer la main, & ſe ſauvèrent.

C'étoient nos conducteurs qui venoient nous chercher. Après avoir embraſſé nos parens pour la dernière fois, nous trouvâmes une caravane compoſée de pluſieurs chameaux qui portoient chacun deux grandes loges de bois à leurs côtés (1). On nous fit entrer ma ſœur & moi dans une de ces loges, où l'on voyoit le jour par une fenêtre qui étoit au haut, & où l'on pouvoit s'aſſeoir & ſe coucher commodément.

Nous marchâmes pendant quelques jours, triſtes & inquiètes de ſavoir ce que nos amans étoient devenus. Je parlois ſans-ceſſe à ma ſœur du prince Délicat, & elle ne m'entretenoit que de ſon cher Thélamir. Enfin, un matin je vis par la fenêtre qui étoit au-deſſus de notre loge, une jeune perſonne avec des habits ſemblables aux

---

(1) C'eſt la façon de faire voyager les femmes dans ces pays. Il y a une loge attachée à chaque côté du bât d'un chameau. Cette loge eſt meublée, & on donne à celles qui y ſont enfermées tout ce qui leur eſt néceſſaire.

vôtres, qui m'appela par mon nom. Je me levai avec transport, & je reconnus le prince Délicat qui étoit ainsi déguisé. Il m'apprit que Thélamir l'avoit habillé de cette manière, & qu'il avoit supposé être un marchand d'esclaves, qui en avoit une d'une beauté parfaite dont il vouloit faire présent au sultan. Thélamir (nous dit le prince) a loué une caisse sur le même chameau où l'on vous a mise, & m'y a enfermé; je suis venu à bout de lever le toît de ma loge, & je suis monté jusqu'à votre fenêtre par-dessus le bât du chameau.

Nous fûmes enchantées de ce stratagême: mais notre conversation ne put pas durer long-temps: nous entendîmes nos conducteurs qui accouroient en criant, parce que Délicat ne faisant plus le contrepoids dans sa cabane, tout l'équipage alloit tomber de notre côté. Il rentra dans sa loge dont il remit la couverture, & tout fut appaisé.

Thélamir, qui s'étoit associé avec les marchands qui nous conduisoient, n'osoit entrer dans la cabane de son esclave prétendu, de peur de se rendre suspect, & il ne pouvoit nous parler; mais le jeune prince exprimoit à ma sœur les tendres sentimens de son ami, d'une manière si touchante,

que fon amour pour lui s'augmentoit tous les jours.

Ce n'étoit pas affez de nous voir & de nous parler ; nous approchions de Conftantinople : il s'agiffoit de fortir de l'efpèce d'efclavage où nous étions. Un jour Délicat nous apprit que Thélamir avoit trouvé fur le chemin un bon Derviche à qui il avoit fait croire que nous étions fes fœurs qu'on lui enlevoit malgré lui, & qu'il avoit demandé un afyle pour nous, en cas qu'il pût nous arracher des mains de nos raviffeurs ; que le Derviche y avoit confenti ; qu'ainfi, lorfque le foir nos conducteurs feroient endormis, nous n'aurions qu'à fortir par le toît de notre cabane & venir avec lui.

En effet, avec l'aide de mon amant, nous levâmes le haut de la caiffe où nous étions, & au commencement de la nuit Thélamir ouvrit celle de Délicat dans laquelle nous étions defcendues : nous fortîmes & laifsâmes le chameau ; & ceux qui le conduifoient, achever leur voyage.

Thélamir nous fervit de guide. Nous retournâmes fur nos pas, & après avoir marché quelque temps par des chemins inconnus à tout le monde, nous arrivâmes à la retraite du Derviche dont Délicat nous

avoit

avoit parlé ; il nous attendoit : Thélamir lui avoit donné de l'argent. Nous trouvâmes un grand repas préparé. Nous nous dédommageâmes de l'ennui que nous avions souffert sur le chameau : nous ressentions le plaisir d'être réunis dans un endroit qui n'étoit pas somptueux, mais il étoit ignoré de tout l'univers.

Thélamir qui n'avoit pas vu Tézile depuis le temps que nous étions parties, étoit le plus empressé. Pour moi, je me livrai à toute ma gaîté. Je remarquai que le bon Derviche se prenoit d'amour pour ma sœur & pour moi ; je l'engageai à boire du vin & des liqueurs, afin de l'enflammer encore. Tézile chanta quelques chansons qui pensèrent le mettre hors de lui, & je lui fis, pour me réjouir, des caresses dont mon cher Délicat ne put s'empêcher de me faire de tendres reproches.

Nous passâmes la nuit dans ces plaisirs ; & le lendemain le Derviche enchanté de nous, nous fit présent d'un eunuque pour nous servir, & nous dit qu'il vouloit nous rendre les plus belles personnes de l'univers. Allons ensemble, nous dit-il, dans un Caravansérail qui n'est pas éloigné d'ici, vous y trouverez deux juifs qui possédent des

tréſors ineſtimables qu'ils ont volés, ſongez à vous en emparer.

Thélamir nous conſeilla de profiter de ſes avis; & nous allâmes dans le Caravanſérail où le Derviche nous conduiſit. Nous y trouvâmes quelques marchands qui s'y étoient retirés: nous fûmes bien reçus, & nous nous mîmes à table avec eux.

Nous ne fûmes pas longtemps ſans voir paroître les deux hommes que le Derviche nous avoit dépeints. Ma ſœur en fit placer un à côté d'elle, & je fis mettre ſon compagnon auprès de moi.

Le Derviche nous avoit dit, ſans que nous puſſions ſavoir ce que cela ſignifioit, que *leur frère avoit danſé*; nous les fîmes danſer auſſi: ils peuvent ſe vanter de s'être bien divertis ce jour-là; nous les mîmes en tel état que nous leur emportâmes facilement tout ce qu'ils avoient, & nous les abandonnâmes à leur deſtin.

Lorſque nous les eûmes quittés, Tézile ſembla au prince, à Thélamir & à moi cent fois plus belle qu'elle n'étoit auparavant, & je parus de même à leurs yeux. Thélamir qui connoiſſoit mille ſecrets, nous félicita ſur le tréſor que nous avions acquis, ſans nous dire quel il étoit.

Siroco, en cet endroit, dit tout bas au Baſſa, il n'en faut point douter, elles ont les taliſmans de beauté que les juifs avoient pris à mes deux filles: le Baſſa lui fit ſigne qu'il en étoit perſuadé ; mais il ne voulut pas interrompre Dély.

Quoique Délicat, continua-t-elle, fût plus charmé que jamais de mes appas, il déſaprouvoit l'entrepriſe que nous avions faite ; il ne voulut plus retourner chez le Derviche, & nous fit embarquer pour l'isle de Marbre Noir.

Il n'eſt pas étonnant que cette isle ſoit inconnue à tout l'univers ; les rochers plus noirs que du jais dont elle eſt entourée, répandent aux environs une obſcurité effrayante, qui ne permet pas d'y aborder : nos matelots ne ſe connoiſſoient plus ; & quoique nous en euſſions été prévenues, nous fûmes épouvantées nous-mêmes de la nuit où nous nous trouvions ; cependant Thélamir guida notre pilote, & nous arrivâmes ſans danger.

A notre abord, nous trouvâmes un pays charmánt. Le jour le plus pur faiſoit briller la verdure ; les arbres les plus beaux, & que l'on ne voit dans aucun autre endroit du monde, élevoient leur cime à perte de

vue ; les ruiſſeaux dont l'eau s'étoit filtrée au travers des marbres, rouloient leurs ondes plus claires que cryſtal ſur un gravier de mille couleurs différentes.

Les habitans reconnurent leur prince, qui avoit repris ſes habits d'homme, & vinrent en foule au-devant de nous ; mais ils nous apprirent que le roi étoit plus irrité que jamais contre ſon fils Délicat, de ce qu'il ne vouloit pas épouſer la princeſſe Okimpare (c'étoit le nom de ſa couſine), & de ce qu'il s'étoit échappé ſans permiſſion. On ne lui conſeilla pas d'aller à la capitale de l'empire, de peur qu'il n'éprouvât toute l'indignation de ſon père.

Ce n'étoit point l'ambition qui me guidoit ; j'aimois mon cher prince pour lui-même ; j'aurois cependant été ravie d'être dans une cour que je me figurois brillante, & de m'y voir en état de dominer. Nous ſuivîmes les avis les plus ſages, & nous nous retirâmes dans un château que Thélamir avoit dans un endroit écarté au milieu d'une vaſte forêt.

Ce palais pouvoit s'appeler un ſéjour enchanté, il étoit bâti d'un marbre ſi poli, que les fleurs des jardins, les fontaines & les autres objets dont il étoit environné,

paroiſſoient dans les murs comme dans un miroir. Les appartemens étoient d'une étendue immenſe & parés des meubles les plus précieux. Il y avoit ſur-tout un petit appartement meublé de taffetas jaune & argent que je me deſtinai, parce que comme j'ai les cheveux noirs, il me convenoit à ravir. Nous avions ma ſœur & moi pluſieurs femmes des plus belles qui nous ſervoient, & nous changions de robes tous les jours. Rien n'étoit comparable à notre félicité : hélas ! que n'a-t-elle été plus durable ?

Toute mon ame étoit à mon cher Délicat qui de ſon côté m'aimoit à la folie. Mais ma ſœur qui le flattoit auſſi (non-ſeulement parce qu'il devoit être roi) donnoit ſouvent des jalouſies affreuſes à Thélamir. Nos plus beaux jours étoient troublés par des explications pleines de tendres reproches, dont cependant les larmes de Tézile triomphoient toujours.

Au milieu des plaiſirs dont nous jouiſſions, nous apprîmes que le roi étoit dangereuſement malade. Je conſeillai à mon cher prince d'aller à la cour pour ſavoir ſi cette nouvelle étoit vraie, & afin de ſe montrer aux ſénateurs & aux premiers ſeigneurs de l'empire. Il réſiſta longtemps à

ma prière; il sembloit qu'il prévît le malheur qui devoit nous arriver: enfin Tézile, qui lui en parla un matin en présence de Thélamir, le persuada; mais comme son amour pour moi l'occupoit plus qu'une couronne, il nous promit qu'il seroit de retour avant la nuit.

Le jour finit cependant sans que nous le vissions arriver. Tézile qui étoit la cause de son départ, marquoit des inquiétudes qui paroissoient trop tendres au jaloux Thélamir. A mon égard, je ne puis exprimer quelle étoit mon agitation. Je me levai au milieu de nuit; & dans l'espérance de le trouver, j'allai seule sur le chemin que je lui avois vu prendre au travers de la forêt. Mon pressentiment ne m'avoit point trompée; j'entendis du bruit, c'étoit mon cher prince: il descendit de cheval dès qu'il me reconnut, & nous nous assîmes sur le gazon pour nous faire part de nos mutuelles alarmes.

Nous ne parlâmes point de son voyage; le plaisir d'être réunis nous occupoit entièrement. *Cher prince* (lui disois je, & ces paroles doivent bien m'être demeurées dans la tête) *c'est vous seul que j'adore: Ah! que ma sœur n'aime pas si tendrement que*

moi! Mon cher Délicat étoit transporté de plaisir. Sa tête étoit presque collée à la mienne, & il me répondit: *Quelle est l'ardeur dont je vous aime; non, l'amour de Thélamir n'égalera jamais celui que je ressens pour vous!*

A peine Délicat eut-il prononcé ces paroles, que j'entendis du bruit derrière nous; nous n'eûmes pas le temps de nous retourner, &, d'un même coup de sabre, on nous abattit à tous deux la tête; elles roulèrent sur l'herbe à quelques pas de nous.

De par Mahomet (dit Siroco) vous le méritiez: pourquoi vous servir des lieux communs pour exprimer votre amour? Qu'est-ce que signifie *que je vous adore, les autres n'aiment pas comme moi*? Si vous eussiez dit des choses plus recherchées, cet accident ne vous seroit pas arrivé. Que voulez-vous, dit Tézile qui prit le parti de sa sœur, quand le cœur est bien épris, l'esprit ne se donne pas la peine de chercher ce que l'on veut dire? Il faut avouer, seigneur, dit Dély, que vous êtes injuste: si on coupoit la tête à tous les diseurs de rien, il n'y auroit plus de sûreté dans le monde.

Pour achever, poursuivit la jeune Cir-

caſſienne, dès qu'on nous eut abattu la tête, j'entendis la voix de Thélamir en colère, qui nous diſoit : *Parjures, répondez-moi ; je vous en donne encore le pouvoir pendant quelques momens. Infidèlle Tézile, perfide Délicat, ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je m'apperçois que vous vous aimez : quel ſujet vous ai-je donné de me trahir ?*

Je vis à ce diſcours que Thélamir s'étoit trompé, & qu'il m'avoit pris pour ma ſœur. Hélas ! lui répondit ma tête avec une voix foible, je ne ſuis point Tézile, je ſuis la malheureuſe Dély que vous privez du jour auſſi bien que votre ami. Thélamir ſembla faire réflexion ſur ſon erreur : je puis vous rendre la vie, reprit-il d'un ton plus modéré ; banniſſez vos alarmes. Auſſi-tôt il chercha la tête du prince, qui ne faiſoit que pouſſer quelques ſoupirs ; il nous mit à chacun une paſtille magique dans la bouche, & nous replaça la tête ſur le cou. La vertu des paſtilles étoit merveilleuſe, nos têtes reprirent parfaitement ſans qu'il reſtât aucune marque qu'elles euſſent été coupées ; mais comme Thélamir n'y voyoit goutte, il avoit mis ma tête ſur le corps de Délicat, & avoit placé celle du prince ſur mon cou.

Nous nous levâmes aussitôt, & nous fûmes étourdis des différentes idées qui s'élevoient de notre cœur à notre tête ; nous portâmes nos mains à notre front ; celle du prince n'étoient point accoutumées à trouver une coëffure de femme, ni les miennes à sentir un turban, nous ne pouvions comprendre ce que nous étions devenus.

Nous vîmes paroître dans ce moment Tézile, suivie de plusieurs esclaves qui portoient des fleurs : elle avoit entendu sortir Thélamir, & elle avoit été alarmée de ne plus me trouver dans mon appartement ; elle venoit nous chercher. Dès que la lumière parut, quelle fut ma surprise de voir ma tête sur un autre corps que le mien ! Ma sœur qui s'étoit approchée de nous, crut d'abord que j'avois troqué d'habillement avec Délicat ; mais ma robe s'étant ouverte dans ce désordre ; ma gorge qui paroissoit l'assuroit du contraire.

Comme chacun aime sa personne plus que toute autre, nous ne pûmes d'abord nous empêcher de marquer un peu d'humeur à Thélamir. Cependant Délicat m'aimoit avec des sentimens si tendres, qu'après un peu de réflexion, il se félicita de l'échange qui s'étoit fait. J'ai toujours, (me dit-il)

le même cœur brûlant d'amour pour vous, belle Dély, & je ſuis en poſſeſſion de votre tête ; mon bonheur eſt parfait.

Thélamir, confus de toutes ſes erreurs, nous dit qu'il avoit encore deux paſtilles magiques ſemblables à celles dont nous avions éprouvé la vertu, & il nous propoſa de recommencer l'opération. Tout bien examiné nous ne voulûmes pas y conſentir. Puiſque vous refuſez mes offres, nous dit-il, ne m'accuſez donc plus de rien, & que vos plaintes finiſſent : prenez chacun cette paſtille magique, ajouta-t-il en nous les préſentant, s'il arrive que vous ſoyez décapités quelque jour, vous vous en ſervirez, & chacun reprendra ce qui lui appartient. Nous acceptâmes ſon préſent, & nous retournâmes tous enſemble au château.

Quand nous fûmes rentrés, nous nous trouvâmes dans un grand embarras. Ma tête, ſans penſer, conduiſoit le corps du prince dans mon appartement jaune & argent. Mes femmes ne voulurent pas lui en permettre l'entrée, & me dirent qu'il n'y avoit plus rien qui fût à mon uſage ; on me conduiſit dans l'appartement de Délicat.

Lorſqu'on me deshabilla pour me mettre au lit, je penſai mourir de ſurpriſe de voir

tant d'hommes autour de moi : mes yeux n'étoient point accoutumés aux objets différens qu'ils voyoient ; tout cela m'éblouissoit & passoit mon imagination. Je me figurois que la tête de Délicat, qui étoit alors sur mon corps dans mon appartement, étoit aussi étonnée que la mienne, & j'étois bien curieuse d'en savoir des nouvelles : parmi toutes ces différentes idées, je ne dormis pas d'un sommeil bien tranquille.

Que vous devez (dit Zambac) avoir eu de plaisir ! Vous pouvez dire que vous avez bien connu le cœur de votre amant, puisque votre esprit étoit à portée de l'examiner de si près. Dites-moi, je vous prie, s'il vous aimoit d'un amour véritable ? Vous seriez bien en état de faire des *dissertations sur le cœur & l'esprit*. Vous avez eu le cœur d'un homme & la tête d'une femme : cela est admirable.

Ces dissertations, répondit Dély, pourroient fort bien vous ennuyer ; tout ce que j'ai pu remarquer ; c'est que l'amour des hommes est dans le cœur, & celui des femmes est avec la vanité, le caprice & les autres passions, dans la tête, où l'imagination agit plus que le sentiment. Ah ! dit Zambac, il n'y a que dans l'isle de

Marbre Noir où cela ſoit comme vous le dites ; dans tout le reſte du monde, c'eſt le cœur ſeul qui agit chez les femmes. Paſſons ſur ces réflexions, reprit Dély : elles nous conduiroient trop loin.

Le lendemain, continua-t-elle, nous nous regardâmes au miroir, & comme il n'eſt rien qui ne devienne familier, nous ne fûmes plus étonnés de nous trouver comme nous étions. Nous n'eûmes qu'à troquer de coëffure. Je devins une jolie blonde (car je vous ai dit que mon cher Délicat avoit le viſage auſſi aimable que la plus belle fille) & le prince étoit devenu brun, ayant les traits que vous voyez, & que j'ai repris depuis ; dès le jour même, tout le monde dans le palais fut accoutumé à notre métamorphoſe.

Quelque-temps après, nous apprîmes la mort du roi de l'isle de Marbre Noir. La tête du prince Délicat qui avoit été autrefois la mienne, étoit pleine d'ambition : il voulut aller à la capitale de l'empire pour ſe faire proclamer Roi : mais notre embarras fut extrême, il n'étoit pas poſſible que l'on reconnût l'un de nous pour héritier du ſceptre : c'étoit une fille qui avoit les traits du prince, & le prince étoit mécon-

noiſſable avec un autre viſage que celui qu'on lui avoit toujours vu : de raconter aux ſénateurs & aux premiers ſeigneurs de l'empire notre aventure, ils n'y auroient jamais ajouté foi : nous avions eu bien de la peine à la croire nous-mêmes, quoiqu'elle nous fût arrivée. Cependant ma tête l'emporta, & nous allâmes mon amant & moi nous préſenter aux états aſſemblés.

Nous trouvâmes que le roi lui même, quand il s'étoit vu près de mourir, avoit proſcrit ſon fils, & placé ſur le trône la princeſſe Okimpare. La plupart des grands du royaume & des ſénateurs déclaroient ouvertement qu'ils lui auroient préféré le fils du défunt roi, s'ils avoient pu le connoître, mais on ne le pouvoit voir ni en Délicat ni en moi. On nous regarda comme des impoſteurs ; nous fûmes enfermés dans une tour du palais, & la nouvelle reine nous fit faire notre procès.

Peu de jours après notre empriſonnement, Tezile & Thélamir qui nous avoient ſuivis, vinrent nous annoncer que nous étions jugés. Ils nous dirent qu'ils avoient été dans une inquiétude mortelle ſur le genre du ſupplice que l'on nous deſtinoit ; mais que, par un bonheur inoui, nous

étions condamnés à avoir la tête tranchée.

Je dis franchement à ma sœur que je ne voyois rien là de trop réjouissant. Quoi! me dit Thélamir, ne concevez-vous pas que dès qu'on vous aura coupé la tête je ferai usage des pastilles magiques que je vous ai données, & que... Il n'eut pas le temps d'achever; Okimpare avoit donné des ordres précis; l'échafaud étoit dressé; on nous conduisit dans la grande place où étoit le palais où les principaux de l'empire & les peuples étoient assemblés.

Le bourreau fit d'abord sauter ma tête de dessus les épaules du prince; dans l'instant ma sœur & Thélamir volèrent sur l'échafaud; ce dernier se saisit du coutelas & coupa la tête de Délicat que j'avois. Ma sœur mit une des pastilles magiques dans ma bouche, & remit sur mon col ma tête naturelle: elle reprit au mieux; Thélamir en fit autant à mon amant, & dit à haute voix, en la présentant au bord de l'échafaud: *Sénateurs, & vous peuples, reconnoissez le prince Délicat, le fils de votre roi & votre légitime souverain.* Les sénateurs & les peuples jetèrent des cris de joie, & tout le monde reconnut Délicat pour son maître. Okimpare, qui étoit sur un balcon

du palais, s'évanouit de déſeſpoir, & fut emportée chez elle.

Je courus à mon cher prince pour l'embraſſer, mais, hélas! je m'apperçus que ſon viſage pâliſſoit; je vis ſes yeux qui perdoient leur éclat & qui ſe couvroient d'un nuage. Ah! me dit-il, d'une voix preſqu'éteinte, je me meurs, ma chère Dély; mais je meurs roi & fidèle; je vis dans ce moment qu'une artère de ſon cou n'avoit pas bien repris, & que le ſang de mon cher prince couloit ſous ſa robe; le malheureux Délicat ne put ſe ſoutenir plus long-temps, il tomba à nos pieds & il expira.

Tranſporté de fureur, d'amour & de déſeſpoir, je pris le coutelas qui étoit tombé ſur l'échaffaud. Thélamir voulut me ſaiſir la main dans la crainte que je ne me perçaſſe; je le punis lui-même d'avoir mal remis la tête à mon cher prince, & de nous l'avoir coupée dans la forêt; je le frappai au milieu du cœur; il tomba mort auprès de mon amant.

Chacun donnoit toute ſon attention à une hiſtoire auſſi ſurprenante, lorſque l'on s'apperçut que Dély ne pouvoit plus pourſuivre, & que ſon viſage ſe couvroit d'une

pâleur mortelle ; Tézile étoit tombée ſur les couſſins où elle s'étoit aſſiſe : le ſouvenir du malheur funeſte que Dély racontoit avoit ſi fort touché les deux ſœurs, qu'elles étoient évanouïes. Zambac ordonna à ſes femmes d'employer tous leurs ſoins à les ſoulager, & les fit emporter dans un appartement proche du ſien.

On fit diverſes réflexions ſur l'hiſtoire que Dély venoit de raconter. Ibrahim qui étoit accoutumé à chercher, & qui n'avoit autre choſe dans l'eſprit, dit que tandis que les deux jeunes Circaſſiennes étoient évanouïes, on devroit voir ſi elles n'avoient point ſur elles les taliſmans des deux filles de Siroco. Le Baſſa lui reprocha cette penſée, qui en effet n'étoit pas bien régulière. Quoi ! mon fils, lui dit-il, mépriſez-vous ainſi les droits de l'hoſpitalité ? Ces deux belles filles nous ont fort bien dit qu'elles n'étoient point nos eſclaves, & que nous ne devions rien obtenir d'elles que de leur gré ; attendons juſqu'à demain, nous trouverons peut-être le moyen de les intéreſſer en notre faveur. Ces deux belles perſonnes, dit Zélide, ont fort bien penſé quand elles ont fait ſerment de ne contribuer au bonheur d'aucun amant ; ſi j'étois ſéparée de

mon cher Haſſan ; je voudrois que tout le monde partageât mon malheur. Haſſan qui étoit à ſes pieds, jeta ſur elle un regard qui peignoit la tendreſſe.

Cependant minuit approchoit. Néangir qui étoit placé auprès de la belle juive, lui montroit le portrait de la charmante Argentine, & entendoit avec un plaiſir extrême, qu'elle étoit plus belle encore qu'on ne l'avoit dépeinte. Toute la compagnie étoit dans l'attente des deux montres qui devoient venir trouver Sumi. Le Baſſa avoit ordonné que toutes les portes fuſſent ouvertes pour que rien ne les empêchât d'entrer dans le palais ; mais on trembloit en même temps que celui qui les avoit achetées le matin, ne les eût montées par haſard, & qu'elles ne revinſſent pas cette nuit, lorſqu'on vit entrer le jeune page que le Baſſa avoit banni ce ſoir-là de ſa préſence. Le Baſſa le regarda avec colère. Azémi, lui dit-il, (c'étoit le nom du jeune page) eſt-ce ainſi que vous obéiſſez à mes ordres ? Ne vous avois-je pas défendu de paroître devant moi ?

Seigneur, répondit modeſtement Azémi, j'étois en-dehors auprès de cette porte, d'où j'ai entendu le recit des deux belles dan-

ſeuſes ; je vois que vous aimez les hiſtoires ; je viens vous en raconter une qui ne ſera pas ſi longue ; mais qui vous intéreſſera beaucoup davantage. Ayez la bonté de l'écouter, & ſi elle ne vous plaît pas, faites-moi punir ſévèrement. Je le veux, dit le Baſſa ; prends bien garde à ce que tu vas dire.

Mon ſouverain ſeigneur, reprit Azémi ; je me promenois ce matin dans la ville. J'ai vu un homme qui marchoit à côté de moi, ſuivi d'un eſclave de bonne mine. Cet homme eſt entré chez un boulanger où il s'eſt fait donner du meilleur pain, dont il a chargé ſon eſclave. Il eſt entré enſuite chez un marchand de fruits. Il acheté les plus excellens qu'il a pu trouver, qu'il a donnés de même à celui qui l'accompagnoit. Nous avons paſſé dans le marché où il a pris le meilleur gibier, & de toutes ſortes d'épiceries pour l'aſſaiſonner, qu'il a encore données à celui qui portoit les autres proviſions. . . . Ah ! ſur mon ame, dit Siroco, Azémi aura cinq cent coups de bâtons ſous la plante des pieds ; ſon récit n'eſt point intéreſſant. Attendez quelque moment, dit le jeune page ; on ne peut juger des choſes que quand on en a vu la fin.

L'inconnu, continua le Page, a dit ensuite à ſon eſclave; portez tout cela à la maiſon, & que le ſouper ſoit prêt ce ſoir à minuit; j'aurai compagnie; mais nous n'avons qu'une heure à demeurer à table. L'eſclave l'a quitté pour exécuter ſes ordres.

J'ai encore ſuivi de loin cet inconnu, & je l'ai vu acheter une montre qui m'a paru d'argent, qu'il a miſe dans ſa manche & qu'il a emportée; & à quelques pas de là, je l'ai vu ramaſſer une montre d'or qu'il a trouvée à ſes pieds. J'ai couru à lui, & j'en ai retenu ma part; il m'a dit que cela étoit juſte, il m'a conduit dans ſa maiſon pour partager; là il m'a donné quatre cent ſequins pour la moitié du bijou qu'il avoit trouvé en ma préſence, & m'a congédié.

Je me ſuis rendu enſuite à mon devoir; & je vous ai accompagné, ſeigneur, quand vous êtes entré chez le cadi. J'ai entendu par l'hiſtoire des trois juifs de quelle importance étoient les deux montres que j'avois laiſſées à celui qui m'avoit donné les quatre cent ſequins. J'ai couru chez lui; il étoit ſorti, je n'ai trouvé que ſon eſclave qui m'avoit vu avec lui quelques momens auparavant, & qui m'a pris pour un de ſes

amis. J'ai dit que j'avois oublié de dire quelque chose d'important à son maître; il m'a fait entrer pour attendre qu'il fût revenu. J'ai vu les deux montres sur une table, j'ai mis à la place de la montre d'or, les quatre cent sequins qu'il m'avoit donnés, & à la place de la montre d'argent, trois sultanins que je savois qu'elle lui avoit coûté; & j'ai écrit sur un papier que j'ai laissé sur la même table; puisque vous avez parlé de souper à minuit, vous connoissez les deux montres. Vous savez qu'elles ne restent jamais à celui qui les achète ou qui les trouve; il est bien heureux quand il peut avoir son argent. J'ai emporté les deux montres, & dans le moment je viens de les monter: Aurore & Argentine sont à l'heure que je vous parle, enfermées à double tour dans ma chambre.

A ces mots, Siroco transporté de joie, se jeta au cou d'Azémi; & tout le monde pensa l'étouffer à force de l'embrasser. Néangir plus ardent que les autres vouloit aller trouver sa chère Argentine, & enfoncer la porte d'Azémi, sans savoir où étoit sa chambre. Monseigneur, dit le page, attendez un moment; je vais satisfaire votre impatience.

Il sortit en effet, & revint dans le même instant, en conduisant par la main la belle Aurore & la charmante Argentine. Zelide courut à elles pour les embrasser, & Siroco ne put retenir les larmes que lui arracha le plaisir de revoir deux filles si charmantes qu'il avoit perdues depuis si longtemps. Zambac les fit placer auprès d'elle, & ne pouvoit se lasser d'admirer leur beauté. Néangir trouvoit sa chère Argentine mille fois plus adorable qu'elle ne lui avoit paru dans le portrait que Siroco lui avoit donné.

Tandis que tout le monde étoit dans l'admiration des deux charmantes sœurs, Ibrahim s'approcha de la belle Aurore, & se jetant à ses genoux, il chercha dans les plis de sa robe; dans le cinquième pli, il trouva le grain de corail qu'il avoit perdu. Il fut comblé de joie à cette vue: il l'enfila promptement avec les quatre-vingt-dix-huit grains qui lui restoient, & dit avec transport: *le tesbuch est complet, je ne chercherai plus.*

Hassan à ces mots ne put dissimuler sa tristesse! Et moi, dit-il en soupirant, je dois pleurer encore; & je serai seul malheureux: c'étoit du moins une consolation pour moi, mon cher frère, de vous voir

courir dans notre chambre, tandis que j'étois plongé dans la plus vive douleur. On tâcha de consoler Hassan, en lui représentant que l'on ne pourroit pas manquer le Derviche qui avoit emporté le sac de taffetas couleur de rose.

Comme Néangir étoit encore pénétré de la crainte qu'il avoit eue que l'inconnu, qui avoit acheté le matin les deux montres, ne les eût montées à minuit, si Azémi n'avoit pas eu l'adresse de les lui enlever, il demanda à Argentine si elle savoit quel étoit cet homme, & d'où il avoit pu tenir le secret. Tout ce que j'en puis dire, lui répondit Argentine, c'est le musulman chez qui vous couchiez hier, quand vous nous avez oubliées. En sortant de votre chambre, tandis que vous ouvriez votre porte pour nous suivre sur l'escalier, nous entendîmes quelqu'un qui disoit : j'ai bien compris les discours que vous veniez de tenir dans la chambre de mon hôte : allez, aimables enfans, dès demain je vous achetterai, & je ne serai pas si négligent que lui. Que nous vous avons d'obligation, mon cher Azémi, dit Néangir en embrassant encore le jeune Page, cet homme auroit joui de la vue de mon adorable

maîtreſſe! qui peut ſavoir ce qui lui ſeroit arrivé auſſi-bien qu'à ſa ſœur? Ah! ſeigneur, dit le Page, vous vous alarmez trop; les proviſions qu'il avoit faites montrent bien qu'il ne vouloit que les régaler à ſouper.

On s'empreſſa de ſervir les deux ſœurs. Elles mangèrent quelques fruits; le Baſſa fit apporter le flacon d'amour-parfait que Zélide lui avoit confié : Néangir en verſa lui-même à ſa chère Argentine; & Ibrahim en prit auſſi avec la belle Aurore. Auſſi-tôt leurs yeux brillèrent d'un feu nouveau, & ils ſe jurèrent tendrement de s'aimer toujours.

La joie étoit ſi grande, que l'on ne faiſoit pas attention qu'elle ne devoit durer que juſqu'à une heure. Cette heure fatale ſonna, les deux filles du gouverneur d'Alexandrie diſparurent, & redevinrent montres.

Azémi demanda qu'on les lui laiſſât juſqu'au lendemain, & promit ſur ſa tête qu'il finiroit leur enchantement. Le Baſſa & Siroco lui accordèrent ſa demande du conſentement de Sumi. Azémi, lui dit le Baſſa, on vous confie un tréſor d'où dépend tout notre bonheur : nous vous avons trop d'obligation pour vous refuſer; prenez

auſſi cette bourſe de mille ſequins, pour vous dédommager de ceux que vous avez rendus au Muſulman. Toute la compagnie ſe ſépara, enchantée d'avoit vu les deux incomparables filles de Siroco, & flattée de l'eſpérance de les poſſéder bientôt pour toujours. Chacun ſe retira dans l'appartement qui lui étoit deſtiné.

Dès que l'aurore parut, Azémi deſcendit dans les jardins. Il n'avoit pu dormir, dans la joie où il étoit de poſſéder une ſomme auſſi conſidérable que mille ſequins, & dans le deſſein de rendre aux deux filles de Siroco leurs charmes & leur liberté. Après avoir parcouru quelques allées ſolitaires, il fut frappé d'une voix charmante qui l'attira dans un boſquet. Les oiſeaux qui s'éveilloient ſembloient vouloir diſputer le prix aux accens de la voix qui ſe faiſoit entendre, & la perſonne qui leur répondoit imitoit leurs ramages avec tant d'art, qu'il ne ſembloit lui ſervir que d'accompagnement.

Le jeune page s'approcha doucement, & reconnut les deux Circaſſiennes. L'une (c'étoit Dély) étoit aſſiſe ſur le gazon, & il vit auprès d'elle Tézile qui avoit cueilli des fleurs, & qui les arrangeoit dans les cheveux de ſa ſœur : comme ces deux jeunes perſonnes,

personnes se croyoient sans témoins, elles étoient ensemble sans contrainte. Les cheveux de Dély, que Tézile étoit occupée à entrelacer avec des fleurs, étoient répandus sur ses épaules & sur son sein. Tézile avoit relevé les manches de sa robe & laissoit voir des bras d'une beauté parfaite. Azémi avoit admiré la veille la beautè des deux Circassiennes; la fraîcheur du matin & la solitude l'augmentoient encore à ses yeux.

Azémi étoit de la figure la plus aimable & dans la première jeunesse. Les mouvemens qu'il éprouva dans ce moment lui firent presqu'oublier les intérêts de ses maîtres & des filles de Siroco. Après avoir joui pendant quelque temps du charmant spectacle qui s'offroit à ses regards, il voulut s'approcher, dès que Dély entendit du bruit, elle se leva à moitié pour s'enfuir. Le jeune page la retint. Pourquoi m'éviter, dit il, qu'avez-vous à craindre de moi dans les jardins de ce palais? Ce que nous craignons, dit Tézile en souriant? c'est que vous n'aimiez plus l'une de nous que l'autre, & qu'il n'y en ait une de malheureuse. Vous n'êtes pas le vieux Derviche, qui ne fait le malheur que de celle qu'il aime le plus. Ce Derviche vous tient au cœur,

dit Azémi, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour les faire rester, permettez-moi de m'asseoir auprès de vous, & contez-moi, je vous prie, ce que vous devîntes après que vos amans eurent perdu la vie dans l'isle de Marbre Noir, & comment vous avez retrouvé le Derviche dont vous parlez.

Il est aisé de vous satisfaire, dit Tézile; lorsque je vis tomber mon cher..... Ah! dit le page, laissez, je vous en conjure, conter Dély; vous avez tout l'esprit possible, mais elle a un ton attendrissant qui charme. Puisque vous le voulez, répondit Dély, je vais vous contenter. Dès que le malheureux prince & Thélamir eurent perdu la vie, la reine Okimpare, qui étoit demeurée la maîtresse, nous fit conduire ma sœur & moi à son palais, & pour se venger de ce que j'avois été sa rivale, elle nous condamna à chanter & à danser dès le jour même dans un grand spectacle qu'elle donna au peuple.

Dans le trajet que ma tête avoit fait d'un corps sur un autre, il étoit bien naturel qu'elle se fût un peu éventée. Je ne m'appercevois pas combien il convenoit peu de danser après avoir perdu un amant aussi

parfait que mon cher Délicat. Je charmois tout le monde par ma légèreté.

Pour ma sœur, plus ſage que moi, elle chantoit des airs ſi tendres & ſi languiſſans, qu'elle faiſoit ſoupirer d'ennui : elle choiſiſſoit des paroles aſſez mauvaiſes pour faire couper la tête à toutes les danſeuſes de l'univers. On ne venoit à nos ſpectacles que pour la danſe, le reſte auroit fait enfuir tout le monde.

C'eſt dans ce temps-là que ma ſœur me fit entendre raiſon, & que nous fîmes le ſerment de rendre tous les amans auſſi malheureux que nous l'avions été. Dès que nous voyions deux cœurs unis enſemble, nous attachions l'amant par les manières les plus engageantes ; nous le détruiſions dans l'eſprit de ſa maîtreſſe par les diſcours les plus envenimés ; rien ne réſiſtoit au poiſon que nous ſavions répandre ſur tous ceux que l'amour ou les convenances uniſſoient. Toutes les femmes en portèrent des plaintes ſi vives à la reine, qu'elle nous bannit pour toujours de ſon empire. On nous mit dans un vaiſſeau avec notre eunuque Gouloucou, & on nous conduiſit aux environs de Conſtantinople, où on nous laiſſa.

Nous vîmes ſur le rivage un vieillard dans une occupation qui nous parut ſingulière. Il s'amuſoit à noyer dans la mer de petits cochons noirs, & leur parloit comme s'ils euſſent pu l'entendre. Votre race funeſte, leur diſoit-il, a cauſé le malheur de celui à qui j'ai donné le bracelet fait à Médine : vous périrez tous. Nous nous approchâmes de lui par curioſité, & nous reconnûmes le même Derviche qui nous avoit reçu chez lui lorſque nous nous étions échappées des marchands qui nous conduiſoient au ſerrail.

Dès que le vieux Derviche nous reconnut, il abandonna ſon occupation & vint à nous avec des tranſports de joie infinis. Nous lui demandâmes ce que ſignifioit ce que nous venions de voir & d'entendre ; ſans vouloir nous inſtruire, il nous donna retraite dans une caverne qu'il habitoit, & nous fit préſent du dernier petit animal qui reſtoit en vie, en nous diſant que le Baſſa de la mer en donneroit tout ce que nous voudrions. Je mis le préſent qu'il nous faiſoit, comme une choſe précieuſe, dans mon ſac à ouvrage, d'où j'ôtai ma grande navette. Ce matin nous l'avons voulu préſenter au Baſſa qui s'eſt moqué de nous ; nous avons réſolu de nous venger du Derviche qui nous

avoit attrapées ; en entrant nous l'avons trouvé endormi, nous lui avons entièrement coupé la barbe, il n'oſera plus ſe montrer. C'eſt ce qui nous réjouiſſoit ſi fort quand on a abattu le mur de la caverne où nous étions avec lui.

Pour celui-là, dit Azémi, vous aviez raiſon hier de dire que vous aviez la tête légère. Vous vous fâchez, vous pleurez, vous riez ſelon qu'il vous en vient la fantaiſie. Cela fait une variété charmante, mais quand vous finîtes hier par vous évanouir, la choſe étoit bien plus jolie ; j'eſpérois qu'aujourd'hui vous en feriez autant, cela m'auroit fait plaiſir. Et par quelle raiſon, dit Tézile? Oh! dit le page, une femme qui pleure ou qui s'évanouit, eſt adorable : celui qui ſe trouve auprès d'elle dans ce moment, a le bonheur de la conſoler ou de la ſecourir, au lieu qu'une femme contente, qui rit & qui s'amuſe, n'a beſoin de rien ; tout le monde lui devient inutile. Vous pourriez ajouter, dit Dély en ſouriant, qu'un évanouiſſement épargne à un homme les fraix d'une déclaration, ſes ſoins peuvent marquer ſon amour ſans qu'il l'exprime. Je n'oſois, dit Azémi, porter le diſcours juſques-là, mais puiſque vous

avez deviné, il faut en tomber d'accord. Avouez aussi que si un évanouissement épargne une déclaration, il épargne en même temps la peine d'un refus : voyez combien il accommode tout le monde.

Vous me donnez presque regret, reprit la belle Circassienne, de n'avoir pas eu le bonheur de me trouver mal ; vous êtes jeune & aimable, ajouta-t-elle en donnant sa main à Azémi, je crois qu'il y auroit plaisir à vous avoir obligation. Eh bien (dit le page) ressouvenons-nous de la mort de votre amant. Lorsque Thélamir eut mal remis la tête du Prince, qui pâlit, & que vous vous apperçûtes que son sang couloit encore...... Ah! n'achevez pas, dit Dély, mon parti est pris aujourd'hui ; je ne veux plus me chagriner; il y a tant d'autres moyens pour plaire que vous en trouverez si vous voulez. Comment ferois-je, répondit Azémi? Vous avez juré de rendre tous les amans malheureux : oui, ceux des autres, dit Tézile, à l'égard des nôtres cela pourroit être différent. Tous mes vœux feroient comblés, reprit Azémi, si je pouvois vous plaire ; les moyens les plus sûrs pour y réussir seront ceux que vous me dicterez ; enseignez-moi comment il faut se conduire. Mais, dit

Dély, il faut avoir de la douceur, de la diſcrétion, rendre toutes ſortes de petits ſervices à l'objet qu'on aime! Oh, dit Tézile, nous en avons appris de bien plus charmans parmi nos compagnes dans l'isle de Marbre Noir. Eh! quels ſont-ils? dit le page avec vivacité. C'eſt de faire des préſens, reprit Tézile; il n'y a rien qui touche plus que cela. Vous m'y faites ſonger (reprit Azémi qui avoit encore d'autres deſſeins que celui de plaire aux deux jeunes Circaſſiennes), recevez, belle Dély, cette montre que je vous avois deſtinée. (En diſant cela, il lui préſenta la montre d'or, & Dély la prit en l'admirant) & puiſque vous aimez que l'on vous rende des ſervices, permettez-moi d'achever votre coëffure; j'y conſens, dit la jeune Circaſſienne: nous verrons un peu votre adreſſe.

Azémi ſe mit à genoux auprès d'elle; il étoit enchanté de tenir ſes cheveux plus noirs que du jais, qui deſcendoient juſqu'à la ceinture de la jeune Dély. Il laiſſoit à tout moment échapper quelques fleurs qui tomboient dans le ſein de la belle Circaſſienne, d'où la main du Page alloit les retirer. La jeune perſonne rioit de ce badi-

nage, & ne punissoit pas Azémi bien sévérement.

La présence de Tézile gênoit un peu l'amoureux Azémi. En vérité, lui dit-il, vous n'avez pas cueilli les plus belles fleurs de ces jardins. Si vous vouliez en aller choisir d'autres dans le parterre, vous avez parlé de présens, je vous donnerois une montre d'argent; voyez-la; je vous prie de la recevoir de moi. Tézile déjà jalouse de ce qu'Azémi avoit plus d'attention pour sa sœur que pour elle, se mit à rire du présent. Voilà, dit-elle, une galanterie bien digne d'un Page. A-t-on jamais parlé de montres d'argent à des femmes telles-que nous? L'or & les diamans les plus beaux sont seuls dignes de nous appartenir. Vous êtes bien difficile, dit Azémi; mais je parie que l'une de vous deux a un cachet d'argent qui conviendroit parfaitement au présent que je vous fais. C'est la vérité, dit Dély: ma sœur, mettez votre cachet monté d'argent à cette montre; j'en ai un d'or, comme vous savez, je vais le mettre à celle que je tiens.

Dans ce moment les deux Circassiennes attachèrent, en effet, les deux pierres constellées qu'elles avoient prises dans le Cara-

vanſérail à Izif & à Iſouf qui les avoient fait monter en cachet ; auſſitôt les deux montres s'échappèrent des mains de Tézile & de ſa ſœur, & Aurore & Argentine parurent à leur place avec chacune leur taliſman de beauté à leur doigt.

Les deux filles de Siroco furent d'abord ſurpriſes elles-mêmes du changement qu'elles éprouvoient ; elles n'étoient plus accoutumées à voir la lumière du ſoleil ; le jour ſembloit les éblouir ; les fleurs, les eaux & la verdure paroiſſoient renaître pour elles. Lorſqu'elles eurent reconnu les anneaux qu'elles avoient à leurs mains, elles furent aſſurées que leur enchantement étoit fini pour toujours ; la joie éclata ſur leur viſage. Elles s'embraſsèrent en ſe félicitant mutuellement de leur bonheur.

Les deux jeunes Circaſſiennes furent ſaiſies d'étonnement en voyant naître devant elles deux perſonnes charmantes qui leur étoient inconnues ; mais quand elles s'apperçurent que c'étoit l'effet des taliſmans qu'elles avoient eus en leur poſſeſſion, & dont elles ſe voyoient privées, elles ne purent s'empêcher de verſer des larmes. Azémi, qui s'étoit levé par reſpect en voyant les deux filles du gouverneur d'Alexandrie, approcha

de Dély d'un air timide, pour essayer de calmer sa douleur; mais elle ne voulut plus l'entendre, & le repoussa avec la main en détournant les yeux de dessus lui. Aurore & Argentine les consolèrent de la manière la plus tendre. Cessez de vous affliger, leur dirent-elles: le trésor que vous avez perdu ne vous étoit pas si nécessaire qu'à nous; la destinée de votre beauté n'y étoit point attachée; il vous reste des charmes assez puissans pour engager tous ceux dont vous voudrez triompher; & mon père qui nous aime tendrement, reconnoîtra ce que nous vous devons en vous faisant la fortune la plus brillante.

Azémi ayant perdu l'espérance de fléchir en sa faveur les deux Circassiennes, courut au palais pour informer le Bassa & le gouverneur d'Alexandrie de ce qui venoit d'arriver. Ils vinrent aussitôt avec Néangir & Ibrahim qui ne cherchoit plus le grain de corail. Ils confirmèrent aux deux jeunes Circassiennes les promesses qu'Aurore & Argentine leur avoient faites; ces deux aimables filles les remercièrent de leurs bontés, & semblèrent reprendre leur tranquillité.

Le bruit du désenchantement de la charmante Aurore & de la belle Argentine

s'étant répandu dans le Haram, Zambac ſortit dans les jardins accompagnée de Zélide & de Sumi. Tout le monde ſe trouvoit réuni, à l'exception du malheureux Haſſan qui pleuroit alors ſur ſa main d'ébène. Au milieu de la joie où on ſe livroit, & des tendres careſſes que chacun faiſoit aux deux charmantes filles de Siroco, Zélide ne put cacher le regret qu'elle avoit de ne point voir ſon amant dans cette aſſemblée. Mes chères ſœurs, diſoit-elle à Aurore & à Argentine, je n'ai point été privée comme vous de mon taliſman; mon malheur n'a pas été auſſi grand que le vôtre, mais il dure plus longtemps, & je ſuis encore incertaine quand il finira.

La jeune Zélide avoit à peine achevé ces paroles, que l'on vit paroître les eſclaves à qui le Baſſa avoit ordonné de garder l'entrée de la caverne du Derviche, & de la murer dès que quelqu'un y feroit entré; au milieu d'eux étoit Haſſan, que l'on vit de loin battre des mains, & témoigner la joie la plus vive. Il vint en courant faire voir que ſon ſupplice étoit fini, & que ſa main étoit redevenue comme elle étoit avant qu'il eût pétri la galette de l'eſclave chrétienne. J'étois (dit-il) occupé à pleurer

comme à mon ordinaire, lorſque j'ai ſenti que les larmes ſe refuſoient à mes yeux; au contraire, la joie ſe répandoit dans mon cœur. Alors j'ai éprouvé dans la main droite un frémiſſement inconnu, j'ai levé les yeux pour la conſidérer, j'ai vu qu'elle perdoit ſa noirceur; enfin elle a repris entièrement ſon mouvement & ſa couleur naturelle. Mais, ajouta-t-il en s'adreſſant à Zélide, ce n'eſt pas ma guériſon qui me flatte le plus, ce qui met le comble à ma félicité, c'eſt que rien ne peut déſormais retarder le bonheur que j'aurai d'être à vous, & de vous donner pour jamais cette main qui vous eſt deſtinée.

La Baſſa envoya dans ce moment Azemi chez le Cadi pour l'inviter à venir prendre part à ſa joie, & célébrer le mariage de ſes trois fils avec leurs charmantes maîtreſſes. Je ne croirai point, dit-il, nos malheurs finis, que ces tendres amans ne ſoient unis pour toujours.

Au milieu des plaiſirs qui commençoient cette heureuſe journée, on étoit curieux de ſavoir comment la main d'Haſſan avoit été guérie. On ne doutoit point que le petit cochon noir ne fût noyé; mais on ignoroit à qui on avoit cette obligation. Les eſ-

claves qui accompagnoient Haſſan, dirent qu'ils venoient exprès pour annoncer au Baſſa que, le matin, ils avoient vu trois hommes qui couroient après un autre, & qui le battoient avec violence; que celui qu'ils pourſuivoient s'étant ſauvé dans la caverne, les trois hommes y étoient entrés après lui, & qu'alors ils avoient exécuté les ordres qu'ils avoient reçus, & bouché l'ouverture du ſouterrain.

Au même inſtant on entendit de grands cris ſur la terraſſe où toute la compagnie s'étoit repoſée la veille, & l'on vit venir en courant un homme, que les deux Circaſſiennes reconnurent pour le vieux Derviche, quoiqu'il cachât avec ſa main ſa barbe coupée. On apperçut en même-temps que c'étoit les trois juifs qui n'avoient plus leurs béquilles, qui le pourſuivoient auſſi vivement que s'ils n'avoient jamais eu la cuiſſe bleſſée. Quand le vieillard vit tant de perſonnes aſſemblées, il voulut fuir de l'autre côté; mais les eſclaves du Baſſa l'arrêtèrent auſſi-bien que les trois jumeaux.

Lorſque le Derviche fut au milieu de la compagnie, l'étonnement du Baſſa fut extrême de reconnoître celui qui avoit autrefois donné à ſes trois fils le tesbuch, la

plaque de cuivre & le bracelet : il ne put s'empêcher d'aller à lui & de l'embrasser, Ne craignez rien, mon père, lui dit-il ; vous êtes dans la maison d'un fidèle Musulman qui vous revère ; celui qui voudroit vous faire outrage périroit dans le moment, mais instruisez-moi, je vous prie, qui vous a fait l'injure de vous ôter le signe vénérable de votre profession, j'en ferai un exemple terrible.

Les deux jeunes Circassiennes ne purent se tenir de rire à ces paroles. Seigneur ; dit l'une d'elles, c'est notre ouvrage ; mais il l'a bien mérité. Alors elles racontèrent que le Derviche étoit celui qui étoit amoureux d'elles, & ce qu'elles avoient rapporté à Azémi. Hélas ! dit le Derviche, qui avoit les yeux baissés pendant leur récit, devois-je attendre autre chose de deux jeunes imprudentes à qui mon cœur s'étoit malheureusement livré ! Les hommes les plus sages, qui ont un moment de foiblesse qui les séduit, sont d'autant plus à plaindre, que ce ne sont point ordinairement des femmes raisonnables qui triomphent de leur vertu. Leur sagesse sert à soutenir la nôtre ; il n'y a que la légèreté & la folie qui soient l'écueil de la raison. Un bonheur cependant est, que

que l'on guérit plus aiſément d'une paſſion qui ne doit ſa naiſſance qu'à l'imprudence & au caprice, que de celle qui auroit un autre ſoutien. Mes yeux ſe ſont ouverts; j'ai vu le tort que j'ai eu lorſque j'ai laiſſé ſurprendre mon cœur aux attraits de ces deux jeunes perſonnes; je ſuis entièrement ſorti de mon aveuglement. Pour vous inſtruire à préſent, meſſeigneurs, de la peine que j'en ai ſoufferte, je vous dirai qu'hier, quand j'entendis que l'on abattoit le mur qui formoit le fond de la caverne qui me ſervoit de demeure, je fus honteux de paroître dans l'état où je ſuis, & je me ſauvai avec le ſac de taffetas couleur de roſe. J'étois cette nuit dans la campagne, ces trois hommes que vous voyez ſont venus ſe repoſer auprès de moi; ils m'ont dit qu'ils venoient d'échapper d'un grand danger, & qu'en bleſſant l'un deux, on les avoit bleſſé tous trois. Je ne pouvois ajouter foi à leur diſcours. J'ai cueilli des ſimples que je connois parfaitement, j'en ai appliqué ſur la bleſſure de l'un deux, & les deux autres quelques heures après ont été guéris auſſi-bien que lui, quoique je n'euſſe rien mis ſur leur plaie. Nous avons paſſé tranquillement la nuit enſemble; mais à la pointe

du jour l'un d'entr'eux m'a considéré avec attention. Ah! a-t-il dit à ses compagnons, c'est celui qui accompagnoit les danseuses qui nous ont dépouillés de tout dans le caravanserail. Ce discours m'a frappé. Je les ai envisagés à mon tour, & j'ai reconnu les deux hommes à qui les jeunes Circassiennes que vous voyez, & que j'accompagnois alors, avoient pris les talismans des filles de Siroco, & toutes les marchandises qu'ils possédoient. La peur m'a saisi; j'aurois mieux aimé dans ce moment avoir des bonnes jambes qu'un bel habit. Ils se sont levés pleins de fureurs, & se sont jetés sur moi. J'ai voulu fuir & éviter leur colère; j'ai couru chercher un asyle dans mon souterrain; ils m'ont suivi jusques sur la terrasse de vos jardins, ils se sont saisis du sac où étoit le petit cochon noir, & l'ont jeté dans la mer; c'est ce que j'aurois fais moi-même depuis long-temps, si les deux ingrates que j'aimois n'eussent pas troublé ma raison. Je sais, seigneur, ajouta

Derviche en s'adressant au Bassa, que le bonheur d'un de vos fils dépendoit de cet événement; ce sont ces trois juifs qui l'ont délivré de la peine qu'il a soufferte; bien loin de les punir vous devez leur ac-

corder de grandes récompenſes. Tout ce que je déſire, c'eſt que notre grand prophête les en rende dignes en les attirant à la religion des fidèles muſulmans.

Pendant que le Derviche parloit de la ſorte, Izif & Izouf regardoient les deux jeunes Circaſſiennes, & la beauté de ces deux aimables perſonnes faiſoit ſur eux l'effet qu'elle produiſoit à l'égard de tout le monde; c'eſt-à-dire, qu'elle captivoit entièrement leur cœur. Ils avoient déjà vu ces deux belles filles dans le caravanſérail où elles étoient avec le Derviche, & ils n'avoient pu les voir ſans les aimer; ce moment acheva de triompher de leur liberté.

Sicoro aſſura les trois juifs qu'il oublioit le larcin qu'ils avoient fait à ſes deux filles, & le Baſſa leur demanda qu'elle recompenſe ils vouloient du ſervice qu'ils venoient de lui rendre en noyant le petit cochon noir. Seigneur, dit Izouf, les plus grands tréſors ne nous toucheroient point ſans la poſſeſſion d'une perſonne aimable qui pût les partager avec nous. Accordez à Izif mon frère & à moi ces deux belles perſonnes, il montra les deux Circaſſiennes, en diſant ces mots : la charmante Sumi ſera le partage de notre frère Izaf; vous comblerez

tous nos désirs ; mais sans cela nous ne pouvons être parfaitement heureux.

Zambac demanda aux deux Circassiennes si elles vouloient y consentir. Après tous nos malheurs, dit Tézile, il ne nous est pas permis de choisir notre destinée. Nous suivrons vos volontés & celles de l'illustre Bassa votre époux ; mais à condition que ceux que vous nous destinez embrasseront la foi du prophète.

Le Bassa & Siroco, qui désiroient ardemment de donner à Mahomet trois prosélites aussi illustres que les trois fils du célèbre Nathan-Ben-Sadi, les en pressèrent avec instance. Le Bassa voyant qu'ils hésitoient, envoya secrettement chercher le flacon d'élixir d'amour parfait, & en fit verser à Izouf par Tézile, sans qu'il sût de quelle liqueur on l'invitoit à boire. Dès qu'il en eût goûté, il se jeta aux genoux de la belle Circassienne, & promit de faire tout ce qu'elle exigeroit de lui.

Izif & Izaf n'eurent pas besoin de prendre de l'élixir pour éprouver les mêmes transports que leur frère. La sympathie étoit toujours la même entre les trois ju-

meaux, & dès que l'un fut soumis aux loix de Tézile, Izif tomba aux pieds de Dély & Izaf à ceux de la belle juive. Cette belle personne ne pouvant avoir d'autres sentiment que ceux de son cher Izaf, embrassa aussi la foi du prophète.

Azémi vint dans ce moment annoncer l'arrivée du cadi. Le jeune page ne témoigna pas un grand regret de voir que les deux belles Circassiennes alloient épouser les deux juifs. L'amour qu'il avoit pris pour elles n'alloit pas jusqu'à leur sacrifier sa liberté. Il dit à Dély & à sa sœur quelques mots à l'oreille, sans que l'on pût l'entendre, les deux jeunes sœurs lui répondirent d'un signe de tête en souriant.

Le cadi étant arrivé, les trois juifs en sa présence reçurent le turban, des mains du vieux Derviche, qui fut consolé de la perte de sa barbe, par la joie qu'il ressentoit de voir s'augmenter ainsi le nombre des fidèles croyans.

Après la cérémonie le cadi fit celle des mariages ; & pour que l'union fût entière entre ces époux, on présenta de l'elixir d'amour parfait à Dély & à sa sœur ; elles

étoient les ſeules qui n'en n'euſſent point pris ; elles burent tout ce qui reſtoit dans le flacon, & n'en laiſsèrent pas une goutte pour toutes les danſeuſes qui ſont venues après elles.



BIBLIOTHÈQUE
DES FÉES
ET DES GENIES.

LA PRINCESSE MINON-MINETTE ET LE PRINCE SOUCI.

CONTE (1)

IL y avoit une fois un jeune roi nommé *Souci*, qui fut élevé par la fée Girouette; ſans-ceſſe elle paſſoit d'un avis à un autre, d'un ſentiment à un déſir; d'une volonté déterminée à un doute; ainſi rien ne pouvoit être fixe dans ſa conduite, & par conſéquent dans une cour où elle étoit maîtreſſe abſolue. Elle avoit d'abord réſolu de tenir, ſelon l'uſage, le jeune roi dans la dépendance, ſans lui donner aucune ouverture d'eſprit; elle changea d'avis, & lui abandonna le gouvernement; mais l'auto-

(1) Ce Conte & le ſuivant, Aphanor & Bellanire, ſont imprimés dans un Recueil intitulé : *le Pot-Pourri, ouvrage de ces Dames & de ces Meſſieurs*, attribué au comte de Caylus.

rité permet rarement de réparer les défauts de l'éducation. Cependant, la fée emportée par ſes idées nouvelles, partit pour les aller mettre à exécution, après avoir formé un conſeil dont le choix ſe fit avec promptitude, & donné la charge de premier miniſtre au bon homme Tope, qui n'avoit jamais contredit perſonne, & que par conſéquent Girouette avoit trouvé un des hommes les plus admirables.

Le jeune Souci avoit un extérieur agréable; mais l'envie de plaire, qui ſeule en donne les moyens, lui manquoit, & ce défaut rendoit ſes manières peu prévenantes: il avoit un fond d'eſprit; mais privé de toute ſorte d'éducation, il étoit gauche & timide, ſans avoir la moindre idée du monde & de la réflexion.

Girouette avoit dit une fois, ſans avoir penſé depuis à dire le contraire, eſt-ce qu'il faut qu'un enfant réfléchiſſe? Il faut le rendre timide. On avoit ſi parfaitement exécuté ſes ordres, que tout lui paroiſſoit nouveau, & que les choſes les plus ſimples le ſurprenoient.

Le conſeil, qu'elle avoit choiſi à la hâte quand le prince s'étoit trouvé majeur, étoit dans le même goût, & quand on y ouvroit

un

un avis, les conſeillers, ainſi que le prince, répondoient, ah, ah! Quoique cette réponſe n'ait jamais rien avancé, bien des gens l'emploient encore aujourd'hui en beaucoup d'occaſions qui n'ont rien de ſurprenant.

Les déciſions de ce conſeil & la négligence d'un roi qui ne travailloit jamais avec ſes miniſtres, furent la ſource d'un grand déſordre. Cependant, on ne peut nier que Souci n'eût beaucoup de courage, car dans une révolte aſſez générale qui s'éleva, le peuple armé menaçoit le palais, & le prince cependant propoſa à ſon miniſtre de jouer du flageolet; il y conſentit ſans peine, d'autant que l'air étoit aſſez convenable à ſa ſituation, c'étoit celui-ci:

Quand ils auront tout dit,
N'auront plus rien à dire,
O lire, &c.

On ne peut jamais répondre de ce qui échauffe ou tranquilliſe le peuple. Les révoltés inſtruits de la ſécurité du prince, ne doutèrent point qu'il n'eût des reſſources, & peut-être même des intelligences parmi eux; ainſi la méfiance ſe joignant à l'admiration du ſens froid du roi, tous les eſprits ſe calmèrent ſans aucune effuſion de ſang,

& Tope s'en applaudit : son histoire peut trouver sa place en cet endroit.

Presque dans toutes les cours les ridicules ont été souvent la source des fortunes, aussi Girouette, après s'être amusée du caractère de ce bon homme, l'avoit goûté : à tout il répondoit, Tope; si bien que le nom lui en étoit demeuré. En reconnoissance d'un service qu'il avoit rendu autrefois à une fée, & dont je n'ai jamais bien su le détail, il en avoit reçu plusieurs éponges qui retenoient les paroles, ainsi quand il devoit aller au conseil, il prenoit l'éponge de cette assemblée, il la pressoit dans son oreille sans faire semblant de rien, & souvent il avoit rencontré de fort bons avis.

Quand la révolte fut appaisée, le conseil résolut de marier le roi. Plusieurs princesses lui furent proposées. La fée, qui avoit voulu terminer cette affaire avant son départ, après avoir beaucoup varié sur le choix, & roulant quelqu'autre projet dans sa tête, dit au roi & à toute sa cour, qu'elle croyoit la princesse Diafane plus convenable; mais que ne voulant rien prendre sur elle, c'étoit au roi & à son conseil à examiner & à faire toutes les démarches nécessaires. Le bon ministre approuva d'abord

cette alliance, & s'écria: Tope, mais quelques éponges sur les mariages, qu'il alla chercher dans son tiroir, lui représentèrent une si grande quantité de oui & de non, qu'il abandonna cette affaire, & déclara qu'il diroit Tope à tout ce qu'on feroit, & même qu'il le signeroit. Dans ces embarras, il y avoit à cette cour une charge de grand Discoureur, occupée par un sujet distingué : on le chargea de parler sur cette affaire, il y consentit avec joie; & il dit tant de choses pour & contre, qu'on ne put encore s'arrêter à aucun avis. Cependant, ceux qu'on avoit envoyés pour connoître le caractère & la figure de la princesse Diafane, rapportèrent qu'elle étoit grande & bien faite, mais fort légère, s'appuyant peu sur ses écuyers qui n'avoient d'autre attention auprès d'elle que celle de la retenir contre les efforts du vent. On avoit eu dix exemples du risque qu'il lui avoit fait courir, il est vrai que tous les poëtes de sa cour avoient célébré sans hyperbole la façon dont elle avoit traversé les eaux sans se mouiller les pieds, & les prairies sans offenser les fleurs; mais quelque flatteur qu'il soit de remarquer dans sa souveraine quelques-uns des attributs accordés à la divinité, ses

ſujets craignoient de la perdre, des pois dans ſes ſouliers ou dans ſes poches l'auroient trop incommodée; on prenoit le parti de ne point la faire ſortir quand il y avoit du vent; & pour plus grande sûreté, ſes écuyers tenoient chacun un cordon de ſoie qui lui ſervoit de ceinture, telle à-peu-près que nous en voyons encore aujourd'hui à nos eccléſiaſtiques; il eſt à préſumer que c'eſt de cette néceſſité que quelques-uns ont emprunté cette parure.

Le grand Diſcoureur s'échauffa ſur le rapport de ces émiſſaires, & finit par dire qu'il y avoit à tout cela du plus ou du moins; le roi imagina que c'étoit un ridicule qu'on vouloit donner à cette princeſſe, & toute la cour fut du même avis. On réſolut que Souci feroit un voyage pour en juger par lui-même, ſous le nom de ſon propre ambaſſadeur. L'expédient n'étoit pas nouveau, même dès ce temps, mais il étoit bon, & convenoit à la ſituation.

De plus, il y a bien des choſes qu'on eſt obligé d'employer, quoiqu'elles ayent déjà ſervi.

On peut juger de la magnificence de l'ambaſſade, par le rang de l'ambaſſadeur: il laiſſa gouverner ſon royaume par ſon pre-

mier miniſtre qui, ſelon ſa louable coutume, ſigna & répondit Tope, à tout; auſſi le bon-homme fut-il aimé de tout le monde, & bien des gens ſans avoir rien à lui demander, alloient ſimplement le conſulter ſur leurs affaires, pour avoir le plaiſir de s'entendre applaudir. Le roi fut reçu à la cour de Diafane avec la même magnificence qu'il y parut. Après la première audience, il en demanda une particulière, pour, diſoit-il, être en état de rendre à ſon maître un compte plus particulier ſur une affaire auſſi importante, à laquelle, ajouta-t-il poliment, il craignoit que la prévention du premier coup-d'œil n'apportât encore trop d'illuſion. On connoiſſoit l'ambaſſadeur pour ce qu'il étoit; mais on feignoit de l'ignorer: rien n'eſt auſſi plaiſant dans les cours que ces ſortes de ſecrets publics. Pour éviter l'embarras du cérémonial dont on étoit fatigué, le roi propoſa que cette ſeconde entrevue ſe fît dans un jardin; la princeſſe eut quelque peine à y conſentir, mais voyant que le plus beau temps & le plus calme ne lui laiſſoit aucune raiſon de refus, elle fut bien aiſe d'avoir cette politique pour le roi qui l'avoit propoſé. A peine avoient-ils fait les premières révérences, qu'un petit vent

commença à ébranler la princeſſe dont les écuyers s'étoient éloignés par reſpect ; le roi voulut aller à elle, le vent qu'il fit en l'approchant, joint à un autre qui s'éleva, l'éloigna de lui, il courut après elle en diſant : ah, ah ! Eh ! quoi donc, princeſſe, vous me fuyez ? Mon dieu non, lui dit-elle ; courez un peu plus vîte, vous m'arrêterez ; & je vous ſerai bien obligée : auſſi voilà ce que c'eſt, continua-t-elle avec humeur, d'être venus ſe parler dans un jardin, comme ſi on ne ſe parloit pas mieux & plus sûrement dans une chambre bien fermée, cependant, le roi couroit, mais le vent alloit plus vîte ; il étoit ſi bien augmenté, que la princeſſe fut en un moment à l'extrémité du jardin, & malheureuſement devant un ſaut de loup qui donnoit ſur la campagne : elle le franchit comme un oiſeau ; le roi s'arrêta ſur le bord, en diſant plus d'une fois : ah, ah ; & ſuivit quelque-temps des yeux la belle Diafane emportée dans la plaine ; tantôt en ligne droite, tantôt en tournant ; bientôt il la perdit de vue, & la cour & le peuple accablés de ce malheur, coururent dans la plaine à pied & à cheval pour ſecourir leur princeſſe, qui véritablement étoit en riſque ; car le vent qui l'em-

portoit, augmentoit à chaque inſtant, & précédoit un orage épouvantable. Le roi demeuré ſeul avec ſa ſuite, rentra dans le palais, faiſant des réflexions ſur l'extraordinaire légèreté de ſa prétendue. Il ne fut pas ſi touché des inconvéniens d'une telle alliance, que frappé du ridicule d'avoir une femme qui prenoit mieux le vent qu'aucun cerf-volant. Sans plus attendre il détermina ſon départ; il montoit même à cheval au moment qu'on ramenoit la princeſſe dans un caroſſe. Elle avoit été trouvée à deux lieues de l'endroit d'où elle étoit partie, mouillée juſqu'aux os, & plaquée contre une meule de foin qui ſe trouva par bonheur ſur ſa route. Souci prétextant la crainte de l'incommoder, & l'envie de la laiſſer ſécher, lui fit faire des complimens, & partit.

Mécontent de cette aventure, & ennuyé des mauvaiſes plaiſanteries qu'on faiſoit ſur l'ambaſſade, ſur la princeſſe & ſur l'entrevue; dégoûté d'ailleurs d'être environné d'une foule de gens, qui ſans-ceſſe interprétoient toutes ſes actions, comme ſi un roi n'en pouvoit faire de ſimples ou d'indifférentes, il réſolut de voyager ſeul; pour cet effet il renvoya toute ſa cour, & ne

réſerva qu'un écuyer, dont il fut ſéparé bientôt après.

Ces réflexions & ce goût pour la ſolitude ne lui étoient pas venus ſans inſpiration : la fée Aveline avoit des deſſeins ſur lui ; auſſi on aſſure qu'elle lui avoit ſoufflé ce projet dans l'oreille, après avoir ſoufflé bien d'autres choſes ; car elle avoit fait naître l'orage, & avoit commandé le vent qui avoit ſi mal mené la pauvre Diafane. Elle vouloit encore, ce qui étoit bien plus difficile, le rendre digne de la belle Minon-Minette qu'elle avoit élevée, qui méritoit par ſes charmes & ſon eſprit d'épouſer le roi de l'univers le plus accompli. Pour parvenir à ſes fins, ſachant qu'il n'y avoit pas le moindre fond à faire ſur la fée Girouette, & connoiſſant les bonnes diſpoſitions du beau Souci, qui n'avoient beſoin que d'être cultivées, d'abord qu'il fut ſéparé de ſa cour, elle égara ſon écuyer ; & le ſoir même, pendant qu'il dormoit dans une forêt au pied d'un arbre, elle lui déroba ſes armes & ſon cheval, perſuadée que dans une telle ſituation il ne déclareroit point ſa naiſſance ; qu'il chercheroit à plaire & à réuſſir par lui-même ; & qu'enfin ſi ſon caractère & ſa figure, dégagés de toute parure & de

toute illusion, convenoient à Minon-Minette, qui n'étoit point dans la confidence, elle n'auroit plus qu'à travailler à une alliance sortable d'ailleurs. A son réveil, le roi surpris & affligé du vol qui lui avoit été fait, chercha longtemps, mais inutilement, ce qu'il avoit perdu. Le besoin de manger interrompit ses recherches, & il se mit en chemin, s'abandonnant au hasard. A peine avoit-il fait quelques pas, qu'il rencontra Aveline sous la figure d'une petite vieille chargée d'une bourée énorme par sa grosseur. Elle ne fut pas longtemps sans succomber sous un tel poids : il lui demanda si elle ne s'étoit point fait de mal? Elle lui répondit que non, & il passa son chemin. Et ma bourée, lui cria-t-elle; où est donc la politesse? Vraiment, vraiment, vous êtes un jeune homme bien élevé. Que savez-vous donc faire? Moi! rien, lui répondit-il. Je n'en doute pas, répliqua-t-elle, vous ne savez pas seulement charger une bourée; oh bien approchez-vous; je suis plus savante, moi; je vous la chargerai très-bien. Le roi rougit de ces reproches, dont il sentit en partie la vérité; & prit en effet la bourée. Aveline, charmée de cette première épreuve, le suivit toujours sous la

figure de vieille, en lui parlant, tantôt lui adreſſant la parole, tantôt ſe parlant à elle-même : enfin rognonnant comme font preſque tous les vieillards. Je voudrois, dit-elle, que tous les rois en euſſent porté autant, ſeulement une fois ; ils ſauroient ce qu'il en coûte de peines pour échauffer leur four. Souci trouva du bon ſens dans ce ſouhait ; & la compaſſion pour les malheureux entra dès ce moment dans ſon cœur. Mais où allons-nous comme cela, ma bonne ? Nous allons au château du Démon blanc ; ſi vous n'avez rien à faire, je vous y donnerai de l'occupation. A quoi pouvez-vous m'occuper, reprit-il ? Si c'eſt à manger vous ſerez ſatisfaite. Vous me diſiez tout-à-l'heure que vous ne ſaviez rien faire ; je vous ai cru d'abord, mais à préſent je ne vous crois plus : vous voyez qu'il n'y a qu'à ſe préſenter à l'occupation ; vous commencez à être ſavant. Savant, dit-il, voilà ma foi un beau ſavoir que de porter une bourée. Vous ne le ſavez pas trop encore ; point d'orgueil, s'il vous plaît, interrompit la vieille ; c'eſt le commencement de vos études, tranquilliſez-vous ; vous vous occupez, vous ſoulagez la vieilleſſe, vous êtes poli pour les femmes, & vous n'appelez



Je voudrois que tous les Rois en eussent porté autant ? seulement une fois ; ils sçauroient ce qu'il en coute de peine pour échauffer leur four.

C. P. Marillier, Del. L. Croutelle, Sculp.

cela rien pour une premiere leçon ? Le roi, peu touché de ces éloges & de ces belles inſtructions, étoit au moment par impatience & par fatigue, de laiſſer là la bourée, quand une jeune perſonne plus belle que le plus beau jour, vêtue ſuperbement & couverte de diamans accourut à eux, en diſant : ma bonne mère, je venois au-devant de vous, pour vous aider ſi vous étiez trop fatiguée. Voilà un jeune homme, lui répondit la vieille, qui ne ſe fera pas prier pour vous céder la bourée : vous voyez qu'on ne la peut porter de plus mauvaiſe grâce. Voulez-vous me la remettre, Monſieur, lui dit-elle ? Le roi piqué d'honneur, n'eut garde d'accepter ſes offres, & marcha plus légèrement, animé par la préſence de la princeſſe, dont chaque inſtant lui découvroit des grâces & des beautés ; mais ſurpris d'un événement dont il ne pouvoit arranger les liaiſons, il voulut au moins par une aſſez platte vanité, faire entendre qu'il n'étoit pas fait pour porter des bourées : on voyoit aiſément qu'il n'y étoit pas accoutumé ; il parla du vol de ſon cheval & de ſes armes, il cita ſes domeſtiques ; mais il n'oſa parler de ſon royaume : ſes ſoins furent inutiles ; on ne faiſoit pas ſemblant

de l'entendre. Ils arrivèrent enfin au château, dans lequel il n'apperçut qu'une très-belle maiſon qui ne préſentoit rien de ſingulier. On lui montra l'endroit où il devoit poſer ſa bourée ; honteux d'avoir fait une pareille entrée dans cette maiſon, & craignant d'être reconnu, le roi ſe ſeroit promptement éloigné, ſi les charmes de la princeſſe, qui commençoient à faire leur effet, ne l'euſſent arrêté. Minon-Minette, ſans lui faire aucune honnêteté, étoit entrée dans la maiſon ; & la vieille de ſon côté s'étoit retirée dans une petite chambre au rez-de-chauſſée. Le prince demeuré ſeul, abandonné à ſes réflexions, étoit aſſez embarraſſé de ſa perſonne, quand un domeſtique vint lui demander s'il ne vouloit pas ſe repoſer dans le ſallon ? Il le ſuivit & ſe trouva dans une très belle pièce remplie de livres, d'inſtrumens de muſique, de maſques & d'habits de comédie. Il ſe plaça dans un coin ; & ſucceſſivement il vit arriver différentes perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, qui ſeules ou ſéparément, firent uſage de ces différentes choſes ſans lui rien dire, & ſe contentant de le ſaluer froidement. La belle Minon-Minette parut enſuite, ſuivie d'une compagnie d'autant

plus agréable, qu'elle étoit composée de gens qui tous avoient des talens; leur conversation étoit en cela plus piquante; car soit l'attention à laquelle il a fallu se soumettre pour les acquérir, soit les liaisons qui se trouvent d'un art à l'autre, il est certain que les talens nourrissent l'esprit, indépendamment de la ressource dont ils sont eux-mêmes. On ne fit aucune attention au roi; & quand on vint dire qu'on avoit servi, on se parla bas; il remarqua qu'on l'examinoit, & qu'on balançoit si on le feroit mettre à table. Cette humiliation le piqua: enfin, on lui proposa une place peu distinguée, la princesse lui disant froidement; Monsieur, mettez-vous là. Le dîné fut enjoué; chacun brilla par ses agrémens. Le roi voulut parler; quelques femmes relevèrent ce qu'il dit, & firent quelques plaisanteries dont il sentit vivement la force; mais à chaque instant Minon-Minette faisoit plus d'impression sur son cœur; il sentoit le ridicule de sa passion; il ne savoit rien faire au milieu de tant de jeunes gens doués de tous les talens agréables, & de tout l'usage brillant du monde. Quelle honte pour lui, & quelle envie de tirer quelque chose de son propre fonds: il y faisoit en vain

des efforts ; un roi n'a jamais parlé ſans être écouté & applaudi ; quelle différente ſituation ! Après le dîné, la compagnie forma un concert délicieux, il convint lui-même, & rougit de ſon ignorance. La veille, il croyoit tout ſavoir, & le lendemain il vit clairement qu'il ignoroit tout : il joignit à cette cruelle conviction, la timidité, la honte, & l'embarras d'un homme qui devient amoureux & qui n'eſt point accueilli. Il ne faut pas tant de motifs à un amant pour aller chercher la ſolitude ; il deſcendit dans le jardin, il y rêva, il y ſoupira, il y maudit ſon ſort, il y forma cent projets de départ & d'oubli, & finit par aller chercher la petite vieille dans le deſſein de s'inſtruire, de lui faire des queſtions, de ſe mettre au fait ; du moins de parler de la belle Minon-Minette.

Il la trouva dans une ſalle baſſe qui filoit ſa quenouille ; il l'aborda avec la politeſſe & l'air intéreſſé que donne l'amour qui croit avoir beſoin de quelqu'un. Hé bien, lui dit la vieille, on ne reconnoît point mal ici le ſoin que vous avez pris de porter la bourée : on vous a fait dîner à table, tous ces gens-là ont bien de l'eſprit, n'eſt-il pas vrai ? Comment vous en êtes-vous tiré ?

Pas trop bien, répondit le roi: mais Minon-Minette eſt bien belle: convenez, ma bonne mère, que tous ceux qui l'environnent ſont amoureux d'elle: peut-on la voir ſans l'aimer? Tant pis pour eux, répliqua la vieille; car elle n'a jamais aimé: elle a toujours déſeſpéré, rebuté ceux qui ſe ſont attachés à ſon char. Et c'eſt pour cela, interrompit le roi avec vivacité, qu'on a nommé ſa maiſon le château du Démon blanc. Nous y voilà, reprit la vieille. Tous mes rivaux, ajouta le roi, ſans-doute ſont princes, rois, ou fils de rois. Non, il y en a dans le nombre qui ne ſont que de ſimples particuliers, que leur mérite & leur eſprit égalent aux ſouverains. Voilà les plus dangereux, s'écria le prince! Un roi plus aimable que puiſſant, pourſuivit la vieille, pourra ſeul la toucher. Vous me déſeſpérez, interrompit Souci; cependant j'aimerai, je me rendrai digne du cœur de la princeſſe, je lui ſacrifierai tout mon amour-propre, rang, dignités; mes ſentimens & mes attentions continuelles ſauront réparer tout ce qui me manque: dites-moi ce qu'elle aime. Les talens l'amuſent, reprit-elle, le naturel eſt ce qui la touche: allez, retournez auprès d'elle, je vous fais gré de votre

confidence. Que puis-je vous offrir, dit le roi, dans la situation où je suis? voulez-vous que demain j'aille chercher votre bourrée? Votre offre me suffit, répondit la vieille en lui donnant un peloton; il vous sera quelque jour d'une grande utilité. A quoi peut me servir un peloton de fil? dit le roi en lui-même; cette bonne femme radote assurément. La bonne Aveline ne fit pas semblant de lire dans sa pensée, & ajouta; quand ce peloton n'aura plus de vertu, vos peines seront finies. C'est donc le fil de ma vie? dit-il en le prenant. C'est celui du malheur de votre amour, ajouta-t-elle. Il la quitta & revint dans la salle où l'on alloit commencer une comédie. La belle Minon-Minette étala tous ses charmes dans la justesse & la précision de ses rôles; elle dansa comme elle chanta, c'est-à-dire, à merveille. Le roi, charmé & enivré de ses talens, étoit outré de n'en point avoir: il envioit le bonheur de ceux qui sur la scène lui disoient des choses tendres; à chaque instant il étoit plus mécontent de lui-même. On soupa avec la joie & la gaieté que les talens satisfaits produisent à leur suite: on fit quelques plaisanteries au roi: on lui demanda s'il ne vouloit pas déclarer

ce qu'il ſavoit faire? Minon-Minette taxa ſes refus de modeſtie; un autre dit qu'il les examinoit pour les écraſer tous le lendemain par les talens qu'il ſauroit leur faire voir. Le roi cependant étoit ſur les épines; car les rieurs n'étoient ni ne pouvoient être pour lui: on peut aſſurer que jamais roi ne s'étoit trouvé à pareille fête. Enfin, une dame fort agréable le pria de leur apprendre au moins ſon nom? Il lui répondit qu'il ſe nommoit Souci. La femme qui lui avoit fait la queſtion, pourſuivit ainſi: Souci, en cauſez-vous? Non, dit-il, j'en éprouve. Cette réponſe auroit pu intéreſſer pour lui: mais quand on a réſolu dans le monde de tomber ſur quelqu'un, rien n'arrête, ſur-tout quand on croit ce quelqu'un plus foible: ainſi on accabla le prince de plaiſanteries; & ſon nom fut l'amuſement du ſoupé. Le roi fut piqué, offenſé & déconcerté. Voir rire de ſon nom eſt une choſe que les gens du monde ne ſavent pas ordinairement ſoutenir. L'ironie & la plaiſanterie ne ſont jamais entrés dans l'éducation des rois: cependant ménagé par la belle Minon-Minette, il lui fut plus aiſé de prendre ſur lui & de ne rien répondre; mais cet effort lui coûta beaucoup. Après qu'on eut bien

ri, plus mécontent de lui même peut-être que des autres, en fortant de table, emporté par un premier mouvement dont il ne fut pas le maître, il partit, réfolu de fe guérir d'un amour dont il devoit efpérer fi peu; car les chagrins d'une paffion malheureufe éloignent de l'éclat du monde, & conduifent à la folitude.

La fée Grimace, qui avoit élevé le prince Fluet, confulta Girouette fur la princeffe qu'elle lui feroit époufer. Celle-ci qui ne confultoit jamais fes livres pour fe conduire, lui dit qu'il n'y en avoit aucune qui fût préférable à la belle Minon-Minette; auffi Grimace réfolut de ne rien épargner pour la lui faire époufer. Elle arriva donc à la cour de cette beauté, où elle fut reçue comme une fée le devoit être par une autre fée auffi polie que la bonne Aveline. Elle n'avoit mené Minon-Minette à la campagne, que pour lui faire juger du roi Souci avec plus de tranquillité; & fur le prétexte de lui faire voir un petit maître humilié. Ainfi d'abord qu'il eut pris fon parti, elles abandonnèrent le féjour du château, & vinrent reprendre dans la capitale leurs occupations ordinaires. Fluet fut préfenté, il étoit affez joli, mais fi délicat, que le plus foible ex-

cès de danſe ou de chant l'obligeoit à demeurer pluſieurs jours dans le lit. Il avoit des talens & des connoiſſances ; mais excepté la douce conſidération qu'il avoit pour lui-même, tout étoit petit. Minon-Minette produiſit ſur ſon cœur l'effet ordinaire à ſes charmes, mais ſon diſcernement reconnut dans ſa juſte étendue le mérite de ce nouvel amant. L'amour mécontent s'anime & s'irrite dans le cœur le plus foible. Le prince peu ſatisfait de la beauté qu'il aimoit, lui fit un jour des reproches, & lui témoigna des regrets aſſez ordinaires, & qu'on n'auroit jamais imaginés capables de le mettre en danger, & d'expoſer ſa petite perſonne ſacrée ; cependant il s'échauffa ſi fort, qu'il fut obligé de garder le lit plus de quinze jours. Grimace éprouva les plus cruelles alarmes ; elle ne douta point de ſa mort, ou de l'altération de ſon tempérament, & ſe fâcha ſi fort contre Aveline, qu'elle lui dit que ſa belle élève étoit une mijorée, qui s'admiroit tout le jour, qui étoit charmée de ſentir qu'elle étoit agréable pour faire enrager l'univers : elle ajouta que cela méritoit punition ; qu'une belle perſonne devoit plutôt qu'une autre prendre ſon parti pour

laiſſer les autres s'établir ſans diſtraction. Elle finit par jurer par ſa dent qu'elle ne ſeroit heureuſe, ni tranquille qu'elle n'eût trouvé le pont ſans arche, & l'oiſeau ſans plume. La colère redoubla mille fois les grimaces dont ſes plus ſimples réflexions étoient ornées : mais quand par ſon art elle eut découvert l'amour de Minon-Minette pour le beau Souci ; elle réſolut ſon départ, méditant toutes ſortes de vengeance. Aveline ne put ſoupçonner ſes mauvais deſſeins. Les bons caractères ne ſont pas méfians. Les grimaces de la fée déguiſoient abſolument ſes ſentimens, de façon qu'elle la vît partir tranquillement & ſans regret avec ſon petit protégé.

Cependant le roi Souci ſe reprocha plus d'une fois ſon départ : il ſentit que les peines de l'abſence ſont plus cruelles. Il eut la conſolation dans ſon malheur de retrouver ſes armes & ſon cheval ; l'un & l'autre lui furent d'un grand ſecours, & Aveline avoit ſu le prévoir.

Après avoir traverſé pluſieurs déſerts, il arriva dans un pays habité. Malheureuſement pour la géographie, les royaumes n'étoient connus en ces temps que par le nom de leurs rois ; ainſi on ne ſait pas au-

jourd'hui la véritable poſition des terres. A peine étoit-il ſur la frontière de ce pays, qu'il fut arrêté & conduit enchaîné comme un criminel à la capitale. Pour toute réponſe aux plaintes qu'il fit d'un procédé ſi injuſte, on lui répondit qu'il étoit dans les états du roi de Fer. Le prince le reçut ſur ſon trône noir, au milieu d'une cour en pleureuſes & en deuil de tous ſes parens qu'il avoit fait mourir. Il lui dit : jeune homme, que viens-tu faire dans mon pays? Le haſard m'y a conduit, lui répondit-il; ſi j'échappe à tes cruautés, ton exemple me ſervira à traiter différemment mes ſujets. Ah, ah! tu me parois bavard, s'écria ce roi féroce : je ſaurai t'occuper, que ſais-tu faire ? Je ſaurai te vaincre ſi tu veux accepter le combat que je te préſente. Les hommes les plus durs en apparence ont toujours été les plus faciles à réduire & à modérer quand on leur tient tête ; alors ſous le nom de raiſon, de généroſité ou de conviction, ils ont ſouvent caché la foibleſſe de leur cœur & la molleſſe de leurs ſentimens. Le roi qui aimoit à jouer le redoutable, tout autant qu'à l'être en effet, frémit à la ſeule propoſition d'un combat ſingulier, deſcendit de ſon trône,

lui tendit la main en lui disant : je n'ai trouvé que toi qui fût digne de mon amitié. Tu es indigne de la mienne par ta barbarie, tu ne m'inspire que de l'horreur, répondit le prince : les rois doivent l'exemple : le silence de ma part auroit l'air d'une approbation. Cet emportement étoit un peu fort ; on pourroit même le trouver déplacé ; mais il semble que la jeunesse doive nécessairement abuser pour apprendre à connoître la mesure des procédés. Cependant le roi de Fer s'écria : c'est trop aussi m'insulter dans ma propre cour ; en attendant que je sache si tu n'en imposes point, car tout le monde est rempli d'aventuriers qui se disent rois pour tromper le public, je saurai t'apprendre à parler : qu'on le mette dans le bijou (c'est le nom qu'il avoit donné à une prison favorite, dont il avoit arrangé & ménagé toutes les horreurs) ; elle n'avoit point assez d'étendue pour s'y coucher ; elle n'étoit point assez élevée pour y demeurer debout ; & cette petite chambre de fer étoit pendue à quatre grosses chaînes dans un sallon voûté, où l'on faisoit successivement éprouver par art des froids rigoureux & des chaleurs insupportables. On ouvrit cent différentes serrures pour y faire

entrer Souci. Girouette, occupée de quelque nouvelle idée, ne penſoit ſeulement pas à ſon exiſtence : c'en étoit fait du malheureux Souci, ſi Aveline qui avoit obſervé ſes démarches, ne lui eût fait entendre une voix dont le ſon le charma ; car il crut reconnoître celle de Minon-Minette qui lui dit : & le peloton ? Il le prit par ſoumiſſion, ſans ſavoir à quel uſage il le pourroit employer ; il lia un des barreaux de ſa petite maiſon de fer ; & ſans aucun effort il le coupa en autant de morceaux qu'il voulut. Il répéta cette opération autant qu'elle lui fut néceſſaire ; il ſortit du bijou & ſe trouva dans le ſallon. Il vint enſuite faire la même manœuvre à une fenêtre de cette pièce, ſur laquelle il monta ; mais il apperçut à quelques toiſes du ſallon un grand mur fort élevé, qui lui ôta toute eſpérance de liberté. Il ne ſavoit quel parti prendre ; à bout d'idées, réſolu de s'abandonner à toutes les cruautés du roi de Fer, il voulut au moins le priver d'un tréſor auſſi précieux que ſon peloton ; & comme ordinairement on s'adreſſe au ciel pour remercier les abſens, il le jeta en l'air, en diſant à la vieille : je ſuis plus malheureux que tu n'es puiſſante ; tiens, je te remercie. Le peloton ſe dévida,

& par un bonheur, que la fée détermina ſans doute, le bout du fil lui demeura dans la main. Il ſentit de la réſiſtance ; & jugeant que le peloton s'étoit arrêté quelque part, il aima mieux ſe confier à la fragilité d'un fil qu'à la cruauté d'un roi. Il étoit ſi jeune & ſi ingambe, qu'il ſe trouva bientôt fort au-deſſus du grand mur. En ſe balançant il le franchit ; & le fil le conduiſit enſuite à terre, où le peloton qu'il eut grand ſoin de dévider, le vint promptement retrouver ; il le mit dans ſa poche, & remerciant mille fois la généreuſe vieille, il ſortit de la ville. L'étonnement & la fureur du roi furent extrêmes, quand au point du jour il ne trouva point ſon priſonnier dans le bijou. Chaque examen redoubloit ſa ſurpriſe ; il fit tuer le gouverneur de la priſon avec tous les geoliers, & fit partir ſes gardes, la garniſon de ſa capitale, & même le peuple, avec ordres de lui ramener le prince mort ou vif ; mais avec le ſecours du peloton, il avoit paſſé une rivière des plus larges & des plus rapides, & s'étoit jeté dans une immenſe forêt, qui le mit en peu de temps hors des états de ce roi barbare.

Ces épreuves ne ſuffiſoient pas encore à Aveline pour l'inſtruction du beau Souci ;

elle

elle s'attachoit d'autant plus à le rendre un homme de mérite, que sa figure avoit fait impression sur le cœur de la belle Minon-Minette; & que loin de trouver plaisant de le voir dans sa première entrevue chargé d'une bourée, elle en avoit été touchée, ainsi que de toutes les humiliations qu'il avoit souffertes dans le château du démon blanc. Aveline vouloit la rendre heureuse par le mérite de son amant. Persuadée qu'un amour bien placé ne sauroit être trop violent, elle voulut augmenter les sentimens qu'elle avoit reconnus; elle lui déclara donc la naissance de celui qui la touchoit: & voulant redoubler ces mêmes sentimens par la compassion, elle lui contoit, sans oublier la moindre circonstance, tous les détails des peines & des inquiétudes que souffroit son amant. Elle insistoit principalement sur le regret qu'il avoit de l'avoir quittée, & sur la façon dont son idée étoit présente à son esprit. Minon-Minette la conjura cent fois de le secourir: il a son peloton, dit-elle; il faut l'accoutumer à chercher des ressources dans son esprit. Mais il n'y pense pas, reprit-elle; faites-lui du moins entendre ma voix: ce fut, en effet, celle de Minon-Minette

que la fée porta jusqu'à lui, & qui lui dit : *& le peloton ?* Enfin la princesse ne respira qu'après que Souci eut passé le fleuve, & qu'il n'eut plus à redouter le roi de Fer. Dès ce moment la princesse résolut de déclarer la guerre à ce roi cruel, & de joindre ses forces à celles de Souci, qui prendroit le commandement des deux armées.

Cependant le prince étoit à pied, plus malheureux de son amour que de ses autres infortunes. Aveline lui fit trouver des fruits dont elle augmenta la saveur & les sucs, pour le mettre en état de résister à une fatigue qu'elle croyoit nécessaire pour former son tempérament. Minon-Minette trouvoit ce procédé un peu dur ; aussi après avoir rougi & éprouvé toutes les contrariétés que l'esprit fait souffrir à une jeune personne en écrivant une première lettre à son amant, elle conjura la fée de la lui faire tenir. Aveline y consentit ; & sans demander à la voir, elle la fit tomber d'un arbre sur lequel il cherchoit sa subsistance. Il l'ouvrit par une curiosité naturelle, & trouva qu'elle contenoit ces mots : *Prince, espérez ; qui a pu échapper au roi de Fer, peut attendrir un démon blanc.* Quelle joie pour un amant qu'une telle lettre ! elle lui étoit nécessaire

pour soutenir la vie fatigante & retirée qu'il menoit, & sur-tout pour calmer les inquiétudes de son amour. Enfin il arriva dans un pays plus ouvert, & se trouva dans une prairie de la plus grande beauté. Elle étoit terminée par des rochers couverts de mousse, qui formoient un admirable point de vue. On distinguoit au midi quelques ouvertures, devant lesquelles il apperçut plusieurs personnes de l'un & de l'autre sexe, marchant doucement, ou posées dans des attitudes tranquilles. Il en approcha, & trouva des vieillards qui l'accueillirent & lui offrirent leur secours; surpris d'en voir un si grand nombre, il apprit qu'il étoit arrivé à la caverne de la vieillesse. Cette divinité triste, mais la plus désirée, & à laquelle on offre le plus de vœux, avoit fait choix, pour demeurer auprès d'elle, des plus anciens du monde, mais aussi des plus aimables. Peu conteurs & de bonne foi sur leur vie passée, ils avoient acquis la solidité du jugement, sans rien perdre de leur gaieté; une attention, une marque d'amitié de la jeunesse les charmoit; ils l'aimoient & s'y intéressoient: par conséquent un seul procédé flateur lui attiroit les bons conseils qu'elle pouvoit désirer; la satisfaction d'avoir

bien vécu étoit leur jouiſſance, & la condamnation de ce qu'ils avoient eux-mêmes pratiqué, étoit la ſource de l'indulgence ; en un mot, les paſſions éteintes les mettoient en état de n'être plus que de bons livres qui réuniſſoient un agréable expoſé, & une diction ſéduiſante a l'avantage de répondre aux objections. Leur genre de vie étoit réglé ; & quoique pour ainſi dire, ils vécuſſent du paſſé, ils jouiſſoient encore du préſent. Malgré la température de la caverne qu'ils habitoient, ils venoient encore jouir des faveurs d'un aſtre qu'on admire dans tous les temps, & qu'on goûte ſur la fin d'un âge qui reſſent ſon éloignement, ſon retour, ſon abſence ; enfin toutes ſes influences. La Vieilleſſe paroiſſoit ſur un trône antique prêt à s'écrouler, & qui rappeloit l'ancienneté des temps; il étoit long & peu élevé, pour éviter la fatigue d'y monter : il étoit orné d'un lit pour le rendre plus ſupportable à une ſouveraine auſſi décrépite, mais à tous momens importunée par les demandes & les prières de tous ceux qui vouloient obtenir ſes bontés, ou la continuation de ſes faveurs. Ces dernières étoient les plus vives & les plus ardentes ; elle en tiroit vanité, parce qu'ils ne lui demandoient que

ce qu'ils connoiſſoient : mais elle avoit tant vu périr d'humains, qu'elle étoit peu ſenſible aux ſollicitations ; ſemblable aux autres ſouverains, on peut dire qu'elle n'aimoit rien. Un nombre infini de chemins conduiſoient à ſon empire : ceux de la valeur, de la richeſſe, & de l'oiſiveté étoient peu battus ; mais en général tous ces chemins étoient traverſés & interrompus par les vices, les débauches, les folies & les erreurs. La jeuneſſe les voyoit de ſi loin, qu'elle ignoroit leur exiſtence : le hazard les avoit préſentés à preſque tous ceux qui les avoient ſuivis, & ſouvent les précautions en avoient écarté ceux qui de bonne heure s'étoient flattés de les rencontrer. Le roi profita du ſéjour qu'il fit avec eux, & de leur amitié, pour ſe corriger de mille défauts qu'il avoit regardés juſques-là comme des perfections. Quels ſecours en effet un bon eſprit ne peut-il pas tirer de ces livres vivans, quand ils joignent, comme ceux-ci, la douceur à l'expérience ! Le roi ſentit & connut tout ce qu'ils valoient ; il profita de leurs vieux talens : ils avoient le plaiſir de les voir exécutés par un jeune prince qui dévoroit leurs leçons pour ſe rendre digne de ce qu'il aimoit, & qui n'étoit occupé que des moyens

de leur plaire; & de reconnoître par ses procédés les obligations qu'il leur avoit. Cependant plusieurs fois dans le jour il essayoit son peloton; mais il retomboit toujours, & ne s'attachoit point en l'air; car il n'avoit point acquis le degré de perfection & d'agrément, qui devoit le rendre digne de la belle Minon-Minette. Les nouvelles qu'il en recevoit assez fréquemment, adoucissoient un peu les rigueurs de cette longue absence. Il trouvoit écrit, tantôt sur un rocher, tantôt sur l'écorce d'un arbre, ou sur une fleur : *elle se porte bien*; *elle vous aime*; *elle voudroit vous voir*; *votre absence l'ennuie* : & c'est depuis ce temps que l'on dit que tout parle aux amans dans la nature. Devenu plus hardi par ces témoignages flateurs, il fit des réponses, dans lesquelles il témoigna tout l'excès de son amour. Il augura bien de ses premières lettres; car les ayant posées sous des fleurs, il ne les trouva plus quelques momens après; & bientôt il reçut des réponses qu'il ne put attribuer qu'à l'objet de tous ses vœux, & dont il ne put remercier que la vieille qui lui avoit fait présent de l'admirable peloton.

Cependant les préparatifs de la guerre que

Minon-Minette avoit résolu de déclarer au roi de Fer, ne purent se faire avec assez de secret; & Grimace en fut instruite. Elle étoit encore moins amie de ce prince, que piquée contre Minon-Minette.

Aveline avoit jusques-ici paré quelques-unes de ses mauvaises intentions; enfin, la princesse, résolue de se mettre à la tête de son armée, pour s'accoutumer à la fatigue, voulut monter à cheval tous les jours & aller à la chasse. Aveline approuva son dessein, en lui recommandant expressément de ne jamais sortir de ses états, si elle n'étoit avec elle. La princesse lui promit d'y faire attention: mais un jour qu'elle étoit montée sur sa belle haquenée blanche, occupée des idées tendres que lui donnoit une lettre qu'elle avoit reçue de Souci; peu savante d'ailleurs sur les frontières de son état, tout d'un coup elle apperçut à quelques pas d'elle une maison de feuilles mortes, dont la vue lui fut d'un mauvais augure. Se souvenant alors des conseils d'Aveline, elle voulut tourner la bride de sa haquenée, mais elle étoit demeurée immobile. La princesse sentit ensuite qu'une force supérieure la mettoit à terre; ses efforts & ses cris furent inutiles: elle voulut prendre la

ſuite ; mais elle trouva de tous les côtés une réſiſtance qu'elle ne put ſurmonter, & qui la força de prendre le chemin de la maiſon de feuilles mortes. A peine étoit-elle auprès de la porte, que Grimace parut. Vous voilà donc à la fin, belle Minon-Minette ; il y a long-temps que je vous guête & que mon trébuchet vous attend. Venez ici, ma mignone : ah ! je vous apprendrai à vouloir faire la guerre à mes amis. Les choſes ne ſe paſſeront pas à votre fantaiſie ; vous lui demanderez pardon à genoux, à ce roi ; & pour obtenir la paix, vous le prierez de vous faire l'honneur de vous épouſer : en attendant, ſervez-moi, s'il vous plaît. La princeſſe fut réduite pour ce ſoir-là aux plus bas emplois du ménage. Du pain noir fut ſon unique ſoupé, & un peu de paille fut le lit qu'on lui préſenta. Le lendemain ſur le midi, pour l'expoſer à la plus grande chaleur du jour, on l'envoya garder les dindons de la fée. Elle auroit trop ſouffert dans une telle occupation, ſon teint auroit été du moins altéré, ſi par le plus grand bonheur elle n'avoit trouvé dans la campagne un éventail : ce meuble manquoit à tout le ridicule d'une gardeuſe de dindons, qui d'ailleurs avoit des habits

magnifiques. Elle ne fut pas auſſi frappée de la ſingularité de la découverte, qu'elle fut touchée de ſon utilité. En effet, l'éventail lui fut non-ſeulement d'un grand ſecours, mais il lui cauſa la plus grande joie ; car en l'ouvrant, elle y trouva une lettre de ſon amant : alors elle reſſentit la protection de la fée. L'amour & l'amitié ſatisfaits à la fois ſe réunirent pour lui donner de l'eſpérance & la ſoulager dans ſes peines : mais le ſoulagement eſt bien court & bien rare, quand on eſt ſoumis à des gens injuſtes.

Grimace, étonnée de voir qu'après pluſieurs jours du plus grand ſoleil, la princeſſe conſervoit l'éclat de ſon teint ſans la plus foible altération, examina toutes ſes actions ; & ſurpriſe de lui voir un éventail, elle voulut l'en priver ; mais il lui étoit moins utile encore que cher à ſon cœur. Donnez-moi cet éventail, lui dit-elle en fureur ? Vous m'ôterez plutôt la vie, lui répondit la princeſſe ; & ne ſachant comment ſe garantir de la violence à laquelle Grimace ſe diſpoſoit, elle le mit ſous ſes deux pieds. Il y fut à peine, qu'il l'enleva. Grimace frémit de l'inſulte que l'on faiſoit à ſon autorité ; mais le pouvoir d'Aveline devint ſupérieur au ſien, à cauſe de

la droiture de ses intentions. Pendant que cette méchante fée éprouvoit une colère impuissante, Minon-Minette parcourut l'air sur son éventail. Le roi Souci de son côté, ayant essayé de son peloton, voyageoit dans le même élément au bout de son fil. Les deux voitures se rencontrerent, & la princesse cria : voilà l'oiseau sans plume, & le pont sans arche. Quoique leur entrevue se pafsât en l'air, elle ne leur fut pas moins sensible. L'éventail s'étendit ; le prince y fut reçu ainsi qu'Aveline qui parut en même-temps. Elle approuvoit leur amour. & ne les empêcha point de s'en donner les plus tendres assurances. Leur conversation ne fut pas longue ; ils mirent pied à terre en présence des deux armées, qu'Aveline avoit eu soin de faire rassembler. L'élite des deux royaumes les composoit ; ils reconnurent leurs princes avec transport & marchèrent sous leurs ordres avec une si grande ardeur contre le roi de Fer, que ses états furent bientôt conquis, & qu'il se trouva réduit à défendre sa capitale, dans laquelle il se renferma avec Grimace. Le siége fut vif ; mais la grimace & la dureté ne sont pas redoutables. Le roi & la fée furent obligés de se rendre prisonniers de

guerre & servirent d'ornement au char des vainqueurs. Le roi de Fer, qui vouloit vivre à quelque prix que ce fût, brigua l'emploi de garder les moutons du roi Souci: il l'obtint; mais ce ne fut qu'après avoir prêté serment de les traiter avec douceur. Il y a des auteurs qui assurent que Grimace fut changée en pelotte, connue en effet sous ce nom, & qu'elle fut continuellement piquée d'épingles. Mais le plus grand nombre, & je suis de ce sentiment, veut qu'Aveline ait donné la liberté à Grimace, en lui conseillant de faire le mariage de Fluet & de Diafane: elle suivit son conseil. Aveline, après avoir réuni les nouvelles conquêtes aux états de ses protégés, les rendit heureux en présence de Girouette qu'on eut beaucoup de peine à trouver dans le monde, & qui fut bientôt étonnée de tant de besogne faite. Souci gouverna par lui-même & très bien, après avoir donné au bon-homme Tope la charge de son premier maître-d'hôtel. Le bonheur de Souci & de Minon-Minette fut constant & de longue durée; il les conduisit enfin dans la carrière de la vieillesse, dont ils furent l'exemple & l'admiration, après avoir laissé leurs royaumes à leurs beaux enfans.

APHRANOR
ET
BELLANIRE.

CONTE.

BELLANIRE paſſoit pour être fille d'Orizalchus, grand Inca du Pérou : mais je n'en répondrois pas ; car il étoit, dit-on, fort jaloux d'un certain Muzilanor, qui étoit pourtant ſon frère, & de plus, grand prêtre du ſoleil.

Le reine Zelenide étoit fort dévote ; elle étoit preſque toujours au temple ; on prétendoit que c'étoit pour le prêtre ; moi je penſe que c'étoit pour le dieu.

De ſon côté Muzilanor avoit un fils nommé Aphranor, qui ne lui appartenoit peut-être pas plus que Bellanire à Orizalchus. Cependant les préſomptions parloient en ſa faveur ; il étoit vain, diſſimulé, impatient, intéreſſé ; en un mot, il ſentoit le prêtre. Après que ces deux ſujets-là eurent été quinze ans, l'un entre les mains de Muzi-

lanor, & l'autre entre les mains de Zélénide, ils s'apperçurent tous-deux que leurs talens n'étoient pas d'élever des enfans; ils voulurent réparer la sottise de leur éducation. Muzilanor crut y réussir en confiant la jeunesse d'Aphranor à un salamandre de ses amis, nommé Telmaïs; & Zelenide, en confiant celle de Bellanire à une silphide qui avoit beaucoup fréquenté les hommes, & qui avoit été trop souvent trompée, pour ne pas instruire une fille à devenir trompeuse.

Le projet de l'Inca étoit de marier sa prétendue fille à son prétendu neveu. On consulta l'oracle sur cette alliance; l'oracle répondit qu'elle étoit impraticable, à moins qu'on ne vît arriver trois choses qui paroissoient impossibles : la première, qu'Aphranor cessât d'être un sot : la seconde, qu'une princesse abominablement laide devînt aussi belle que Bellanire; & la troisième, que Bellanire & Aphranor se rencontrassent dans le temple de l'amour vrai.

Après de tendres adieux, la silphide s'envola dans son char avec Bellanire; le salamandre dans le sien avec Aphranor; l'Inca alla végéter dans le palais; & la reine alla faire sa prière dans le temple du soleil.

Après qu'Aphranor eût voyagé deux jours dans le char de feu du ſalamandre ſans en pouvoir tirer un mot, il ne put pas s'empêcher de lui dire : monſieur, je vous trouve bien froid, & je trouve votre char bien chaud. Je vous entends, répondit Telmaïs, ma voiture vous incommode, & ma perſonne vous ennuie : vous attendez peut-être de moi des leçons ? Oh ! pour des leçons, reprit Aphranor, je vous en diſpenſe volontiers; mais j'attendois du moins de la converſation. Vous vous êtes trompé, dit le ſalamandre, je ſuis très-ſilencieux. J'en ſuis fâché, répliqua Aphranor, car je ſuis très-grand parleur. Conſolez-vous, pourſuivit le ſalamandre; nous ne vivrons pas long-temps enſemble : nous allons bientôt nous quitter. Comment nous quitter ! répartit Aphranor ? vous vous êtes chargé de mon éducation. C'eſt, répondit le ſalamandre, en vous abandonnant à vous-même, que je vais en prendre ſoin. Les avis, les maximes, les préceptes gliſſent preſque toujours ſur un homme de votre âge : on ne ceſſe d'être un ſot qu'à force de faire des ſottiſes ; vous avez toutes les diſpoſitions poſſibles pour vous inſtruire de cette façon. Afin que vous n'y trouviez

point d'obstacles, je vais changer votre figure, & vous en donner une charmante; cela prêtera de la grâce à tous vos ridicules. Plus vous serez à la mode, plus vous acquerrez de l'expérience en peu de temps; & pour lors vous vous direz à vous-même ce qu'il seroit inutile de vous dire à présent. Il le toucha alors de sa baguette. Aphranor en perdant ses traits, sans perdre sa façon de penser, devint le plus joli sot du monde; & le salamandre disparut à ses yeux.

Ce prince, en voyant qu'il n'avoit plus sa figure, réfléchit qu'il feroit aussi bien de ne pas garder son nom, & résolut de prendre celui de Zémire. Dans le moment qu'il formoit ce projet, il rencontra une jeune personne qui étoit un prodige de beauté & de bêtise, & qui avoit pour compagne un prodige de laideur & d'esprit. Aphranor l'aborda d'une façon légère, & lui fit avec grâce un compliment, dans lequel il n'y avoit pas l'apparence de bon sens. Elle en fut enchantée, & parut rassembler toutes les puissances de son ame pour répondre. Oh! pour cela... monsieur vous avez bien raison... elle a de l'esprit comme un ange, s'écria aussitôt Aphranor. La

compagne qui croyoit que le prince railloit, voulut saisir la conversation, & parla avec toute la finesse imaginable. Le prince la regardant avec dédain, dit à l'autre: vous avez-là une amie qui me paroît étrangement babillarde. Il est vrai, répondit-elle; c'est la fille d'une de mes gouvernantes, car je suis princesse au moins. Je le crois bien, reprit le prince, mais pour cette bonne personne-là n'a non plus l'air d'être la fille de quelqu'un. Et dites-moi, je vous prie, peut-on savoir où vous allez? Je voyage pour me former, répondit la princesse. Vous vous mocquez, dit le prince, il faut voyager pour vous faire voir, vous trouverez des gens qui vous formeront tant que vous voudrez. Et vous, ma belle enfant, dit-il au prodige de laideur, quel est votre projet? Monsieur, répondit-elle, je vais dans les pays étrangers chercher à m'établir. Et bien! répartit le prince, c'est un service que vous rendez au vôtre.

La conversation se soutint quelque temps dans ce goût-là. Je suis persuadé que le lecteur s'imaginera que la belle princesse étoit Bellanire, & que la laide étoit la silphide: c'étoit tout le contraire.

La silphide ne fut pas plutôt dans son char-

avec Bellanire, qu'elle lui demanda lequel elle aimoit mieux d'être parfaitement bête, ou complettement laide avec beaucoup d'esprit. La princesse trouva l'alternative embarassante, & demanda vingt-quatre heures pour y réfléchir. Le lendemain elle tint ce discours à la silphide : madame, il est bien joli d'être belle, mais il est humiliant d'être bête. Eh! bien, répondit la silphide, je vais vous rendre laide. Arrêtez, je vous prie, s'écria Bellanire. Je vois, poursuivit la silphide, que vous vous déterminez pour la beauté, cela suffit; je vais vous arracher un chêveu, & vous n'aurez pas le sens commun. Mais, madame, dit la princesse, en l'arrêtant encore, si j'ai de l'esprit, faut-il absolument que je sois laide? Oui repliqua la silphide, si vous voulez avoir de l'esprit, comme un ange, il faut que vous soyez laide comme un démon. Mais, poursuivit-elle, seriez-vous bien aise qu'on vous admirât? Oui, dit la princesse. Il faut donc être belle, reprit la silphide. Mais aimeriez-vous mieux qu'on vous aimât? Ah! sans-doute, répondit la princesse : il faut donc être laide, dit aussi-tôt la silphide. Vous m'étonnez, répartit la princesse; je vous parle vrai, dit la silphide; il n'y a que les

laides qui ſoient sûres d'être ſincèrement, ſolidement, paſſionnément aimées. Premièrement, on ne leur fait point de déclaration, ſans avoir la tête abſolument tournée; ce qui eſt un grand avantage pour une femme; & il n'y a que des gens d'eſprit qui en ſoient amoureux; au lieu qu'il n'y a que des ſots, qui, par ſottiſe & par air, le deviennent d'une belle bête. D'ailleurs l'habitude des yeux affoiblit également la beauté & la laideur. L'une devient inſipide quand on la voit ſans plaiſir; l'autre devient dangereuſe quand on la voit ſans peine.

Je n'avois jamais imaginé, dit la princeſſe, que la laideur fût eſſentielle pour faire une grande paſſion. C'eſt que vous n'avez point d'expérience, répartit la Silphide; il n'y a rien de ſi heureux pour une femme que d'être laide; mais je dis laide à l'excès. Quand elle a de l'eſprit, ſa difformité devient un tréſor pour ſon amour-propre. Le premier moment eſt contr'elle, j'en conviens; mais les momens qui ſuivent la dédommagent bien. Elle perd la victoire, avec ſa figure qui eſt l'effet du haſard: mais elle la rappelle, la remporte & la fixe par le charme de ſon eſprit, qui eſt un lien dépendant d'elle-même. Les qualités de ſon

cœur, la ſolidité de ſon caractère, la douceur de ſa ſociété deviennent un bandeau qui cache ſon viſage, & un flambeau qui éclaire ſon mérite.

Oh! je ne balance plus, s'écria Bellanire? Je meurs d'impatience d'être laide. La peinture que vous venez de faire m'en donne une extrême impatience. Madame, je vous prie de me rendre promptement laide, autant qu'on le peut être. Volontiers, dit la Silphide: elle lui poſa la main ſur le viſage, marmota quelques paroles, & lui préſenta un miroir, en lui diſant: j'eſpère que vous aurez tout lieu d'être contente. Ah! s'écria Bellanire avec tranſport! Ah! que je vais faire de paſſions: je ſuis abominable. Ainſi ce fut par la plus grande coquetterie qu'elle ſe détermina à être laide.

Maintenant, dit la Silphide, je vais prendre la figure que je vous aurois donnée, ſi vous aviez voulu être belle, & je feindrai d'être auſſi bête que vous l'auriez été. Vous verrez que je ne ferai pas une paſſion.

Ce fut peu de temps après ces changemens, qu'elles rencontrèrent le prince dont je vais reprendre la converſation. La princeſſe le trouvoit fort ſot, & il trouva la princeſſe fort laide. Peut-on ſavoir, lui de-

manda-t-elle, où vous allez? Où je vais, répondit-il? Ah! parbleu, je vais où certainement je ne vous trouverai pas : je vais au temple de l'amour. Comment, dit la princesse, à qui l'esprit tenoit lieu d'expérience : vous allez au temple de l'amour de dessein prémédité? Sans doute, dit le prince : je prétends devenir amoureux.

Ah! croyez-moi, dit la princesse : on ne le devient que lorsqu'on ne veut pas l'être. Savez-vous bien, reprit le prince, que voilà une déclaration détournée que vous me faites? Mais je suis obligé de vous avertir que toutes vos avances ne vous avanceront de rien. Passe pour cette princesse : il n'est pas possible de la voir sans l'aimer. Bon, dit la Silphide, comment voulez-vous me persuader votre amour? Vous ne m'avez pas seulement demandé mon nom? C'est un garçon qui ne sait pas vivre, dit Bellanire. Je vous avoue, répondit le prince, que je n'ai pas osé prendre cette liberté. Il est certain, repliqua Bellanire, que, si c'est une liberté que de demander le nom de quelqu'un, il y en a d'autres qui méritent la préférence sur celle-la.

Le prince s'approcha alors de la Silphide, en lui disant : c'est dommage que la fille de

votre gouvernante ſoit ſi affreuſe ; elle ne manque pas d'eſprit, mais en vérité elle eſt trop laide ; elle abuſe de la permiſſion. Ha ! ha! répondit la Silphide, avec un air chagrin, vous ſavez donc qu'on lui a donné la permiſſion d'être laide ! Le prince la regardant, en hauſſant les épaules, s'approcha de Bellanire : il faut avouer, lui dit-il, que votre princeſſe eſt des plus belles, mais elle eſt auſſi trop bête. Bellanire lui répondit par de grands éclats de rire. Je ne vois pas, dit le prince, ce qu'il y a là de ſi riſible. Voilà une jolie rencontre que je fais : deux perſonnes, dont il y en a une qu'on n'oſe pas regarder, & l'autre avec qui on ne peut pas parler. Meſdames, continua-t-il bruſquement, je vous ſouhaite un bon voyage ; mais comme je ſuis preſſé de finir le mien, ne trouvez pas mauvais que je ne vous accompagne pas dans le vôtre.

Eh ! bien, dit la Silphide à Bellanire, ne trouvez-vous pas que je doive être fort flattée de l'admiration que je lui ai cauſé. Je n'en ſuis pas ſurpriſe, dit Bellanire ; vous poſſédez le talent de la bêtiſe à un degré ſi éminent, qu'il n'y a aucun portrait qui ne l'emporte ſur vous. Vous aimez donc mieux reſter comme vous êtes, pourſuivit la Sil-

phide ? Sans contredit, répartit la princeſſe. Je me mire dans ma laideur, depuis que je vois votre ſottiſe. Puiſque vous penſez ainſi, dit là Silphide, je puis vous laiſſer le ſoin de votre conduite : des affaires indiſpenſables me rappellent dans le royaume des Silphes. Mais je veux, avant de vous quitter, vous marquer ma confiance. Voilà deux petites fioles, ſi vous voulez éprouver par vous-même à quel point la beauté eſt inutile ſans eſprit, frottez-vous le viſage avec trois gouttes de cette eſſence, vous deviendrez belle à ravir, & bête à impatienter. Lorſque vous vous verrez tentée de revenir à l'eſprit, aux dépens de la figure, prenez trois gouttes de cette autre fiole, vous redeviendrez ce que vous êtes à préſent. Je dois ſeulement vous avertir de prendre garde de caſſer la première fiole ; car la liqueur, en s'évaporant, vous rendroit votre figure naturelle. Il eſt vrai que s'il ſe trouvoit avec vous quelqu'un de transformé, l'enchantement ceſſeroit, & il paroîtroit ſous ſes véritables traits.

La Silphide, après cette inſtruction, quitta la princeſſe, en lui recommandant de changer de nom, & de s'appeler Phyliride. Phyliride la remercia, & la pria de ne l'abandonner jamais.

Elle marcha quelque temps, n'ayant point de honte d'être laide, parce qu'elle ne rencontroit perſonne. Peu de temps après, elle vit un étranger l'aborder, la regarder, la conſidérer, & s'écrier avec joie : ah ! la voilà trouvée, à la fin ; c'eſt un tréſor pour notre reine que cette fille-là. Aſſurément, continua-t-il, en s'adreſſant à elle, il faut que vous ſoyez bien heureuſe pour être auſſi laide ; car ce n'eſt pas pour vous flatter, mais je n'ai jamais rien vu d'auſſi laid que vous. Je ne vois pas, répliqua Phyliride, qu'il y ait là de quoi tant vanter mon bonheur. Comment, reprit-il, vous ne ſavez pas apparemment que vous allez devoir la plus grande fortune à votre laideur ? Oui, ſans doute, continua-t-il, je n'ai point vu de viſage plus propre à faire une dame d'honneur. Il y a trois ans que par l'ordre de la reine, je cours le monde pour trouver une femme auſſi hideuſe, pour obtenir l'amitié de la princeſſe ſa fille ; je n'ai rencontré que des laideurs auxquelles on s'habitue, mais la vôtre aura toujours la grâce de la nouveauté ; qu'il me tarde que la princeſſe vous voie, vous êtes laide à faire plaiſir.

Certainement, dit Phyliride, je ſens cette préférence comme je le dois ; j'en ſuis pé-

nétrée de reconnoiſſance : mais oſerois-je vous demander le nom de la reine & de la princeſſe ſa fille ? Je vais vous ſatisfaire, dit cet homme. Notre reine s'appelle la reine Inconſéquente, & monſieur ſon mari, le prince Sans Conſéquence. Voilà des noms, dit Phyliride, qui promettent beaucoup. Je réponds qu'ils tiennent parole, répondit l'étranger ; & la princeſſe, reprit Phyliride ; elle s'appelle, reprit l'étranger, la princeſſe aux Paſſades. Apparemment, dit Phyliride, que c'eſt une principauté qu'on lui a donnée pour ſes menus plaiſirs. Elle a bien ſon agrément, répliqua l'étranger, mais elle n'eſt pas avantageuſe pour l'établiſſement d'une princeſſe : comme la nôtre eſt fort belle, elle a beaucoup d'amans ; & comme elle a un bon caractère, elle a beaucoup de bontés pour eux ; mais elle a le malheur de n'en pouvoir garder aucun ; ſes dames d'honneur lui en ont tant enlevés, qu'elle s'eſt réſolue de n'en avoir plus qu'une ſeule, qui fût d'une figure à ne lui point faire craindre de rivalité.

En s'entretenant ainſi, ils arrivèrent au palais de la reine Inconſéquente. Tout y annonçoit le caractère de celle qui l'habitoit : les tapiſſeries étoient de velours, &

les

les portières de toiles peintes : les lits avoient quatre couvertures d'édredon ; il n'y avoit point de rideaux ; on ne faisoit jamais de feu, & les cheminées étoient garnies d'écrans ; toutes les portes étoient fermées avec des paravents pardessus, & toutes les fenêtres étoient ouvertes.

Phyliride fut étonnée de cet arrangement, elle remarqua qu'il n'y avoit pas un siége, pas même un tabouret ; elle en demanda la raison à son guide ; c'est, lui répondit-il, parce que la reine, qui est la bonté même, veut qu'on soit toujours assise devant elle.

On s'assied donc à terre, dit Phyliride ? il faut, reprit le guide, que vous ayez bien de l'esprit, pour avoir pu deviner cela.

Enfin, ils parvinrent à l'appartement de la reine, qui avoit une robe de taffetas vert, garnie de queues de martes-zibelines. Comme il faisoit froid ce jour-là, elle étoit avec sa fille à son balcon, environnée de trente courtisans, dont vingt-six se plaignoient d'avoir une fluxion de poitrine c'étoit l'infirmité courante.

Tous, en appercevant Phyliride, s'écrièrent : ah ! la vilaine créature ! Approchez, lui dit la princesse aux Passades : vous avez

une phyſionomie qui me revient aſſez, & je veùx bien vous faire ma dame d'honneur. Princeſſe, répondit Phyliride, j'en ai autant qu'une autre. Elle avoit réſolu, pour mieux réuſſir à la cour, de ne pas faire paroître la moitié de ſon eſprit : il n'y a que les gens riches qui ont ſoin de cacher leurs revenus. Elle entra en charge dès le jour même, & ne manqua pas d'étudier avec ſoin le caractère de la reine, de la princeſſe & du roi.

La reine étoit vertueuſe par ſyſtême, & par ſon inconſéquence ordinaire, ne l'étoit guère par pratique. Elle penſoit fort bien, & ſe conduiſoit fort mal : elle vouloit avoir des amis & ne pouvoit avoir que des amans ; ſon cœur étoit froid, & ſon imagination étoit vive : l'un & l'autre ſe croiſoient preſque toujours ; de ſorte qu'il y avoit des momens où elle ſe croyoit tendre ; mais l'imagination varioit, & pour lors elle ſe détachoit ſans regret de celui auquel elle étoit attachée d'inclination. Elle n'alloit point à l'opéra, parce qu'elle n'aimoit pas la danſe, & donnoit très-fréquemment des bals où elle ſe mettoit en nâge à force de danſer. Elle haïſſoit ſon mari, parce qu'elle le trouvoit ſot, & elle aimoit un homme

beaucoup plus ſot, parce qu'il n'étoit pas ſon mari; de façon que ſi c'eût été l'amant qui eût été le mari, c'eût été le prince Sans-Conſéquence qui fût devenu l'amant.

Au reſte, ce prince étoit très-bien nommé, il diſoit des choſes libres, & ne prenoit point de libertés. Il étoit toujours de l'avis de ſa femme qui n'étoit jamais du ſien. C'étoit un homme admirable pour faire préparer des tables de jeu, pour donner à tirer, pour ramaſſer les éventails qui tomboient, pour dire qu'on fît ſouper; pour ſervir au commencement du repas, & pour s'endormir à la fin. En un mot, de tous les valets-de-chambre de ſon palais, il étoit le premier, le plus aſſidu, le plus ſoumis, le plus maltraité.

A l'égard de la princeſſe aux Paſſades, il y avoit deux ſentimens ſur l'étymologie de ſon nom; les uns prétendoient qu'elle s'appeloit ainſi, parce qu'elle étoit le fruit d'une paſſade; les autres ſoutenoient que ce nom lui venoit de ce qu'elle les aimoit. Ceux qui connoiſſoient la princeſſe, donnoient raiſon aux ſeconds. Il faut cependant dire à ſon avantage, que ſi elle changeoit ſi ſouvent d'amans, c'étoit par principe d'éducation. Madame ſa mère la reine

lui avoit répété bien des fois, que la fille d'un roi, d'un prince, d'un duc, & même d'un marquis, devoir fuir avec soin tous ceux qui lui diroient un seul mot d'amour, & qu'elle ne devoit faire accueil qu'à ceux qui lui marqueroient de l'estime. Peu de temps après, elle donna des preuves de sa docilité. Deux petits Messieurs devinrent amoureux d'elle : le premier lui fit une déclaration dans toutes les formes, dans laquelle le mot d'amour & de *je vous adore* étoit répété à chaque phrase : elle en fut très-offensée, & le bannit pour jamais de sa présence.

Le second lui dit simplement, que ses sentimens étoient fondés sur la plus parfaite estime : sa vertu en fut si fort attendrie, qu'elle le rendit heureux. Mais par malheur pour lui, il s'avisa dans l'ivresse de son bonheur, de lui dire que rien n'égaloit le transport de son amour. La princesse fut aussitôt révoltée, & lui dit fièrement : je voudrois bien savoir pour qui vous me prenez, monsieur ? Voilà des propos bien singuliers, & qui ne me conviennent en nulle façon : jusqu'à ce moment vous vous étiez tenu dans les bornes du respect, & vous m'en manquez. Sortez de chez moi, & fa-

chez que je prétends qu'on m'eſtime, & qu'il ne me convient pas qu'on m'aime.

Voilà ce que c'eſt que d'avoir des principes, & l'on peut juger par-là combien l'éducation eſt néceſſaire aux enfans. Phyliride ſe conduiſoit très-bien avec elle, & obtint bientôt toute ſa confiance. Phyliride, lui dit-elle un jour, je voudrois bien entretenir ce ſoir en particulier un jeune étranger, & je vous charge de l'introduire dans mon appartement. Madame, dit Phyliride, ſans-doute que ce jeune étranger vous eſtime? Il me l'a aſſuré, répondit la princeſſe, & vous ne ſauriez croire combien je ſuis ſenſible à cette expreſſion. C'eſt que madame eſt bien née, répartit Phyliride. Et vous Phyliride, continua la princeſſe, vous eſtime-t-on auſſi? Madame, dit Phyliride, avant que j'euſſe eu la petite vérole, on m'eſtimoit beaucoup. Voilà qui eſt bien étonnant, dit la princeſſe; je n'aurois jamais cru que l'eſtime & la petite vérole euſſent quelque choſe à démêler enſemble? Je le croyois comme vous, répondit Phyliride, mais l'expérience m'a convaincue du contraire, & depuis ce malheureux temps on ne m'eſtime plus. Eh bien, moi, répliqua la princeſſe, je ne vous

en eſtime pas moins, & je vous en aime davantage.

La toilette finit; le jeune étranger ſe préſenta. Le lecteur s'imagine que ce jeune étranger étoit Aphranor avec ſa nouvelle figure & ſon nouveau nom; & le lecteur ne ſe trompe pas.

Phyliride & lui furent étonnés de ſe reconnoître; il lui demanda des nouvelles de la belle imbécille: Phyliride lui promit de la lui faire voir, mais en grand ſecret, parce que la princeſſe ne ſouffroit point de belles perſonnes à ſa cour. Le prince, qui alors s'appeloit Zémire, quitta Phyliride pour aller eſtimer la princeſſe. On attend peut-être une deſcription de ce qui s'y paſſa, mais je me ſuis impoſé la loi de ne bleſſer en rien la bienſéance. Il faut être aſſez voluptueux pour n'être jamais trop libre. Phyliride pendant ce temps eut recours à la fiole de beauté; elle perdit ſur le champ ſa laideur & ſon eſprit, il ne lui reſta que ce qu'il falloit pour lui faire ſentir qu'elle en avoit eu, & qu'elle n'en avoit plus.

Zémire en ſortant de chez la princeſſe, fut très-étonné de trouver la belle bête; & comme il étoit pour lors plus en état de rendre hommage à l'eſprit qu'à la beauté,

il regretta Phyliride : il commençoit à ne la plus trouver ſi laide, & il trouvoit toujours l'autre auſſi ſotte.

Phyliride reprit le lendemain ſa figure ordinaire, & ſon eſprit augmenta encore ſon enjoûment, lorſque Zémire lui confia que la belle princeſſe l'avoit excédé d'ennui. Oui, diſoit-il, je ſerois charmé de la voir, pourvu qu'elle ne parlât point, & je conſentirois à vous regarder pourvu que vous parlaſſiez toujours. Eh bien ! reprit Phyliride, il y a un accommodement ; je ferai peindre la belle princeſſe, je vous donnerai ſon portrait, & vous le regarderez pendant que je vous entretiendrai ; par ce moyen vous verrez la princeſſe ſans l'entendre, & vous m'entendrez ſans me voir ; c'eſt à ce que je crois un bon marché pour tous les trois. Ce projet fut exécuté : le prince regarda attentivement le portrait pendant la première converſation ; le lendemain il partagea ſes regards entre le portrait & Phyliride, une autrefois Phyliride les eut tous pour elle ; quelques jours après Zémire ne ſe ſervit plus du portrait. Enfin, il le rendit à Phyliride, c'étoit l'équivalent d'une déclaration. Ah ! qu'on eſt flattée d'être aimée quand on eſt laide !

Les entretiens de Phyliride éclairoient de plus en plus Zémire ſur ſes ridicules ; & Phyliride faiſoit uſage de ſon eſprit pour ſe corriger de ceux qu'elle avoit eus ſous la figure de Bellanire. Mais il falloit pour leur perfection les expoſer en perſpective, & animer ces mêmes défauts, ſous leurs yeux : c'eſt ce qui leur arriva.

La princeſſe aux Paſſades prit la réſolution d'aller dans un lieu qu'on nommoit le tourbillon des coquettes. Ce n'eſt point un voyage pour lequel il faille avoir recours à l'art de quelque magicien, ou au char de quelque fée ; on y va ſouvent de plain-pied ; c'eſt y être arrivé, que d'y vouloir aller. On mit Phyrilide de la partie, afin qu'on s'en moquât ; mais elle étoit laide, toutes les coquettes devinrent ſes amies. La princeſſe aux Paſſades étoit belle ; toutes les coquettes furent ſes ennemies. On lui jugea un vilain caractère, parce qu'elle avoit de beaux yeux. On eut par conſéquent bonne opinion de l'ame de Phyliride.

C'eſt-là qu'on voyoit les fêtes ſans gaieté, les intrigues ſans myſtère, l'éclat ſans plaiſir, & le bonheur ſans reconnoiſſance.

Les jours & les momens étoient enveloppés dans une viciſſitude de riens qui em-

portoient l'eſprit ſans remplir le cœur ; on ne ſe préſervoit de l'ennui, qu'en n'étant jamais avec ſoi-même ; on ne ſe garantiſſoit d'un attachement qu'en variant ſouvent l'objet. Les femmes étoient plus imprudentes que faciles, plus galantes que tendres, plus diſſipées que vives. Elles avoient des amans plus par air que par goût, & ſe rendoient par complaiſance plus que par ſenſibilité. Voilà pourquoi elles cherchoient ſans ceſſe le plaiſir & ne le trouvoient jamais. Les foibleſſes ſans paſſion ſont toujours ſans volupté.

Leur jeuneſſe, qui étoit un mélange perpétuel de conquêtes flatteuſes & de ruptures humiliantes, de démarches haſardées & d'imprudences ennuyeuſes, leur ménageoit par le vide de réflexion, le paſſage inſenſible & honteux d'un printems inutile à un automne indécent. Elles n'avoient plus le même viſage, & avoient toujours les mêmes goûts ; elles avoient manqué le plaiſir, parce qu'elles ne l'avoient pas connu : elles le manquoient parce qu'elles l'effrayoient. L'eſprit, qui, comme les étoffes, a des couleurs pour tous les âges, n'en avoit point changé pour elles. Elles vouloient toujours badiner, & elles ignoroient que rien n'a

l'air ſi vieux que le badinage d'une vieille; que ſes mines deviennent des grimaces, ſes agrémens des ridicules, & qu'il faut prendre le parti de parler raiſon, quand on ne peut plus la faire perdre. Délaiſſées, déſœuvrées & railiées, la rivalité les avoit diviſées, & le dépit les avoit réunies. Elles s'occupoient triſtement à médire entr'elles; elles croyoient ſe venger du plaiſir, en le cenſurant dans les autres: elles déchiroient les hommes qu'elles déſiroient, & concluoient par dire, que de leur temps les uns étoient plus galans & les autres plus modeſtes.

Telles étoient les femmes du tourbillon des coquettes.

Les jeunes gens n'y réuſſiſſoient qu'à force de faux airs: on comptoit leurs bonnes fortunes, & non pas leurs agrémens; ils n'acquéroient une femme qu'en en deſhonorant dix autres. Ils avoient de l'impudence au lieu de ſentiment, du libertinage au lieu d'eſprit, & de l'étourderie au lieu d'imagination. Il ne faut point s'étonner s'ils étoient à la mode: ce tourbillon étoit le temple dont j'ai parlé au commencement de cette hiſtoire, où l'on n'entroit qu'avec un bandeau ſur les yeux.

On juge aisément que Zémire ne conserva pas long-temps son crédit auprès de la princesse aux Passades, qui étoit en pays de recrues. En effet, il fut bientôt quitté; il reçut sa disgrace avec douceur & avec affliction, se détermina à ne jamais revoir la princesse, & à en dire toujours du bien. Les mauvais propos qu'on tient contre une femme vous décréditent plus qu'elle: on est plus puni que vengé, quand on cesse d'être homme.

Elle fit tant de sottises, qu'on fut trop heureux à la fin de lui faire épouser, par convenance, un petit prince qu'elle n'avoit jamais vu. Il étoit raconteur, sot & glorieux. Il avoit le visage long, le ventre gros & les jambes courtes: son visage étoit l'image des histoires qu'il contoit: ses jambes étoient l'image de son esprit, & son ventre le portrait de son amour-propre. Je n'ai pas ouï dire ce que devint la princesse avec lui; je crois qu'elle s'y endormit.

Zémire s'attachoit de plus en plus, & Phyliride aimoit beaucoup plus qu'elle n'eût voulu. Quand une laide fait tant que d'aimer, elle aime avec fureur: la crainte presque certaine de ne pas plaire la fait résister long-temps à sa passion; & lorsq-

qu'elle n'en peut triompher, il faut que ſon amour ſoit plus fort que ſon amour-propre.

Phyliride connut la force du ſien, par l'excès de ſa jalouſie. Elle apprit avec une douleur égale à ſon étonnement, que Zémire plaiſoit beaucoup à une princeſſe du tourbillon, nommée Bellanire : elle ignoroit qu'il y eût au monde une princeſſe qui portât ſon nom ; mais elle fut bien plus ſurpriſe en voyant qu'elle portoit auſſi ſon viſage. Elle en fut frappée, elle retrouvoit ſes traits, ſa démarche, ſa voix ; & ce qui la rendit plus honteuſe, elle retrouvoit tous ſes défauts. A chaque imprudence que Bellanire commettoit, à chaque ſottiſe qu'elle diſoit, Phyliride rougiſſoit & Phyliride rougiſſoit ſouvent. Elle ne regrettoit que ſa figure, parce qu'il paroiſſoit que Zémire la trouvoit à ſon gré. Elle étoit un jour ſur le point de lui en parler, lorſque Bellanire ſurvint & troubla leur entretien. Bellanire fit tomber la converſation ſur les figures. Croiriez-vous bien, Phyliride, qu'autrefois la mienne étoit abſolument ſemblable à la vôtre ? Tout ce que je puis vous dire, répondit Bellanire, c'eſt que ſi vous l'avez troquée contre celle que vous avez à pré-

ſent, vous avez fait un mauvais marché : mais, pourſuivit-elle, il eſt déjà tard, & je m'étonne qu'Aphranor, à qui j'ai donné rendez-vous ici, ne ſoit pas encore arrivé ? Aphranor, s'écria Zémire ! Quoi ! Aphranor eſt ici, dit en même-temps Phyliride ? Sans-doute, répartit froidement Bellanire, Aphranor eſt ici. Vous voilà tous deux confondus : Zémire, en feriez-voux jaloux ? Vous auriez tort, en vérité, car c'eſt bien le petit monſieur le plus plat que je connoiſſe. Il a l'eſprit vain, le cœur ſec, & les manières gauches : ſes ridicules n'ont point l'aiſance du naturel : il y a cependant trois ans qu'il eſt dans le monde, à ce qu'il dit ; mais je crois que c'eſt une prétention : il n'a point non plus l'air d'avoir trois ans de fatuité ſur la tête ; il paroît n'être un fat que d'hier. La vérité du portrait impoſa ſilence à Zémire. J'en ai entendu parler ſur ce ton-là, dit Phyliride ; on ne le loue que ſur ſa figure, ajouta-t-elle. Vous avez raiſon d'en dire du bien, reprit Bellanire ; car imaginez-vous qu'il prend le parti de la vôtre ; il m'a prié de vous le préſenter : en un mot, il eſt amoureux de vous ? Amoureux, s'écria Zémire, d'un air inquiet : dans l'inſtant Aphranor parut. Phyliride le

reconnut; il fut plus Aphranor que jamais, & le pauvre Zémire fut couvert de confusion. Eſt-il poſſible, diſoit-il en lui-même, que j'aie été auſſi avantageux, auſſi ſot? Je ne puis pas m'y méprendre, c'étoit-là ma façon de penſer, ma manière de m'exprimer : j'étois étourdi, glorieux, indiſcret; c'eſt moi que je trouve en lui, mais heureuſement ce n'eſt plus lui que je trouve en moi.

Ces quatre perſonnes reſtèrent encore une heure aſſemblées. Bellanire & Aphranor dirent des impertinences; Phyliride & Zémire firent des réflexions.

Il ne fut bientôt plus queſtion que des airs, des prétentions & des travers de Bellanire & d'Aphranor; chaque jour donnoit lieu à des ſcènes nouvelles; tous les yeux étoient fixés ſur eux; tous les autres n'avoient en comparaiſon que des ridicules ſubalternes. On ne leur faiſoit pas l'honneur de s'en appercevoir. Ce que j'ai deſiré toujours après avoir fait une ſottiſe, ce qui m'eſt arrivé ſouvent, c'eſt que quelqu'un en fît une plus éclatante qui fît oublier la mienne.

Zémire devint vraiment inquiet d'Aphranor; Phyliride en étoit flatée. Raſſurez-vous, lui diſoit-elle, l'amour qu'il feint pour

moi n'eſt qu'une ruſe. Un petit maître veut paroître ne tirer parti de la laideur, que pour ſe mettre en réputation auprès de la beauté. L'événement la démentit; car elle fut tout-à-coup enveloppée d'un nuage : Zémire la perdit de vue; mais il entendit la voix d'Aphranor, qui lui crioit : Zémire, je t'enlève Phyliride : ce n'eſt pas une conquête digne de toi, je te dédommage aſſez en te laiſſant Bellanire.

Quoique Zémire ne fût pas un ſot, il en eut bien la mine, lorſqu'il vit qu'on lui enlevoit Phyliride ſans qu'il pût s'y oppoſer.

Voilà qui eſt beau, dit Bellanire qui ſurvint, de laiſſer ainſi enlever ſes amies, cela vous ſera beaucoup d'honneur dans le monde; & quand on ſaura cette hiſtoire, vous ferez joliment votre chemin auprès des femmes. Madame, repartit Zémire, permettez-moi de vous apprendre que vos plaiſanteries ne ſont pas bonnes : je ne veux faire de chemin que pour retrouver Phyliride. J'ai peur, répliqua Bellanire, que vous n'en ayez beaucoup à faire : voilà pourquoi je pars tout-à-l'heure, dit Zémire en s'en allant. Il me ſemble qu'on peut ſe quitter plus poliment.

Il étoit très-affligé d'être à pied, & d'avoir attraper un char qui voloit très-légère-

ment : il auroit bien voulu difpofer de celui de Telmaïs. Telmaïs, Telmaïs s'écria-t-il, m'avez-vous abandonné ? Telmaïs parut auffi-tôt ; mais il étoit à pied comme lui. Je ne t'abandonne point, dit Telmaïs; je viens te donner des confeils. Eh! monfieur, lui répondit Zémire, ce n'eft pas-là ce que je demande : vous devenez parleur quand je ne veux rien entendre ; & vous venez à pied quand j'ai befoin qu'on me mène. Mais, continua-t-il, puifque vous voulez me donner des avis, où me confeillez-vous d'aller ? Dans le temple de l'amour vrai, répliqua Telmaïs en difparoiffant. Me voilà bien plus avancé, dit Zémire ; il y a dix ans que je cherche ce temple fans pouvoir le rencontrer. J'ai trouvé bien des temples de l'amour, & je n'y ai vu que des femmes qu'on doit aimer fans inquiétude, fervir fans affiduité, & quitter fans chagrin. Il n'y a que ce temple de l'amour vrai dont tout le monde me parle, & que perfonne ne peut m'indiquer ; il faut affurément que ce dieu-là foit mal logé. En faifant ce monologue fur les temples, il en apperçut un avec cette infcription : Temple de l'amour défendu. Ce titre le piqua ; il voulut y entrer ; il y vit un monde infini ; il fut tout

étonné de reconnoître ce temple; il aborda le prêtre. Il me ſemble, lui dit-il, que je ſuis déjà venu ici, mais il n'y avoit perſonne. Vous ne vous trompez pas, lui répliqua le prêtre; ce temple s'appeloit alors le temple de l'amour permis; il fut d'abord très-fréquenté, la volupté douce & tranquille ordonnoit les fêtes, la ſympathie apportoit les offrandes; il n'y avoit d'autres prêtres que les amans, ils avoient la gloire des ſacrifices, & les victimes en partageoient le plaiſir. Les princes, les rois, les dieux même y venoient dépouillés du faſte de leur titre & de l'éclat de leur grandeur : de ſimples bergers étoient auſſi élevés qu'eux, mais en récompenſe ils étoient auſſi heureux que de ſimples bergers. Les eſprits ſe rapportoient, les goûts ſe répandoient, les cœurs vrais & ſenſibles donnoient & recevoient des chaînes en même temps. La défaite & la victoire étoient également douces; il n'y avoit point de vaincu qui n'aimât ſon vainqueur, la perſuaſion étoit le prix de la ſincérité, le triomphe le prix de la conſtance, & la confiance intime le prix durable du triomphe.

Tel fut ce temple dans ſon origine: mais inſenſiblement la langueur s'y introduiſit.

On étoit trop sûr d'être aimé pour s'efforcer de plaire ; le plaisir cessa d'être une faveur, le bonheur devint une habitude, les liens fragiles de la reconnoissance remplacèrent imperceptiblement les chaînes de l'amour ; les égards succédèrent aux sentimens : on ne fut plus fidèle que par vanité ; l'ennui survint, on se l'avoua, on se sépara, & l'amour permis resta seul dans son temple.

Il y seroit resté long-temps sans un expédient auquel il eut recours : il invita un nouveau dieu qu'il nomma l'Hymen. Il fit un point d'honneur aux humains d'y venir prendre des chaînes involontaires. L'estime, l'amitié, le rapport d'humeur, la douceur de l'esprit, l'étude approfondie des caractères furent traités de chimères. L'ambition, la richesse, la bisarrerie en formèrent la convenance & les nœuds : on s'imposa aveuglément des liens indissolubles : on jura de s'aimer avant de s'être vus, de s'estimer avant de se connoître ; l'empire même fut partagé inégalement, & l'esclave n'eut pas seulement le choix du maître. Dès-lors on vit paroitre sur la scène deux crimes qui avoient l'air de deux vertus : la haine pour un mari souvent très-haïssable, & l'amour pour un amant souvent très-aimable.

Vous auriez peut-être cru par-là le temple de l'amour abſolument abandonné ; ce fut-là ce qui le repeupla : on ne fit que changer d'inſcription ; les femmes par vengeance y vinrent trouver leurs amans, les époux par le même eſprit y vinrent chercher des maîtreſſes : on ſe trompa mutuellement, mais on voulut que la tromperie marchât accompagnée de la décence : la licence règna ſous les apparences de joug ; la liberté devint entière, & les chaines parurent ſubſiſter. En un mot, l'Hymen fut un dieu qui ne ſervit qu'à faire valoir les revenus de l'amour. Mon révérend père, dit Zémire, voilà une hiſtoire fort ſavante : vous ne reſſemblez point à la plupart des gens de votre état, qui connoiſſent mieux le revenu que l'origine de leurs fondations. Votre ſcience me fait eſpérer que vous pourrez me dire où eſt ſitué le temple de l'amour vrai. Le temple de l'amour vrai, répondit le prêtre, je ne connois pas cela, j'en crois le miniſtre bien pauvre, cela m'a tout l'air d'un bénéfice à portion congrue. Eh bien ! dit Zémire, puiſque vous ne connoiſſez pas ce temple, je n'ai plus beſoin de reſter dans le vôtre. Vous y reviendrez, peut-être, répliqua le prêtre, lorſque

vous aurez épousé Bellanire ? Qui, moi ; reprit vivement Zémire, j'épouserai Bellanire : c'est précisément ce que je ne veux point. Vous l'aimez cependant beaucoup, dit le prêtre. J'aime Bellanire, répartit Zémire ! mais vous vous y connoissez ; les prêtres croyent toujours savoir tout. Je sais du moins, répondit le prêtre que vous croyez aimer Phyliride, & que vous aimez Bellanire ? Allez, mon pauvre père, dit Zémire, croyez que je sais cela de meilleure part que vous.

Zémire se trompoit, car ce prétendu prêtre étoit Telmaïs qui savoit très-bien que Phyliride étoit Bellanire, & qui étoit tout aussi-bien informé du lieu où elle étoit : mais il ne mit pas Zémire dans le secret : aussi fit-il bien du chemin, bien des réflexions tristes, & bien des rêves malheureux avant d'arriver dans un désert où l'on ne voyoit que des bois & des rochers. Il y rêva, y soupira, s'y ennuya, & s'y endormit. Tout cela est en règle. Mais il fut réveillé par une voix languissante & souterraine, qui disoit ces mots : *O ciel ! c'est aujourd'hui qu'il faut que j'épouse Aphranor, & que je renonce à Zémire !* Est-ce une illusion, s'écria Zémire ? N'entends-je pas la

voix de Phyliride, que je cherche partout, & que je ne trouve que dans mon cœur? Quoi! lui répondit Phyliride, quoi! Zémire c'eſt vous? Eh! venez-vous être le témoin de mon malheur? Fuyez promptement; vous ne pourriez triompher d'une puiſſance ſupérieure qui m'a enchainée dans cette grotte, & qui ne m'en délivrera que pour me faire épouſer Aphranor. A ces mots, Aphranor deſcendit dans un char à côté de Bellanire, la grotte s'ouvrit. Malgré ſes chaînes & ſes larmes, Phyliride parut tout auſſi laide qu'à ſon ordinaire, & Zémire tout auſſi amoureux. Zémire, dit Bellanire, tu cherches par-tout le temple de l'amour vrai, & tu n'as trouvé que celui de l'Hymen; tu vas épouſer Bellanire. Et toi, Phyliride, c'eſt Aphranor qui va recevoir ta main. Non, répondit-elle: non, je ne puis aimer; je ne veux épouſer que Zémire? Eh bien! tu le peux, dit Bellanire, mais à une condition: je ſuis accoutumée à ma beauté, & je commence à connoître mes défauts: ſi tu veux, par le moyen d'un génie qui me protège, me céder ton eſprit, je te céderai ma figure, & tu épouſeras Zémire. Non, répliqua Phyliride, je n'y conſens point, & ſi Zémire m'aimoit mieux

avec ta figure, je ne le jugerois plus digne de recevoir ma main. Il ne tient qu'à moi de devenir belle : cette fiole m'en donne le pouvoir, mais je ſerois privée de mes bonnes qualités. Seigneur, continua-t-elle, en s'adreſſant à Zémire, vous l'avez éprouvé : c'eſt moi qui étois la belle bête. Ah ! s'écria Zémire, pour vous mettre dans l'impuiſſance de le redevenir, je prends cette fiole, & je la briſe à mes pieds. La vapeur s'évapora auſſi-tôt, & dans le même inſtant Phyliride parut ſous les traits de Bellanire : Zémire ſous ceux d'Aphranor, & on reconnut la ſilphide & Telmaïs dans ceux qui paroiſſoient être Bellanire & Aphranor.

Eh bien ! dit Telmaïs à Aphranor, je vous avois bien dit que vous épouſeriez Bellanire aujourd'hui. C'eſt donc vous, répondit Aphranor, qui étiez ce prêtre de l'amour défendu ? Il eſt vrai, répliqua Telmaïs. Tout ce que je vous demande, répartit Aphranor, c'eſt de n'y pas mener Bellanire. Mais, pourſuivit-il, expliquez-nous ce que veut dire cette mauvaiſe plaiſanterie de nous avoir ôté nos figures pour vous en revêtir ? C'eſt à cette ſupercherie que Bellanire & vous devez vos vertus. Aphranor, vous n'auriez pu voir vous-même

vos défauts ; il falloit vous en faire rougir en vous les expofant dans votre propre reffemblance. Et vous, Bellanire, fi vous aviez été belle, vous n'auriez jamais fongé à autre chofe. Il falloit vous rendre laide pour vous faire fentir la néceffité des vertus & des talens. Maintenant vous la connoiffez, vous êtes digne de la beauté & vous en jouiffez, n'oubliez jamais qu'elle n'eft qu'un ornement, & non pas un mérite. Tout cela eft fort beau, dit Aphranor ; je vois bien deux points de l'oracle accomplis ; je ne fuis plus un fot, & une princeffe abominablement laide, qui étoit madame, eft devenue auffi belle que Bellanire ; mais ce temple de l'amour vrai, où le trouverons-nous ? Ah ! pouvez-vous le méconnoître ? s'écria Telmaïs. Le temple de l'amour vrai eft par-tout où fe trouvent deux amans qui s'adorent fincèrement. Ce dieu eft plus attiré par l'efpèce que par la multitude des hommages ; il fe plait dans la folitude ; les facrifices les moins folemnels font les plus doux à fes yeux. L'amour connu n'eft qu'un titre ; il n'y a que l'amour caché qui foit un bonheur. Tout vous infpire ici le caractère de l'amour vrai. Ce gazon où vous êtes eft le trône de l'amour, il en eft le lien. Cette

forêt épaiſſe n'eſt, pour ainſi dire, qu'amour : c'eſt l'amour ſeul qui paroît l'avoir élevée; il y cache ſes miracles dans le ſein du myſtère : c'eſt ce myſtère qui l'a engagé à vous y appeler, à vous y attendre; partout il vous cherche, il vous pourſuit, il ſe préſente à vous, & il vous dit avec tendreſſe : Eh! où courez-vous pour me trouver ? Venez à moi. Ah! Aphranor, continua Telmaïs, l'amour vous environne de toutes parts; il vous appelle, il vous cherche, il vous pénètre juſqu'au plus profond de votre ame; & vous demandez encore où il eſt? Aphranor & Bellanire ſe regardèrent; leurs yeux leur dirent que le temple de l'amour vrai étoit dans leurs cœurs. Telmaïs & la ſilphide les unirent & les ramenèrent chez leurs parens, qui furent très-étonnés & très-ſatisfaits de les voir amans, époux aimables & honnêtes gens.



MERVEILLEUX

MERVEILLEUX
ET
CHARMANTE.
CONTE

DANS le temps que les fées ſe mêloient des affaires des hommes, il y avoit à la Chine un roi, que les charmes de ſa perſonne, les grâces de ſon eſprit, l'élévation de ſon ame & l'étendue de ſes lumières avoient fait nommer Merveilleux : il étoit rare dans ce temps-là, comme dans le nôtre, de voir tant de qualités éminentes raſſemblées dans un ſeul ſujet.

Merveilleux n'avoit que quinze ans lorſqu'il perdit ſes parens ; il monta ſur le trône ; & la ſageſſe de ſon gouvernement ne trompa point les eſpérances de ſes ſujets. Ils étoient heureux & ne déſiroient autre choſe que de voir régner longtemps un prince auſſi aimable, & de voir naître de lui des enfans qui lui reſſemblaſſent. Merveilleux n'étoit point encore marié, & tous les princes voiſins, jaloux d'une alliance déſirable à

tous égards, avoient envoyé pour ambaſſadeurs à la cour de Merveilleux, leurs plus adroits négociateurs. Il ſeroit difficile de décrire le manège, l'adreſſe, la politique qu'ils mirent tous en uſage pour atteindre à leur but; il arriva alors ce qui arrive ſurtout dans les grandes affaires : on ſe donna beaucoup de peine & de tourment pour une choſe qu'un ſimple haſard décida.

Merveilleux réuniſſoit trop de vertus & de grandes qualités pour n'avoir pas le cœur ſenſible; ſans avoir encore de goût décidé pour aucune femme, il portoit dans ſon ame un germe de paſſion qui cherchoit à ſe développer. Au milieu des plaiſirs d'une cour charmante, il ſentoit qu'il lui manquoit quelque choſe, & ſoupiroit après un bonheur pur & plus vif, dont il avoit le ſentiment plutôt que l'idée.

Un jour que Merveilleux chaſſoit dans une vaſte forêt qui touchoit à ſa capitale, il s'égara, perdit la chaſſe & vit arriver la nuit, ſans ſavoir quel chemin il devoit prendre; il ſuivit au haſard la première route qu'il rencontra, sûr qu'elle le conduiroit à quelqu'habitation où il pourroit demander ſon chemin. Il y avoit environ une heure qu'il marchoit, lorſqu'il entendit

des cris perçans ; il jeta les yeux du côté d'où le bruit sembloit partir, & vit qu'une petite cabane, qui étoit à vingt pas dans le bois, retentissoit de ces cris lamentables. Il y alla sans balancer : mais quelle fut sa surprise, lorsqu'il vit un vieux mandarin qui passoit pour l'homme le plus réglé de son royaume, tout couvert du sang qui ruisseloit des égratignures qu'il venoit de recevoir, & occupé à panser ses ridicules plaies, tandis qu'un paysan, qui avoit l'air d'un bucheron, assommoit à coups de bâton une créature plus belle que l'imagination ne peut se la représenter. Malheureuse, disoit le bucheron indigné, il te convient bien de refuser l'honneur que monseigneur veut te faire ! Une vieille femme, qui paroissoit la mère, aidoit monseigneur à se panser, & l'exhortoit à ne pas se décourager, en lui disant que sa fille n'étoit encore qu'une enfant, & qu'on lui feroit entendre raison. Le désordre des habits de la jeune personne, les discours du père & de la mère instruisirent assez Merveilleux de la violence que l'on vouloit faire à la jeune fille ; mais il n'en put douter lorsqu'elle s'écria en le voyant : Ah ! seigneur, sauvez-moi, sauvez mon honneur ? Le roi jeta à

ces mots un regard terrible ſur le mandarin, que ſa confuſion ſeule auroit décelé pour coupable. Déjà Merveilleux levoit ſon cimeterre pour punir cet infâme; mais les pleurs de la jeune perſonne que le bucheron frappoit toujours, le déterminèrent à voler vers elle; d'un revers il abattit la tête du malheureux qui la frappoit. Le mandarin vouloit fuir; mais le roi s'élança ſur lui, & du tranchant de ſon ſabre l'arrêta pour jamais à la porte de la cabane. Il alloit faire le même traitement à la vieille: mais la jeune perſonne embraſſa ſes genoux: c'eſt ma mère, lui dit-elle; n'ajoutez point à mes douleurs le chagrin de la voir périr. Elle prononçoit ces paroles d'un ton auquel il étoit difficile de rien refuſer. Elle vivra, puiſque vous le voulez, dit le roi; mais pour prix de ſa grâce, apprenez-moi par quelle ſingulière aventure un pareil miracle de beauté ſe trouve dans une forêt déſerte. La jeune fille rougit à ces paroles flatteuſes, elle baiſſa les yeux, & fut un moment ſans parler. Enfin elle apprit au prince qu'elle étoit fille de cette malheureuſe vieille & du bucheron auquel il avoit donné la mort; que ſon père & ſa mère étant pauvres, avoient réſolu de faire ſervir



C'est ma Mère, n'ajoutez point à mes douleurs le chagrin de la voir périr.

Marillier inv. Patas Sc.

les charmes de leur fille à leur fortune ; que le mandarin qui l'avoit vue au temple, étoit devenu amoureux d'elle, & avoit eu bientôt fait son marché avec le père & la mère, auxquels il avoit donné une grosse somme d'argent, leur en promettant encore davantage. Ma mère, continua-t-elle, m'apprit cette nouvelle avec les transports de la joie la plus vive, & m'exagéra la douceur de la vie que j'allois mener. Quelque soumission que j'eusse toujours eue pour elle, je ne pus m'empêcher de sentir la honte & l'infamie du désordre dans lequel elle vouloit me plonger, & je ne répondis que par des pleurs. Mon père qui arriva alors, me chargea d'injures & de coups : ma mère, plus douce & plus humaine, essayoit de me persuader par ses caresses. On m'apporta de la part de mon amant prétendu des étoffes, des diamans, des bijoux : ma mère me paroit malgré moi de ces riches habillemens, & se récrioit sur l'air de beauté qu'ils me donnoient ; mais je me disois à moi-même que, si ces habits me rendoient plus belle aux yeux des autres, le vice me rendroit plus laide à mes yeux : ce qui me faisoit le plus de peine, étoit leur pauvreté qu'ils me repro-

choient ſans-ceſſe que je pouvois faire finir. Depuis quelques jours ils m'ont amené un homme qui a eſſayé de me prouver que je pouvois, que je devois même me prêter à ce qu'on exigeoit de moi : il me dit que le plus grand des vices étoit la pauvreté ; que je tenois à des préjugés d'enfans, proſcrits depuis longtemps à la cour qui a enfin donné le ton à la ville : mais j'ai entendu dire tant de fois le contraire, je le ſens ſi bien, que les autorités qu'il m'a alléguées, & que je n'ai pas compriſes, ne m'ont point ébranlée. Enfin voyant qu'il n'étoit pas facile de me perſuader, ils ont réſolu d'employer la force. J'ai vu ce ſoir entrer le mandarin dans notre cabane, & mon père m'a dit d'un ton terrible, que ſi je ne contentois monſeigneur, il me tueroit. Je me ſuis jetée à ſes pieds & l'ai prié d'avoir pitié de moi, mais ſon parti étoit pris. Après que le mandarin eût eſſayé quelques careſſes que j'ai repouſſées, mon père & ma mère m'ont ſaiſie : j'ai trouvé dans ce moment des forces & un courage que je n'attendois pas : vous avez vu en quel état étoit l'infâme qui vouloit me deshonorer ; mais je crois que tôt ou tard j'aurois été la victime de ce complot,

ſi le ciel ne vous eût envoyé à mon ſecours : vous êtes mon libérateur, c'eſt à vous que je dois l'honneur, qui m'eſt plus cher que la vie, & je ſens que ma reconnoiſſance ne finira jamais. Pendant que la jeune perſonne parloit, Merveilleux, les yeux fixés ſur elle, éprouvoit tour à tour mille ſentimens : il s'attendriſſoit ſur ſon ſort & admiroit ſa vertu : mais la fin du récit lui avoit cauſé les plus vives alarmes. Il avoit pâti, en apprenant l'attentat du mandarin, & lorſqu'il apprit que ſon entrepriſe avoit été ſans ſuccès, il ſe ſentit auſſi ſoulagé qu'un homme qu'on délivre d'un fardeau conſidérable. Quel péril vous avez couru, diſoit-il ! j'en tremble encore : quoi ! tant de charmes ont penſé être la proie d'un..... Pendant qu'il diſoit ces mots, il prenoit, ſans ſavoir pourquoi, les mains de la jeune perſonne qui le laiſſoit faire ſans s'en appercevoir : elle rencontra les yeux du prince & baiſſa auſſitôt les ſiens en rougiſſant & retirant ſes mains. Merveilleux rougit auſſi, & commença à regarder avec moins d'aſſurance : il ne croyoit pas l'aimer, mais il craignoit qu'elle ne le crût, & qu'elle n'en fût alarmée. Il ſe paſſoit dans l'âme de ces deux perſonnes mille

mouvemens confus. Enfin Merveilleux apprit à la jeune fille qu'il étoit le roi de la Chine, & qu'il vouloit la mener à sa cour où il lui feroit un sort digne d'elle. Elle soupira en apprenant que son libérateur étoit un grand roi ; & Merveilleux à qui ses moindres gestes n'étoient plus indifférens, lui prodiguoit, pour la rassurer, les protestations du respect le plus sincère, quand sa suite qui le cherchoit arriva.

Il raconta sur le champ cette aventure aux courtisans qui n'en crurent rien, & s'imaginèrent que c'étoit une galanterie du roi. La jeune fille fut conduite à la cour, & la mère resta dans la cabane. Le prince confia la petite personne à sa tante, princesse de la vertu la plus haute, mais aussi la plus affichée : on la nomma Charmante. Cette aventure fit un grand bruit à la cour, où l'on s'occupe des plus petits événemens. Les prudes triomphoient & faisoient sur la vertu de Charmante les commentaires les plus aigres & les plus désobligeans pour les autres femmes ; les femmes galantes forgeoient sur cette histoire mille contes plus ridicules les uns que les autres, dont le dénoûment étoit toujours que le roi étoit amoureux de Charmante ; les cour-

tisans les croyoient ou du moins les répétoient : le roi alloit chez sa tante beaucoup plus assidûment qu'il n'y étoit jamais allé, & donnoit par-là plus de crédit à toutes ces ïdées.

Il y avoit déjà quelque temps que Charmante demeuroit auprès de la princesse, lorsque l'intendant de sa maison, homme très-riche, la demanda en mariage; la princesse la lui promit sans hésiter, & en parla le soir au roi comme d'une affaire faite. Merveilleux pâlit en apprenant cette nouvelle, & se récria que Charmante n'étoit point faite pour un pareil homme. Il fut aisé de lui répondre que si le mariage étoit inégal, c'étoit plutôt du côté de Charmante. Cette réflexion fut un trait de lumière qui éclaira le prince sur l'état de son cœur : il connut avec douleur combien il s'étoit engagé ; il essaya envain de se vaincre, il ne tira d'autre fruit de ses combats, que de connoître que son amour étoit insurmontable. Il n'y avoit cependant pas moyen d'épouser la fille d'un bucheron. Une autre pensée le tourmentoit encore. Comment se persuader qu'il sera véritablement aimé de Charmante ? Est-ce une chose que les rois puissent savoir ? Cepen-

dant une occaſion bien ſingulière ne lui laiſſa rien déſirer à cet égard.

Charmante paroiſſoit depuis quelques jours ſi triſte & ſi rêveuſe, que le prince, inquiet ſur tout ce qui la regardoit, lui en demanda la cauſe avec empreſſement : elle ne voulut parler qu'après avoir tiré parole du roi, qu'il lui accorderoit ce qu'elle lui demanderoit : raſſurée par cette promeſſe, elle s'expliqua ainſi :

Nous ne ſommes pas toujours maîtres de nos ſentimens, ils naiſſent malgré nous, ſouvent à notre inſçu. Il n'y a que peu de jours que je connois au juſte l'état de mon cœur & du vôtre ; vous m'aimez, prince, quoique vous ne me l'ayez pas dit ; je ne puis en douter ; il n'y a pas longtemps que je ſais moi-même que je vous aime, je me ſuis apperçue avec effroi de votre amour & du mien. Voilà le ſujet de ma triſteſſe : je n'ai ſur cela qu'un ſeul parti à prendre, c'eſt de m'éloigner de vous, d'aller pleurer dans la ſolitude une paſſion malheureuſe : c'eſt la grâce que je vous demande ; vous avez juré de me l'accorder ; vous n'êtes plus maître de me refuſer. Le roi tomba à ſes pieds, qu'il arroſa de ſes larmes. Vous m'aimez, lui dit-il, & vous voulez me

quitter ! Vous prononcez l'arrêt de ma mort, en m'apprenant mon bonheur ! Charmante pleuroit auſſi-bien que ſon amant, mais elle demeuroit inflexible, & vouloit toujours s'éloigner. Le prince épuiſa vainement ce que l'amour le plus tendre peut ſuggérer d'inſinuations. Si vous m'aimez, lui diſoit Charmante, vous devez m'exhorter vous-même à prendre le parti que je prends : finiſſons une ſcène trop triſte, n'ajoutez pas à l'horreur de ma ſituation, le regret de voir vos pleurs ; croyez-moi, vos efforts ſont inutiles, vous m'attendriſſez ſans me ſéduire. Non, vous ne partirez pas, dit le prince en élevant la voix, votre vertu eſt digne du trône, & vous y monterez avec moi : venez, venez annoncer aux peuples leur bonheur & le mien. Charmante n'héſita pas à répondre : je n'ai jamais, dit-elle, été affligée de la baſſeſſe de ma naiſſance que depuis que je vous aime, & mon bonheur le plus doux feroit de me voir votre épouſe ; mais ne croyez pas que ce déſir, quelqu'ardent qu'il ſoit, puiſſe m'aveugler ſur mes devoirs, & que je puiſſe oublier & ce que je vous dois & ce que je me dois à moi-même. Nous ne ſommes pas faits pour être unis, nous ne pouvons ja-

mais l'être ; & si l'amour vous fascine les yeux pour un moment, je ne dois pas profiter de votre aveuglement. Je vous donne, prince, la plus grande marque d'amour que vous puissiez recevoir, & si vous l'estimez autant qu'elle me coûte, vous ne la comparerez à rien. Pendant que Charmante parloit, le prince observoit un silence stupide, & paroissoit comme un homme frappé de la foudre ; son ame étonnée, accablée de ce qu'il sentoit & de ce qu'il entendoit, sembloit avoir perdu tout sentiment. Il resta dans cette situation longtemps après que sa maîtresse eut parlé ; il n'étoit pas encore revenu à lui-même, quand la princesse sa tante entra. Je viens, dit-elle, vous apprendre une grande nouvelle qui intéresse Charmante. Au nom de Charmante, le prince revint comme d'un songe : la princesse lui apprit que la vieille femme qu'il avoit crue la mère de Charmante étoit morte ; qu'elle avoit déclaré en mourant que Charmante n'étoit point sa fille, qu'elle l'avoit trouvée dans un bois, dans un berceau, dont la richesse faisoit connoître qu'elle appartenoit à des parens considérables ; qu'un anneau qu'elle avoit au doigt confirmoit ces présomptions, & sembloit

destiné à faire connoître un jour les auteurs de sa naissance. On n'avoit point fait attention à cet anneau qui n'étoit que d'argent, mais sur lequel étoient gravés quelques caractères. Merveilleux le demanda avec empressement, il examina longtemps les caractères sans pouvoir y rien comprendre ; mais il n'en conclut pas moins que Charmante étoit fille d'un grand prince : il redoubla ses instances. Il est bien difficile de résister à ce qu'on aime, & il est bien rare de résister aux rois. Charmante, vaincue par les instances de son amant, déterminée par ce dernier événement, motif peu important, mais exagéré par l'amour le plus tendre, se détermina enfin à épouser le roi.

Les apprêts de ce mariage furent ordonnés à l'instant, & le jour pris pour la solemnité. Ce jour arriva enfin, & parut à Merveilleux le plus beau de sa vie. Le peuple partageoit la joie de son roi, les rues étoient jonchées de fleurs, les murs des maisons ornés de tapis superbes ; de tous côtés les parfums les plus exquis répandoient une odeur délicieuse. Le prince, tenant Charmante par la main, sortit de son palais pour la conduire au temple ; toute sa cour superbement parée faisoit le cortége des nou-

veaux époux ; cent jeunes enfans habillés en amours, & aussi beaux qu'on les suppose, chantoient devant eux les hymnes de l'hymen, les attraits de Charmante, & le bonheur de son amant : tout présentoit dans la ville l'image de la volupté ; il sembloit que l'on y respiroit un air plus pur. L'amour & la joie éclatoient dans les yeux du prince : une douce fermeté régnoit sur le visage de Charmante ; elle baissoit ses regards modestes, craignant d'y laisser paroître trop de tendresse, & cet aimable embarras la rendoit plus belle encore.

Les nouveaux époux arrivèrent au temple, ils se prosternèrent aux pieds des autels, & jamais les dieux n'avoient reçu de vœux plus sincères ; le grand sacrificateur leur fit prononcer le serment de s'aimer toujours. Déjà le temple retentissoit du son des instrumens, mêlés aux acclamations du peuple, lorsque tout-à-coup on entendit un bruit semblable à celui du tonnerre ; une nuit épaisse succéda à la lumière; la voûte du temple s'entr'ouvrit ; on vit six dragons aîlés qui jetoient des flammes & traînoient un char d'argent ; on voyoit dans ce char un magicien d'une taille gigantesque, & d'une physionomie terrible. Le char descen-

dit jusqu'à terre, & le magicien s'adressant au roi : prince audacieux, lui dit-il, qui veux épouser l'objet de mon indignation, conçois quelle est ma puissance. A ces mots il étendit sa baguette, & les deux amans se sentirent transportés à ses côtés. Le char s'éleva aussi-tôt & alla s'abaisser avec la rapidité d'un éclair, à mille lieues de-là sur le bord de la mer. Sachez, dit le magicien, que je suis le génie Chevrefeuille ; tant que ma puissance subsistera, Charmante ne peut être heureuse ; & vous, malheureux époux, qui partagez son sort, partagez aussi les effets de ma vengeance. Les deux amans furent transportés, à ces mots, chacun dans un petit bateau d'argent qui étoit sur le rivage, & à peine y avoient-ils mis le pied, que les deux bateaux s'éloignèrent l'un de l'autre à toutes voiles, & tirèrent, l'un vers l'orient, & l'autre vers l'occident, tandis que les dragons de Chevrefeuille le ramenèrent chez lui.

Charmante & Merveilleux voguoient sur une mer orageuse dans un léger esquif, sans cordages & sans aviron, emportés par un vent impétueux qui paroissoit à tout moment prêt à renverser leurs frêles barques, & ils songeoient seulement que ce vent fu-

neste les séparoit. Chacun d'eux, uniquement occupé du péril de ce qu'il aimoit, oublioit le danger qu'il couroit lui-même. Charmante avant ce temps auroit frémi en voguant sur le plus petit canal, & à peine alors faisoit-elle attention aux vagues immenses qui menaçoient d'engloutir son petit bateau. L'ame la plus foible quand elle est sensible a des ressources infinies qui lui sont inconnues à elle-même, & que l'occasion manifeste. Un coup de vent fit enfin échouer le vaisseau de Charmante. La princesse prit terre sans accident; mais comme son péril étoit ce qui l'occupoit le moins, ses alarmes ne finirent pas lorsqu'elle se vit en sûreté. La tempête continuoit toujours, & Charmante resta sur le rivage, considérant avec une inquiétude attentive les ondes irritées; elle se représentoit le bateau d'argent qui portoit son amant, élevé sur le sommet des vagues terribles qu'elle avoit devant les yeux, & bientôt précipité avec la vague qui s'abaissoit. Elle trembloit, elle se rassuroit, à mesure que l'agitation de la mer lui sembloit plus ou moins violente. Elle étoit depuis plusieurs heures dans cette cruelle perplexité, lorsqu'elle vit un vaisseau assez considérable battu par la tempête

s'abîmer tout-à-coup dans les eaux. A ce triste spectacle, elle ne douta plus du malheur de Merveilleux. L'accident qui l'avoit faite échouer lui parut un hasard unique qu'il n'étoit pas raisonnable de supposer; & la destinée du vaisseau abîmé lui parut le sort nécessaire de tout ce qui voguoit sur ces mers. On craint plus aisément qu'on n'espère, peut-être parce que l'espérance n'embrasse jamais qu'un objet, celui que le cœur désire; au lieu que la crainte s'occupant des moyens qui peuvent écarter du but désiré, saisit autant d'objets que l'imagination en peut embrasser, & s'ouvre une carrière infinie. Charmante, sur ce qu'elle imaginoit de la mort de son amant, vouloit le suivre & se précipiter dans les ondes; mais une tourterelle blanche vint se reposer devant elle, & lui dit: pourquoi vous livrer au désespoir, belle princesse? Rassurez-vous; Merveilleux vit encore, & vous le verrez un jour. La tourterelle parloit d'un ton si doux; le son de sa voix étoit si tendre & si insinuant, qu'il pénétra le cœur de Charmante, & y fit naître ce calme délicieux qu'on éprouve quand on se voit délivré de grandes douleurs. Charmant oiseau, dit la princesse, ce que vous me promettez me

paroîtroit incroyable, ſi tout autre que vous me l'annonçoit. Je ne ſais par quel charme vous me perſuadez ; mettez le comble à ce que je vous dois, achevez de m'éclaircir ſur le ſort de mon amant & ſur le mien ; nos maux ſont-ils prêts à finir ? En vain me faites-vous eſpérer que le ciel nous rejoindra quelque jour ; s'il tarde trop à faire ce miracle, ſa bonté ſera inutile ; je ne puis vivre ſans l'amant que j'aime, je ſens que je mourrai bientôt ſi je ne le retrouve. Qu'il m'eſt douloureux, répondit la tourterelle, de ne pouvoir remplir vos déſirs ! Le bien qu'on fait aux cœurs ſenſibles eſt celui qui flatte le plus ; car ce ſont ceux qui le ſentent le plus vivement. Je ne puis faire qu'une choſe pour vous : j'irai trouver votre amant, je lui dirai de vos nouvelles, & je vous rapporterai des ſiennes. Charmante étoit ſi tranſportée, qu'elle ne trouvoit point d'expreſſions aſſez fortes pour ſa reconnoiſſance ; elle auroit bien voulu écrire à Merveilleux ; elle avoit, à ce qu'il lui ſembloit, tant de choſes ſi eſſentielles à lui dire, tant de conſeils importans à lui donner ſur les précautions qu'il devoit obſerver pour ſe garantir de tous les dangers ! mais par malheur, elle n'avoit ni plume, ni papier, &

l'oiseau ne pouvoit lui en faire trouver. Venez à notre ville, dit la tourterelle, j'y prendrai mon compagnon sans lequel il seroit trop dur de m'éloigner; vous nous direz tout ce que vous voulez faire savoir à votre amant, & comme je prévois que cela sera bien tendre, nous n'en oublierons pas un mot. La princesse suivit la tourterelle, & lui conta en chemin ses aventures, ou plutôt lui parla de l'amour extrême que Merveilleux lui avoit inspiré, du mérite extraordinaire de ce prince, du plaisir qu'elle avoit d'en être aimée. Ce que je vois par votre récit, belle princesse, dit la tourterelle, c'est que vous êtes aimée autant que vous méritez de l'être, & que vous n'aimez pas moins. A chaque moment que je vous écoute, l'intérêt que je prends à votre situation devient plus vif: j'aime comme vous, & je voudrois que tous les cœurs tendres fussent aussi heureux que moi. La princesse & la tourterelle apperçurent alors la ville des tourterelles; on y voyoit au lieu de maisons, des feuillées de myrthes couronnés de roses qui servoient d'habitation à chaque petit ménage de cette république. La tourterelle mena la princesse à une feuillée plus grande que les autres; ce sera là, dit-

elle, votre habitation pendant que j'irai trouver votre amant; je vais chercher mon compagnon, & nous viendrons ensemble prendre vos ordres. L'oiseau partit, & Charmante, considérant sa nouvelle demeure, détacha l'écorce d'un myrthe, & avec une aiguille à tête, essaya d'y tracer quelques caractères : l'aiguille gravoit sur cette écorce avec autant de facilité que la plume court sur le papier, & Charmante eut le plaisir d'écrire à son amant une très-longue lettre qui lui parut cent fois trop courte. Les deux tourterelles arrivèrent lorsque la princesse finissoit d'écrire, ou plutôt lorsqu'elle étoit à la fin de son écorce; elles se béquetoient amoureusement, & ce spectacle fit soupirer Charmante; elle les retint encore longtemps, & les chargea de dire à Merveilleux mille choses, qui toutes revenoient à la même. Vous ne pourrez jamais, disoit-elle, lui exprimer à quel point je l'aime; il est impossible que vous soyez aussi tendres que moi. A ce discours les deux oiseaux se regardoient tendrement, & sembloient se dire en souriant que la princesse les connoissoit bien mal; enfin ils s'envolèrent, quoique Charmante qui croyoit avoir encore quelque chose à leur dire, leur criât de s'arrêter.

Le voyage des tourterelles ne fut pas long ; elles apportèrent bientôt la réponſe de Merveilleux. Ce prince ſe plaignoit tendrement dans ſa lettre de ce que Charmante avoit négligé de l'inſtruire du détail de ſa ſituation & de ſes aventures. En effet, la princeſſe avoit rempli ſa lettre de ſentimens tendres & paſſionnés, de l'expreſſion vive & naturelle de ſes inquiétudes ſur le ſort de ſon amant, & avoit négligé de l'inſtruire de l'état où elle ſe trouvoit, & de tout ce qui lui étoit arrivé. Par un effet ſemblable du même ſentiment, le prince qui ſe plaignoit de cette négligence, tomboit auſſi dans le même défaut, & ſa lettre n'apprenoit rien de lui-même, ſinon qu'il penſoit toujours à Charmante, & qu'il l'adoroit : c'étoit tout ce qui réſultoit de ſa lettre, qui étoit pourtant fort longue. Les tourterelles ſuppléèrent à l'oubli du prince; elles avoient appris ſon hiſtoire des habitans du pays où il étoit; car pour lui il n'avoit répondu à leurs queſtions qu'en les interrogeant ſur le ſujet de Charmante. Des bergers habitoient ce rivage; ils avoient vu le bateau d'argent échouer à peu près de la même façon que celui de Charmante. Merveilleux étoit ſi beau, ſon air étoit ſi

majeſtueux, qu'ils l'avoient élu pour leur roi, celui qui les gouvernoit étant mort peu de jours avant l'arrivée du prince. Merveilleux paſſoit dans ce ſéjour, où la nature avoit prodigué tous ſes tréſors, des jours auſſi tranquilles qu'il pouvoit en trouver ſans voir Charmante; il penſoit toujours à elle, il gravoit ſon nom ſur tous les arbres; tous les moutons de la contrée étoient marqués du chiffre de Charmante & du ſien entrelacés. Les bergers & les bergères mêloient toujours ſon nom dans leurs chanſons; les mères ſouhaitoient à leurs filles d'être belle comme Charmante; enfin, dans ce petit coin du monde tout parloit de Charmante, & ſon amant ſi malheureuſement ſéparé d'elle avoit au moins la conſolation de voir que tout lui rappeloit le ſouvenir de ce qu'il aimoit. Tel fut le récit que les oiſeaux firent à la princeſſe: elle les envoya avec une nouvelle lettre; ils revinrent auſſi promptement que la première fois; les meſſages ne finiſſoient pas, & Charmante auroit voulu, s'il eût été poſſible, envoyer toute la colonie des tourterelles chargée de lettres à ſon amant. Il y avoit déjà quelque temps que cela duroit, lorſqu'un jour les petits couriers de

Charmante ne revinrent point à l'heure accoutumée. La nuit arriva & redoubla l'inquiétude de la princeſſe, qui étoit déjà exceſſive ; pluſieurs jours ſe paſsèrent ſans qu'elle eût de leurs nouvelles ; elle n'auroit pas attendu ſi longtemps à aller elle-même chercher Merveilleux ; mais ils habitoient dans une isle, & ne trouvant aucun bateau ſur le rivage, Charmante n'avoit jamais pu en ſortir. Il ſeroit difficile d'exprimer ſa déſolation, lorſqu'elle eut vu écouler un mois entier ſans avoir des nouvelles de ſes tourterelles. Les idées les plus funeſtes s'emparèrent de ſon eſprit ; elle ne douta point que Chevrefeuille n'eût enfin attenté à la vie de ſon amant. L'isle des tourterelles retentiſſoit de ſes gémiſſemens. Charmante avoit cru être au comble du malheur quand elle avoit été ſéparée de ce qu'elle aimoit, & dans les circonſtances affreuſes où elle ſe trouvoit, elle auroit regardé cette première ſituation comme le dernier période du bonheur. Enfin, après un mois d'abſence les tourterelles arrivèrent. Charmante vola vers elles remplie d'impatience, d'eſpoir & de crainte ; mais voyant qu'elles avoient l'air affligé, elle ne douta plus de ſon malheur. Nous avons fait de vaines recherches, dirent-

elles, princeſſe infortunée; nous n'avons pu trouver votre aimable époux : à ces mots funeſtes Charmante tomba évanouïe; les tourterelles firent de vains efforts pour la ſoutenir; cette amante infortunée ne donna pendant pluſieurs heures aucun ſigne de vie. Les tourterelles commençoient à déſeſpérer de ſes jours, lorſqu'elles virent un bateau dont les voiles étoient bleues aborder au rivage : à peine l'eût-il touché, qu'une lumière brillante éclata ſur la pouppe, & fut comme le ſignal du réveil de la princeſſe. Elle ouvrit les yeux, & appercevant le vaiſſeau, elle s'élança dedans avec précipitation; elle trouva au pied du mât une lance, un cimeterre & une armure d'or; cette inſcription étoit à côté des armes : *Si l'amour donne les plus grands biens, on ne peut les acheter trop cher; s'il expoſe à de grands périls, il n'en eſt point qu'il ne faſſe ſurmonter : voyage, cherche, combats, triomphe.*

Non, s'écria la princeſſe; non, rien ne pourra m'épouvanter; elle ſe revêtit des armes, dit adieu à ſes chères tourterelles, & frappant le rivage avec la lance, elle fit éloigner le bateau, qui voguant avec rapidité, aborda au bout de deux jours à un rivage fort éloigné.

Seule

Seule, dans un lieu desert, armée, mais n'ayant pour se défendre qu'une main foible & sans expérience, Charmante auroit été en proie à la terreur la plus forte, si l'oracle qu'elle avoit lu sur les armes, le désespoir d'avoir tout perdu, & l'impossibilité de devenir plus malheureuse ne l'avoient rassurée. Absorbée dans sa douleur, occupée de ses regrets, elle ne voyoit rien. Triste solitude, déserts affreux, disoit-elle, seroit-ce ici que je pourrois rencontrer ce que j'aime? Plût au ciel que nous fussions condamnés à passer nos jours dans cette retraite sauvage! nous serions trop heureux.

Elle avoit déjà marché quelques jours, occupée de ses tristes pensées, & n'avoit rencontré aucune aventure. La confiance qu'elle avoit eue en l'oracle, commençoit à se changer en désespoir. Il ne faut rien pour donner de l'espérance aux amans, mais l'impatience la détruit bientôt, & change un doux espoir en de cruelles alarmes. Tel étoit l'état de Charmante; lorsqu'au milieu d'une sombre forêt où elle étoit entrée, elle apperçut un château; une femme en pleurs en sortit, & accourant vers la princesse, qu'à ses armes elle prit pour un

chevalier: généreux chevalier, lui dit-elle, daignez vous arrêter un moment pour secourir la princesse la plus belle & la plus infortunée qui soit dans l'univers. Charmante se laissa conduire au château par cette femme; elle traversa toute armée plusieurs chambres tendues de noir, & arriva enfin à celle où on lui disoit que se tenoit la reine. Elle vit en effet une femme assez jolie qui paroissoit atténuée par la douleur; elle etoit auprès d'une urne de marbre noir, haute d'environ six pieds, & ne cessoit de l'arroser de ses larmes. Chevalier invincible, dit la reine en embrassant les genoux de Charmante, qui la releva aussitôt, serez-vous insensible aux pleurs d'une infortunée qu'un barbare a livrée aux plus cruels malheurs? Cette urne que vous voyez, dit-elle, contient tout mon bien; mon amant y est enchanté, & quel amant! C'est le prince le plus aimable, le plus accompli qui soit sur la terre; il avoit vaincu mes armées, il étoit maître de mes états, il me les avoit rendus, & j'allois pour prix de tant de bienfaits lui abandonner ma personne & l'épouser, lorsqu'un enchanteur cruel, indigné de ce que je lui préférois un rival, l'a renfermé dans cette urne ma-

gique. Mais que vois-je, s'écria la reine? En effet le marbre de l'urne qui étoit noir, étoit devenu tout-à-coup du blanc le plus éclatant. Que vois-je? Cet événement eſt le ſigne que c'eſt à vous qu'eſt réſervé le dénoûement de cette aventure. Puiſſe le ciel ſeconder votre valeur! Alors elle inſtruiſit le faux chevalier qu'il n'avoit qu'à appuyer la pointe de ſon cimeterre contre l'urne, & qu'il en ſortiroit les monſtres qu'il falloit combattre, que la fin de l'enchantement dépendoit de ſa victoire. Charmante crut avoir trouvé une occaſion favorable de mourir; elle tira ſon cimeterre; à peine en eut-elle appuyé la pointe contre l'urne, qu'il en ſortit douze dragons volans qui s'élancèrent ſur elle. La princeſſe ceſſa de ſouhaiter la mort dès qu'elle la vit arriver avec ce terrible cortège, & déſeſpérant de pouvoir ſe défendre avec ſes armes, elle ſe ſouvint du taliſman qu'elle portoit dans ſon anneau, & le jeta à tout haſard au milieu des dragons. A l'inſtant ces redoutables ennemis tournèrent leur rage les uns contre les autres, & tombèrent morts aux pieds de la princeſſe. L'urne ſe briſa & laiſſa voir l'amant de la reine infortunée; mais à peine Charmante l'eut-elle vu, qu'elle

tomba ſans connoiſſance; c'étoit Merveilleux lui-même qu'elle venoit de déſenchanter. Il voloit au ſecours de la princeſſe, quand il vit paroître le géant qui l'avoit ſi fort maltraité : l'enchantement détruit avoit réduit à rien le pouvoir de ce monſtre ; mais il étoit encore redoutable par l'énormité de ſa taille & par l'excès de ſa force ; il accouroit pour ſe venger. Merveilleux étoit ſans armes; il ſaiſit le cimeterre de Charmante, vola vers le géant, & après un combat d'un quart d'heure, le coupa en deux d'un coup d'eſtramaçon qu'il lui donna dans les reins. Charmante alors étoit revenue de ſon évanouiſſement par les ſecours de la reine; mais dès qu'elle ouvrit les yeux, elle la repouſſa avec horreur : laiſſez-moi mourir, lui dit-elle ; eſt-ce à vous de me ſecourir ? Merveilleux arriva dans ce moment, & ne ſavoit que penſer de ce diſcours de la princeſſe, & de l'air irrité dont elle le recevoit. Ce ne fut qu'après bien des explications, qu'il comprit que la reine avoit fait une tracaſſerie dont il ne pouvoit ſe douter ; il eut peu de peine à ſe juſtifier. La vérité étoit que cette reine ambitieuſe avoit voulu s'emparer des bergers : Merveilleux l'avoit vaincue, & l'avoit priſe

elle-même dans sa capitale; mais en héros il lui avoit rendu la liberté & son royaume. La reine, autant par vanité que par goût pour le prince, avoit attribué à l'amour qu'elle s'imaginoit lui avoir inspiré, ce qui n'étoit l'effet que de la générosité de Merveilleux. Ce prince naturellement poli l'avoit traitée avec d'autant plus de déférence, qu'étant vainqueur & maître, on le pouvoit plus aisément soupçonner d'en manquer; & toutes ses façons avoient confirmé la reine dans son idée; elle avoit formé le projet de l'épouser, mais elle ne lui en avoit point parlé. Sur ces entrefaites, le géant Chevrefeuille qui étoit amoureux de cette reine, étoit accouru pour prévenir ses desseins, & il avoit enchanté le prince ainsi qu'on l'a vu. On a tant de penchant à pardonner ce qu'on aime, que Merveilleux se seroit justifié, même sans avoir raison. Charmante soupiroit, versoit des larmes, & ne trouvoit pas une parole à dire à son amant, elle qui, lorsqu'elle étoit éloignée de lui & lui écrivoit, croyoit toujours avoir oublié mille choses essentielles; leur réconciliation fut l'arrêt de mort de la reine. Cette princesse accablée de honte & du dépit de connoître son erreur, se frappa d'un poi-

gnard, & expira dans le moment. Les deux amans virent alors un char lumineux qui descendoit par la voute du sallon où ils étoient. Ce char portoit un vieillard respectable qui courut les bras ouverts vers Charmante. Ma fille, lui dit-il, enfin nos maux sont finis, nous allons tous être heureux. La princesse, sans connoître le vieillard, sans comprendre pourquoi il l'appeloit sa fille, partageoit ses transports, & par un penchant inconnu, elle avoit volé dans ses bras dès qu'il étoit accouru vers elle. Après avoir satisfait les premiers mouvemens de sa tendresse, le vieillard apprit au prince & à sa fille qu'il avoit épousé autrefois une princesse aimable, dont Chevrefeuille étoit aussi amoureux; que ce magicien, outré de fureur d'avoir vu son rival préféré, avoit juré de s'en venger; qu'en effet il avoit enlevé au berceau Charmante, qui étoit le premier fruit de cet hymen; qu'il l'avoit exposée, & qu'il l'auroit beaucoup plus maltraitée sans un talisman qu'on lui avoit mis au doigt en naissant, qui garantissoit son honneur & sa vie de tous les enchantemens, que le vieillard trop foible pour détruire les opérations magiques de Chevrefeuille, avoit

langui depuis ce temps dans la douleur la plus vive ; qu'il n'avoit pu donner aucun secours à sa fille, sinon que, lorsque Chevrefeuille ayant enchanté le prince, il s'étoit trouvé en pouvoir de lui opposer l'enchantement des armes d'or ; qu'il avoit gémi cent fois de ce qu'il ne lui étoit pas permis de paroître & de guider sa fille, mais que sa présence eût rompu l'enchantement. Après tant d'alarmes, continua-t-il, enfin le sort le plus tranquille & le plus doux nous est préparé. Venez, ma fille, venez prince aimable & généreux, venez dans mon palais, vous y trouverez une tendre mère qui augmentera votre bonheur en le partageant. Au milieu des transports de sa joie, Charmante n'oublia pas ses chères tourterelles ; son père lui dit que c'étoient des princes que Chevrefeuille avoit ainsi métamorphosés pour s'emparer de leurs états ; que, peu jaloux de leurs maîtresses, il les leur avoit laissées dans leurs métamorphoses, mais que depuis sa mort, ils avoient repris leur forme, & qu'ils étoient tous dans son palais. Charmante & Merveilleux montèrent dans le char du génie, & furent transportés dans son palais, où la mère de Charmante versa bien des larmes de joie en

revoyant la princeſſe & ſon époux. L'un & l'autre y reſtèrent deux mois, plus occupés de leur amour que des fêtes ſuperbes & galantes que leurs parens leur donnoient chaque jour. Au bout de ce temps Merveilleux leur fit entendre que des devoirs indiſpenſables le rappeloient dans ſes états; les parens de Charmante étoient trop ſenſés pour ne pas déférer aux déſirs du prince; mais pour accorder tous les ſentimens, & ne pas quitter leur fille, ils voulurent ſuivre le prince. Les amans tourterelles retournèrent chacun dans leurs états. La joie fut inexprimable lorſque le prince reparut dans les ſiens : aimé d'une épouſe adorable, faiſant les délices de ſes parens & le bonheur de ſes ſujets, il vit ſon amour augmenter chaque jour & redoubler celui de Charmante; & ils furent les plus heureux comme les plus tendres des amans.



GRISDELIN

ET

CHARMANTE.

CONTE.

IL eſt un canton dans l'Arabie heureuſe, appelé le *Ludiſtan*. Ce pays où la nature ſemble avoir pris plaiſir à déployer ſes tréſors, étoit ſous la domination d'un jeune roi qui étoit lui-même le préſent le plus précieux que le ciel eût fait à ce beau climat. Aux vertus héroïques qui forment un grand roi, il joignoit les qualités qui forment un homme aimable ; une figure charmante donnoit un nouvel éclat au caractère le plus aimable, & tous deux ſe faiſoient briller mutuellement. Les peuples, heureux ſous le règne d'un roi qu'ils adoroient, ne déſiroient autre choſe que de voir le bonheur de leur prince aſſuré par le choix d'une épouſe, & le leur par un héritier né d'un ſang ſi cher à la nation. Quoique le prince eût déjà atteint l'âge de

P v

dix-neuf ans, il avoit paru jufques-là plus touché de la crainte d'un engagement, que fenfible aux charmes qu'il peut offrir; mais une fi belle ame n'étoit point faite pour refter infenfible. L'amour n'avoit pas encore marqué fon heure, & elle arriva enfin.

Grifdelin, c'eft le nom du roi dont nous parlons, avoit à fa cour un ambaffadeur de la fée des Cygnes, reine puiffante dont le royaume étoit voifin de celui de Grifdelin. La difcuffion de quelques intérêts peu difficiles à régler, avoit attiré cet ambaffadeur à la cour de Grifdelin, mais cet homme habile & attentif aux intérêts de fa fouveraine, avoit formé un projet plus important que les inftructions dont il étoit chargé. La fée des Cygnes avoit une fille nommée *Charmante*; & fi quelqu'un dans l'univers pouvoit être comparé à Grifdelin, c'étoit Charmante, qui à fon tour ne pouvoit trouver que le prince qui fût digne d'elle. Il ètoit peu convenable d'offrir la princeffe à Crifdelin, & peut-être de s'expofer à un refus; auffi l'ambaffadeur en demandant à ce fujet les ordres de la fée, lui promit-il d'amener les chofes à un point que Grifdelin demanderoit lui-même Charmante, comme la plus grande faveur qu'il pût ob-

tenir. L'accès qu'il avoit auprès du prince lui donnoit les moyens de préparer son esprit à ce qu'il avoit à lui dire, & de l'amener à son but : après avoir connu dans plusieurs entretiens que le prince n'étoit pas aussi éloigné de prendre un engagement qu'on le croyoit; un jour, lui parlant des peintres excellens qui étoient à la cour de la fée des Cygnes, il lui montra négligemment quelques miniatures du plus célèbre d'entr'eux. Parmi ces différens tableaux un seul attira l'attention de Grisdelin. Dès qu'il l'eut apperçu, il négligea tous les autres; ses yeux se fixèrent sur cette peinture, & l'ambassadeur n'eut pas de peine à s'appercevoir qu'elle faisoit sur lui l'impression la plus vive. J'ai souvent entendu parler, dit Grisdelin, de la beauté de la princesse Charmante, & je croirois que c'est là son portrait, s'il étoit possible que jamais on pût ressembler à cette peinture qui est le chef-d'œuvre de l'art & l'ouvrage de l'imagination. C'est pourtant son portrait, reprit l'ambassadeur, & un portrait qui n'est point flatté.

Le prince ne répondit rien, & peu de temps après il se retira, laissant l'ambassadeur bien persuadé que la negociation avoit

réussi. En effet, le lendemain, le roi le fit appeler. Je veux, dit-il, vous avouer ma foiblesse. Depuis que j'ai vu ce portrait, je ne suis plus le même; tout ce que j'ai entendu dire des vertus, des grâces de Charmante, s'est rappelé à mon esprit. Ce que j'avois jusques-là entendu sans intérêt, cette peinture en fait un souvenir qui trouble mon ame; c'étoit une matière combustible qui n'attendoit qu'un flambeau pour s'embraser. Enfin, je sens que mon bonheur dépend de Charmante; que je ne puis vivre heureux sans être son époux, & c'est à vous, c'est à vos soins que j'ai recours pour l'obtenir. Je veux faire partir une ambassade considérable pour la cour de la fée des Cygnes. Retournez avec mes ambassadeurs: appuyez leur demande, je vous devrai le bonheur de ma vie.

L'ambassadeur, au comble de ses vœux, ne cacha point à Grisdelin les ordres qu'il avoit reçus, & lui avoua que cette union qu'il désiroit avec tant d'ardeur, n'étoit pas moins précieuse pour la fée des Cygnes. S'il est ainsi, dit le prince, partons au plutôt pour aller trouver Charmante, pour mettre ma couronne & mon cœur à ses pieds. Les apprêts du départ furent ordon-

nés avec l'impatience de l'amour; & trois jours après, le prince menant avec lui l'ambaſſadeur, & ſuivi d'un cortège digne d'un roi puiſſant, partit pour la cour des Cygnes, rempli des eſpérances le plus flatteuſes.

Pendant qu'il ſe croyoit être ſûr du ſort le plus heureux, l'orage le plus funeſte ſe préparoit contre lui.

Iſmenor, magicien puiſſant, & roi de l'isle des Lions, avoit une fille nommée Riquette: cette créature haute de trois pieds & demi, borgne & boiteuſe, avoit plutôt l'air d'un démon que d'une fille; mais tels ſont les droits de la nature, qu'elle étoit auſſi chère à ſon père que Charmante pouvoit l'être à la fée des Cygnes: elle étoit devenue amoureuſe de Griſdelin ſur un portrait qu'elle avoit vu de ce prince; & ſon père qui ne ſavoit rien lui refuſer, alloit envoyer des ambaſſadeurs pour propoſer à Griſdelin ce vilain mariage, lorſqu'il apprit que le prince étoit parti pour l'isle des Cygnes. Le déſeſpoir de Riquette ne peut s'exprimer, & le magicien touché de la douleur de ſa fille, entra en fureur contre Griſdelin, comme ſi ce prince l'eût offenſé de la manière la plus cruelle. Il

jura de se venger, & exhortant sa fille à se calmer & à prendre de meilleures espérances, il lui promit de travailler de toute sa puissance à faire son bonheur. En effet, il partit le lendemain à la pointe du jour, suivi d'un seul palfrenier nommé Rabot: il étoit horriblement contrefait & hideux à voir; ce fut là le sujet qu'il choisit pour servir sa vengeance, & avec lequel il se rendit à une forêt par où il falloit nécessairement que le prince Grisdelin passât. Il l'attendit sur le chemin, & pendant ce temps-là n'oublia pas de se servir de son art magique, & de faire les conjurations nécessaires pour exécuter son dessein. Quand il entendit approcher la caravane de Grisdelin, il tira de sa poche un mouchoir enchanté, qui avoit la vertu de rendre invisibles ceux qui le touchoient: il en donna un bout à tenir à Rabot, & tint l'autre dans sa main; alors il se mêle en assurance avec la caravane, & est bien surpris de n'y pas trouver Grisdelin: le prince s'étoit arrêté avec quelques-uns de ses gens à une fontaine, & avoit ordonné au reste de sa suite de prendre les devans. La fraîcheur de l'eau & la fatigue l'avoient endormi, & il reposoit à l'ombre d'un palmier. Ismenor

l'apperçut, & étant toujours invisible, il le toucha de sa baguette pour augmenter son sommeil, & par la vertu de la même baguette, il endormit le petit nombre de gardes qui étoient auprès du prince, ensuite il lui ôta tous ses habits, & ayant fait aussi dépouiller Rabot, il mit les habits du palfrenier à Grisdelin, & à Rabot ceux du prince, puis sans perdre de temps, il toucha Rabot de sa baguette, en disant: va, & deviens en tout semblable à Grisdelin jusqu'au moment où tu auras épousé la fille de la reine des Cygnes. En effet, il l'enchanta de façon, qu'il prit entièrement la ressemblance du malheureux prince; & le charme étoit si fort, qu'il crut lui-même l'être; mais heureusement le magicien n'eut pas le pouvoir de faire passer aussi la belle ame de Grisdelin dans le corps de Rabot. Quand cette opération fut faite, Ismenor toucha le prince de sa baguette pour le réveiller. Quelle fut sa surprise, lorsqu'en se levant il apperçut ses habits sur un autre lui-même, & qu'il se vit vêtu des plus vilains haillons. Il se frotta les yeux, croyant rêver, mais le magicien le prenant par les cheveux, sans lui rien dire, l'enleva & l'emporta dans une nuée à la porte de l'ap-

partement de la princeſſe Riquette. Pendant ce temps-là Rabot avoit monté ſur le cheval du prince, & rejoignoit la caravane avec la ſuite du prince qui s'étoit réveillée dès que le magicien avoit diſparu. Chacun le prit pour le vrai Griſdelin. D'abord qu'il fut arrivé, il dit: j'ai faim, qu'on me donne à manger. Son premier maître d'hôtel lui répondit: ſire, le ſouper de votre majeſté n'eſt pas commencé, & les tentes ne ſont pas même encore dreſſées. Taiſez-vous, lui dit le faux prince, vous êtes un ſot: il n'y a qu'à me faire griller une cuiſſe de cheval. En même temps il égorge lui-même un des plus beaux chevaux de ſa troupe, & en ayant dépècé une cuiſſe, il ordonne qu'on la faſſe cuire ſur le champ, & qu'on la lui ſerve. Dès que cela fut fait, il ſe mit à table, & mangea la cuiſſe de cheval, en diſant: je n'en ai jamais mangé de ſi bon: je veux que tous mes courtiſans en mangent, & qu'on ne faſſe point d'autre ſouper pour ma ſuite; il n'y a qu'à tuer encore trois ou quatre chevaux, afin que chacun en ait abondamment. La raiſon de ce goût pour la chair de cheval, c'eſt que dans le pays des Lions, où Rabot étoit palfrenier du roi, comme on ſe ſervoit de lions en guiſe de

cheval, les chevaux ſervoient comme les bœufs au labourage & à la nourriture des habitans, ils paſſoient même pour un excellent manger; c'eſt pourquoi Rabot fut bien aiſe d'en manger à ſon appétit. Le lendemain il ne mangea pas autre choſe, & en fit nourrir auſſi toute ſa ſuite. Enfin quand on arriva à la cour de la reine des Cygnes, il avoit au moins une trentaine, tant de courtiſans que de pages à pied, & lui-même fit ſon entrée dans la ville à pied, parce qu'il venoit de manger ce jour-là le beau cheval bleu & blanc ſur lequel le prince étoit monté. On lui en offrit bien un autre, mais il dit que ce n'étoit pas la peine pour ſi peu de temps, & qu'il feroit bien une journée à pied. Auſſitôt toute ſa cour mit pied à terre, & chacun marcha tenant ſon cheval par la bride. Les courtiſans de Griſdelin ne revenoient point de l'étonnement que leur cauſoit la conduite de celui qu'ils croyoient leur prince; car perſonne ne doutoit que ce ne fût lui, & à dire vrai, il lui reſſembloit ſi parfaitement, qu'on ne pouvoit pas ne s'y point tromper. Les uns diſoient: qu'eſt-il donc arrivé à notre prince? eſt-ce qu'il eſt devenu fou? D'autres: c'eſt l'amour qu'il a

pour Charmante qui lui a tourné la tête. D'autres enfin, & c'étoient les plus ſenſés, diſoient qu'il falloit que quelqu'un l'eût enſorcelé. Mais quelle que fût la cauſe de ſon changement, il n'en étoit pas moins vrai ni moins fâcheux ; toute ſa cour en étoit au déſeſpoir.

Quand il arriva au-deſſous du balcon où étoit la reine, la princeſſe & toutes les dames de la cour, il demanda : où eſt la reine ? On la lui montra ; & en s'approchant d'elle, il lui dit : Madame, vous êtes peut-être étonnée de me voir arriver à pied ; mais c'eſt qu'en chemin faiſant j'ai eu faim & j'ai mangé mon cheval ; cela n'empêche pas que je ne ſois un grand prince & que je ne devienne votre gendre. Enſuite il demanda : où eſt Charmante ? La reine lui dit : ſeigneur ; vous avez ſon portrait, & il faut qu'il ait fait bien peu d'impreſſion ſur vous, ſi vous ne la reconnoiſſez pas. Je ne me ſouviens pas d'avoir ſon portrait, répondit Rabot ; mais je m'en vais voir s'il eſt dans ma poche, pour voir ſi je la trouverai bien après tout ſeul. Tous les ſeigneurs & les dames de la cour de la reine ſe regardoient, & ne ſavoient que penſer d'un début ſi extraordinaire & ſi

peu conforme à l'idée que l'ambaſſadeur leur avoit donnée du prince. Rabot fouilla dans ſes poches, & les renverſa toutes l'une après l'autre, ſans y trouver le portrait de la princeſſe, qui rougiſſoit & trouvoit le procédé de ſon amant fort extraordinaire. Il fallut qu'on montrât Charmante au faux prince qui s'en approcha, & lui fit ce compliment : Je ne ſais pas ce que votre mère veut dire avec votre portrait, je ne l'ai jamais eu, & voilà la première fois que je vous vois, mais je vous trouve très-belle, & je ne demande pas mieux que de vous épouſer quand vous voudrez : en attendant, je vais me repoſer, car je ſuis las d'avoir marché à pied toute la journée. En diſant cela il entra ſans façon dans le palais, & on le conduiſit à l'appartement qu'on lui avoit préparé, où il ſe jeta ſur un lit, & ſe mit à ronfler ſi fort, qu'on l'entendoit de l'autre bout de la ville. Pendant ce temps-là, la fée & ſa fille étoient dans la dernière ſurpriſe des manières groſſières & impertinentes d'un homme qu'on leur avoit dépeint extrêmement aimable. La pauvre Charmante ſur-tout étoit inconſolable. Elle avoit depuis quinze jours le portrait de Griſdelin, & ſa figure lui avoit

beaucoup plu ; cela joint à tout le bien que l'ambaſſadeur en avoit écrit, avoit fait impreſſion ſur elle : & elle étoit très-tendrement prévenue pour lui, quand ſon imbécille reſſemblance arriva. Elle le trouva bien ſtupide & bien groſſier, mais ce qui la fâchoit le plus, c'eſt qu'il ne lui paroiſſoit point du tout amoureux d'elle ; ce qui choquoit également ſa vanité & ſa ſenſibilité, deux points bien eſſentiels chez une jeune beauté. La reine fée ne ſavoit non plus que penſer, quand le grand chambellan de Griſdelin vint la trouver, & lui fit demander une audience en particulier. Elle la lui accorda, & le fit paſſer dans ſon cabinet. Alors il lui dit, avec les marques de la plus ſincère douleur, qu'il étoit auſſi étonné qu'elle des procédés du prince ; que depuis quatre jours il ne le reconnoiſſoit pas ; qu'il ſembloit être devenu fou & hébêté ; il lui raconta comment il avoit eu la fantaiſie de manger des chevaux, & qu'il les avoit tous obligés de s'en nourrir, fantaiſie qu'il ne pouvoit attribuer qu'à une ſubite aliénation d'eſprit. A l'égard de la princeſſe Charmante, je ſais, dit-il, à n'en pouvoir douter, que le prince mon maître en eſt devenu paſſionnément amoureux dès

le premier inſtant qu'il a vu ſon portrait ; cependant aujourd'hui il ſoutient qu'il ne l'a jamais vu, & réellement le portrait ne ſe trouve pas ſur lui. Je vous avouerai, madame, que la bizarrerie de cette aventure me paroît incompréhenſible. Ce récit fit penſer à la fée qu'il y avoit là quelque choſe d'extraordinaire ; & pour s'en éclaircir, après avoir congédié le chambellan, & l'avoir remercié de ſes avis, elle alla conſulter le miroir de la vérité. C'étoit un miroir enchanté que la fée avoit, & dans lequel on voyoit les événemens & les figures qu'on ſouhaitoit de voir, & tout cela dans la plus exacte vérité & reſſemblance. La reine ſouhaita de voir le prince tel qu'il étoit réellement ; alors elle le vit, non pas ronflant ſur un lit comme le faux prince, mais enfermé chez Iſmenor dans une tour inacceſſible, couvert de haillons dégoûtans, & baiſant le portrait de Charmante qu'il avoit au bras, & qu'il baignoit de ſes larmes. Le prince l'avoit toujours porté dans ſon bras, & le magicien en le deshabillant ne l'avoit pas apperçu, & le lui avoit laiſſé, ce qui faiſoit que Rabot auroit bien retourné toutes les poches de l'univers ſans l'y trouver. La reine fut attendrie de l'état où elle

vit Grisdelin ; elle courut chercher sa fille pour la rendre témoin du même spectacle. On ne sauroit être plus touchée que le fut Charmante à cette vue, sur-tout lorsqu'en continuant de regarder dans le miroir qui leur représentoit la tour inaccessible, elles virent tout-à-coup ouvrir la porte de cette prison affreuse, où entra Riquette qui parut parler tendrement au prince. Elles ne purent entendre ce qu'elle lui disoit ni ce que Grisdelin lui répondoit ; mais elles en jugèrent par les gestes de Grisdelin qui mit sa main devant son visage comme pour ne pas voir Riquette, aussi-bien que par le désespoir de l'amoureuse Riquette qui sortit, le visage plus rouge qu'un brasier ardent ; & dans l'instant quatre bourreaux arrivèrent & battirent cruellement le prince qui souffrit leurs cruautés avec un visage serein, & où étoit peint tout l'amour qu'il ressentoit pour Charmante. Charmante à cette vue fit un cri perçant, & il lui sembla dans ce moment avoir éprouvé tous les maux qu'elle avoit vu faire à son amant. Elle s'évanouit, mais la fée sa mère la fit bientôt revenir, & l'appaisa un peu en lui promettant de la venger elle & son amant, & de les unir tous deux comme ils le sou-

haitoient. Charmante étoit dans une ſituation d'eſprit bien peu tranquille. Elle voyoit ſon amant ſouffrir des maux cruels, mais c'étoit pour elle qu'il les ſouffroit, & toutes ſes ſouffrances étoient autant de gages de ſon amour ; quelle circonſtance pour un cœur ſenſible ! mais il ne falloit pas s'en tenir à de foibles plaintes, il falloit agir & ſecourir le prince : d'abord elles voulurent voir dans le miroir de la vérité le ſujet de la reſſemblance qui les avoit trompées : elles n'eurent pas plutôt ſouhaité, qu'elles virent Rabot tel qu'il étoit réellement, c'eſt-à-dire un palfrenier horrible & dégoûtant. Il n'en fallut pas davantage à la fée pour éclaircir toute la noirceur d'Iſmenor ; ſur le champ elle prit la réſolution d'aller délivrer le prince ; elle communique ſes projets à Charmante, qui ne manqua pas de les approuver. Ma fille, lui dit-elle, je pars pour une aventure bien difficile, car le magicien à qui j'ai affaire eſt plus puiſſant que moi, & ce n'eſt que par ruſe que je puis réuſſir ; mais n'importe, il s'agit de vous venger & de ſervir ce que vous aimez ; je ferme les yeux ſur le péril, & je ne vois plus que ce qu'exige mon extrême tendreſſe pour vous. Adieu,

ma fille ; efforcez-vous de bien traiter le faux Grifdelin ; donnez-lui tous les jours de nouvelles fêtes, & prenez bien garde que perfonne ne puiffe foupçonner la moindre partie de ce que nous favons ; s'il fonge à vous demander ce que je fuis devenue, vous lui direz que je fuis partie pour aller vifiter les frontières de mon royaume, parce que je veux lui céder ma couronne en vous le donnant pour époux, & qu'il faut préparer à ce changement de domination, des peuples qui n'ont jamais obei à un étranger. Après ce peu de paroles elle s'éleva en l'air, & enveloppée d'un nuage qui la déroba à tous les yeux, elle vola droit chez Ifmenor ; quand elle fut au-deffus de la tour où Grifdelin étoit prifonnier, elle s'arrêta & voulut y entrer ; mais il fembloit que l'air la repoufsât toujours dès qu'elle vouloit y defcendre ; étonnée, elle fe pofe aux pieds de la tour ; elle a recours à fon art, & tout fon favoir ne peut lui apprendre autre chofe, finon que cette tour eft enchantée, & que la puiffance du magicien eft fi forte, qu'on ne peut rompre aucun de fes charmes ni entreprendre rien contre lui à moins d'avoir une pierre de l'anneau de Gigès, qu'il garde foigneufement

&

& dont la vertu eſt telle que tous enchantemens ſont ſans force contre ceux qui la poſſédent. Mais comment avoir cette précieuſe pierre dont apparemment Iſmenor n'ignoroit pas le prix ? De quelle ruſe ſe ſervir pour la dérober ? l'extrême envie de ſervir ſa fille lui en ſuggéra une, & elle ne tarda pas à l'employer : elle écrivit un billet par lequel elle avertiſſoit Griſdelin de l'envie qu'elle avoit de le favoriſer, & de tout ce qu'il falloit faire pour réuſſir ; enſuite elle ſe changea en hirondelle & ſe mit à voler autour de la fenêtre de la tour, ayant le billet dans ſon bec, & attendant que le prince ſe montrât pour le de donner.

Il parut bientôt à la fenêtre ; l'hirondelle fée vola auprès de lui & lui préſenta le billet ; mais il étoit ſi occupé de Charmante & de ſon portrait, qu'il fut près d'une heure ſans l'appercevoir : enfin il la vit, & ſurpris de ſe voir apporter une lettre par un oiſeau, & plus ſurpris encore de voir qu'il paroiſſoit s'attendrir ſur ſes malheurs, il tendit la main & tira à lui le billet, qu'il lut à la hâte & où il trouva ce qui ſuit : On veut vous ſervir, charmant Griſdelin ; & l'hirondelle qui vous rend cette lettre eſt la fée, reine

des Cygnes, mère de Charmante. Charmante ſait vos malheurs, elle y eſt ſenſible, & vous aime autant que vous l'aimez. Charmante m'aime, s'écria le prince; eſt-il vrai, ſecourable hirondelle? Puis ſe ſouvenant qu'il parloit à la reine; madame, lui dit-il, pardonnez ce tranſport à mon amour, & ſouffrez que je vous demande encore des aſſurances de mon bonheur. L'hirondelle ne pouvoit rien répondre; & Griſdelin après avoir baiſé cet endroit du billet où on l'aſſuroit du cœur de Charmante, ſe remit à lire le reſte où on lui expliquoit toute l'hiſtoire de Rabot, & où on lui donnoit avis que le pouvoir de la fée n'étant pas auſſi grand que celui du magicien, il falloit avoir recours à la ruſe pour avoir de lui une pierre de l'anneau de Gygès qui avoit la vertu de rompre tous les enchantemens; que, pour cela, il n'avoit qu'à faire ſemblant de conſentir à épouſer Riquette, & lui dire qu'il l'aimeroit ſi elle pouvoit prendre au roi ſon père cette pierre fatale, & la lui donner. Griſdelin dit à la fée qu'il ne manqueroit pas à ce qu'elle lui preſcrivoit; & dès le lendemain, quand Riquette vint le voir, il la reçut beaucoup mieux qu'à l'ordinaire, & lui dit qu'il avoit eu pendant la nuit un

rêve myſtérieux dans lequel il avoit vu Charmante qui ſe moquoit de lui entre les bras d'un autre; il ajouta que, dans ſon rêve, une fée lui avoit dit que s'il vouloit ſe détacher de Charmante, & s'attacher à la fille d'Iſmenor, il falloit qu'il eût en ſa poſſeſſion une certaine pierre de l'anneau de Gygès, qu'Iſmenor avoit; qu'infailliblement cette pierre le rendroit pour toujours amoureux de la princeſſe Riquette; ſur cela, le petit monſtre ſe mit à pleurer de joie, embraſſa plus de trente fois Griſdelin : ce qui ne fut pas ſans lui cracher au viſage; il étoit au déſeſpoir, il auroit mieux aimé les coups de bâton qu'on lui donnoit ordinairement, que de pareilles careſſes; mais il falloit ſe contraindre, & il le fit ſi bien, que Riquette en fut la dupe. Elle ſortit d'avec lui enchantée des eſpérances qu'il lui avoit données, & lui promit de lui donner la pierre en queſtion. Sur le champ, elle alla trouver le roi ſon père, & lui conta ſa bonne fortune; puis ſe jetant tout d'un coup à ſes pieds, elle lui demanda la pierre de l'anneau de Gygès. Cette propoſition ſurprit Iſmenor, & lui donna beaucoup à penſer; mais comme c'étoit l'homme le plus fin & le plus diſſimulé de ſon temps,

il cacha aiſément ſon trouble à ſa fille ; & la renvoya en lui diſant : allez, ma chère Riquette, comptez que je n'aime rien plus que de vous faire plaiſir ; je vais chercher la pierre que vous me demandez, & je vous la donnerai. Sur le champ, il s'enferma dans ſon cabinet ; & après avoir jeté les oſſelets & fait pluſieurs autres opérations magiques, il connut, par la force de ſon art, que la fée ſon ennemie étoit dans ſon palais ; il découvrit tout ſon projet, & réſolut de ſe venger ; pour cela, il prit une pierre qui avoit la vertu de pétrifier tous ceux qui la touchoient ; il la mit dans une boîte, & fit appeler la princeſſe ſa fille. Elle ſe rendit aux ordres de ſon père qui, en lui remettant la boîte entre les mains, lui dit ; donnez-la telle qu'elle eſt à votre amant, & gardez-vous bien de l'ouvrir, parce qu'elle perdroit toute ſa vertu. Sur le champ, Riquette vole à la priſon, & Iſmenor, tenant ſon mouchoir enchanté, la ſuit inviſiblement ; il entre dans la priſon, & voit au pied de la tour la reine des Cygnes qui attendoit dans ſa forme naturelle la pierre que Griſdelin devoit lui jeter par la fenêtre ; en effet, à peine le prince eut-il la boîte que Riquette lui donna avec mille careſſes,

qu'il s'approcha, ſans faire ſemblant de rien, de la fenêtre, jeta la boîte; & dès que la fée l'apperçut, elle s'en ſaiſit & l'ouvrit promptement pour prendre la pierre; mais à peine l'eut-elle touchée, qu'elle ſe ſentit devenir pierre elle-même; elle veut parler, la voix lui manque, & à peine elle peut proférer ces mots : nous ſommes trompés. Oui, vous l'êtes, s'écria en ſe montrant Iſmenor, avec une voix terrible, & vous allez être punie de votre perfidie; regarde, malheureux, dit-il au prince, en le traînant à la fenêtre; regarde l'état où eſt ta miſérable protectrice, & envole-toi ſi tu veux par cette fenêtre; car tu ſeras perroquet bleu juſqu'à ce que Charmante t'ait écraſé la tête. A ces mots, Griſdelin ſe regarde, & ne voit plus en lui qu'un oiſeau; plein de rage, il s'envole & ſe hâte d'abandonner des lieux conſacrés à l'horreur des plus grandes cruautés. Auſſi-tôt le roi fit porter dans ſa chambre la princeſſe ſa fille, que la frayeur avoit fait évanouir, il monta dans un char traîné par ſix dragons volans, & ſe rendit en moins de ſix minutes à la ville où étoit Charmante; dès qu'il y fut arrivé, il voulut faire ſentir à tous les habitans le poids de ſa colère, & il les pétrifia tous; chacun devint pierre,

& resta dans l'attitude où il étoit. Rabot & la suite de Grisdelin ne furent point épargnés ; il n'y eut que la princesse, qu'Ismenor réservoit à un plus grand supplice ; il la prit par les cheveux, & la mit à côté de lui dans son char volant, qu'il conduisit droit à la forêt des merveilles. Quand il y fut arrivé, il mit pied à terre, & prononça l'arrêt de la malheureuse Charmante, avec une voix terrible, en lui disant : *J'ai fait périr ta mère qui avoit eu la témérité de vouloir me surprendre dans mon propre palais; j'ai changé ton amant en perroquet, & je vais te métamorphoser en arbre. Je te laisse la mémoire & la réflexion pour augmenter ton supplice; & tu demeureras sous la forme que je vais te donner, jusqu'à ce que tu aies écrasé la tête de ton amant.* En achevant ces paroles, il la toucha de sa baguette, & Charmante ne fut plus qu'un arbre. C'est ainsi que le méchant Ismenor assouvit sa rage sur les personnes du monde qui méritoient le plus d'être heureuses.

Ismenor se croyoit au comble du bonheur, & par-là il étoit plus près de l'abîme où il devoit tomber; car les méchans ont un période de bonne fortune, qui, à mesure qu'elle arrive à son comble, doit leur an-

noncer aussi de plus près la misère & le châtiment dû à leurs forfaits. Mais il ne songeoit point à tout cela : il s'en retournoit chez lui dans son char volant, très-content du succès de ses méchancetés, quand il entendit au-dessous de lui un grand éclat de rire. Il regarde, & voit la fée Chagrine qui lui dit avec un air joyeux qu'elle n'avoit pas ordinairement : bon jour, mon compère Ismenor ; je vous souhaite d'être aussi content que je suis contente. Je suis assurément fort aise de votre satisfaction, répondit le magicien ; mais dites-m'en je vous prie le sujet ? C'est peu de chose, mon compère, répliqua la fée, en riant toujours ; mais je suis persuadée que vous en rirez d'aussi bon cœur que moi. Je viens de la mer où j'ai trouvé une des fées qui l'habitent ; elle dormoit sans songer à rien, entourée de toute sa cour qui s'est mise à fuir dès que je suis arrivée, en disant : fuyons, fuyons, voilà la fée Chagrine. Ainsi je suis restée seule avec Argentine, & je l'ai enchantée de façon qu'elle dormira, je crois, longtemps ; car celui qui doit la délivrer, ne sera peut-être jamais au monde ; & s'il y est jamais, il se noyera plutôt mille fois, que de désenchanter Argentine. En disant cela,

elle dit adieu à son compère Ismenor, & s'éloigna de lui en riant à gorge déployée. Mais elle se trompoit dans ses projets, car pendant que les suivantes d'Argentine l'avoient laissée seule avec leur maîtresse, elles étoient allées trouver la grand'mère d'Argentine, qui étoit la reine des fées de la mer, & à qui elles communiquèrent leur frayeur au sujet de l'arrivée de la fée Chagrine. Sur le champ la reine partit, & alla trouver sa petite fille. Elle la vit dormante; & après avoir fait d'inutiles efforts pour l'éveiller, elle comprit qu'elle dormoit d'un sommeil surnaturel. Elle voulut la désenchanter, mais ce fut en vain; elle s'y seroit cassé la tête pendant cent ans, car elle étoit fort opiniâtre, quand une jeune fée de sa cour, qui ne pouvoit pas se tenir long-temps en place, apperçut en allant & venant, un écriteau sur la porte du palais, où étoient ces paroles en lettres de feu : *Argentine dormira jusqu'à ce que le perroquet bleu la réveille.* Sur le champ la reine des fées de la mer envoya de tous côtés sur terre pour chercher des perroquets bleus; & l'on fit aussi une colonie de fées qu'on mit en sentinelle dans les airs, c'est-à-dire, qu'on distribua à chacune une certaine quantité

d'air à garder pour arrêter tous les perroquets volans, & les amener dans le palais de la mer. Voilà donc tout l'univers rempli de fées en embuſcade pour prendre un perroquet : tout cet arrangement fut fait en moins de deux minutes, car les fées ſont extrêmement diligentes. Pendant ce temps-là, Iſmenor voloit chez lui, & Griſdelin, devenu perroquet bleu, voloit à tire d'aîle pour s'en éloigner : il vola tant, qu'il trouva la mer. Comme il avoit de grandes affaires dans la tête, il n'y prit point garde, & continua ſon chemin comme ſi de rien n'étoit. Enfin il avoit déjà fait plus de cent lieues en mer, lorſqu'il fut tiré de ſa rêverie par une voix claire & agréable qu'il entendit au-deſſus de lui, & qui diſoit diſtinctement ces paroles : Ma ſœur, je crois que je ſuis bienheureuſe, & ſi je ne me trompe, j'ai ce qu'il nous faut ; venez voir. Enſuite il diſtingua une autre voix qui répondit : oui, ma ſœur, ce doit être lui, ne perdons point de temps ; auſſi-tôt le prince perroquet ſentit comme deux mains qui le pouſſoient en bas. Il vouloit s'échapper, car il craignoit de ſe noyer, non pas qu'il eût peur de mourir, mais une lueur d'eſpoir qui n'abandonne jamais les hommes, lui faiſoit

imaginer qu'il retrouveroit peut-être Charmante, & cette idée seule l'attachoit à la vie. Les fées qui le conduisoient (car c'étoit deux sentinelles aëriennes de la fée de la mer) s'apperçurent qu'il faisoit ses efforts pour leur échapper, & elles lui dirent : perroquet mon mignon, laissez-vous faire, & n'ayez pas peur, nous ne vous voulons point de mal. Alors il se percha lui-même sur une des mains qui le conduisoient, & se laissa mener fort tranquillement.

Les fées surprises, se dirent l'une à l'autre : vraiment voilà un joli animal, il semble qu'il nous ait entendues. Sur cela, Grisdelin se mit à battre des aîles, comme pour leur faire comprendre qu'elles ne se trompoient pas, ce qui étonna & divertit beaucoup les fées. Elles le menèrent très-doucement de la moyenne région où elles l'avoient trouvé, jusqu'à la mer, de peur de l'étouffer ; mais dès qu'elles furent à fleur d'eau, elles le portèrent au fond en moins d'un clin d'œil, & sans qu'il fût seulement mouillé. Il fut bien étonné quand il se trouva dans un palais le plus singulier du monde, & si différent de tous ceux qu'il avoit vus jusqu'alors : il fut obligé de convenir que rien n'est impossible à la puissance des

fées. En effet, rien n'étoit plus merveilleux que ce palais. Après avoir traversé plusieurs sallons, où les pierres précieuses étoient prodiguées avec la plus grande magnificence, & disposées avec le goût le plus délicat, le prince passa par une grande pièce quarrée, encore plus singulière & plus curieuse : c'étoit des peintures faites par art de féerie, & douées de la faculté de varier à tout moment. Cette chambre étoit, pour ainsi dire, le tableau de l'univers. On y voyoit toutes les terres, toutes les mers & tous les empires du monde ; mais de plus, tous les événemens importans s'y peignoient ; les derniers effaçoient les autres ; de sorte que cette peinture étoit toujours l'histoire momentanée de toute la nature ; ce qui formoit le spectacle du monde le plus intéressant & le plus diversifié. L'histoire de Grisdelin & de sa métamorphose y étoit bien écrite aussi, comme on peut croire : mais on étoit alors si occupé dans l'empire de la mer de l'aventure d'Argentine, que personne n'y prit garde. Le prince auroit bien voulu s'arrêter dans cette chambre, mais on le pressoit d'aller essayer si c'étoit à lui que la jeune fée devoit être obligée de sa délivrance. Il n'eut donc que le temps de jeter un coup-d'œil

ſur les peintures : comme il ſavoit parfaitement la géographie, il eut bientôt trouvé le royaume de ſa chère Charmante. Quel chagrin pour lui, quand il vit tous les ſujets de ſa maîtreſſe pétrifiés ! Il s'attendoit triſtement à la trouver dans le même état ; mais il fut bien plus affligé, quand il ne la vit point du tout ; il la chercha de tous ſes yeux, mais inutilement. Alors il ſe mit à pleurer, parce qu'il penſa que le magicien l'avoit tuée, & qu'il ne la reverroit jamais. Enſuite il jeta les yeux ſur la cour d'Iſménor, & le vit dans ſon cabinet qui rioit tout ſeul ; c'étoit du plaiſir d'avoir vu réuſſir ſes méchancetés. Il voulut voir auſſi la princeſſe Riquette, & il la vit qui ſe caſſoit la tête contre les murailles, de rage d'avoir été trompée, & d'avoir perdu ſon amant. Comme le prince avoit le cœur fort bon, le déſeſpoir de Riquette le fit encore pleurer ; & les fées qui le conduiſoient, l'ayant remarqué, ſe diſoient : qu'a donc notre beau perroquet pour s'affliger tant ? Il y en eut une qui dit : ſans doute qu'il aura vu dans le tableau de l'univers quelque perruche de ſes amies à qui il ſera arrivé accident. Griſdelin l'entendit bien, mais comme il étoit fort occupé, il ne daigna pas y répondre.

Le prince continua donc son chemin, & fit bien. La première porte qui se présenta à lui, fut celle du cabinet où étoit la fée enchantée, & au-dessus de laquelle étoit l'écriteau que Chagrine y avoit laissé, & qui avoit donné lieu à la quête des perroquets. Grisdelin le lut, & sentit bien d'abord qu'il y étoit désigné. Ensuite il en lut encore un autre qui étoit au-dessous du premier, & que les fées, toutes fées qu'elles étoient, n'avoient point apperçu, parce qu'il ne pouvoit l'être que de celui qui devoit désenchanter Argentine. Il contenoit ces mots : le perroquet bleu réveillera Argentine, en lui ôtant avec son bec une pierre qu'elle a sur chaque œil : aussi-tôt Grisdelin entra avec confiance, & alla droit au lit de la fée, où il se mit en devoir de la réveiller : chacun le regardoit faire, & l'espoir étoit peint sur tous les visages. Le prince perroquet apperçut d'abord les petites pierres, & les enleva légérement, sans faire de mal à la princesse, qui se leva aussi tôt sur son séant, en demandant à manger. Mais tout le monde s'occupoit à baiser le perroquet, pour le remercier, & Argentine cria trois fois qu'elle mouroit de faim, avant qu'on l'entendît ; elle alloit se fâcher, & elle avoit bien rai-

ſon, car depuis plus de huit jours elle n'avoit pas mangé, & elle n'entendoit rien à tout ce qui paroiſſoit occuper ſi fort toute ſa cour; car elle ne ſavoit pas qu'elle eût été enchantée, & elle croyoit n'avoir pas plus dormi qu'à ſon ordinaire. Heureuſement on l'entendit à la fin, & elle fut ſervie dans l'inſtant; car outre que les fées font tout ce qu'elles veulent en un clin d'œil, c'eſt que dans l'empire de la mer, comme on n'y a point de feu, on n'y mange que des coquillages. Ainſi le ſoupé de la fée fut bientôt prêt, & elle ſe mit à manger avec grand appétit. Griſdelin fut fort étonné de voir la table de la fée couverte d'un million de différens coquillages qu'il ne connoiſſoit pas. Il voulut voir s'ils étoient auſſi bons qu'ils avoient la mine appétiſſante, & il alla ſe percher ſur l'épaule d'Argentine, qui fut bien étonnée, car elle ne ſavoit rien de tout ce qui étoit arrivé; mais on la mit bientôt au fait, en lui contant l'hiſtoire de ſa léthargie & de ſa guériſon. Auſſi-tôt elle baiſa mille fois le perroquet; il reçut & lui rendit ſes careſſes avec un empreſſement reſpectueux qui plut beaucoup à la jeune fée; auſſi le fit-elle ſouper avec elle: il ſe mit à table, & mangea de tous les coquil-

lages, qu'il trouva fort bons; ce qu'il fit avec tant de propreté & d'agrément, que la fée ne put s'empêcher de dire : je vous avouerai que voilà un animal charmant ; c'est bien dommage qu'il ne puisse pas parler. Grisdelin qui l'entendit, fit signe avec sa patte qu'on lui donnât de quoi écrire. Aussitôt on lui apporta un morceau de glace avec un diamant taillé en pointe, car dans l'empire de la mer, on ne connoissoit pas l'usage de l'encre ni du papier, & la façon dont on y suppléoit, avoit cela de bon, que jamais l'écriture ne s'effaçoit. Le prince Perroquet, dès qu'il eut le diamant & le morceau de glace, comprit la façon dont il falloit s'en servir ; & comme il faisoit très-aisément des vers, il traça dans l'instant le quatrain suivant, qu'il présenta à la jeune fée :

Grisdelin ne peut que se taire,
Quand il voudroit parler pour vous ;
Mais son malheur lui paroît doux,
Puisqu'il vous étoit nécessaire.

La fée lut ce quatrain, & en fut charmée ; alors elle commença à se douter que Grisdelin n'étoit pas un oiseau ordinaire. Elle le caressa beaucoup, & lui dit : gentil oiseau, je ne saurois trop vous remercier

des obligations que je vous ai, ni des galanteries que vous me dites; mais j'ai encore une grâce à vous demander: votre eſprit & vos manières me font ſoupçonner que vous êtes tout autre que ce que vous paroiſſez; car je n'ai jamais ouï dire que les perroquets fuſſent auſſi galans, & auſſi ſpirituels que vous. Je ne puis donc m'empêcher de croire qu'il y a quelque choſe de fort ſingulier dans votre aventure, & je vous prie de me l'apprendre. Alors Griſdelin redemanda le diamant & le morceau de glace qu'il préſenta à la jeune fée, après avoir écrit deſſus toute ſon hiſtoire & ſes malheurs; ce qui ne fut pas ſans verſer quelques larmes. La fée s'attendriſſoit auſſi, & pleuroit les diſgrâces du pauvre prince, quand la reine ſa grand'mère arriva. On l'étoit allée chercher dès que ſa petite-fille avoit été réveillée: elles s'embraſèrent toutes deux avec les marques de la joie la plus ſincère; & la reine des fées ne manqua pas de faire auſſi mille careſſes au beau perroquet. Alors Argentine lui conta toute l'hiſtoire de Griſdelin, qui la ſurprit beaucoup, & elle lui dit en finiſſant: ma chère maman, il faut que nous rendions ſervice à ce prince à qui nous avons tant d'obliga-

tion. Ainſi, comme vous êtes beaucoup plus ſavante que moi, je vous prie de voir ce que nous pouvons faire de mieux pour lui. Alors la reine, après avoir employé tout ſon art de féerie, connut le deſtin du prince, & lui dit: charmant perroquet, il faut que vous alliez à la forêt des merveilles, où eſt le château d'Or, vous y ſerez bien reçu, & vous m'y trouverez ſi vous avez beſon de moi. Mais comme il y a bien loin d'ici, & de grands riſques à courir, voici une écaille de Triton, ſur laquelle vous n'avez qu'à vous poſer: elle vous y conduira dans un inſtant. Le prince ſe poſa deſſus avec des marques de la plus ſenſible reconnoiſſance: chaçun lui fit mille careſſes auxquelles il répondit très-bien, & il partit, ou plutôt il arriva à la forêt des Merveilles; car il ne fut qu'un clin d'œil en chemin. Il apperçut d'abord le château d'Or, & il y vola. Il fut bien étonné en y entrant de n'y voir point d'hommes, mais ſeulement quelques vieilles femmes, & une prodigieuſe quantité de perroquets tous d'une rare beauté, mais cependant qui n'approchoit pas de celle de Griſdelin. Dès que les vieilles l'apperçurent, elles en furent éblouïes, & ſe dirent: ſi nous pouvions l'attrapper, nous

ferions un grand plaiſir à notre maîtreſſe. Faiſons donc tous nos efforts pour le prendre, & nous obtiendrons peut-être notre liberté. Griſdelin fut ſurpris de ce diſcours, & ſe laiſſa prendre très-aiſément : ce qui étonna les vieilles, qui s'étoient attendues à courir au moins une partie du jour avant que de l'attrapper. Elles le menèrent auſſi vîte qu'elles purent à Grenadine ; c'étoit le nom de leur maîtreſſe. Dès qu'elles arrivèrent, elles dirent en riant au prince Perroquet : allons, bel oiſeau bleu, faites la révérence à la princeſſe, qui doit faire votre bonheur : auſſi-tôt Griſdelin ſe proſterna humblement, & alla becqueter d'un air tendre & ſoumis les pieds de la jeune Grenadine, qui le prit entre ſes bras, & lui fit mille careſſes, en diſant aux vieilles qui l'avoient amené : allez, je vous ſuis bien obligée ; vous m'avez donné le plus joli animal du monde, & je ne doute pas que je n'obtienne votre liberté. Auſſi-tôt elle alla trouver le roi ſon époux, pour lui montrer ſon nouveau perroquet, & lui demander la grâce de celles qui le lui avoient apporté. Ce roi étoit un vieux magicien fort habile, mais fort laid, qui, en voyageant dans le monde, étoit devenu amoureux de la jeune

Grenadine, fille d'un roi de l'Aſie très-puiſſant. Il l'avoit demandée en mariage ; mais comme il étoit fort vieux & fort vilain, il déplut beaucoup à la princeſſe, qui le refuſa, & le roi ſon père qui l'aimoit à la folie, refuſa auſſi le plus honnêtement qu'il put le vieux magicien. Celui-ci fit ſemblant dans le moment de ſe payer de ces raiſons ; mais outré de ce refus dans le fond du cœur, il réſolut de ſe ſatisfaire à quelque prix que ce fût : pour cela, il enleva Grenadine, & la mena dans la forêt des Merveilles, où il bâtit ſur-le-champ un château d'or pour s'y loger avec elle ; & il le conſtruiſit de façon qu'aucun homme ne pouvoit y entrer. Il choiſit la forêt des Merveilles pour ſon habitation, parce qu'elle étoit pleine de curioſités, qu'il jugea pouvoir amuſer ſa maîtreſſe ; mais cela ne diminuoit gueres l'ennui qu'elle avoit d'être ainſi ſéqueſtrée dans une ſolitude. Elle y avoit quelqu'intérêt. Quelque temps avant l'arrivée du magicien à la cour de ſon père, il y étoit venu un jeune prince qui lui avoit beaucoup plu, & qu'elle étoit même ſur le point d'épouſer quand elle fut enlevée. Cette aventure la chagrinoit beaucoup ; cependant elle prit ſon parti, ne jugeant pas à propos d'aug-

menter ſes malheurs par ſa faute. Elle épouſa le vieux magicien, & fit comme tant d'autres qui ſe marient contre leur inclination. Elle attendit du temps & des circonſtances une meilleure fortune. Le vieux Sorcier, pour amuſer ſa jeune femme, lui permit d'avoir des perroquets, qu'elle aimoit beaucoup; il en fit chercher par-tout, & des vieilles pour la ſervir. Dès qu'il apperçut le perroquet bleu, il en fit compliment à Grenadine, & accorda ſur-le-champ la liberté aux vieilles qui l'avoient pris; car elles ne ſervoient qu'à condition qu'on accorderoit la liberté de s'en aller à celles qui trouveroient & amèneroient à Grenadine des perroquets nouveaux, & auſſi beaux que les plus rares de ceux qu'elle avoit; mais il falloit auſſi que, huit jours après leur départ, elles envoyaſſent d'autres vieilles à leur place, pour ſervir la princeſſe. Par là le vieux magicien trouvoit moyen d'amuſer tous les jours nouvellement ſa princeſſe; & il avoit la ſatisfaction de changer ſouvent de domeſtiques: ce que les maris jaloux aiment beaucoup. Voilà donc les deux vieilles parties à leur grand plaiſir, & la jeune Grenadine fort contente de ſon perroquet bleu. Il devint bientôt ſon favori.

Elle l'aimoit à la folie, & étoit seulement étonnée de ce que, malgré l'esprit qu'il marquoit dans toutes ses façons, elle n'avoit jamais pu lui apprendre à parler, tandis que ses autres perroquets qui avoient bien moins d'esprit que lui, ne cessoient de babiller, & disoient les plus plaisantes choses du monde. Grenadine ne cessoit de dire à Grisdelin : perroquet mon mignon, pourquoi ne parlez-vous pas ? Je suis sûre que vous diriez des choses charmantes. A tout cela le prince ne disoit jamais rien. Ce n'est pas qu'il n'eût bien pu plier sa langue à articuler quelques mots comme les autres ; mais son esprit ne se seroit pas accommodé de ce langage borné, & il aimoit mieux ne point parler que ne pas parler à sa fantaisie. Un jour que Grenadine étoit seule dans sa chambre, Grisdelin, qui étoit resté dans le cabinet, trouva l'écritoire de la princesse, & écrivit promptement sur une feuille de papier les vers suivans :

Belle princesse, pour vous plaire,
J'aurois bien recours au caquet ;
Mais je crois qu'il vaut mieux se taire ;
Que de parler en Perroquet.

Ensuite il mit la feuille de papier dans

ſon bec, & quand Grenadine rentra dans ſon cabinet, il la lui préſenta. Elle lut le quatrain, & fut auſſi ravie que ſurpriſe. Elle baiſa mille fois ſon perroquet, & courut porter ſes vers à ſon mari qui parut prendre beaucoup de part à la joie qu'elle reſſentoit d'avoir un animal ſi ſpirituel; mais il n'en faiſoit que ſemblant, & dès que ſa femme fut partie, comme il avoit ſoupçonné que le perroquet n'étoit rien moins que ce qu'il paroiſſoit, n'ayant jamais ouï dire que les perroquets ſuſſent écrire & faire des vers, il fit ſes conjurations, & découvrit par la force de ſon art, que le perroquet étoit un prince fort aimable; alors la jalouſie s'empara de ſon cœur, & le troubla au point qu'il dédaigna de voir la ſuite de l'hiſtoire de Griſdelin, & réſolut ſur le champ de le tuer. Mais comme il n'y avoit point de la faute de ſa femme, & qu'il ne vouloit pas lui paroître odieux, il chercha les moyens de s'en défaire, ſans qu'il parût y avoir part. Pour cela, il alla ſur le champ trouver ſa femme, & lui dit qu'il venoit d'apprendre que ſon perroquet bleu étoit un grand prince fort aimable & plein d'eſprit; qu'il ne doutoit pas que ſa compagnie ne lui fût agréable, & qu'il alloit lui ren-

dre ſa forme naturelle. Allons dans la forêt des Merveilles, ajouta-t-il, en parlant à ſa femme, & là je le ferai paroître à vos yeux tel qu'il eſt réellement. Je ne ſaurois dire qui fut le plus aiſe dans ce moment du magicien, de la princeſſe ou du perroquet ; le premier alloit ſe voir vengé; Grenadine alloit avoir une compagnie charmante, & Griſdelin alloit redevenir lui-même; car il n'avoit pas perdu une des paroles du magicien qui monta auſſitôt dans ſon char avec la princeſſe ſa femme, le perroquet ſur ſa main. Ils arrivèrent bientôt à un endroit fort agréable de la forêt, où il y avoit trois arbres aſſez près l'un de l'autre & à une égale diſtance, qui formoient avec leurs branches touffues un triangle d'ombrages, toujours frais. Ce fut-là l'endroit que le magicien choiſit pour exécuter le projet de vengeance qu'il avoit médité. D'abord il dit à ſa femme : ne vous effrayez point de ce qui arrivera, & ne craignez rien pour votre perroquet ; quoique je paroiſſe vouloir lui faire du mal, c'eſt pour ſon bien, & ſans cela le charme de ſa métamorphoſe ne ſauroit être défait. Il faut qu'il ſe tienne à terre, & il eſt néceſſaire qu'un des trois arbres que vous voyez lui

écrase la tête, pour qu'il reprenne sa première forme. Il ne croyoit pas si bien dire, & vouloit seulement tuer le perroquet, après quoi il comptoït s'excuser auprès de sa femme, en disant qu'il avoit manqué son opération. Alors le perroquet qui entendit parler de tête écrasée, se souvint de la prédiction d'Ismenor; & comme il y pensoit, il entendit une voix claire sans voir personne, qui lui disoit tout bas : Grisdelin, faites ce qu'on vous dira, & ne craignez rien; je veille pour vous. Cette assurance lui fit grand plaisir, car il reconnut la voix d'Argentine, & il ne douta plus de revoir bientôt Charmante, & de se retrouver lui-même; mais la jeune princesse fit de grandes difficultés. Elle ne voulut point du tout laisser écraser la tête à son perroquet. Eh bien, dit le méchant magicien, sans paroître ému; vous ne voulez donc pas rendre à ce prince sa forme aimable. Retournons-nous-en, puisque vous aimez mieux le voir sous sa figure de perroquet, que sous celle d'un homme bien fait & agréable. Aussitôt le perroquet bleu se mit à battre des aîles, comme pour demander qu'on lui laissât écraser la tête, & il alla

ſe mettre de lui-même au milieu des trois arbres, pour n'être manqué par aucun ; alors Grenadine ſe rendit, & tourna ſeulement la tête, pour ne pas voir écraſer celle de ſon perroquet ; car cette idée lui faiſoit toujours de la peine. Le vieux ſorcier rioit en lui-même de la duperie du perroquet, & de ſa femme, & ſans perdre de temps ordonna à haute voix aux trois arbres de tomber ſur le perroquet. Auſſitôt ils ſe déracinent, & tombent tous trois avec un bruit effroyable. Mais Argentine veilloit en effet pour le ſalut du prince, & d'une main inviſible donnoit à la chûte des arbres des directions bien contraires aux noires intentions du magicien. L'un alla tomber bien loin de là, & ne toucha perſonne ; le ſecond tomba directement ſur le magicien, & le tua roide, & le dernier qui étoit la princeſſe Charmante, écraſa doucement la tête du perroquet, & à l'inſtant tous deux reprirent leur forme naturelle. Argentine parut auſſitôt, & les porta tous deux en un clin d'œil dans ſon palais de la mer. Pour Grenadine, elle ſe tranſporta dans le palais du roi ſon père, où l'arrivée de la jeune princeſſe ſurprit & enchanta également & le roi ſon père & le prince ſon

amant. On n'efpéroit plus de la revoir. Des fêtes brillantes célébrèrent fon retour, & elle époufa peu de jours après le prince dont elle étoit aimée. Argentine vola invifiblement chez Ifmenor, elle le trouva endormi, & fans perdre de temps elle lui jeta au nez une liqueur empoifonnée qui l'étouffa en un inftant. La reine des Cygnes reprit auffitôt fa première forme, parce que le charme de fa pétrification étoit attaché à la vie d'Ifmenor. Comme Riquette fa fille étoit morte de douleur, elle n'eut aucune part au dénouement de cette aventure. Les habitans de la ville des Cygnes reprirent auffi leur première forme, en même temps que leur reine, & après que le mariage de Grifdelin & de Charmante eût été célébré dans le palais de la fée de la mer, ils furent tranfportés dans la ville des Cygnes, où tout étoit remis dans fa forme ordinaire. Rabot qui avoit repris fa figure naturelle, demanda à entrer dans leur maifon. Je ne faurois dire toutes les fêtes qui fe firent à cette occafion. Grifdelin & Charmante raviffoient tout le monde & fe raviffoient eux-mêmes. Ils firent ainfi, pendant des fiècles entiers, leur propre bonheur & la joie de leurs parens.

LE
PRINCE ANANAS
ET
LA PRINCESSE MOUSTELLE,
CONTE.

IL y avoit une fois un roi qui vivoit content dans ſon royaume. Toutes ſes terres étoient en valeur ; ſes troupeaux étoient nombreux , & ſes fermiers le payoient à l'échéance ; mais ſon plus grand bonheur étoit fondé ſur la protection de la fée Bariolée qui poſſédoit toute ſa confiance. Il n'étoit tourmenté (car il eſt dit que tout homme doit connoître le tourment) que par le déſir de voir naître le fils qu'elle lui promettoit depuis le jour de ſon mariage. Enfin , après ſix ans , il arriva ce jour heureux où le prince naquit ; la bonne Bariolée qui n'avoit pas beaucoup d'eſprit (il y a longtemps qu'elle eſt morte , ainſi nous pouvons le dire ſans danger) inventa pour les fêtes dont cette naiſſance fut l'occaſion ,

les habits que les Arlequins, Mézetins, & autres comédiens ont encore conſervés, auſſi-bien que ceux des femmes que nous voyons de temps en temps reparoître ſur l'horizon; c'eſt encore à elle qu'on attribue ceux des bédeaux; il faut cependant convenir qu'une cour où l'on voyoit les miniſtres, les conſeillers d'état, enfin tous les perſonages les plus graves vêtus d'une façon ſi bigarrée, devoit produire un coup-d'œil ſingulier. Les embraſſemens que le roi, la fée, & les courtiſans ſe donnèrent dans ce premier moment, ne furent interrompus que par les cruches, les pots & les bouteilles de ſon meilleur vin que le roi fit apporter; que par les fuſées qu'il fit tirer, quoiqu'en plein jour, & par les violons & les vielles qu'il envoya chercher à plus d'une lieue de ſa capitale. Enfin, la joie, ſi connue de tous les temps pour être bruyante, ſe diſtingua dans toute la ville; les cris, les pétards, les boîtes, les décharges réitérées de tous les fuſils, vieux & nouveaux, produiſirent enſemble un charivari reçu pour la joie du peuple. S'il ne falloit pardonner quelque choſe aux tranſports, je conviendrois que cette joie fut indécente. Mais elle fut bien autre choſe,

elle fut la ſource des traverſes que le jeune prince eut à eſſuyer ; car tout ce bruit réveilla la fée Colère, que le haſard avoit fait endormir dans un bois voiſin de la capitale ; cette méchante fée n'avoit aucun emploi fixe dans l'univers ; brouillée par ſon humeur avec tout le monde, elle ſouffloit la gronderie & les emportemens aux oreilles des mies & des parens ; car elle n'étoit jamais ſi contente qu'en voyant gronder, fouetter & pleurer les enfans, ce qu'elle ne faiſoit cependant que dans les temps où elle ne pouvoit affliger les grandes perſonnes. Il eſt vrai que ſes injuſtices n'étoient pas de durée, mais elles étoient toujours cruelles à eſſuyer. Quoiqu'il en ſoit, peu accoutumée à la douceur d'un profond ſommeil, elle fut ſi ſenſible au chagrin de l'avoir perdu, que ſe réveillant en ſurſaut, elle ſe leva les yeux étincelans, réſolue de ſe venger ſur le premier objet qui ſe préſenteroit à ſes yeux ; n'en trouvant point d'animés, elle donna des coups de poing & des coups de pied contre les arbres qui l'environnoient ; elle deſſécha les uns, renverſa les autres, & fit un abattis épouvantable ; mais ſon accès n'étant point encore paſſé, elle regarda dans ſon colombat des ſiècles futurs ;

& vit que la naiſſance du prince Ananas cauſoit le bruit qui l'avoit réveillée. L'emportement ne raiſonne, ni ne réfléchit ; ainſi la fée courut au palais : par haſard elle s'etoit rendue inviſible pour dormir avec plus de tranquillité. Trop emportée pour rien changer à ſa ſituation, elle arriva dans le moment que la bonne Bariolée achevoit de douer le prince ; un moment plus tard la méchante fée n'auroit pu lui faire le moindre tort ; mais elle eut encore le temps de dire : *Oui, il aura tous ces beaux dons, ce ſera quand il aura changé de caractère, vraiment, vraiment, il n'y a qu'à douer, on réveillera le monde impunément.* Contente de ſa vengeance, elle ſeroit ſortie du palais ſans avoir été apperçue : ainſi Bariolée n'ayant pas le moindre ſoupçon du dérangement que l'on avoit fait à ſon opération ; s'applaudit de ſon ouvrage, & ſe rengorgea nombre de fois, en faiſant monter ſa gorge à ſon menton, & ſes épaules à ſes oreilles. Cependant, la fée Colère en traverſant la ville, parloit ſeule, & diſoit : *Divertiſſez-vous, courage, faites du bruit, il y a bien de quoi rire à tout cela ; voyez ce que cela leur fait ; que les hommes ſont ſots !* Et mille autres phraſes ainſi coupées à l'uſage de tous les gens colères.

Quelques mois après la naiſſance du prince, la reine ſa mère mourut, & ſon éducation, qui ne devoit être qu'en partie confiée à la fée, lui fut abſolument abandonnée. Pouvoit-elle être bonne ? Non-ſeulement il étoit fils unique & prince, mais on oſoit d'autant moins contredire Bariolée, qu'elle étoit préciſément comme les vieilles mies qui ne connoiſſent que la complaiſance & la crainte de faire pleurer les enfans qui leur ſont confiés : ainſi comme un prince gâté, il devint ce qu'il pouvoit devenir.

Ananas étoit âgé de trois ou quatre ans, quand un roi voiſin des états qu'il devoit poſſéder devint père d'une fille. Par l'ordre du tableau, & par la diſette des fées dans ce canton, Bariolée fut encore chargée de ce royaume, elle eut grand ſoin de ſe trouver aux couches de la reine, pour ne pas perdre l'occaſion de douer la princeſſe : mais ce n'eſt pas une petite affaire que de départir les dons ; l'abondance des préſens eſt ſouvent dangereuſe ; & s'il faut ſavoir donner à propos, il faut encore plus ſavoir ne donner que ce qui convient, & dans une quantité néceſſaire. Elle lui donna donc d'abord toutes les grâces & les attraits de la figure ; ce qui n'eſt pas difficile à imaginer,

mais elle se persuada qu'elle avoit tout fait en lui désirant tout *l'esprit du monde* ; tant il est vrai qu'il faut prendre garde à plusieurs façons de parler qui ne signifient rien. Je n'ai jamais pu savoir quel est celui qui exécute les souhaits des fées ; mais quel qu'il soit, il les suit à la lettre : nous en avons cent exemples : enfin, cette façon de parler qu'elle employa, trop générale pour ce qu'elle vouloit dire, fut suivie avec la dernière exactitude.

La princesse devenue, comme le prince, orpheline de très-bonne heure, croissoit avec ses dons ; & chaque jour on voyoit éclorre avec surprise son maintien & ses grâces : sa vivacité lui fit donner le nom de Moustelle, & les applaudissemens que reçut son esprit ne l'engagèrent que trop à en abuser : aussi dès l'enfance on s'apperçut avec joie qu'elle seroit infiniment coquette : mais il faut être bon philosophe, pour prévenir dans les enfans le germe des vices & des défauts ; celui de la coquetterie n'est, par exemple, qu'un abus de l'envie de plaire ; il paroît agréable dans sa naissance ; on croit devoir le caresser dans un enfant ; parce qu'il tient à des choses aimables : des gens plus sensés que Bariolée y sont attra-

pés tous les jours ; mais à tous les avis raisonnables qu'on lui donnoit sur le caractère & sur l'éducation de Moustelle, elle répondoit toujours avec la confiance des sots : *tranquillisez-vous, j'ai prévu à tout : n'est-ce pas moi qui l'ai douée ?*

Une coquette même, sans être jolie, est toujours environnée d'amans ; car les hommes courent à ce qui les flatte, & surtout à ce qui paroît facile. Dans le nombre de ceux dont la princesse fut environnée, & de tous les princes qui séjournèrent à sa cour, attirés & retenus par ses charmes, le prince Mirliro se distingua. Il étoit grand, ce qui, quoiqu'on en dise, ne sous-entend pas toujours bien fait ; il avoit autant de facilité que Moustelle avoit de coquetterie : il possédoit cette exactitude & cette précision d'attentions & de petits soins que permet le désœuvrement, que l'on a souvent l'art de faire passer pour constance & pour sacrifice. Le talent de faire un plat madrigal lui paroissoit recommandable, & le goût pour les vers avec lequel il avoit été élevé, étoit demeuré dans sa tête, comme il subsiste encore dans le mercure, avec lequel il avoit autant de ressemblance qu'un homme peut en avoir avec un livre. Le change-

ment du ſiècle en faveur de la proſe n'avoit jamais pu lui entrer dans l'eſprit, & rien ne lui auroit perſuadé que les fadeurs en vers, autrefois ſi conſidérées, étoient devenues beaucoup moins ſoutenables, pour ne pas dire mépriſées ; ce qui peut également venir ou de la quantité de vers communs qu'on a vus & revus, ou du progrès de la raiſon. Revenons au portrait de Mirliro ; couché dans un fauteuil, ſes grandes jambes croiſées, il parloit toujours de lui-même avec une conſidération pour ſa perſonne, & un ricannement pour celle des autres, qui ſouvent avoit perſuadé bien des femmes d'un mérite qu'il n'avoit pas. Sa déciſion ſur toutes les matières étoit intariſſable ; & Mouſtelle, toute coquetterie à part, avoit une ſorte de conſidération pour lui ; car on doit ſe ſouvenir qu'elle n'avoit que l'eſprit du monde, & l'on ſait que cet eſprit prend en bien tout ce qu'on lui donne avec emphaſe.

Pendant les petites révolutions de la cour de Mouſtelle, Ananas étoit parvenu à ſa dix-huitième année. Bariolée le trouvoit fort aimable, parce qu'elle l'avoit élevé, & lui-même ſe croyoit homme à bonnes fortunes, parce qu'il avoit plu à quatre ou

cinq bégueules de la cour du roi ſon père ; elles l'avoient agacé, elles ſe l'étoient arraché ; elles avoient fait les déſeſpérées ou les charmées, ſuivant l'attachement qu'il leur avoit témoigné, le tout parce qu'il étoit fils du roi. Quel que fût le motif ou l'eſpèce de ces conquêtes, le prince en étoit content ; car la vanité ſur les femmes ne détaille ni le mérite, ni les circonſtances ; elles comptent le nombre : ce n'étoit pas tout que d'avoir bonne opinion de lui-même ſur le chapitre des femmes, Ananas étoit vain ſur tous les points, & ne croyoit aucun homme digne de lui être comparé : cependant il étoit ignorant, brutal, emporté, féroce même, comme ſont enfin preſque tous les hommes, quand l'éducation n'a point adouci leur caractère : au reſte, il étoit bien fait, & ſa figure étoit auſſi agréable qu'une figure peut l'être, quand elle eſt dépourvue des grâces que l'envie de plaire & la crainte de ne pas réuſſir, peuvent ſeules ajouter à la nature. Tel étoit Ananas, quand la fée Bariolée, ſans lui avoir fait part des projets qu'elle méditoit depuis longtemps pour ſon mariage avec la princeſſe Mouſtelle, lui propoſa de voyager,

Pour aller plaire, lui dit-elle, *en de nouveaux climats.*

Tout ce qui flatte la vanité eſt rarement refuſé : ainſi le prince & le roi ſon père acceptèrent la propoſition.

Bariolée, qui n'avoit aucune ſuite dans l'eſprit, & qui par conſéquent étoit la plus grande ennemie des uniformes, donna un équipage nombreux & magnifique au prince : mais elle employa tout ſon art à varier les livrées & le cortège, non-ſeulement de toutes les couleurs, mais de toutes les nuances poſſibles. Elle évita même avec le plus grand ſoin que les attelages fuſſent compoſés de chevaux du même poil : elle appeloit ce mêlange *du brillant*; épithète que l'on donne à beaucoup de choſes qui ont éloignées de la mériter.

Je crois que ſes yeux étoient ſenſibles à cette bigarrure, mais en même temps je ſuis perſuadé qu'elle reſſembloit un peu à quelques gens du monde, qui croient ſe faire un mérite, & qui ſe perſuadent qu'ils ont du goût, quand ils font le contraire de toutes les choſes reçues & reconnues pour juſtes & conſéquentes. Ce n'eſt point, par exemple, une idée dépendante du haſard, que le choix des couleurs par rapport à

celle des cheveux & du teint : une blonde ne ſera pas bien avec du jaune, parce que les couleurs ne ſeront pas aſſez oppoſées avec celle de ſon viſage ; de même une brune ſera mal avec du gris-de-lin, par la raiſon de la trop grande oppoſition de cette couleur avec celle de ſes cheveux & de ſes ſourcils, qui néceſſairement paroîtront rudes. Quoiqu'il en ſoit, la fée cherchoit conſtamment le contraire de ce que les yeux voient ordinairement. Ananas étoit blond, elle ne lui fit faire que des habits jaunes, citrons pâles, ou ventre-de-biche ; & par la même raiſon, tous ceux de ſa ſuite, ſeigneurs, comme domeſtiques, plus ils étoient bruns, plus ils étoient vêtus de céladon, de lilas, ou de petit-vert : la moitié d'un caroſſe étoit dorée, l'autre argentée, tous les ornemens en étoient renverſés, ou placés de côté ; c'eſt une mode que nous n'avons que trop vu continuer & reparoître.

Ananas avoit la bonne opinion & la ſécurité que les princes ont pour l'ordinaire : il ſe perſuadoit aiſément que tout ce qu'il faiſoit & tout ce qu'il poſſédoit étoit parfait : auſſi, fort content de ſon équipage, il arriva à la cour de Mouſtelle ; ſon rang,

ſa naiſſance, & la coquetterie de la princeſſe, lui en rendirent d'abord le ſéjour agréable; mais quand il s'apperçut que les premières coquetteries, qu'il avoit priſes pour de l'amour & pour des attentions, ne faiſoient aucun progrès, & qu'en un mot, traité comme les autres, il n'avoit pas la moindre diſtinction, ſon amour-propre fut humilié: lorſque cette humiliation ne détruit point l'amour, ordinairement elle le fortifie; c'eſt ce qui lui arriva; & quelle affliction la jalouſie ne cauſe-t-elle point à la vanité? Il s'imagina d'abord que Mirliro, ſurtout, ne faiſoit que l'ennuyer; mais l'ennui ne cauſant point une douleur ſi vive, il convint enfin avec lui-même du ſentiment qu'il éprouvoit; il en fit des reproches à Mouſtelle; mais ils ne furent point écoutés, ou bien on y répondit par toutes les raiſons ſpécieuſes qui n'ont jamais ſatisfait un amant, & dont les coquettes ſe ſervent pour éluder la queſtion.

Tout homme qui préſume de lui eſt petit maître, par conſéquent il y en a de tous les âges, & dans tous les états; mais quand un prince eſt obligé de rabattre de cette bonne opinion, je le crois plus à plaindre: bientôt Ananas ſentit diminuer le mérite de ſes an-

ciennes conquêtes : il commença à démêler les ridicules applaudiſſemens qu'il avoit reçus avec profuſion de Bariolée & de toute ſa cour ; bientôt il ne lui reſta plus qu'une paſſion malheureuſe qui l'occupa tout entier ; ce fut alors qu'il fut fâché de n'avoir point d'ami : regretter l'amitié, c'eſt commencer à la mériter ; dès l'inſtant que l'homme le plus ſauvage a aimé, il eſt devenu compatiſſant, il a deſiré pour lui le ſentiment qu'il a fait éprouver aux autres, & l'amitié n'eſt qu'un tiſſu continuel d'intérêt & de compaſſion.

Un homme qui travaille à plaire à une coquette, à mériter des amis, n'eſt pas ſans affaires & ſans occupations ; de ſemblables fermentations ne ſe font jamais impunément dans l'eſprit, & malgré tous les troubles qui s'élevoient à tous les momens dans ſon cœur, il finiſſoit toujours par aimer & par ſoulager ſes infortunes, en allant dans la chambre des tourterelles, où ſon plus grand plaiſir étoit de paſſer les journées entières, & bien ſouvent les nuits. Cette chambre étoit une des ſingularités du palais de Mouſtelle ; elle étoit établie depuis long-temps, & depuis long-temps peu fréquentée ; l'on y voyoit tous les tendres amours dont

l'hiſtoire a conſervé le ſouvenir; ils étoient peints avec cet abandon de l'ame, & cette abnégation de ſoi-même, que l'amour vrai fait ſeul éprouver. La princeſſe n'étoit jamais entrée dans cet appartement que pour le tourner en ridicule, & n'en parloit que ſous le nom de l'appartement des triſtes fadeurs; elle ne ſe contraignit point, & fit des plaiſanteries ſans nombre à l'uſage de la cour au bel Ananas, ſur le goût qu'il avoit pour la retraite; car la langueur de l'amour eſt auſſi ridicule aux yeux de la coquetterie, qu'elle eſt agréable aux cœurs fidèles.

Enfin, Ananas moqué, plaiſanté, cependant auſſi perdu d'amour que déſeſpéré des rigueurs d'une coquette perſuadée qu'elle eſt aimée, partit convaincu que le commerce des femmes pouvoit ſeul le ſoulager & le diſſiper; il en chercha dans les royaumes qu'il parcourut, & il en trouva pluſieurs qui l'accueillirent & qu'il crut aimer; mais il en fut pour ſes voyages; les rigueurs de Mouſtelle & ſes agrémens l'occupèrent au milieu des faveurs que les autres lui prodiguèrent; tel eſt le caractère des paſſions véritables.

Un départ auſſi précipité, & ſi peu attendu, fut pendant deux jours le ſujet de la

conversation, & chacun en raisonna à sa fantaisie ; mais il fit une plus grande impression sur l'esprit de Moustelle. Elle n'avoit jamais réfléchi que sur une parure & devant son miroir ; dès-lors elle devint plus sérieuse & plus occupée ; le départ d'Ananas, ce qu'il avoit souffert, ce qu'il alloit souffrir, ou la dissipation qu'il alloit prendre, tout cela se peignoit très-souvent, malgré elle, à son imagination. Surprise de se voir si long-temps occupée du même objet, elle soupçonna qu'il pouvoit y avoir d'autres façons de penser, & d'autres sentimens que les siens ; pour s'éclaircir, elle se rendit au temple de la curiosité, dont aucune cour n'est exempte, & que les jeunes personnes fréquentent ordinairement ; ce culte convient autant à leur âge, qu'il est déplacé pour ceux qui plus âgés, n'en prennent que le ridicule & l'importunité.

La déesse est représentée couverte d'yeux & d'oreilles ; son temple est sonore, & tout ouvert ; le plafond & les intervalles des colonnes qui le soutiennent sont exactement remplis dans l'intérieur par les tableaux d'une curiosité qui cherche à se satisfaire ; ceux de la jeunesse curieuse sont infiniment agréables : une piquante avidité, une vive attention

ſont peintes ſur leurs viſages; la joie d'apprendre, ou l'envie de s'inſtruire, rendent leurs attitudes piquantes & intéreſſantes; on les voit ſur la pointe du pied ſuſpendant tous leurs ſens, dans la crainte d'être apperçus; on voit leur ame, dans leurs yeux & dans leurs oreilles: enfin ces peintures font imaginer l'uſage agréable que cette jeuneſſe en fera, bien différentes de celles des vieux curieux, que l'on ſait n'avoir d'autre objet que le dangereux plaiſir de médire: auſſi déſagréables que ridicules, & rappelant ſans ceſſe les idées de l'importunité, de l'envie, de l'oiſiveté & du triſte déſœuvrement qui les accompagnent, elles n'étoient point dans le temple.

Mouſtelle s'attacha ſans doute aux peintures de la jeuneſſe; mais elle fut frappée de ne voir dans chaque tableau, qu'un tête à tête interrompu, ou bien accompagné d'une figure poſée dans les différentes attitudes que la curioſité peut inſpirer, & diſpoſée ſuivant le plus ou le moins d'intérêt que l'objet pouvoit lui cauſer; les tableaux qui n'avoient rapport qu'au ſentiment, moins heureux pour la peinture, & moins flateurs pour la déeſſe, étoient en plus petit nombre; la jalouſie, la fureur & le déſeſ-

poir, causés par une curiosité cruellement satisfaite, étoient ceux qui faisoient le plus d'impression; mais ils étoient moins en vue que ceux qui pouvoient instruire & satisfaire les jeunes adorateurs de la déesse.

Moustelle fut étonnée de n'y pas voir un seul tableau qui représentât une beauté environnée d'une foule d'amans; mais la curiosité pouvant être rarement satisfaite dans les cohues, il étoit inutile d'en représenter la situation. Dès-lors la princesse fut encore plus convaincue qu'il y avoit dans le monde des choses différentes de celles qu'elle avoit adoptées; elle commença même à les soupçonner meilleures. Le chagrin que lui causoit le départ d'Ananas, le dépit qu'elle en avoit, l'inquiétude de sa destinée, tout lui fit voir qu'Ananas étoit celui qu'il auroit fallu peindre avec elle; ou plutôt celui qu'elle eût été curieuse d'entretenir ou de surprendre.

Ces réflexions qu'elle conserva même après être sortie du temple, lui firent de si fortes impressions, qu'elle ne pensa presque plus à plaire, & qu'on l'accusa bientôt d'avoir de l'humeur. Le prince Mirliro fit plus d'usage de ce reproche que tout autre, aussi il étoit plus juste de sa part, car il

éprouva des procédés plus rigoureux. N'avoit-il pas causé plus d'importunités à Ananas ? N'avoit-il pas été le sujet de ses reproches ? Ne l'avoit-il pas rendu jaloux ? N'étoit-il pas la cause de son départ ? Combien de fois le sentiment qui n'est pas déclaré, qu'on ne s'est même pas avoué, prend-il de pareilles vengeances ? Elles sont injustes, mais le cœur n'a point d'autre consolation, il la saisit, il s'en applaudit, il s'y complaît, & Moustelle n'est pas la première qui ait fait pour des personnes absentes davantage qu'elles n'auroient jamais pu obtenir en leur présence. Ce ne fut pas tout ; la présence de Mirliro lui devint importune ; mais avant de lui donner absolument son congé, la princesse douée de l'esprit du monde, & ce genre d'esprit ne dédaignant point les mauvaises plaisanteries, répondit à quelqu'un qui s'intéressoit au prince Mirliro, & qui lui demanda ce qu'elle en disoit : moi, rien, repliqua-t-elle ; *J'en dis du Mirliro*. Par un hasard, qui fait aussi la fortune des mots, celui-ci fit fortune, & réussit si bien dans cette cour, qu'il a passé jusqu'à nous, & conserve encore la même signification.

Mirliro ne se contraignit point sur les reproches amers qu'il se crut en droit de faire ;

& toute reine qu'étoit Mouſtelle, il la traita comme une coquette. Celles qui rempliſſent ce corps nombreux ſont ſouvent expoſées à recevoir de mauvais complimens; mais la légéreté de leur eſprit, les reſſources & la diſſipation qu'elles trouvent avec leurs autres amans, font bientôt évanouïr ce chagrin.

La colère d'un amant a de fréquens retours de tendreſſe; Mirliro voulut réparer; mais tous les moyens qu'il employa pour obtenir ſa grâce furent inutiles; il fut renvoyé, & même avec mépris.

La princeſſe, défaite du plus grand de ſes importuns, fut étonnée de ſentir un penchant qui l'entraînoit dans la chambre des tourterelles; elle attribua d'abord ces mouvemens involontaires au deſir de ſe trouver dans un lieu qu'Ananas avoit ſi ſouvent préféré à tous les plaiſirs de ſa cour: mais d'abord qu'elle y fut entrée, quel ſaiſiſſement la frappa! Ce lieu tranquille & médiocrement éclairé, laiſſoit cependant diſtinguer les exemples de fidélité, de tendreſſe & d'attachement dont il étoit décoré. Après les avoir long-temps examinés: *Voilà les peintures qu'il faut à mon cœur*, s'écria-t-elle: *pourquoi me plaiſent-elles, à moi*

qui les ai tant méprisées ? Je n'aimois pas, & j'aime ; je ne puis plus en douter. Attentive aux ornemens d'un lieu qui lui devenoit si cher, elle remarqua la simplicité qui y regnoit, & ressentit bientôt cette aimable langueur que le sentiment inspire. Elle est sans contredit une des mille faveurs de l'amour, elle est peut-être une des plus grandes. L'ame immédiatement unie avec l'amour, n'est alors affectée d'aucune autre idée. Moustelle, si vive & si coquette, prit enfin l'habitude de ce séjour, & ce ne fut point impunément pour son caractère ; car la tendresse l'emporta bientôt en elle sur la coquetterie, la douceur sur la vivacité, & la simplicité sur l'art. Laissons-la s'abandonner aux mouvemens d'un cœur où l'amour est sûr de triompher, puisqu'il a déjà fait de si grands miracles, & voyons ce que devint Ananas.

Ce prince ne pouvant soutenir les rigueurs de Moustelle, abandonna sa cour, pénetré d'amour, furieux de jalousie, ne pouvant se consoler d'être aussi véritablement attaché à une coquette, & voyant tous les malheurs attachés à cet abus des grâces & de la beauté ; car l'amant le plus tendre peut diminuer & excuser les défauts

de ce qu'il aime ; mais il les connoît, il en eſt révolté, & il en craint d'autant plus les inconvéniens, que l'amour les lui rend perſonnels. Il ſe perſuada vainement que ce remède des femmes étoit dans les femmes mêmes : mille fauſſes jouiſſances ne purent le conſoler, & ne flattèrent pas même ſa vanité.

En paſſant d'un royaume à un autre, il avoit à peine marché quelques pas dans une forêt, qu'il fut tiré de ſa profonde revêrie par le bruit d'un combat. Il y courut, & vit un homme ſeul prêt à ſuccomber ſous l'effort de trois autres; l'inégalité du combat ſuffit pour animer le prince: & les voleurs furent bientôt eux mêmes réduits aux abois par ſa valeur & la force de ſes coups. Deux furent tués, & le troiſième ayant pris la fuite, l'étranger vint embraſſer ſon libérateur, en lui diſant : ſeigneur, je vous dois la vie ; diſpoſez-en à jamais, & devenez plus maître que moi dans mes états. Ananas le remercia, & lui dit tout ce que la générosité fait inſpirer, quand on a le plaiſir d'obliger. Ils apprirent par leurs queſtions réciproques, que le deſir de rendre leurs noms célèbres les animoit également : mais ils remarquèrent auſſi (car un

homme amoureux ne parle ſur rien comme un homme indifférent) que les malheurs de l'amour avoient autant de part à leur projet, peut-être, que la gloire. Ce rapport de ſentimens, joint aux circonſtances, les détermina à ne ſe point quiter. Ils ſe contentèrent d'abord de ſe livrer aux favorables diſpoſitions que les cœurs généreux ont pour ceux qu'ils ont obligés, & pour ceux auxquels ils ſont redevables; mais l'amour s'étend ſur tous les ſentimens: auſſi eſt-il bien prouvé qu'on n'eſt capable d'amitié, qu'autant qu'on le peut être d'amour: ils aimoient tous deux; ils étoient tous deux malheureux; à chaque inſtant l'amitié faiſoit de nouveaux progrès, ils étoient ſi rapides, qu'ils en étoient étonnés, & ſe parlant continuellement de leurs maîtreſſes & de leurs malheurs, ils devinrent bientôt leur conſolation réciproque. Ananas ne tariſſoit point ſur les dangers de la coquetterie; Tourneſol ſe récrioit ſur les horreurs de l'infidélité; une coquette, diſoit-il à Ananas, pour le conſoler, n'a du moins jamais rien aimé, & l'amour lui eſt abſolument inconnu. Une infidelle, lui répondoit celui-ci, vous a du moins aimé, & ſon infidélité eſt peut-être douteuſe, & ne dépend

dépend que de votre délicateſſe. Vous avez été heureux ; peut-être votre abſence la déſeſpère à préſent ; mais moi, que puis-je attendre d'un cœur inſenſible, diſſipé & léger ? Il ne s'agit point ici de décider ſur leur malheur, ils étoient l'un & l'autre à plaindre, & dans ces converſations qu'ils croyoient capables de les dégager, ils reſſerroient encore plus les nœuds dont ils ſe plaignoient, & formèrent ceux de la plus parfaite amitié : leurs cœurs s'y livrèrent, & pour les princes, c'eſt voyager dans des terres inconnues. Ce fut ainſi qu'ils paſſèrent plusieurs mois dans le déſert qu'ils avoient choiſi pour retraite ; ils envoyoient de temps en temps dans une ville voiſine, pour ſavoir s'il ne ſe déclaroit aucune guerre ; ils en attendoient les nouvelles avec impatience : mais dans ce temps heureux, la paix régnoit preſque toujours dans l'univers. Les fées arbitres des rois réprimoient ou calmoient les injuſtices auxquelles l'autorité ne conduit que trop ſouvent.

Un jour ils s'entretenoient au pied d'un arbre, quand ils virent paſſer un homme qui couroit à bride abattue ; Ananas le reconnut pour appartenir à la princeſſe Mouſtelle, &

l'appela ; ce fidèle domeſtique lui dit : Ah, ſeigneur ! la princeſſe n'eſpère qu'en vous ; je ſuis le plus heureux de tous ceux qu'elle a envoyés à votre recherche. Le prince Mirliro l'a détrônée. Ananas courut auſſitôt à ſon cheval & à ſes armes, en diſant mille fois d'une voix interrompue : *Mouſtelle n'eſpère qu'en moi : Ah ! bientôt elle ſera vengée. Perſide Mirliro* ! & mille autres choſes juſtes, mais courtes ; car l'abondance des idées fournies par la raiſon & par la réflexion n'ont pas le temps d'être réglées. Pendant ce temps, Tourneſol, qui ne vouloit point quitter ſon ami, prenoit les mêmes ſoins ; ils montèrent à cheval, mais ce ne fut qu'après avoir ſi bien eſſoufflé leurs chevaux, qu'ils ne pouvoient plus marcher, que Tourneſol, plus éclairé par l'amitié dont les yeux ſont ſi bons, put lui faire comprendre qu'il ſe perdoit abſolument ; & qu'il ſe priveroit de tous les moyens de ſecourir la princeſſe, en ſe jetant ſeul & ſans troupes dans les mains d'un rival capable de tout. Ces réflexions calmèrent un peu l'amoureux Ananas ; & après l'avoir convaincu que la prudence fait du courage une vraie valeur, & que l'emportement a beſoin d'être éclairé par de ſages réſolutions, il le fit

enfin consentir à venir dans ses états, qui n'étoient point éloignés, pour y lever des troupes, avec lesquelles ils marcheroient au secours de la princesse. Ananas se rendit à de si bonnes raisons; mais quand il fut sur la frontière des états de son ami, il le pria de trouver bon qu'il y demeurât pour y recevoir les troupes, les exercer, & les préparer à l'expédition qu'ils méditoient; il ajouta que son inquiétude & son agitation le mettoient hors d'état de se rendre dans une cour où il ne pouvoit paroître que ridicule, & sûrement déplacé, Tournesol y consentit.

La solitude plaît aux amans; ils n'aiment point à être détournés de leurs idées. Que peuvent-ils en effet voir de plus agréable à leur imagination, qu'un objet aimé, qu'elle se peint continuellement sous cent formes différentes? Ananas donnoit donc à l'amour les momens de repos que les préparatifs de la guerre ne lui laissoient que trop, au gré de son impatience. Tournesol lui avoit donné l'habitation d'un château voisin de la frontière, & qui par cette raison convenoit à l'assemblée de l'armée. Ce lieu naturellement destiné pour la chasse, étoit environné des plus belles solitudes. Ananas les

parcourut ſans en diſtinguer les beautés; il lui ſuffiſoit d'être ſeul : mais un jour arrivant au pied d'un rocher, il fut frappé d'un petit bâtiment qu'il apperçut devant lui; il étoit d'une architecture ſimple & ſolide, il ne recevoit de jour que par le plafond, & n'avoit d'autre ouverture qu'une porte de la plus étroite proportion : ces mots étoient écrits ſur le fronton en très-petits caractères : *A l'Amour diſcret*. La ſeule inſcription attira la curioſité du prince : il entra pour joindre ſes vœux à ceux du fondateur : il admira la ſtatue de la probité qu'il apperçut en entrant : elle étoit aſſiſe & tranquille, regardant le ciel, dont elle eſt le plus bel appanage, & préſentant la main en ſigne d'accueil : mais il fut étonné, quand un plus grand examen lui fit remarquer que l'intérieur de ce temple n'étoit rempli que de tous les exemples les plus affreux de l'indiſcrétion. Le prince ſentit par réflexions le motif de cet arrangement : car ſouvent un éloge eſt mieux fait & plus prononcé par les raiſons contraires : auſſi ce prince, que ſon éducation & les femmes qu'il avoit connues dans ſes voyages, ne portoient que trop à l'indiſcrétion, fut charmé de cette eſpèce de critique, & fut pénétré de voir

par les malheurs de son opposé, combien la discrétion étoit recommandable à l'amour. Il sut donc gré à celui qui avoit élevé ce temple de n'en avoir point séparé la probité : car on a beau dire, elle doit, sans exception, régner sur tout.

Depuis cette découverte, Ananas alla tous les jours faire une station dans ce temple. Les suites & l'inconvénient de l'indiscrétion se présentèrent vivement à lui ; la prétendue satisfaction qu'elle peut causer, lui parut un abus de l'amour-propre & des trophées élevés à la vanité, qui détruisoient le sentiment ; il ressentit enfin les charmes purs & solides d'une discrétion juste & raisonnable ; un cœur sincère, un amour vrai, sont en effet contens de leur bonheur ; ils s'en nourrissent, ils en sont si jaloux, qu'ils ne veulent, ni le divulguer, ni faire tort à un objet qui est devenu eux-mêmes ; & s'il leur est demeuré quelques portions d'amour-propre, ils les tournent absolument du côté de l'objet aimé, ils en sont flattés. Eh ! qui flatte plus que les choses honnêtes ? Ainsi tous les événemens de la vie d'Ananas n'avoient pour objet que la plus saine morale, & lui donnèrent enfin une éducation qu'il n'auroit jamais reçue de tou-

tes les Bariolées de la terre ? Son maître fut l'amour; quel maître peut-on lui comparer ?

Cependant, Tournesol, guidé par l'amitié, leva en peu de jours une armée considérable. Que ne peuvent la persévérance & les soins de cette douce passion ! Elle écoute tout, elle est continuellement occupée du même objet, elle est tout, après l'amour; moins vive, plus sage & plus éclairée, presque toujours elle demeure maîtresse du terrain.

Quand l'armée fut assemblée, les princes la divisèrent en deux corps, dont ils prirent le commandement, pour répandre la terreur dans l'esprit des révoltés; mais ils convinrent, en se séparant, de marcher le plus promptement qu'ils le pourroient, & de se rejoindre à quelques lieues de la capitale, où Moustelle faisoit son séjour.

Cette malheureuse princesse étoit enfermée dans une obscure prison, car elle n'avoit jamais voulu écouter aucune des propositions de Mirliro, & ce prince n'en avoit fait aucune sans le don de sa main. Indépendamment de l'orgueil & de la hauteur qui règnent dans les cœurs des rois, qui peut se donner à un autre avec une passion

dans le cœur? On ſait trop ce qu'il en a couté à ceux que le dépit ou d'autres idées ont différemment & ſi cruellement conſeillé.

Il eſt bon de dire ici les motifs & les ſujets de la guerre qui mit tout ce beau royaume en combuſtion, & réduiſit Mouſtelle dans une ſi cruelle ſituation.

Bariolée gouvernoit ce royaume comme il vouloit ſe gouverner; elle n'employoit aucune ſévérité, & plaçoit encore moins les récompenſes avec équité ou eſprit: auſſi tous les ſujets étoient mécontens; du mécontentement ils avoient paſſé à l'inſolence; & Bariolée qui gouvernoit *au jour le jour*, pour être tranquille, leur avoit accordé tout ce qu'ils avoient demandé. Cette complaiſance ſi funeſte pour les états, quand elle tire ſa ſource de la foibleſſe, donna des facilités de vengeance à Mirliro, que le regret d'avoir été renvoyé avoit porté aux plus grandes extrémités; il aſſembla les murins, il répandit de l'argent, & conduiſit ſi parfaitement ſa noirceur, que ſon armée marchoit en force, & que Bariolée ignoroit encore la révolte. La capitale ſuivit l'exemple des provinces; on courut chez la fée, on la ſurprit, on caſſa ſa baguette, on ne lui en laiſſa qu'un très-petit morceau, en-

core eut-elle besoin d'adresse pour le conserver. Enfin Mirliro, maître de tout le pays, se fit aisément couronner : mais n'ayant pu déterminer Moustelle à lui donner la main, il l'avoit mise dans une prison, dont il redoubla la garde, quand il apprit que Tournesol se préparoit à l'attaquer.

Mirliro ne voulant point s'écarter de la capitale, laissa sans obstacle opérer les deux armées, & marcha à elles lorsqu'elles furent assemblées. La bataille étoit trop désirée des deux côtés pour se faire attendre. Les princes avoient inspiré leurs sentimens à leurs troupes : en effet, celles des révoltés ne firent aucune résistance, & Mirliro fut pris par Ananas, qui lui donna la vie. La défense des révoltés fut si foible, que le mot que la princesse avoit dit quelque temps auparavant devint le dicton de tous les soldats de l'armée des princes ; aussi à tout ce qu'ils méprisoient, ils disoient: *J'en dis du Mirliro; c'est du Mirliro.*

La bataille étoit à peine gagnée, qu'Ananas courut à la capitale avec l'empressement de l'amour; tout malheureux qu'il est, c'est le mouvement qui meurt le dernier en lui. Les habitans mirent bas les armes, implorèrent sa clémence, & les portes lui

furent ouvertes; il courut au palais, il ignoroit le sort de Moustelle, il vouloit la rétablir sur son trône; & mourir à ses yeux. Quels que soient les projets d'un amant, il est au désespoir de les voir déranger; il y est attaché, ils sont l'ouvrage de l'amour. Quelle fut la douleur du prince en apprenant l'état où elle étoit réduite? Il fit apporter les clefs; en quel état de peine se trouva-t-il à l'ouverture de chaque porte, à celle de chaque verrou? Ce n'étoit rien encore en comparaison du déchirement de cœur qu'il éprouva, quand parvenu au cachot qu'il croyoit renfermer l'objet de tous ses vœux, il ne l'y trouva point : sa modération fut prête à l'abandonner, il fut au moment de faire ressentir sa douleur à Mirliro, & même à tout un peuple : mais les honnêtes gens ne savent point accabler les autres de leur douleur; ils en portent tout le poids. L'espérance de consulter Bariolée & d'implorer son secours, lui donna quelque soulagement. Indépendamment de la honte que lui causoit sa mauvaise administration, qui l'auroit empêchée de se montrer, elle étoit réellement absente. Ananas étant hors d'état de donner aucun ordre, son ami Tournesol fit toutes les perquisi-

tions poſſibles pour ſavoir ce que la princeſſe étoit devenue ; elles furent inutiles. On voulut rendre Mirliro reſponſable de la perte de la princeſſe ; mais il fut prouvé qu'il ignoroit abſolument ſa deſtinée. Tourneſol, ſuivant les loix du royaume, le fit déclarer criminel de lèze-majeſté, & renfermer dans la priſon que Mouſtelle avoit occupée : il fit enſuite prêter un nouveau ferment de fidélité à la princeſſe légitime. Il fut obligé de donner tous les ordres néceſſaires pour la tranquillité du royaume ; car Ananas, au déſeſpoir, ne ſongea plus qu'à retrouver ſa chère Mouſtelle : tout ce qu'il apprit dans le peu de ſéjour qu'il fit dans la capitale, du changement de ſon caractère, ne ſervit qu'à l'attacher plus vivement à elle. Sacrifiant tout à ſon ſentiment, juſqu'à l'amitié, il partit emporté par ſon cœur, ſans avoir aucun objet déterminé dans ſa courſe. Cependant, Tourneſol travailla avec une ſi grande ardeur, & ſe donna tant de peine, qu'il parvint à tout mettre en état : il licencia ſes troupes, & fut bientôt prêt à ſuivre ſon ami, eſpérant peut-être de retrouver ſa maitreſſe : toute infidèle qu'il la croyoit, il n'oſoit s'avouer à lui-même combien il la déſiroit ; car en aimant on eſt auſſi ſot qu'inconſéquent.

Revenons à Mouſtelle : cette princeſſe, pour ſe trouver dans une priſon, n'en avoit pas moins le cœur plein d'amour pour Ananas, & de haine pour Mirliro. Ce dernier lui parut plus affreux que toutes les douleurs. Perſonne ne pouvant la voir & la ſoulager dans ſes peines, elle ignora le ſecours que les princes ſe préparoient à lui donner.

Un jour, après avoir été longtemps dans la douleur & dans les larmes, elle ſuccomba au ſommeil; quel fut ſon étonnement de ſe trouver à ſon réveil couchée au pied d'un arbre dans une épaiſſe forêt? Elle ne ſentit point les horreurs de la ſolitude; elle n'imagina point les beſoins & les dangers de ſa ſituation; elle n'enviſagea que ſa liberté qui la mettoit en état d'aimer & de ſe conſerver à ce qu'elle aimoit. On ne doit point être ſurpris du ſecours que Mouſtelle avoit reçu; c'étoit Bariolée qui l'avoit délivrée par le reſte de ſon pouvoir; mais elle n'avoit point oſé paroître devant elle, dans la crainte d'eſſuyer les juſtes reproches que méritoient ſa négligence & ſa mauvaiſe conduite. Mouſtelle de ſon côté ſe voyant libre ne ſongea qu'à s'éloigner; & vive comme elle étoit, elle prit ſa courſe,

mais avec ſi peu de ménagement, qu'elle tomba bientôt de beſoin & de laſſitude. C'en étoit fait, ſi la confiance qu'elle avoit en l'amour ne l'eût abſolument ſecourue : elle ſe ſentit ſoulever, & reconnut avec étonnement qu'elle étoit portée par un nombre infini de ces tourterelles, qu'elle avoit autant aimées qu'elles les avoit autrefois mépriſées; elles lui formèrent à l'inſtant une voiture avec tant d'attention, de douceur & de volupté, qu'aucune autre ne peut lui être comparée; car ces tourterelles aimoient ce qu'elles portoient; elles ſe careſſoient en lui rendant ce ſervice, & les mouvemens de ce qui aime ne peuvent être que délicieux. Enfin, après avoir volé quelques heures d'un vol ſi doux, elles posèrent la princeſſe dans une campagne qu'un indifférent auroit trouvée charmante : mais l'amour abſent connoît-il quelque charme ? Eſt-il en état de le ſentir ? Cependant les fidèles tourterelles, en plânant de leurs aîles, la garantirent du ſoleil : d'autres allèrent lui chercher des fruits qui réparèrent ſes forces abattues; elle étoit auprès d'un ruiſſeau, elle s'y déſaltéra; & quand elle fut en état de marcher & de ſuivre un chemin fleuri que les tourterelles lui indiquèrent,

elles prirent leur vol, retournèrent à leurs nids, & aux affaires de leurs cœurs.

Mouſtelle ne marcha pas longtemps ſans rencontrer des hommes & des femmes qui lui parurent charmans, par la candeur & la ſérénité qui régnoient ſur leurs viſages. Ces habitans ſinguliers n'avoient pas beſoin de parler pour ſe faire entendre; leurs cœurs, leurs volontés, leurs déſirs, enfin, toutes les dépendances de leurs ſentimens étoient apparens. En un mot, tout ce qui habitoit cette isle étoit à cet égard tranſparent. Auſſi les premiers qu'elle rencontra vinrent à elle, & l'étonnèrent, en lui diſant, ſans parler: *belle étrangère, vous êtes heureuſe, vous aimez bien.* La princeſſe en reconnoiſſant l'intérêt qu'ils prenoient à elle, s'apperçut avec joie que ſes ſentimens étoient viſibles, & s'écria: *mon cher Ananas, que n'êtes-vous ici!*

Elle vécut dans cette isle, goûtant tous les plaiſirs que la ſincérité, la franchiſe, & la vérité peuvent cauſer. Le plus petit motif ne pouvoit ſe déguiſer; les bons & les ſincères s'abandonnoient à leur cœur & à ſes mouvemens; les méchans prenoient l'habitude du vrai: car le faux ne pouvoit que leur nuire & les perdre; puiſqu'on les chaſ-

ſoit honteuſement & ſans pitié d'une isle, où la vérité regnoit ſeule & de préférence à tout.

Mouſtelle, touchée des charmes d'un pareil ſéjour, apprit qu'une fée mécontente de toutes les fauſſetés qu'elle avoit rencontrées dans le monde, avoit autrefois donné à cette isle la vertu de la tranſparence, pour raſſembler au moins dans un coin du monde quelques hommes qui puſſent vivre ſans aucune ſorte de méfiance, & par conſéquent heureux. On étoit le maître d'y ſéjourner tant qu'on le déſiroit : il eſt vrai qu'en abandonnant ce ſéjour on perdoit le privilège de la tranſparence. En effet, on eût été trop malheureux dans le monde, ſi on s'y fût trouvé ſeul tranſparent. Les méchans auroient eu trop d'avantage & trop de facilité pour abuſer de tout ce qu'ils auroient vu.

Il eſt tout ſimple de penſer qu'il n'y a jamais eu de pays, où l'on ait fait auſſi aiſément connoiſſance. Auſſi Mouſtelle ſe prit-elle de goût, dès la première vue, pour une princeſſe étrangère, qui depuis quelque-temps habitoit cette isle heureuſe; elle apprit qu'elle ſe nommoit la belle Etoile, & reconnut en ſon cœur la douleur conti-

nuelle que lui causoit l'absence de son amant. Si j'avois toujours habité ce séjour de la vérité, disoit-elle à Moustelle sans-cesse, de pensées & non de paroles, mon amant m'aimeroit encore: pour l'éprouver, continua-t-elle, je le rendis jaloux; je fus révoltée du ton dont il me parla; par un dépit qui n'est que trop commun dans le monde, & dont l'inutilité devroit corriger, je ne daignai pas m'excuser. Hélas! je n'avois qu'à laisser voir tout l'amour de mon cœur. Il partit & me laissa dans la plus grande douleur; une fée qui me protège, touchée de mon état, m'a conduite ici, où je jouis, non tant encore de la sincérité des autres, qu'en ai-je affaire? mais du moins de la justice qu'on rend à la mienne. On voit que je n'ai jamais aimé que Tournesol. Ne voyez-vous pas aussi, lui répliquoit Moustelle, que toute coquette que j'aie été, je n'ai jamais connu l'amour qu'en faveur d'Ananas.

Ces belles princesses vivoient dans les regrets, & goûtoient les charmes d'une amitié qui se développoit chaque jour. Elles comparoient sans-cesse les inconvéniens du monde aux agrémens d'une société si fort à découvert, que les yeux suffisoient réci-

proquement pour ſe répondre. Quelque ſenſibles qu'elles ſuffiſſent à l'abſence de leurs amans, il faut convenir qu'il eſt des ſituations plus cruelles ; & elles en avoient éprouvé elles-mêmes.

Ananas, cependant, conduit par le déſeſpoir, avoit ſi fort erré dans ſa marche, qu'il n'étoit pas fort éloigné, quand Tourneſol, après avoir terminé & mis en règle toutes les affaires du royaume de Mouſtelle, ne demanda que deux choſes à la fée Bariolée en la quittant (car ſon abſence n'avoit pas été longue) l'une fut de ne rien changer au gouvernement qu'il avoit établi, & l'autre de le tranſporter auprès de ſon cher Ananas. Bariolée lui promit l'un, & conſentit à l'autre : elle le fit monter dans ſon char de taffetas chiné, tiré par des chardonnerets, & le laiſſa à quelque pas du lieu où Ananas, accablé de chagrins, d'amour & de fatigue, prenoit quelque repos ſur un gaſon. Quelle joie pour ces amis de ſe revoir ! Quelqu'amoureux que l'on ſoit, l'amitié trouve toujours ſa place ; elle ne contraint point, elle prend ce qui reſte, elle jouit de ce qu'on lui laiſſe, elle ne connoît point les reproches, elle eſt trop éclairée, elle a trop de vérité pour en faire. Au mi-

lieu de leurs chagrins, ils eurent donc une espèce de jouiſſance; car la jouiſſance eſt l'eſſence & le principal attribut de quelque ſentiment que ce ſoit. Ils s'entretinrent de leurs maîtreſſes, & par conſéquent ſe répétèrent ce qu'ils s'étoient dit cent fois; mais tant que l'amour exiſte, il ne peut rien uſer. Ananas, content de ce que ſon ami avoit fait pour le ſervice de Mouſtelle, lui demanda quel parti il vouloit prendre. Vous êtes à pied, ajouta-t-il; pour moi, mon cheval eſt mort de fatigue & du peu de ſoins que j'en ai pris. Ne vous attachez point au ſort d'un malheureux; j'ai réſolu d'errer dans ces déſerts, de me plaindre éternellement du malheur de l'amour, & cependant d'aimer toujours. Tourneſol lui proteſta que ſa maîtreſſe étant infidèle, il ne vouloit plus ſacrifier qu'à l'amitié, & que par conſéquent, il ne l'abandonneroit jamais; il ſuffiſoit pour la preuve de leurs ſentimens, que ces jeunes princes euſſent formé un projet que leur courage & leur conſtance les rendoit capables d'exécuter. Bariolée qui les étoutoit en fut encore plus attendrie qu'alarmée, car elle aimoit toujours Ananas en bonne mie, qui pleure à propos de tout; elle eut de plus le bon ſens

de réparer ou du moins de faire oublier ses fautes (car elle avoit de bons momens); Bariolée, dis-je, les tira bientôt de cette triste situation. A peine eurent-ils marché deux jours, vivant de fruits, & couchant aux pieds des arbres, qu'ils arrivèrent au bord de la mer, & s'approchèrent d'une colonne de porphyre, qui portoit une inscription écrite en gros caractère, & sur laquelle on lisoit : PRINCES, EMBARQUEZ-VOUS, VOUS ALLEZ CHERCHER LA PLUS AIMABLE VÉRITÉ. Il y avoit en effet une petite barque attachée à cette colonne. Quand les princes furent embarqués, ce petit bâtiment partit avec autant de vîtesse, que s'il eût été emporté par le courant du fleuve le plus rapide; la barque étoit remplie de vivres capables de réparer la vie austère qu'ils avoient menée; elle leur fournit aussi des lits qui les rétablirent de leurs fatigues pendant les six jours d'une navigation qui ne fut interrompue par aucun obstacle; & la barque s'arrêta d'elle-même dans un lieu commode pour le débarquement, au pied d'une petite montagne couverte de mousse & de fleurs, sur laquelle deux jeunes personnes étoient assises. Ils se reconnurent de bien loin; ils doutèrent quelques instans de

leurs yeux ; mais le ſentiment les conduiſit : ils coururent emportés par leur aveuglement, ou plutôt par leur inſtinct ; & le plaiſir de ſe retrouver, exprimé par les mouvemens qui règnent encore ailleurs que dans l'isle de la tranſparence, ne leur permit pas de rien diſtinguer dans le premier inſtant, ni de prononcer ces mots : *Quoi, c'eſt vous que je revois.* Mais avec quels tranſports reconnurent-ils des ſentimens, dont la vérité n'avoit pas beſoin de la parole ? Tant mieux pour l'hiſtorien ; car la tendreſſe arrivée à ſon comble ne ſauroit ſe dépeindre. En un mot, ils n'avoient beſoin que de ſe regarder, & l'amour ne blâma jamais cette eſpèce de pareſſe. Contens, charmés, excuſés, éclaircis, tranſportés, éprouvant les vérités de l'amour & de l'amitié, ils n'auroient jamais importuné les fées d'aucune demande ; mais leur naiſſance les rendoit néceſſaires à leurs ſujets ; & Bariolée conſervant toujours ſon goût & ſon caractère, vint avec des équipages, peut-être encore plus biſarres par la forme & par les couleurs, que ceux qu'elle avoit ordonnés autrefois, chercher les princes & les conduiſit dans la capitale de Mouſtelle, où leurs nôces furent célébrées avec un contentement général & particulier.

Les rois Ananas & Tournesol (car ils avoient perdu leurs pères) étant voisins, & les reines Moustelle & belle Etoile étant amies, on vit sur le trône de cet heureux pays, briller l'amour & l'amitié dans toute leur vivacité. Cependant, les fées punirent Bariolée de sa négligence ; & après lui avoir laissé la satisfaction d'inventer les modes les plus ridicules pour les nôces de ces rois, elles la reléguèrent au palais, où depuis ce temps elle a vécu fort contente au milieu de toutes les poupées qui ne la contredisent point, & de toutes les marchandes auxquelles elle donne toute liberté, ayant d'ailleurs la bonne foi de convenir que l'éducation des princes n'est point du tout son fait.



CORNICHON
ET
TOUPETTE.

CONTE.

DANS un pays fort éloigné, il y avoit une fontaine qui rajeunissoit les vieillards & vieillissoit les jeunes gens. Cette merveille étoit l'ouvrage de la fée Dindonette ; on la nommoit aussi la fée de l'Isle, quelquefois la fée de la Fontaine, ancienne protectrice des peuples de la contrée. Cette fée, la meilleure créature du monde, mais la plus mal-avisée, considérant que la jeunesse aspiroit presque toujours à un âge plus avancé, & que les vieillards au contraire vantoient & regrettoient sans-cesse leurs jeunes ans, crut faire leur bonheur commun, en procurant à cet égard l'accomplissement des vœux des uns & des autres. Elle voulut ajouter à ce bienfait le plaisir de la surprise. Ce fut pendant la nuit, que

la seule source d'eau douce de ce pays petit & environné d'une mer immense, acquit par son pouvoir la qualité qu'on vient de dire, à un degré conforme à son zèle, c'est-à-dire, excessif. Elle ne manqua pas, dès le matin même, d'aller se placer dans un lieu voisin de cette fontaine, qui étoit au milieu de la ville, pour jouir, sans être apperçue, du spectacle agréable des premières métamorphoses qui s'y feroient. Elle n'y fut pas longtemps sans être convaincue que ses vues étoient remplies au-delà même de ses espérances. Des enfans acquirent à ses yeux la taille & la vigueur de l'adolescence, & des vieillards décrépits changeant leur caducité contre la foiblesse & l'imbécillité de la première enfance, elle crut les avoir soustraits au pouvoir de la mort. La joie qu'elle en eut ne lui permit pas de suivre plus longtemps le dessein qu'elle avoit eu de se laisser ignorer la reconnoissane ; est un prix si légitime des bienfaits, qu'elle ne put se refuser davantage au plaisir délicat de jouir de celle qu'elle croyoit si bien mériter ; elle déclara à tout le peuple, qu'une merveille si étonnante avoit assemblé autour de la fontaine, qu'il lui en étoit redevable.

Il est mal-aisé de se représenter la joie

de ceux qui gagnoient à ce changement, la crainte & le trouble des a tres, & la surprise générale de tout le monde. Mais la facilité qu'avoient les premiers à se répandre en tous lieux, ou à faire éclater, en se réunissant, leur commune allégresse, les faisoit prévaloir sur les plaintes des seconds, réduits par la foiblesse de l'état où ils entroient, à gémir seuls; en sorte que le gros de la nation se croyant heureux, ne cessoit de bénir la bonne fée Dindonette, qui les faisoit trouver tout d'un coup dans l'état à-peu-près où chacun eût désiré de rester toute sa vie.

Cependant les effets de l'eau enchantée devenoient toujours plus marqués à mesure qu'on en continuoit l'usage. Des progrès si rapides donnèrent à quelques-uns de la crainte pour l'avenir. Ce n'étoit plus sans défiance qu'ils s'approchoient de la source; ils en cédoient facilement l'abord aux plus empressés: ceux qui croyoient manquer encore des agrémens de la plus belle jeunesse, y étoient dès l'aurore. Heureux, s'ils eussent pu la fixer! mais chaque goutte d'eau qu'ils avalèrent depuis, agissant suivant les loix surnaturelles & irrévocables qui lui avoient été données par la fée, leur

firent bientôt franchir les limites imperceptibles de l'état aimable qu'ils avoient désiré avec tant d'ardeur. On voyoit avec étonnement ceux qui étoient arrachés aux infirmités de la vieillesse, reportés dans l'enfance; & la perspective d'une caducité prochaine désespéroit les jeunes gens. La fée elle-même en fut alarmée; il étoit trop tard, les fées, comme les dieux, ne peuvent détruire leur ouvrage.

Quelle fut la désolation de ce misérable peuple, lorsque le voile d'un fausse joie étant levé par l'expérience de quelques jours, ils virent toute l'étendue de leur malheur. Chacun se mit à creuser des puits dans tous les lieux qu'on y crut propres; mais en vain: le sein de la terre n'offroit, dans ces climats, que des masses de pierre ou de sables arides. Pour surcroît de malheur, la saison des pluies, dont la durée y est courte & fixe, venoit de passer, & ne devoit revenir que dans neuf ou dix mois. On mit à profit les rosées de la nuit assez abondantes, mais bien au-dessous des besoins, de même que le lait des animaux, & toutes les liqueurs que pouvoient produire les fruits & les herbes dont on exprimoit le suc. La mer opposoit de toutes parts

parts des obſtacles invincibles aux ſecours qu'une nation inſtruite dans l'art de la navigation auroit pu tirer de l'étranger. Ces pauvres gens n'avoient pas l'idée d'un vaiſſeau; contens de la petite portion de terre qui leur étoit départie, ils ignoroient qu'il en fût ailleurs; ou s'ils en ſoupçonnoient, celle qu'ils habitoient leur ayant fourni juſqu'alors toutes les choſes néceſſaires à la vie, ils ne voyoient rien au-delà qui pût tenter leurs déſirs, & qui méritât de troubler le genre de vie pacifique qui faiſoit leur bonheur.

Dans cette extrémité, quelques-uns ſéduits par l'eſpérance de paſſer dans des climats plus heureux, osèrent ſe fier à leurs forces pour traverſer à la nâge de vaſtes mers. Leur perte ſoudaine apperçue du rivage en éloigna les autres. Pluſieurs ſe voyant contraints d'aller puiſer dans la fontaine l'imbécillité de l'enfance, ou la caducité de la vieilleſſe, ſe déroboient à cette cruelle alternative par une mort volontaire. Un petit nombre, plus attaché à ſes devoirs & aux objets de ſes inclinations, conſacroit au ſervice des autres le reſte de vigueur dont il jouiſſoit encore, juſqu'à ce que, relégués eux-mêmes aux deux extré-

mités de la vie, & également incapables de s'en procurer les beſoins, ils fuſſent enveloppés dans la perte commune.

Il eſt vrai que cette eau ne renfermoit pas en elle une cauſe poſitivement mortelle. Le fil des jours de ceux qui étoient obligés d'en boire, n'en étoit pas coupé plutôt; le fuſeau tournoit ſeulement plus vîte, & ramenoit pluſieurs fois dans un même ſujet les différens âges qui ne ſe voyoient auparavant qu'une ſeule fois dans le cours de la vie humaine. Mais ce paſſage ſi prompt d'un état à un autre, apportoit dans la ſociété un trouble inexprimable. On y arrivoit ſans avoir eu le loiſir de s'y préparer, & ſans que les autres occupés d'eux-mêmes, euſſent pu le prévoir & diſpoſer pour chaque âge ce qui devoit être à ſon uſage, & conſtituer à chacun ſon état, ſon rang & ſa profeſſion. Il auroit fallu régler l'économie générale de l'état, & celle des familles particulières ſur les idées nouvelles qu'un ſi grand changement produiroit. Il falloit mettre les vues du législateur en proportion avec les révolutions ſubites auxquelles la vie de ce peuple venoit d'être aſſujettie. Quel travail! Le plan d'un gouvernement ſage, fruit tardif de l'expérience de pluſieurs siè-

cles, pouvoit-il naître dans ces triſtes circonſtances ? Si ceux à qui leur expérience ou leurs réflexions avoient acquis des notions sûres des choſes qui forment le lien de la ſociété, & en aſſurent la conſiſtance, les avoient pu conſerver dans les différens états qu'ils parcouroient ſi rapidement, tout fût revenu au même. On n'auroit pas été choqué de voir un enfant foible, mais pourvu des lumières qu'il auroit acquiſes autrefois, diriger les travaux pénibles d'un laboureur robuſte qui n'auroit pas encore vu deux moiſſons ; & dans le ſénat les avis de celui qui auroit déjà donné des preuves de ſon mérite & de ſes talens, auroit impoſé aux jeunes vieillards, malgré le maſque de l'enfance. Mais il n'en alloit pas ainſi ; chaque âge étoit ſuivi de ſes avantages & de ſes inconvéniens naturels : l'imbécillité étoit l'apanage des deux extrêmes, & les progrès ou le déclin de la raiſon dépendoit, comme chez nous, de l'état des organes. Celui qui tomboit dans l'enfance au ſortir de la vieilleſſe n'emportoit aucun ſouvenir de ſes connoiſſances paſſées. Un monde nouveau s'offroit à ſa vue étonnée, & l'apprentiſſage qu'il en falloit faire pour ſe rendre utile à ſoi-même & aux autres, étoit

toujours prévenu par le terme fatal où la décrépitude diminue l'exercice de la raiſon, en même temps qu'elle ſuſpend ou interdit l'uſage des facultés corporelles. De-là, la privation entière de toute inſtruction, qui entraîne celle de l'idée du bien général, & des moyens d'y trouver le ſien propre. Le ſentiment n'étoit qu'un inſtinct obſcur que la raiſon n'éclairoit que par de courts intervalles, qui ne ſervoient même qu'à rendre plus miſérables ceux qui en jouiſſoient, en leur découvrant de ſi grands maux, ſans leur laiſſer appercevoir le moindre remède.

Cette ſituation, toute déplorable qu'elle étoit, pouvoit phyſiquement laiſſer ſubſiſter encore quelque temps ceux qui l'éprouvoient. D'autres malheurs s'y joignirent comme une ſuite néceſſaire des premiers. L'enfant qui naît trouve au ſein de ſa mère des ſecours qui aſſurent ſa vie; le langage de ſes cris eſt toujours entendu de l'amour maternel. Les vieillards, au contraire, ne trouvoient perſonne qui ſoutînt leur chûte dans l'enfance; la loi n'avoit pas ſuppléé par des ſécours étrangers à la différence qui eſt entre l'amour maternel & l'amour filial; puiſqu'il n'y avoit point de loi, il n'y eut qu'un petit nombre de ces miſéra-

bles qui trouvèrent chez leurs enfans des ſoins capables de reculer l'inſtant de leur perte.

Un coup plus funeſte encore concourut à la deſtruction de ce peuple infortuné. L'eau fatale opérant puiſſamment ſur ceux qui la buvoient immédiatement, l'accroiſſement des enfans dans le ſein de leur mère avoit preſque ſa durée accoutumée, & le temps des couches ſurprenoit ordinairement ces malheureuſes dans un état de vieilleſſe où d'enfance qui coûtoit la vie aux uns & aux autres. L'union de tant de cauſes funeſtes détruiſit enfin en peu de mois tout ce peuple; & Dindonnette leur protectrice, ou plutôt leur meurtrière, n'ayant pu leur rendre d'autre ſervice que les devoirs de la ſépulture, quitta, déſolée, ces lieux d'horreur pour n'y revenir jamais.

Ce fut quelques ſiècles après cet événement, que la fée Selnozoura qui, par l'avis des médecins, faiſoit ordinairement deux fois la ſemaine le tour de la terre pour changer d'air, & pour trouver quelque ſoulagement à des inquiétudes dans les jambes qui la tourmentoient, vint s'arrêter dans l'isle de la Fontaine. Elle ne dirigeoit jamais ſa route par les mêmes lieux. Cette

petite partie du monde lui étoit encore inconnue. La beauté du climat l'engagea à la parcourir. Cornichon & Toupette l'accompagnoient : la dernière lui avoit été donnée dès l'âge le plus tendre par le genie Kriſtopo, qui l'avoit retirée des mains de parens pauvres & incapables de lui donner de l'éducation, & Cornichon avoit été acheté quelque temps après d'un marchand d'eſclaves. Sa famille étoit inconnue ; il paroiſſoit un peu plus âgé que Toupette, qui avoit alors quatorze ans. Leur première enfance avoit fait l'amuſement de la fée qui aimoit fort les enfans ; & l'affection qu'elle leur portoit, croiſſoit à meſure que l'âge développoit en eux mille qualités aimables. Aucune de celles de Toupette n'échappoit à Cornichon qui y rendoit un hommage ſincère. Toupette démêloit avec une ſagacité merveilleuſe tout le mérite de Cornichon ; & elle étoit trop équitable pour ne pas l'aimer à la folie ; quand l'amour fait un auſſi bon uſage de ſon pouvoir, il eſt ſûr d'un applaudiſſement général. La fée y donnoit tout le ſien ; l'innocente expreſſion des ſentimens de leur cœur qui s'épanchoit librement en ſa préſence, l'amuſoit. Son deſſein étoit bien de les unir, mais l'état

de femme devoit rendre Toupeste moins propre aux voyages, & l'obliger à s'en séparer quelquefois pendant de longs intervales. Elle s'étoit contentée jusques-là de les flatter de leur union, sans leur en marquer le temps précis. Cette espérance adoucissoit l'ennui de la vie ambulante qu'ils menoient; & la fée diminuoit la fatigue par le pouvoir de son art. Elle se servoit d'une espèce de petit navire qui la portoit dans les airs mille neuf cent cinquante fois plus vîte que les nôtres ne nous conduisent sur les eaux. Ses écuries étoient pleines d'hypogryphes d'une extrême vîtesse & d'une grande beauté, & les nuages qui étoient à ses ordres, lui auroient fourni des voitures commodes, si elle en eût voulu faire usage: mais elle n'employoit d'ordinaire les moyens surnaturels que dans les cas où l'art & l'industrie ne pouvoient rien. La profonde connoissance qu'elle avoit des méchaniques, lui avoit donné l'idée de la voiture dont je parle, & elle s'en servoit avec plaisir.

C'etoit, comme je l'ai dit, un petit vaisseau dont le port se trouvoit sur la platte forme du donjon le plus élevé de son palais. Lorsqu'elle vouloit mettre à la voile,

on laiſſoit échapper le bâtiment ſur des couliſſes, de la même manière qu'on lance un vaiſſeau à l'eau. Alors un grand nombre de ballons qui étoient autour, le ſoutenoient en l'air : elle ſe plaçoit au gouvernail qu'elle manœuvroit d'une main, & elle touchoit de l'autre une eſpèce de clavier, dont les touches répondoient aux différentes manœuvres des voiles, & les diſpoſoient de la manière convenable à recevoir le vent qui partoit d'un grand ſoufflet agité par Toupette & Cornichon. Il étoit fabriqué de manière à augmenter prodigieuſement le reſſort de l'air, & ſe manioit cependant avec autant de facilité qu'on en a à remonter une montre. C'étoit de la ſorte qu'elle parcouroit en ſi peu de temps des eſpaces immenſes; qu'elle s'élevoit dans les nues, ou gliſſoit, pour ainſi dire, ſur la ſurface des eaux. Quand elle mettoit pied à terre, un dragon qui pendant la courſe ſe tenoit à fond de cale, s'établiſſoit ſur le tillac, pour garder le navire; & lorſqu'étant rentrée elle vouloit s'élever dans les airs, une détente qu'elle touchoit, débandoit des reſſorts couchés le long de la quille de ce bâtiment, qui par leur effort commun, lui faiſoient faire un ſaut aſſez élevé pour être

ſoutenu par la colonne d'air qui ſe trouvoit deſſous, & donner lieu au ſoufflet d'agir en même-temps ſur les voiles, & de le porter plus haut. C'eſt ainſi qu'un oiſeau qui s'élève de terre, n'emploie le mouvement de ſes ailes qu'après s'en être détaché par un ſaut d'une élévation proportionnée à ſa peſanteur. Elle communiquoit ordinairement à ſes compagnons de voyage cette admirable ſubtilité qui la déroboit aux yeux les plus perçans; ce n'étoit que rarement que, rallentiſſant ſa marche, elle conſentoit d'être apperçue. Quelques contrées plus agréables, quelques nations favorites jouiſſoient de temps-en-temps de cet avantage. On peut s'imaginer combien nos jeunes gens y étoient ſenſibles. A voir le monde entier, & n'être vu de perſonne, il y a la moitié du plaiſir à perdre.

Enfin, comme je l'ai dit, frappée de la beauté du lieu, Selnozoura vint deſcendre dans l'isle de la Fontaine; elle fut ſurpriſe de trouver la campagne ſi déſerte, mais ſon étonnement augmenta, lorſqu'étant entrée dans la ville, elle en trouva toutes les maiſons inhabitées, ſans néanmoins qu'aucun veſtige de guerre ou d'incendie pût en faire attribuer la cauſe à de pareils malheurs.

Elle voulut la découvrir par le moyen de ſon art. Tandis qu'à cet effet elle en exerçoit ſeule les opérations, Toupette & Cornichon ſe promenoient dans cette ville déſolée. La Fontaine fatale, près de laquelle le haſard les conduiſit, leur offroit une eau claire & fraîche; ils étoient altérés, ils en bûrent. L'art de Féerie venoit d'inſtruire Selnozoura de ce qu'elle avoit voulu ſavoir. Elle ſe hâta de rejoindre ſes enfans, (c'eſt ainſi que ſa tendreſſe les nommoit). Au moment qu'ayant achevé de ſe déſaltérer, ils conſidéroient l'architecture de la Fontaine; ah! gardez-vous bien leur cria-t-elle de loin, de boire de ce poiſon funeſte, vous ſeriez perdus! Eh quoi? dit Toupette, ce que vous nommez poiſon, eſt l'eau la plus délicieuſe que j'aye bû de ma vie, & Cornichon l'a trouvé de même. Ah! malheureux, dit-elle, vous en avez bu! Ah! faut-il que vous vous ſoyez éloignés de moi! Alors elle leur raconta le deſtin des miſérables inſulaires. Vous allez en éprouver un pareil, mes pauvres enfans, continua-t-elle; la puiſſance des fées opère, quand elles le veulent, des merveilles nouvelles, mais elle ne va pas juſqu'à détruire les œuvres d'une autre fée. Vous allez

passer bientôt à l'état de vieillesse la plus décrépite, au moins je saurai par mes soins en adoucir les peines, & vous garantir de la mort, en soutenant votre misère par tous les soins dont les autres ont manqué; mais déjà le charme opère, la taille de Cornichon paroît s'élever : une physionomie plus mâle prend la place de ses traits délicats. Pendant que la fée parloit, Cornichon qui regardoit attentivement Toupette, croyoit faire à son égard des découvertes semblables. Mais loin que ses idées portassent sur les tristes conséquences qu'on en pouvoit tirer pour l'avenir, cet état présent le remplissoit de joie. La fée avoit coutume d'opposer, entr'autres raisons, au désir qu'ils lui marquoient sans cesse de s'épouser, l'obstacle de leur grande jeunesse; un moment venoit de lever cette difficulté. Il ne tarda pas à s'en prévaloir auprès de Selnozoura. Cessez, divine fée, dit-il, de plaindre notre sort; si les deux termes de notre vie doivent, comme vous le dites, se suivre d'aussi près; hâtons-nous de saisir, pour nous unir, le court espace qui les sépare. Et qu'importe que notre vieillesse soit anticipée, si notre bonheur l'est aussi !

Toupette à ce discours sentit diminuer la

profonde triſteſſe dans laquelle elle étoit plongée. Ses regards, qu'elle venoit de porter en rougiſſant ſur Cornichon, ſe fixèrent ſur la fée, & marquoient l'inquiétude où elle étoit de ſes ſentimens. La fée Selnozoura avoit ſenti toute la force du raiſonnement de Cornichon, & avoit été attendrie de la manière dont il l'avoit exprimé. Oui, dit-elle, mes enfans, vous ſerez contens. Mais ces lieux funeſtes, cauſe de vos malheurs, ſont peu propres à célébrer des nôces que mon amitié pour vous veut rendre mémorables. Retournons à Bagota, (c'étoit le lieu de ſa réſidence ordinaire;) toute ma Cour s'empreſſera de concourir à vos amuſemens préſens; & les cent génies ſubalternes qui ſont à mes ordres, feront ſans ceſſe occupés à écarter de vous dans la ſuite, les ſoucis, compagnons de la vieilleſſe.

Nos amans auroient préféré la promptitude à la ſplendeur, dans l'accompliſſement de leurs vœux. Cependant, l'expérience qu'ils avoient de la rapidité de leurs courſes les aſſuroit qu'ils ſeroient dans peu d'heures à Bagota, quoiqu'ils en fuſſent alors éloignés de quatre mille cinq cent lieues; ils n'inſiſtèrent point, & partirent. Toupette ſupplia

en chemin la fée de garder le silence sur l'aventure de la fontaine; il étoit inutile de devenir par avance le sujet de toutes les conversations, & de donner cette prise à la malignité de cent jeunes femmes qui ne voyoient qu'avec jalousie ses appas naissans & sa faveur auprès de la fée. Elle le promit, & déclara à son arrivée le mariage de ces jeunes amans, dont elle fixa la cérémonie à la nuit du lendemain. Ils en reçurent les complimens, en essuyèrent même des harangues.

Le changement avantageux qui s'étoit fait en si peu de temps dans leurs personnes fut aisément remarqué, & surprit tout le monde; mais comme on n'en devinoit pas la cause, il servit à établir le proverbe, que les voyages forment les jeunes gens. Et sur cela mille jeunes personnes de l'un & de l'autre sexe, pensèrent à briguer les deux places qu'on prévoyoit que le mariage de ceux ci alloit faire vaquer.

Sur ces entrefaites le génie Kristopo arriva à Bagota. Il avoit coutume de faire de temps en temps quelques visites d'amitié à sa nièce; elle fut fort aise qu'il eût choisi celui où l'établissement de Toupette lui marquoit le cas qu'elle faisoit de ses présens. Kristopo fut surpris du progrès que

cette jeune fille avoit fait, tant du côté de l'esprit que des grâces. Dans ses voyages précédens à Bagota, cette enfant l'avoit amusé, elle l'occupa. Il commença à s'affliger du bonheur de Cornichon. L'idée d'épouser lui-même Toupette se présenta à son esprit. Sa passion qui croissoit à chaque moment, en laissoit fort peu à ses réflexions sur la disposition de son âge de trois mille ans, avec les quatorze de Toupette. Ce fut bientôt un parti pris, & il n'y avoit pas de temps à perdre; elle alloit passer au pouvoir de Cornichon. Il alla donc sur le champ faire part de ses vues à sa nièce. Il ne croyoit pas que son rival pût balancer un moment la préférence qu'il demandoit. Quel fut son étonnement lorsqu'après avoir employé, avec beaucoup de douceur, des représentations fort sensées, prises même de l'intérêt propre de Kristopo qui se repentiroit bientôt d'une telle alliance, Selnozoura conclut par un refus formel qu'elle soutint ensuite avec vivacité, contre toutes les instances qu'il renouvelloit sans-cesse. Voyant enfin leur inutilité, le génie parut céder aux raisons de la fée; mais il n'en étoit que plus confirmé dans son premier dessein; & profitant de l'accès qu'il avoit auprès de Tou-

pette, & d'un moment où elle se trouvoit seule, il l'enleva par la cheminée de son appartement, peu d'instans avant celui qui devoit accomplir son union avec Cornichon qui déja l'attendoit dans le temple, & se plaignoit de sa lenteur.

Dès qu'il fut arrivé à Ratibouf, capitale de ses états, & son séjour ordinaire, il n'oublia rien pour justifier auprès d'elle l'irrégularité de son procédé dont il rejetoit le blâme sur la fée. " Il n'avoit rien oublié pour en obtenir l'aveu ; il n'en avoit essuyé qu'un refus auquel il n'avoit pas lieu de s'attendre ; sa passion cependant étoit extrême, le temps pressoit. Son hymen avec Cornichon lui préparoit un malheur d'autant plus affreux, qu'il n'auroit eu de bornes que la durée de sa vie qui n'en connoissoit pas. Dans ces circonstances, étoit-il naturel qu'il se sacrifiât au caprice de Selnozoura? Et devoit-elle même décider sans sa participation, du sort d'un enfant qu'elle tenoit de lui? Toupette devoit donc au lieu de s'affliger, donner la plus grande approbation à sa conduite, & bénir le moment qui venoit de la soustraire à la tyrannie de la fée, & rompre un mariage indigne d'elle, pour l'élever aux honneurs suprêmes qu'elle alloit partager avec lui. "

Loin de goûter ces raiſons, Toupette n'étoit pas même en état de les entendre. Kriſtopo crut qu'elles auroient plus de ſuccès, quand elle ſeroit revenue de ſon premier étonnement, & ceſſa de l'importuner pendant quelques jours.

Cependant pluſieurs ambaſſadeurs vinrent ſucceſſivement de la part de la fée, réclamer Toupette de la manière la plus preſſante, mais la plus inutile. Les menaces même d'une guerre cruelle n'ébranlèrent point le génie qui loin de changer, renouveloit lui-même ſes inſtances auprès de ſa captive avec auſſi peu de fruit.

Il crut que l'autorité de ſes parens auroit ſur elle plus de poids que ſes raiſons. Il lui propoſa de les faire venir. Elle y conſentit, plutôt pour ſe débarraſſer pendant quelque temps de ſes pourſuites odieuſes, que dans le deſſein de ſouſcrire à leurs volontés qu'elle prévoyoit devoir être conformes à celle du génie ; elle en exigea ſeulement qu'il ſuſpendroit ſes ſollicitations juſqu'à leur arrivée.

Le courier qui leur fut dépêché les trouva malades l'un & l'autre. Ils lui dirent que leur conſentement à une union ſi honorable pouvoit être préſumé. Que les bontés de Kriſtopo pour leur fille le diſpenſeroient

des démarches ordinaires, s'ils en pouvoient diſpoſer ſeuls; mais puiſqu'il avoit jugé leur aveu néceſſaire, ils le ſupplioient d'obtenir auſſi celui de Selnozoura, ſans lequel ils ne régloient jamais rien d'important dans leur famille, à cauſe des obligations infinies qu'ils avoient à cette fée, & qu'étant ſon parent & ſon ami, il n'auroit pas de peine à y réuſſir. Ces bonnes gens ignoroient la querelle ſurvenue entre Kriſtopo.... & Selnozoura..... ils furent très-ſurpris d'apprendre par le meſſager, que la réſiſtance de leur fille ne pouvoit être vaincue que par leur préſence; mais ils demandèrent du temps pour ſe rétablir. Le courier attendit en vain leur guériſon; le mal ne faiſoit que s'aigrir. Et prévoyant l'inquiétude de ſon maître, il leur demanda au défaut de leur préſence, leur conſentement par écrit, qu'ils donnèrent par devant notaire, pour avoir ſon effet ſitôt qu'il auroit été ratifié par Selnozoura, ce qu'ils ne croyoient pas incertain.

Le génie ne douta pas que cette pièce ne fût victorieuſe, il courut la communiquer à Toupette d'un air de conquérant, ſe gardant bien de lui parler de la clauſe du conſentement de Selnozoura, qui n'y étoit pas exprimée. Ses larmes le détrom-

pèrent bientôt, elle le ſupplia de différer l'exécution de ſes deſſeins, juſqu'à ce que la guériſon de ſes parens les eût mis en état de ſe trouver à ſes nôces ; leur vue augmenteroit ſa joie, ſi les réflexions qu'elle feroit juſqu'à ce temps-là ſurmontoient ſa répugnance pour ce mariage, ou ſoutiendroit ſon courage, & ſerviroit du moins à ſa conſolation, ſi ſon cœur refuſoit encore de s'accorder avec ſon devoir.

Toupette n'auroit pas obtenu de la paſſion du génie ce nouveau délai, ſi l'altération qu'il remarqua dans ſes traits ne lui eût perſuadé que ſa ſanté y étoit intéreſſée. En effet, l'eau enchantée, jointe au chagrin, commençoit à produire en elle un changement très-conſidérable. Il la crut malade, & ſur le refus qu'elle fit de voir des médecins, il s'occupa au moins de la divertir par la vivacité des amuſemens & des fêtes qu'il lui faiſoit préparer. Elle voulut changer d'air ; elle en eut la permiſſion. Et ne pouvant douter que ſa préſence lui fût importune, Kriſtopo eut la généroſité de la laiſſer ſeule à la campagne.

J'ai dit que Selnozoura avoit fait faire au génie les plaintes les plus amères, de l'inſulte qu'il lui avoit faite dans la perſonne

de Toupette, & que ces plaintes avoient été ſuivies de menaces d'en tirer raiſon par la voie des armes. Cornichon qui ſentoit de quelle importance il étoit pour lui & pour Toupette, qu'elle lui fût promptement rendue, ne ceſſoit de preſſer la fée de hâter l'exécution de ſes menaces. L'intérêt de ſa dignité, joint à celui de ces pauvres amans, la déterminèrent à faire marcher de nombreuſes troupes ſur la frontière des états de Kriſtopo, qui de ſon côté ſe prépara à une défenſe proportionnée à l'excès de ſa paſſion pour Toupette. Ils commandoient l'un & l'autre des peuples nombreux & affectionnés. Et non contens de leurs propres forces, ils avoient intéreſſé dans leur querelle les puiſſances voiſines par des alliances : leur différend partageoit la nation Fée.

Les embarras inſéparables d'une pareille ſituation, dérangeoient les voyages que Selnozoura avoit accoutumé de faire, qui d'ailleurs, n'auroient pas eu pour elle les mêmes charmes depuis ſa ſéparation d'avec Toupette. Cependant, le changement d'air lui étoit abſolument néceſſaire, & les médecins ne ſe relâchoient point ſur cet article. Ce qu'elle imagina pour ſe le procurer, ſans que les affaires en ſouffriſſent, eſt aſſez cu-

rieux pour mériter d'être rapporté. Elle dépêchoit chaque jour un grand nombre de sylphes, chargés d'outres vides, qui les alloient remplir, suivant le choix qu'elle faisoit, tantôt d'un pays & tantôt d'un autre, de l'air qu'on y respiroit. Et sitôt qu'ils étoient de retour, on épuisoit soigneusement, par le moyen des machines pneumatiques, tout celui que renfermoit son appartement, auquel on substituoit à l'instant le nouveau. Cela est tout-à-fait ingénieux. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que la fée & tous ceux qui avoient les entrées chez elle prenoient chaque jour les différens tours d'esprit des peuples dont ils respiroient l'air. Et si l'espace de vingt-quatre heures ne suffisoit pas pour convaincre que ces différences portassent jusques sur le fond du caractère, il indiquoit au moins qu'un plus long usage d'un même air, auroit produit immanquablement cet effet. Il y avoit des jours où cela étoit plus sensible, à proportion que la nation où l'on avoit puisé l'air portoit des caractères plus distinctifs. Celui de France, par exemple, quoiqu'il arrivât d'ordinaire en plus petite quantité, à cause qu'il s'évapore facilement, ne laissoit pas de se faire remar-

quer, ſurtout lorſqu'il avoit été pris dans la capitale. Enfin, la vérité de ce fait ſingulier fut ſi pleinement reconnue, que les courtiſans ne manquoient pas de ſe trouver tous les matins au bureau où les couriers dépoſoient leurs outres, en attendant qu'il fût jour chez la fée, pour être inſtruits du pays d'où ils venoient, & régler en conſéquence leur conduite journalière. Il y a toute apparence que c'eſt là l'origine de cette façon de parler, *l'air du bureau*. Or il arriva un jour que de jeunes ſylphes, chargés d'aller chercher l'air nouveau, ſe mirent à poliſſonner le long du chemin. Ils ſe jetoient leurs outres à la tête, ils en jouoient au ballon, & firent mille autres eſpiégleries qui relâchèrent inſenſiblement les liens qui en bouchoient les ouvertures, & percèrent même ces vaiſſeaux en pluſieurs endroits; de manière que l'air qui y avoit été renfermé d'abord, ſe perdit en partie. Mais comme il étoit auſſi remplacé à l'inſtant par celui qui s'y introduiſoit par les ouvertures oppoſées, les ſylphes n'y remarquant aucun vide, continuèrent leur route ſans défiance, & ce ne fut qu'après être arrivés, qu'ils s'apperçurent de cet accident; mais comme il étoit trop tard pour

y remédier, & qu'ils étoient trop timides pour en faire l'aveu, ils en gardèrent le secret, & se contentèrent de boucher de leur mieux les ouvertures des outres, jusqu'à ce que le moment de les porter à l'appartement de la fée fût arrivé, pour y répandre, non plus comme auparavant, un air unique, mais un air composé de celui de presque toutes les nations du monde qu'ils avoient parcourues dans cette dernière course; parce que le lieu qui leur avoit été indiqué ce jour-là, étoit à-peu-près antipode de Bagota ce jour fut marqué par des actions si pleines de sagesse de la part de la fée, & si éloignées des extrêmes, où l'usage de l'air unique de certains pays l'avoit portée quelquefois, qu'elle s'en apperçut elle-même, & demanda du même air pour le lendemain. Alors les sylphes ne firent pas de difficulté d'avouer leur aventure: elle servit à éclaircir la fée, & lui fit connoître qu'il y a du bon par-tout; que les excès même se tempèrent les uns par les autres, & qu'enfin du concours de mille qualités les plus opposées, il résulte une qualité moyenne qui est la bonne. Fixée à cette opinion, elle ne voulut plus user que d'un air composé; & c'est ce qu'on appela le bon air.

La fée parvenue à se procurer un air convenable, il restoit à remédier à ses inquiétudes dans les jambes. Une machine qui mettoit en mouvement, & lui procuroit sans sortir de sa chambre l'exercice qui lui étoit nécessaire produisit cet effet.

Kristopo avoit donné le commandement de ses armées à un général d'une capacité reconnue, & celles de la fée étoient aux ordres de Cornichon. Le grand intérêt qu'il avoit à cette guerre, avoit fait juger que personne n'étoit plus capable que lui d'en pousser les opérations avec chaleur. Déjà il se disposoit à sortir de la retraite où son chagrin l'avoit confiné depuis l'enlèvement de Toupette, & où il n'avoit été visible qu'à la seule fée. Il alloit prendre ses derniers ordres, & lui promettoit de satisfaire à la fois, par une victoire signalée, l'amour, la gloire & la vengeance, pendant que ce qui se passoit à Ratibouf, éloignoit encore davantage le génie des sentimens de paix.

Le père & la mère de Toupette y étoient enfin arrivés ; Kristopo les mena sur le champ à la maison de campagne où étoit leur fille. Quelle fut leur surprise, lorsqu'au lieu de la personne jeune & charmante qu'ils s'attendoient de trouver, ils ne virent

qu'une femme de bonne mine, à la vérité, mais dont les traits effacés indiquoient seulement leur ancienne beauté ? Envain les doux noms de père & de mère étoient dans sa bouche ; envain elle leur faisoit les caresses les plus tendres, il n'étoit pas possible qu'ils reconnussent pour leur fille une personne dont l'âge paroissoit surpasser le leur. Kristopo de son côté, offensé de ce qu'il prenoit pour une dérision, ayant appelé tous ceux qui avoient été préposés au service ou à la garde de Toupette, leur demanda en colère où elle étoit, & quelle pouvoit être celle qui osoit jouer en sa présence une scène si indécente. Ils lui répondirent que depuis que Toupette étoit dans cette maison, elle ne s'étoit montrée à personne, qu'elle n'étoit sortie que voilée de son appartement, dans lequel on n'avoit eu la permission d'entrer que lorsqu'elle étoit à la promenade. C'étoit alors qu'on y portoit, suivant ses ordres, ce qui étoit nécessaire à sa nourriture ; qu'elle y mangeoit seule ; qu'ils n'avoient eu ainsi aucune occasion de la voir, & qu'ils s'étoient contentés de la servir soigneusement, & de la garder avec exactitude : qu'ils avoient fait leur devoir avec tant de zèle & d'atten-

tion

tion, que quoiqu'ils fuſſent auſſi ſurpris que lui de ce qu'ils voyoient, ils étoient cependant très-perſuadés que la perſonne qui étoit devant ſes yeux étoit la même qui leur avoit été confiée.

La ſimplicité de ces réponſes uniformes, & l'étonnement de ceux qui les faiſoient, diſſipèrent les ſoupçons que le génie avoit conçus de leur fidélité. Il les tourna ſur la fée, dont cette métamorphoſe lui paroiſſoit l'ouvrage, pour ſe venger de l'enlèvement de Toupette. Il ſe confirma dans cette penſée par l'entretien qu'il eut avec elle, & & qui roula ſur des particularités de ſon enfance, dont nulle autre ne pouvoit être inſtruite. Alors il ſe fortifia dans la réſolution de la guerre, non ſur le pied de défenſive, mais accompagnée de toute la vigueur & la diligence néceſſaire, pour prévenir ſur les terres de la fée les hoſtilités qu'elle ſe diſpoſoit à faire ſur les ſiennes. Il ſe flattoit de la contraindre bientôt par l'effort de ſes armes, à faire tomber le maſque dont il ſuppoſoit qu'elle avoit couvert les appas de Toupette. Et la laiſſant dans ſa retraite avec ſes parens, il courut hâter l'exécution de ſes deſſeins.

Selnozoura n'avoit pas encore été infor-

mée de ce qui s'étoit paſſé à Ratibouf; elle s'attendoit bien à toute la ſurpriſe du génie. Mais elle fut offenſée lorſqu'elle apprit l'imputation injurieuſe qu'il lui faiſoit d'être l'auteur de cette métamorphoſe : cette manière ſourde & détournée de ſe venger étoit trop éloignée de l'élévation de ſes ſentimens, pour ne les pas bleſſer ſenſiblement. Et cette circonſtance aigriſſoit encore ſes anciens reſſentimens; elle ſe livroit toute entière aux idées d'une vengeance éclatante. Que de ſang alloit couler !

Cependant ſes amis & les meilleures têtes de ſon conſeil, conſidérant la diſproportion qu'il y avoit entre la cauſe de cette guerre & les calamités qu'elle alloit entraîner, haſardèrent auprès d'elle des remontrances à ce ſujet. » L'amitié dont elle » honoroit Toupette devoit, ſans doute, » ſuppléer à ce qui lui manquoit du côté » de la naiſſance & de la fortune, & lui » ſervir d'une ſauve-garde inviolable contre » qui que ce fût. Mais qui ne ſait dans quels » égaremens un violent amour peut jeter une » ame ! La déférence & les égards paſſés » du génie ſon parent, qui ne s'étoient » jamais démentis pour elle pendant pluſieurs » ſiècles, prouvoient aſſez qu'il n'étoit plus

» libre au moment fatal où il s'étoit porté
» à une violence si extraordinaire. Au reste
» l'enchantement de la fontaine (car ce fait
» commençoit à transpirer à Bagota) en
» agissant si promptement sur Toupette,
» avoit prévenu les effets de la passion du
» génie pour elle, il ne lui restoit que la
» honte d'une action si condamnable.

Ces considérations furent encore soutenues par les ministres des puissances alliées de la fée, qui ne se voyoient qu'à regret engagés dans une guerre à laquelle ils n'avoient pas d'intérêt direct. Un de ces princes (c'étoit Zeprady, il étoit prince de Mirliphipolie) offroit sa médiation. S'il avoit des engagemens avec Selnozoura, d'anciennes liaisons avec le génie promettoient un succès favorable à la négociation dont il vouloit bien se charger lui-même, pour parvenir à un accommodement.

La fée étoit au fond très-raisonnable; elle comprenoit que les avantages de la guerre ne compensent jamais exactement les malheurs qui la suivent; mais trop haute pour faire d'elle-même les premières démarches, elle accepta avec joie la proposition de Zeprady, & consentit même que, pour dissiper entièrement les soupçons du génie sur la cause de la vieillesse préma-

turée de Toupette, ce prince lui révélât dans le plus grand détail l'aventure de l'isle de la fontaine, dont l'état décidé de ces pauvres amans rendoit déſormais le myſtère inutile. Elle exigeoit cependant des réparations convenables de la part de Kriſtopo, dont la violence avoit évidemment bleſſé le droit des gens, & les égards dus aux ſouverains.

Zeprady partit donc muni des paſſeports néceſſaires, pour ſe rendre à la cour de Ratibouf : il vit en chemin Cornichon, qui, tout occupé de ſa vengeance, ne ſongeoit qu'à inſpirer les mêmes ſentimens à l'armée dont il venoit de prendre le commandement. L'ordre qu'il lui remit de la part de la fée, de ſuſpendre tout acte d'hoſtilité juſqu'à ſon retour, le pénétra d'abord de la plus vive douleur. Mais l'eſpoir de revoir Toupette, que la paix rendoit bien plus certain que les événemens d'une guerre douteuſe, le ramena à des ſentimens plus doux, & le fit même conſentir à aller à Ratibouf, pour être au génie un témoin déciſif de la bonne foi de la fée, & de la vérité de cette ſurprenante aventure, & il pria le prince de lui en ménager la permiſſion. Zeprady trouva en arrivant ſur les frontières des états du génie, les troupes

qui s'y rassembloient, prêtes à former une armée nombreuse. Il obtint du général qui les commandoit, qu'il n'en presseroit pas la marche jusqu'à ce qu'il eût eu de nouveaux ordres, & continuant la sienne avec diligence, il arriva bientôt à Ratibouf.

Le génie ne pouvoit s'empêcher de se reconnoître l'auteur de la guerre qui alloit s'allumer. Il n'étoit pas ambitieux. La passion qui en étoit la seule cause étoit cessée faute d'objet. Toupette en l'état où elle étoit n'intéressoit plus que sa pitié. En pareille circonstance, il est ordinaire que l'équité naturelle reprenne ses droits; il prêta l'oreille aux ouvertures de paix que lui fit Zeprady. Il insistoit, à la vérité, sur l'offense qu'il croyoit que la fée lui avoit faite, en jetant Toupette dans l'état où elle étoit, pour lui rendre sa possession inutile; il exigeoit qu'on le détrompât à cet égard, comme si la vérité même de cette supposition n'eût pas toujours laissé subsister l'injure faite auparavant à la fée par l'enlèvement de Toupette. Zeprady voyant que sa négociation ne rencontroit que cet obstacle, qu'il lui étoit si aisé de lever, ne se mit point en peine de détruire le préjugé du génie par les maximes de droit dont il

auroit pu ſe prévaloir, & ſe hâta de lui dire qu'il pouvoit lui fournir un témoin irréprochable ; que Cornichon n'attendoit que ſes paſſeports pour venir à ſa cour, & le convaincre que ce qui étoit arrivé à Toupette, n'avoit aucun rapport à la querelle préſente. Le génie conſentit à le voir; il arriva, & le récit qu'il fit de l'aventure de l'isle, qu'il ne pouvoit s'empêcher de mêler de ſes larmes, en arracha au génie; cependant il exigea encore ſa confrontation avec Toupette, & l'envoya chercher.

Quelle ſurpriſe pour elle, & que de ſentimens divers l'agitèrent tour à tour, lorſqu'on lui apprit qu'elle alloit revoir Cornichon. La joie ſans doute occupa d'abord tout ſon cœur; mais que la durée en fut courte ! L'humiliation la plus ſenſible prit bientôt ſa place ; & la certitude qu'elle avoit que ſon amant n'étoit pas mieux traité, loin de lui donner de la confiance, portoit ſon chagrin juſqu'au déſeſpoir ; elle y ſuccomba quelques momens, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on parvint à la faire monter en voiture.

Le trouble de Cornichon ne fut guère moindre, quand on vint annoncer que Toupette approchoit. Mais plus perſuadé appa-

remment que leur amour étoit d'un ordre supérieur & indépendant des grâces, de la figure & de la jeunesse, il se promettoit une joie infinie & mutuelle de leur entrevue; & ce sentiment ne laissoit que peu de place au regret des pertes qu'ils avoient faites l'un & l'autre. En effet, on remarqua au moment de la reconnoissance, que l'amour de Cornichon étoit d'une trempe plus forte, pour ainsi parler; qu'il étoit plus dépouillé de l'intérêt personnel, plus réuni dans l'objet aimé; & que Toupette au contraire, laissoit voir dans les épanchemens de tendresse, qu'elle ne pouvoit refuser à Cornichon, des retours sur elle-même, qui découvroient toutes les blessures de son amour-propre. Tout ce qu'il se trouva alors de gens les plus versés dans la métaphysique du cœur, assurèrent que cela étoit conforme aux règles & à l'expérience. Les physiciens qui étoient présens justifièrent aussi à leur manière ces divers mouvemens; & tous convinrent que cette scène étoit digne du drame le mieux sentimenté.

Le génie ne pouvant plus refuser à l'évidence ce qu'il avoit déjà accordé aux lumières de sa raison, dépouillée des nuages de la passion, se retira sans rien dire; mais

diſpoſé à ſe réconcilier avec la fée, & à employer toute ſorte de moyens pour lui faire oublier ſes torts.

Nos amans, après avoir été quelque temps l'objet de la curioſité importune des aſſiſtans, & en avoir eſſuyé des queſtions également indiſcrettes & déplacées, furent enfin laiſſés à eux-mêmes. Ah! Toupette! ma chère Toupette, dit alors Cornichon, c'eſt vous que je revois. Que le ſouvenir de nos maux paſſés s'éloigne de nous pour jamais. De nos maux paſſés, dites-vous, s'écria douloureuſement Toupette! mais qui pourra détruire l'impreſſion cruelle de nos maux préſens, & écarter de notre penſée la perſpective affreuſe de ceux qui nous attendent, ou plutôt qui volent au-devant de nous avec tant de vîteſſe. Quoi! Cornichon, y ſeriez-vous inſenſible? Non, vous ne m'aimez point, ſi mes malheurs ne vous pénètrent jusqu'au fond du cœur. Que vous ſeriez injuſte d'en douter, reprit Cornichon; je les ſens mille fois plus que les miens propres, ou plutôt confondant votre état & le mien comme nos cœurs ſe confondent, je ſerois accablé de ce double poids d'infortune, ſi je ne jouiſſois... Ah! quelle jouiſſance, interrompit la déſolée Tou-

pette ! de quoi pouvons-nous jouir à présent, qui nous dédommage de ce qui nous est enlevé ? Car enfin, ne vous flattez pas ; l'eau fatale a déjà fait sur vous plus d'effet qu'un demi-siècle ; & sans doute elle ne me traite pas mieux.

J'avoue, répondit Cornichon, qu'en me rappelant ces grâces naissantes, dont notre accident commun a si cruellement hâté le progrès & abrégé la durée, je vous trouve aujourd'hui différente ; mais il y a des grâces pour tous les âges, & vous avez, ma chère Toupette, toutes celles de l'âge sexagénaire. Oui, si vos yeux n'avoient pas perdu l'extrême vivacité qui les distinguoit, votre teint qui s'efface leur reprocheroit un éclat qu'ils auroient conservé seuls. Quelques rides que j'apperçois sur votre front justifient les raisons qu'ont eu vos joues de s'applanir & de descendre, & votre gorge, en se flétrissant, tombe avec beaucoup de décence. C'est ainsi que tous vos traits, en vieillissant d'intelligence, ne cessent de conserver entr'eux un accord qui prouve incontestablement que vous avez été belle. Ah ! cruel, interrompit vivement Toupette, ma gorge se flétrit, & c'est vous qui me le dites ! Mais Toupette, reprit Cornichon,

ne vous ſouvient-il plus du peu de cas que vous ſembliez faire autrefois des avantages fragiles de la beauté ; mon cœur n'étoit-il pas l'unique objet de tous les vœux du vôtre. Oui, Cornichon, dit-elle, un peu calmée en apparence, il m'en ſouvient ſans doute ; mais puis-je ne pas redouter quelque diminution dans votre tendreſſe pour moi, quand il arrive des changemens auſſi monſtrueux dans ma figure ? Car enfin, nous tenons beaucoup aux apparences extérieures ; ce ſont elles qui frappent les ſens ; & quel pouvoir n'ont pas les ſens ſur notre cœur ? Hélas ! qui m'aimeroit, ſi vous ceſſiez de m'aimer ? Cette inquiétude eſt ſuperflue, ma chère Toupette, répondit Cornichon ; elle porte ſur une impoſſibilité ; mais en la ſuppoſant poſſible, des vœux étrangers pourroient-ils jamais remplacer auprès de vous les miens ; vous n'en auriez ſeulement pas l'idée : vous voyez que vous vous formez des fantômes pour les combattre. Je vois, dit Toupette, que vous me prenez pour une viſionnaire ; il eſt bien dur, au comble de la diſgrâce, de voir encore attaquer ſa raiſon.

Ah ! Toupette, dit-il, que vous êtes injuſte ! Quoi, tandis que mes diſcours,

puisés dans les sources les plus pures de la philosophie, n'ont que votre repos pour objet, vous pouvez leur donner un sens si injurieux! Mais souffrez que j'appuie mes raisonnemens d'un exemple célèbre. Ignorez-vous ce qu'on raconte de Baucis & de Philemon! Ces deux tendres époux qui conservèrent sans aucune altération, jusques dans la plus extrême vieillesse, tous les sentimens de l'amour le plus parfait. Couple heureux! ils éprouvoient avec délices que les chaînes de l'hymen, que les infirmités même de la vieillesse sont bien légères, quand l'amour en soutient le poids. En vérité, reprit Toupette avec chagrin, belle comparaison!.... la belle comparaison! Baucis, dans le cours d'une longue vie, avoit reçu mille & mille fois de Philemon les preuves les plus sensibles de sa tendresse. Et moi.... mais sérieusement, ou ne comparez point, ou trouvez des ressemblances plus justes. Celle-la ne fait pas honneur à votre esprit, ou du moins fait tort à votre mémoire; on diroit que vous avez préparé une nouvelle épreuve à ma patience, par un enchaînement de propos les plus singuliers, les plus extraordinaires.... que je suis malheureuse!

Cette converſation ne prenoit pas une tournure douce, lorſque le prince de Mirliphipolie vint lui dire, que leur génie plein de regret de ce qui s'étoit paſſé, étoit dans les ſentimens les plus propres à ſatisfaire la fée. Qu'il l'avoit prié de retourner promptement la trouver pour l'en aſſurer, & lui demander des paſſeports pour les miniſtres qu'il deſtinoit à aller au plutôt à Bagota, ſouſcrire aux conditions d'une paix dont il la laiſſoit entièrement maîtreſſe; & qu'il les iroit ratifier lui-même, dès qu'il le pourroit avec sûreté & bienſéance. Qu'il l'avoit chargé de dire à Cornichon, qu'il étoit le maître de partir avec lui, & d'emmener Toupette; qu'il ne pouvoit encore ſe réſoudre à les voir après leur avoir fait tant de peine; mais qu'il eſpéroit leur rendre dans la ſuite ſa préſence plus ſupportable, & qu'il s'expliqueroit plus clairement quand il ſeroit à Bagota. Préparez-vous donc, ajouta le prince de Mirliphipolie, par un peu de repos, à partir avec moi demain ſi-tôt que le jour commencera à paroître. Je vous quitte.

Cornichon & Toupette prévinrent de beaucoup l'heure du départ; leur malheur les avoit privés depuis longtemps des douceurs d'un long ſommeil; & la circonſtance

où ils étoient n'étoit pas propre à les endormir ; ils se rejoignirent avant l'aurore. La joie dominoit dans le cœur de Cornichon : Toupette étoit accablée. Le plaisir de sa liberté étoit empoisonné par l'idée de l'usage qu'elle en alloit faire. Ma prison, s'écrioit-elle, ma prison n'étoit-elle pas préférable à l'humiliation qui m'attend à Bagota, lorsqu'au lieu des charmes qui m'attiroient les hommages des hommes & l'envie des femmes, je n'y offrirai maintenant que des sujets de mépris ou du moins de pitié pour les uns, & d'un triomphe orgueilleux pour la malignité des autres. Cornichon voulut dissiper son chagrin par des raisons pareilles à celles dont il s'étoit servi la veille ; elles ne furent pas mieux reçues ; il insista ; Toupette eut des vapeurs ; il en fut embarrassé : mais toujours attaché aux raisonnemens que la candeur & l'ingénuité de son amour lui suggéroient, il les répétoit seulement ; il ne les varioit pas. Les vapeurs augmentèrent ; il fut effrayé que la raison n'eût pas de prise sur ce mal, c'étoit sa seule ressource. Enfin, à l'aide de quelques flacons, Toupette recouvrant une tranquillité passable, les réflexions qu'ils firent l'un & l'autre sur les promesses mystérieuses que

le génie leur avoit fait faire par le prince ; leur fournit une ſuite de conjectures qui, ſans les fixer à rien de certain, ne laiſsèrent pas de les occuper aſſez agréablement juſqu'à Bagota où ils arrivèrent le même jour.

Il étoit tard, Toupette en fut fort aiſe ; elle étoit bien éloignée de déſirer le grand monde. La fée étoit retirée ; mais ayant appris que le prince arrivoit, elle ne voulut pas remettre au lendemain à l'entretenir au moins ſuccinctement du ſuccès de ſes ſoins ; & après l'en avoir remercié & remis au jour ſuivant une narration plus étendue de ſa négociation, elle ne put ſe diſpenſer de voir Toupette, & encore moins de donner des larmes à ſon ſort. Elle conſentit à la prière que lui firent ces malheureux amans, de garder dans leurs appartemens une retraite convenable à leur ſituation, & de n'être viſibles que pour elle.

Les jours ſuivans ayant été employés à l'examen des conditions de la paix, à leur ratification & à l'expédition des ordres pour le lieutenant des troupes, on ne s'occupa plus que des préparatifs des fêtes qui devoient en rendre la publication plus célèbre. Le génie, ſuivant ſes promeſſes, ne manqua pas de ſe rendre à Bagota. Ses ſatisfactions

furent complettes ; il n'épargna rien pour recouvrer l'amitié de la fée.

Tout retentiſſoit de la joie la plus vive. Nos amans ſeuls, livrés à la douleur, n'en étoient diſtraits que dans les momens que la charitable fée vouloit bien dérober à ſes occupations, pour aller dans leurs appartemens.

Si les promeſſes du génie avoient quelque temps flatté leur eſpoir, ils ſe reprochoient alors cette crédulité. Depuis pluſieurs jours qu'il étoit arrivé, il n'avoit pas pris ſeulement le ſoin de s'informer d'eux.

Nous ſommes à ſon égard, diſoient-ils, dans le plus profond oubli. Et que nous ſerviroit de ſa part une vaine & impuiſſante pitié ! Hélas ! il ne nous reſte donc pas même la conſolation d'imaginer que nous en ſoyons ſuſceptibles.

Ces triſtes penſées les occupoient un matin, (c'étoit celui du jour deſtiné à la publication de la paix) lorſqu'ils apperçurent la fée accompagnée du génie, & ſuivis l'un & l'autre de leur cour qui s'avançoient vers le lieu où ils avoient coutume de ſe raſſembler dans la journée. Cette viſite les ſurprit ; les occupations & l'appareil de ce grand jour ne ſembloient pas permettre à la fée

ſes attentions ordinaires pour eux. La préſence du génie & leur cortège nombreux les ſurprenoit encore davantage. En effet, Selnozoura les avoit préparés à ne la pas voir ce jour-là; mais le génie venoit de la conjurer avec tant d'inſtances de le mener chez ces infortunés, que la fée qui ſortoit de ſon palais pour voir elle-même les préparatifs de la fête qui devoit ſolemniſer cette journée, ſe vit contrainte de différer ce ſoin, & ne put lui refuſer de ſatisfaire un empreſſement qui, dans cette circonſtance, paroiſſoit myſtérieux. Quand ils furent près d'arriver à l'appartement où étoient Cornichon & Toupette, le premier ſe hâta d'aller au-devant de cette illuſtre compagnie, pendant que Toupette cherchoit à cacher ſa confuſion dans l'endroit le plus obſcur de la chambre.

Les forces de Cornichon ne répondirent pas à ſon empreſſement; il fit une chûte aux pieds de la fée, dont il eut un œil poché. La frayeur qu'en eut Toupette ſurmonta la répugnance qu'elle avoit à ſe montrer. Elle courut à lui toute éperdue; mais ſes pieds débiles s'embarraſſant dans les jambes de Cornichon qui étoit encore aſſis à terre, elle tomba ſur lui rudement, & ſa

bouche ayant rencontré le front du bleſſé, il lui en coûta trois dents, qui déjà depuis longtemps méditoient de s'échapper de ſa bouche. Cet accident toucha la fée juſqu'aux larmes; elle ne put s'empêcher de dire au génie qu'il y avoit de l'imprudence à venir ainſi ſurprendre ces pauvres gens; il répondit avec une confiance qui fit croire à la fée qu'il avoit des moyens de les dédommager, qu'il découvriroit: elle ne repliqua pas.

Quelques courtiſans eurent peine à cacher leur joie. Cornichon & Toupette étoient des favoris : pluſieurs d'entr'eux l'avoient éprouvé aux dépens de leur amour-propre. Leur décrépitude prochaine devoit, à la vérité, éloigner bientôt ces objets de jalouſie. On voit peu de favoris décrépits; & des accidens pareils à celui qui venoit d'arriver, hâtoient d'autant le moment de leur retraite; mais ils en voyoient toujours les indices avec plaiſir.

Quand on les eut ſecourus, Selnozoura propoſa au génie de leur laiſſer prendre du repos. Ce ne ſera pas en vain, madame, répondit-il, que je vous aurai engagée à venir juſqu'ici; une viſite de ſimple conſolation pouvoit trouver ſa place dans des

momens moins remplis que ceux de cette journée. Je l'ai choisie exprès pour donner plus d'éclat à la réparation que je vous dois de la violence que j'ai exercée sur une personne qui vous est chère, & plus de mérite aux adoucissemens que je veux procurer au malheur de ces amans. Sitôt, poursuivit-il, que j'ai été guéri des soupçons que j'avois, que la vieillesse de Toupette n'étoit que l'effet illusoire de votre dépit contre moi; le regret sensible que j'eus de mon procédé, me fit chercher des moyens de le reparer, qui fussent satisfaisans pour vous, & utiles aux malheureux dont j'avois si injustement empêché l'union. Le récit que m'avoit fait le prince de Mirliphipolie des circonstances de leur aventure, m'avoit convaincu; il est vrai que je ne pouvois pas moi-même rien changer au fonds de leur situation, qui étoit l'ouvrage d'une fée; mais je crus au moins qu'un bon avis pouvant quelquefois tenir lieu d'un service, ce que j'ai à dire suppléeroit en quelque manière à ce que je ne puis faire : voici ce que c'est. Vous pouvez vous souvenir, madame, qu'aux derniers états généraux de la féerie, qui se tinrent devant le tribunal des destinées pour l'examen des œuvres de cha-

que intelligence ; celles de la fée de la Fontaine ſe trouvèrent ſi conſtamment pleines de bonté, qu'on ne douta pas qu'elles ne fuſſent l'expreſſion naïve de ſon caractère. Le mal qu'elle pouvoit quelquefois produire fut plutôt attribué à une erreur de ſa part, qu'à l'effet d'une intention maligne ; & il fut jugé que, s'il étoit contraire à la dignité de la féerie de ne laiſſer ſubſiſter aucune trace des œuvres des intelligences, il n'étoit pas moins conforme aux loix de la juſtice de diſpenſer une fée de voir l'entière exécution des choſes fâcheuſes auxquelles elle n'auroit donné lieu que par mépriſe. On décida donc que, ſans tirer à conſéquence pour les autres, dont les vues n'étoient pas ſi droites, la fée de la Fontaine auroit la liberté de diminuer de moitié le mal qu'elle auroit fait dans les circonſtances ſuſdites.

Elle eût dès-lors fait uſage de cette grâce en faveur d'une partie des habitans de l'isle, ſi la mort qui avoit prévenu ce décret reconnoiſſoit quelque pouvoir ſupérieur au ſien. Quel bonheur, ſi elle eût au moins détruit cette fontaine, & précipité dès leur ſource ſes eaux fatales dans les gouffres de la mer ! Elle n'y penſa pas ; mais toujours

diſpoſée à faire le bien pour lui-même; elle en ſaiſira, ſans doute, plus vivement l'occaſion, quand elle lui ſera préſentée à titre de juſtice. Je me charge donc de l'inſtruire du beſoin qu'on a ici de ſa préſence, & ſi, comme je l'ai dit, il ne lui eſt pas permis de réparer en totalité le mal qu'elle a fait, elle remettra au moins un de ces deux amans dans l'état où il ſeroit actuellement ſans cette cruelle aventure, & c'eſt à vous, madame, de choiſir qui des deux doit jouir de cette grâce.

Ces derniers mots du génie, qui ſurprirent fort la fée, la jetèrent dans une irréſolution qui bannit de ſon cœur la joie que les premiers avoient commencé d'y répandre. Ces deux amans tenoient une place égale dans ſon affection; comment ſe réſoudre à prononcer à l'un des deux qu'il alloit continuer d'être le triſte jouet d'une viciſſitude perpétuelle, tandis que l'autre rentreroit dans tous les avantages de ſon âge.

Pendant qu'elle faiſoit en ſilence ces réflexions, le reſte de l'aſſemblée avoit pris parti. Comment, diſoient les hommes, une fée auſſi jalouſe de l'éclat de ſa cour peut-elle balancer un moment à lui rendre par le rajeuniſſement de Toupette ſon plus pré-

cieux ornement. La beauté, les grâces, ſont-elles donc ſi communes ici, qu'elle puiſſe négliger l'occaſion de les voir raſ-ſemblées dans cette charmante perſonne. Il n'y a pas d'apparence, diſoient au contraire les femmes, que ce ne ſoit l'incertitude qui ferme la bouche à Selnozoura ſur ſon choix; il eſt déjà fait. La préſence des deux perſonnes qui l'intéreſſent ſi fort l'empêche ſeulement de ſe déclarer encore. Il y auroit de la cruauté à le faire en préſence de Toupette. Ce délai ne peut s'interprêter autrement. Quelle apparence en effet que la fée ſacrifiât aux agrémens paſſagers de la figure d'une petite fille, les ſervices importans qu'elle a droit d'attendre d'un homme tel que Cornichon, tant à la tête de l'armée que dans le conſeil. On vient de voir avec quel zèle il couroit s'expoſer aux haſards d'une guerre cruelle, pour venger la gloire de la fée; & ſon eſprit prématuré annonce qu'il ne ſera pas moins propre au miniſtère politique.

Cependant, l'incertitude de la fée ne lui permettant pas de faire un choix, elle prit du temps pour y penſer; & diſant qu'il ne falloit s'occuper en ce jour que des fêtes & des jeux qu'une heureuſe paix ramenoit,

elle laiſſa nos amans; mais elle ne put s'empêcher de dire à voix baſſe à ſon oncle, que ſon diſcours l'avoit préparé à une ſatisfaction plus complette; qu'au ſurplus il ne mettoit dans celle-ci rien du ſien, que le ſeul avis qui regardoit la fée de la Fontaine, ce qui auroit pu ſe découvrir ſans lui; qu'elle attendoit d'un génie auſſi ingénieux que lui, des ſervices moins communs, & qu'elle eſpéroit de ſon amitié qu'il penſeroit à des choſes dont on pût lui avoir une obligation perſonnelle. Là-deſſus ils arrivèrent dans la grande place où ils applaudirent aux préparatifs qui avoient été faits pour donner à la publication de la paix, & au renouvellement de l'alliance entre les deux états, tous les accompagnemens de grandeur & de magnificence qu'exigeoit un événement ſi avantageux aux deux nations. Laiſſons la fée, le génie & leur cour, occupés de cette grande cérémonie, & allons retrouver Toupette & Cornichon dans l'intérieur de leur appartement.

Enfin, dit-il avec tranſport, dès qu'ils furent libres; enfin, ma chère Toupette, je vais être à portée de vous donner la preuve la plus déciſive de mon amour pour vous, puiſque vous le verrez dégagé de

toutes les circonſtances extérieures qui ont coutume de ſoutenir les amours vulgaires. Oui, tandis que rentré dans tous les avantages de mon âge, je ſerai l'objet des vœux des plus aimables femmes de la cour, on ne me verra ſenſible qu'au plaiſir de vous les ſacrifier. Ce ſera dans le temps où je ſerai le plus perſuadé du retour des grâces dont on me flattoit autrefois, que je me plairai à en faire un hommage éclatant aux rides & aux infirmités de votre vieilleſſe. Quelle attention, quels tendres ſoins n'aurai-je pas de vous? Quelle joie pure ne devrez-vous pas éprouver vous-même de reconnoître alors que l'illuſion de la beauté n'entrera pour rien dans l'hommage que je vous rendrai; il ne pourra ſe rapporter qu'à vos vertus, qu'à la plus belle ame du monde.

Mais quoi! interrompit bruſquement Toupette, c'eſt vous qui comptez jouïr excluſivement de la faveur dont le génie vient de nous flater? & je reſterois.... Je ſais, continua-t-elle avec émotion, que les dons de la raiſon & de la vertu ſont préférables aux avantages fragiles d'une beauté ſéduiſante; que les conquêtes que procurent les premiers ont une gloire plus ſolide que

celles de la ſeconde ; je ſais enfin qu'une femme de mérite eſt aux yeux de la raiſon, préférable à une jolie femme qui n'eſt que cela. Mais pourquoi ne me pas faire l'honneur de me croire capable de réunir ce double avantage ? Pourquoi, ſi votre rôle doit être plus glorieux, ne vous pas donner ſeulement la peine de vous informer ſi je n'aurois pas l'ambition d'y prétendre ? Ah ! Cornichon, dit-elle en verſant des larmes ; quelle humiliation vous me faites éprouver ! Non, vous ne méritez pas les ſentimens que j'ai pour vous ; mais la bonne fée eſt trop équitable pour être de votre avis ; je me reproche la peine qu'il m'a cauſée ; elle eſt auſſi prématurée que votre joie.

En finiſſant ces mots elle entra bruſquement dans un cabinet voiſin, dont elle tira la porte ſur elle. Les inſtances que Cornichon lui fit pendant longtemps de reparoître, auroient été inutiles, ſi l'heure où la fée avoit coutume de venir les voir, qui approchoit, ne l'avoit déterminée à ſortir de ſa retraite après s'être un peu remiſe de ſon trouble, bien réſolue de mettre tout en œuvre pour détruire le projet de Cornichon. Oubliez-le, ma chère Toupette, lui dit-il, ſitôt qu'elle rentra, ce deſſein qui vous

vous alarme, la délicatesse de ma passion me l'avoit inspiré, la vôtre en est blessée, n'en parlons plus. Refusons, par un mépris commun, un avantage qui n'en est pas un pour nous & qui cause au contraire tant de diversité dans nos opinions. Soumettons-nous à notre première destinée, & d'autant plus volontiers, qu'elle assortit pour tout le cours de notre vie, les différentes saisons que nous devons parcourir. Nos âges presque semblables, en nous faisant éprouver les mêmes hivers, nous feront voir les mêmes printemps; les inconvéniens qui ont été capables de détruire tout un peuple qui ne les prévoyoit pas, & dont nul n'étoit exempt, disparoîtront ici, ou ils seront prévus, & réparés successivement par les soins de la meilleure des fées. Et si la bizarrerie de notre sort nous défend d'espérer de notre union une heureuse postérité, la saison des amours, aussi fréquente pour nous que pour les innocens oiseaux, en aura toute l'ardeur & n'en sera distinguée que par la pureté de nos flammes.

Cet expédient de Cornichon auroit pu diminuer un peu la peine que Toupette envisageoit à le voir revêtu seul de tous les charmes de la jeunesse; elle devoit sans

toute l'approuver, mais quand on s'eſt pré-venu d'une idée auſſi agréable que celle qui étoit renfermée dans la déclaration du génie, & qu'on s'en eſt appliquée le profit, il eſt difficile de s'en deſſaiſir, ſurtout lorſ-qu'on peut ſe flatter de la voir réaliſer. Tou-pette, loin d'applaudir à cet avis, ne s'oc-cupa qu'à jeter du ridicule ſur les termes dans leſquels il étoit conçu. Bon Dieu, dit-elle, la belle phraſe! c'eſt dommage qu'on y apperçoive tout le travail qu'elle vous a coûté; des oiſeaux innocens, des ardeurs, des flammes diſtinguées par leur pureté. La jolie choſe! mais tenez: je ſuis obligée de vous dire, mon pauvre Cornichon, que le ton de madrigal qui vous eſt familier, ne va point du tout à notre ſituation, ſi vous n'avez que de ces choſes à dire, vous trou-verez bon que je me diſpenſe de les écouter.

Cornichon ne jugea pas à propos de con-tinuer une converſation d'où naiſſoit tant d'aigreur. Ils commencèrent tous deux une ſcène muette qui, après quelques momens fut interrompue par l'arrivée de Selno-zoura qui, fatiguée de la durée de la fête, s'y déroboit un moment & venoit reſpirer chez ſes enfans. Elle avoit prévu une par-tie de ce qui étoit arrivé entr'eux, la ſitua-

tion où elle les trouva lui fit comprendre qu'elle ne s'étoit pas trompée. Toupette se hâta de lui exposer tous les sujets qu'elle prétendoit avoir de se plaindre de Cornichon : mais comme ce ne sont que les mêmes choses à-peu-près que nous venons de rapporter, j'en épargnerai au lecteur la répétition, & me contenterai de dire, que dans l'espérance de trouver auprès du génie & de la fée de la Fontaine quelque moyen de rendre leur condition meilleure, & d'étendre peut-être à tous deux la grâce qui n'étoit destinée qu'à un seul, Selnozoura s'excusa de décider alors leur sort, comme ils l'en pressoient avec instance, & fonda son refus sur l'inutilité qu'il y auroit d'annoncer d'avance un choix qui ne devoit produire son effet qu'à l'arrivée de Dindonnette, à qui seule il étoit permis de toucher à son ouvrage. Il fallut donc prendre patience jusqu'à l'arrivée de cette fée, qui se fit attendre plusieurs jours.

Je ne dirai point comment ils furent employés; l'imagination du lecteur lui peindra aisément les feux de joie, les bals, les carrousels & tous les divertissemens qui dûrent célébrer le retour de l'union de deux peuples qui avoient toujours joui d'une paix

& d'une amitié conſtante ; on eſt ſeulement averti de donner à chacune de ces choſes le degré de perfection qui manque chez nous, & qu'on ſe doute bien qui ne manquoit pas chez les fées.

Enfin, Dindonnette arriva ; elle joignoit aux meilleures intentions du monde, une irréſolution pareille ſur les partis qu'elle avoit à prendre ; ce qui eſt aſſez ordinaire, lorſque les vues louches d'un eſprit borné ne laiſſent découvrir dans un deſſein que ſes inconvéniens, ſans éclairer ſur ſes avantages. On cherche le bien de tout ſon cœur, mais à tâtons ; & il ſe trouve ſi près du mal, qu'il eſt dangereux de s'y méprendre. On le ſait ; & de crainte de blâme, on prend le plus mauvais parti de tous ; celui de n'en prendre aucun, c'eſt préciſément l'état de Dindonnette. Tous ceux qui s'intéreſſoient à nos amans, s'étoient ſucceſſivement emparés d'elle. La fée Selnozoura, d'une délicateſſe extrême ſur ſa réputation, craignant qu'on n'interprêtât malignement la préférence qu'elle donneroit à Cornichon, avoit fixé toute ſa faveur ſur Toupette. Le génie, qui craignoit de prendre de nouveaux fers, & qui frémiſſoit encore des ſuites funeſtes que ſa paſſion avoit été prête

d'avoir, se déclaroit pour Cornichon. La cour partagée donnoit aussi à Dindonnette des avis divers fondés sur des raisons qui lui paroissoient d'un poids égal, & la mettoient hors d'état de rien résoudre; cependant, elle n'avoit pu s'empêcher d'indiquer le jour auquel elle se détermineroit. Il approchoit; elle s'arrêta enfin à un biais qu'elle crut propre à satisfaire tout le monde, parce qu'il donnoit à chacun une partie de ce qu'il prétendoit. Charmée de cette idée merveilleuse, elle abrégea le délai qu'elle avoit demandé, & voulut qu'à l'instant même les amans comparussent devant elle, & pressa la fée & le génie d'assembler la cour & le peuple pour rendre plus nombreux les applaudissemens qu'elle ne doutoit pas que son dessein ne méritât. Sitôt que Toupette & Cornichon furent arrivés, & tout le monde assemblé dans la grande salle du palais dont on laissa les portes ouvertes, Dindonnette ayant obtenu du silence, parla ainsi:

Heureux qui peut réparer le mal qu'il a fait, plus heureux qui n'en fait point. Cette sentence ne souffrant aucune contradiction, elle continua de la sorte: « loin de jouir » de ce dernier avantage, le premier ne

» m'eſt accordé même que pour moitié. Je
» puis, dit-elle, s'adreſſant à Cornichon,
» vous rendre votre belle jeuneſſe; & je
» puis auſſi rétablir la vôtre, dit-elle à
» Toupette; je ferai tous les deux, & ne
» ferai ni l'un ni l'autre». On peut juger de l'agitation où ces paroles mettoient nos deux amans, & particulièrement Toupette. Elles ne causèrent que de la curioſité à l'aſſemblée qui ne les entendoit pas. Il s'éleva un petit murmure; puis on réfléchit que les fées ne devoient pas parler comme les autres, & on ſe tût pour écouter la ſuite. « Non, continua Dindonnette, je
» n'aurai point la cruauté d'abandonner l'un
» de vous deux aux horreurs de la décré-
» pitude, tandis que je ferois rentrer l'autre
» dans tous les droits d'une jeuneſſe floriſſante.
» Et puiſque je ne puis vous la rendre entière
» à tous deux à la fois, vous y participerez
» au moins chacun pour moitié. Je veux dire
» que la moitié de votre corps va reprendre la
» vigueur & les grâces de la jeuneſſe,
» tandis que l'autre moitié continuera d'é-
» prouver la décadence à laquelle le tout
» étoit deſtiné. C'eſt à vous de choiſir
» quelle partie de vous-même vous eſt la
» plus chère, & doit ſubir cette heureuſe

» métamorphose. Si elle s'opérera par une
» ligne perpendiculaire, qui séparant le corps
» dans toute sa longueur, lui fera réunir
» deux profils opposés; ou si une ligne ho-
» risontale tracée en ceinture sera le terme
» commun de ces deux états, & à laquelle
» enfin de ces deux moitiés ainsi distinguées
» en supérieures & en inférieures, sera at-
» tachée la jeunesse «.

Ce fut alors que tout le sérieux dans lequel on se trouvoit naturellement fut renversé. Mille éclats de rire immodérés partirent à la fois; personne, excepté nos deux amans, & Dindonnette qui en fut terrassée, ne put y résister. Selnozoura même, qui se croyoit obligée de se contenir pour contenir les autres, ne put tenir à l'excès du ridicule d'une pareille idée. Enfin, après quelques momens, elle prit sur elle, & ceux qui crurent ne pouvoir reprendre l'air décent que la gravité de retour commençoit à rendre aux autres, étant sortis, Dindonnette revint un peu à elle-même.

Selnozoura alors se crut obligée d'ouvrir un avis, qui termina une scène aussi bouffonne. Je crois, dit-elle à Dindonnette, que votre intention bienfaisante & l'étendue

de votre pouvoir ne ſeroient pas moins remplis, ſi au lieu d'aſſembler dans un même ſujet des états ſi oppoſés, vous les faiſiez jouir alternativement des avantages & des dégoûts attachés à la vieilleſſe & au bel âge, pendant un temps, dont vous fixeriez la durée, de même que vous éliriez qui des deux devra rajeunir le premier. Eh, cela eſt à merveille, dit-elle, & vraiment c'étoit ma première idée; on devroit toujours s'en tenir au premier mouvement. J'ai cru mal à propos ſur la foi de certaines gens qui n'y entendent rien, qu'il falloit le corriger par la réflexion, & voilà comme on ſe trompe: croiriez-vous que cela m'arrive tous les jours, mais me voilà déſabuſée. Or à qui des deux rendrons-nous d'abord la jeuneſſe? Cornichon, toujours prêt à ſacrifier ſes intérêts à ceux de Toupette, ſe hâta de fixer ſon choix, en la priant de le faire tomber ſur elle. Je ſuis trop ſûr, dit-il, du cœur de Toupette, pour craindre que ce changement m'en dérobe la moindre partie, & puiſqu'elle a cette petite fantaiſie, il faut, s'il vous plaît, madame, la ſatisfaire.

Quelle joie ne fit-elle pas éclater dans ce moment! Quelle reconnoiſſance ne mar-

qua-t-elle pas à ſon amant! Les proteſtations des ſoins les plus tendres comme ils étoient les plus juſtes, commençoient à former de ſa part un diſcours très-pathétique, lorſque Dindonnette charmée de n'avoir plus à exercer une liberté qui la fatiguoit, ſe hâta de la toucher de ſa baguette, & tout-à-coup Toupette, comme un ſerpent qui ſe dépouille de ſa vieille peau, ſe vit dépouillée de ſes rides, & fit voir à leur place les traits d'une beauté parfaite, & la taille d'une nymphe. Les deux fées & le génie étoient dans la plus grande joie, les hommes en furent charmés, les femmes à prétentions confondues, & tout le monde ébloui. La ſurpriſe de Cornichon, quoique préparé à cet événement, fut ſi grande, qu'il tomba à la renverſe, criant de toute ſa force, à moi, chère Toupette; mais la joie de celle-ci lui laiſſoit à peine aſſez de préſence d'eſprit pour donner à ſes libérateurs une partie des marques de la reconnoiſſance qu'elle leur devoit, & Cornichon couroit riſque de ne pas ſe retrouver ſi-tôt debout, ſi Selnozoura qui s'étoit apperçue la première de ſa chûte, n'eût pris ſoin de le faire relever. Toupette alors courut à lui, un peu confuſe d'avoir été ſourde à

ſa voix ; elle l'aſſura qu'elle répareroit cette diſtraction la première fois qu'il tomberoit : & la fée qui vouloit l'emmener avec elle, l'appelant dans ce moment, elle promit à Cornichon, en le quittant, de lui rendre un compte fidelle de tous les plaiſirs que ce changement alloit lui procurer. Selnozoura retourna dans ſon appartement par des galeries découvertes, afin de laiſſer voir au peuple qui n'avoit pu trouver place dans la ſalle une merveille ſi ſingulière, à laquelle il donna mille bénédictions.

Elle n'y fut pas plutôt arrivée, que le génie s'approcha d'elle pour lui dire adieu. Eh ! quel eſt donc, dit-elle, le motif d'un départ auſſi précipité ? Ne m'aviez-vous pas flattée d'un ſéjour plus long. Elle alloit continuer à lui marquer ſon étonnement, lorſqu'il l'interrompit en ces termes :

» Ne ſuis-je pas aſſez malheureux, ma-
» dame, d'avoir rompu une fois les nœuds
» qui m'attachoient à vous à tant de titres ;
» voulez-vous m'expoſer à vous manquer
» encore, & me rendre tout-à-fait impar-
» donnable ? N'eſt-ce pas là ce même objet
» dont les charmes m'ont jeté dans les plus
» grands égaremens. Hélas! loin d'avoir perdu
» leur pouvoir ſur mon cœur ; je ne ſens

» que trop que s'ils ont été capables de ren-
« verſer ma raiſon, lorſqu'ils n'étoient en-
» core que naiſſans, le dégré de perfection
» qu'ils ont acquis me les rend encore plus
» redoutables. Souffrez donc, madame,
» qu'un plus long ſéjour auprès de vous
» ſoit remis au temps où Cornichon jouiſ-
» ſant à ſon tour des grâces du deſtin, je
» pourrai voir Toupette ſans danger ».

Mais à propos, s'écria Dindonnette! Eh, nous avons donc oublié de fixer l'époque où Toupette devra céder à Cornichon ſon état de jeuneſſe. Le pauvre garçon! Hélas! je crois qu'il n'eſt plus temps. Que je ſuis ſotte & étourdie! mais vraiment non, il n'eſt plus temps : cette condition eût dû être énoncée avant que Toupette eût été touchée de la baguette. Ah! baguette fatale! mais vous, madame, en s'adreſſant à Selnozoura, vous auriez bien dû m'avertir.

L'oubli de Dindonnette n'avoit pas échappé à Selnozoura; mais les mêmes motifs de délicateſſe qui l'avoient empêchée de paroître s'intéreſſer trop à Cornichon, l'avoient encore retenue dans cette occaſion; elle n'avoit oſé avertir Dindonnette de ſon oubli. Vos opérations, lui dit-elle, madame,

ont été ſi promptes, que je n'ai pas eu le temps de vous faire appercevoir de ce qu'il y manquoit. Non, ſans doute, & nos loix y ſont formelles, les conditions d'une œuvre de féerie ne peuvent ſe ſuppléer après l'attouchement de la baguette, qui y met un ſceau inviolable. Cornichon ne doit attendre le changement de ſon état que de l'effet de l'eau enchantée; ce qui dans la decrépitude où il eſt, ne peut manquer d'arriver bientôt; alors on pourra terminer l'union projetée; & Toupette remplira ſucceſſivement avec lui en peu de temps, les fonctions de femme, d'infirmière & de gouvernante. Que je ſuis fâchée, dit Dindonnette! je ne pourrai aſſiſter à cette nôce; j'ai des affaires infinies chez moi; au lieu que ſi j'y avois penſé, j'aurois marqué un terme ſi court à la métamorphoſe de Toupette, que j'aurois pu être témoin de ſon mariage; huit jours par exemple; je n'en pourrai encore paſſer que neuf avec vous, mais madame, dit Selnozoura, c'eût été empirer leur condition au lieu de la rendre meilleure; l'eau enchantée ayant des périodes beaucoup plus longues; & puis, quel moyen d'unir des perſonnes qui auroient troqué d'état ſi fré-

quemment ? Je conviens, répondit Dindonnette, que le terme de huit jours eſt un peu court, & je n'y avois pas penſé; n'en parlons plus ; puiſque cela n'aura pas lieu ; mais quand au mariage, j'en ſoutiens la poſſibilité dans les circonſtances préſentes, & dans l'état même d'enfance complette. Je ſais ce que je dis, je vais m'expliquer : au moment prévu de la métamorphoſe, on les eût approché l'un de l'autre, comme cela ſe pratique entre perſonnes qui veulent s'épouſer. L'inſtant venu, Toupette, qui ſe ſeroit apperçue que ſes forces l'abandonnoient, ſe ſeroit retenue à Cornichon, dans le temps même que celui-ci ſentant les ſiennes croître proportionnellement, & ſa taille ſe redreſſer, auroit recouvré le libre uſage de ſa langue, pour prononcer les paroles néceſſaires ; on eût alors ſaiſi habilement cet inſtant de parité, & vous voyez bien que voilà des gens mariés : Oh, cela eût été fort plaiſant !

Comme on vit que cette bonne fée avoit réſolu de ne dire & ne faire que des choſes abſurdes, on ſe diſpenſa de lui répondre. Selnozoura donna toute ſon attention au génie qui, perſiſtant dans la réſolution de ne plus voir Toupette, prit alors congé

d'elle, & s'oppoſa abſolument à l'offre qu'elle lui fit pour le retenir, d'envoyer cette jeune perſonne dans l'une de ſes maiſons de campagne, pour tout le temps qu'il lui plairoit de reſter à Bagota. Vous ne m'avez pas aſſez d'obligation, madame, diſoit-il, pour faire ce ſacrifice ; c'eſt à moi de partir & de demeurer éloigné de votre cour autant de temps que les loix communes de la nature humaine conſerveront à Toupette des charmes qui me ſont ſi funeſtes ; mais je pars pénétré des ſentimens que vous pouvez deſirer d'un bon parent, & d'un bon ami, qui regrettera toujours d'avoir ceſſé de l'être, & je ne vais m'occuper qu'à vous en donner des marques. En diſant cela, il s'élança dans les airs, où il fut ſoutenu juſqu'à ſon palais par deux ſylphes qui le tenoient par les oreilles. C'étoit la façon de voyager qu'il trouvoit la plus commode. Chacun a ſon goût.

Lorſqu'une journée ſi bien remplie fut paſſée, Toupette en rentrant dans ſon appartement, trouva Cornichon qui l'y attendoit avec la dernière impatience. Selnozoura, avant de la quitter, n'avoit pas manqué de lui recommander le ſilence à l'égard de Cornichon, ſur l'oubli de Dindonnette qui

l'excluoit à jamais de la grâce dont Toupette alloit jouir seule. Il n'en étoit pas besoin, sa vue le transportoit tellement, qu'il s'oublioit entièrement lui-même. Le plaisir qu'il y prenoit éloignoit de son esprit la pensée qu'il auroit pu être aussi vu avec un plaisir égal; il n'auroit pas troqué l'un pour l'autre.

Que vous êtes belle, lui disoit-il, ma chère Toupette! Il est vrai, répondit-elle, qu'on m'a trouvée assez bien, & je ne suis pas fâchée que vous soyez sur cela de l'opinion commune; mais, comment vous trouvez-vous de votre chûte? Que de bonté, dit-il en s'approchant d'elle un peu davantage; voilà votre amitié ordinaire; j'en étois sûr. Mais, belle Toupette, je ne borne pas à ce sentiment mes prétentions sur votre cœur..... Quoi! reprit-elle en s'éloignant, vous auriez, vous, des prétentions plus étendues: Oh! vous avez trop d'esprit pour cela! Dans ce moment l'un des génies Suisses, commis pour faire le soir la ronde dans tout le palais, & y maintenir l'ordre que la fée y avoit établi, fit entendre à la porte de l'appartement de Toupette le bruit de sa hallebarde, qui servoit de signal pour la retraite. Toupette en avertit Cornichon, &

ils terminèrent une converſation qui alloit devenir fort embarraſſante pour tous les deux. Cornichon en quittant Toupette, ne put s'empêcher de lui dire qu'elle étoit bien exacte ; elle s'excuſa ſur la fatigue de cette journée, & ils ſe ſéparèrent.

Le lendemain & les jours ſuivans, juſqu'au départ de Dindonnette, furent employés à lui donner des amuſemens moins bruyans, & par-là plus ſociables que ceux dont elle avoit trouvé la cour de Selnozoura occupée quand elle y étoit arrivée ; chaſſe, pêche, promenade, & pluſieurs autres plaiſirs particuliers à l'eſpèce fée, furent tour-à-tour mis en uſage. Enfin Dindonnette, après avoir demandé & donné mille avis divers ſur la politique, les finances, la guerre & les pompons, & avoir ſuffiſamment impatienté tout le monde, partit comme elle l'avoit fait eſpérer.

Selnozoura alors rendue à elle-même, n'oublia pas dans les ſoins domeſtiques où elle ſe livra, la conſolation de Cornichon. Elle le trouva dans les diſpoſitions d'indifférence ſur ſon ſort où nous l'avons repréſenté tout à l'heure, pourvu qu'il pût jouir de la vue de Toupette. Elle le crut en état d'apprendre que c'étoit en effet à ce

ſeul plaiſir qu'il étoit réſervé par l'étourderie de la fée de l'isle : & Toupette qui étoit préſente, eut en cette occaſion de nouvelles preuves de la violence de ſa paſſion, qui ſe détachoit entièrement de ſes propres intérêts.

Cependant le temps s'écouloit, & tandis que Toupette le paſſoit avec tout l'agrément qu'on peut imaginer, un déluge d'infirmités accabloit Cornichon ; il ne lui reſtoit plus de l'humanité qu'un cœur que Toupette ſeul animoit encore, & des penſées qui ſe dirigeoient ſans-ceſſe vers elle. Elle étoit bonne & compatiſſante, il eſt vrai ; mais enfin, ces vertus les plus eſtimables de toutes, qui donnent de l'activité aux ſecours dont on peut ſe promettre quelqu'utilité pour ceux qui les reçoivent, deviennent elles-mêmes oiſives & comme étouffées, lorſque la pratique en eſt évidemment infructueuſe ; c'eſt le cas où ſe trouvoit Toupette à l'égard de Cornichon. L'infortuné s'en apperçut ; & le chagrin qu'il en reſſentit concourant avec ſes infirmités, il tomba bientôt dans le dernier état de la vieilleſſe, je veux dire l'enfance.

Quittons un moment la cour de Selnozoura, pour paſſer à celle du génie. Les

affaires & les amuſemens dont il s'occupoit tour-à-tour, plus encore dans le deſſein de ſe diſtraire de ſa paſſion, que par goût ou néceſſité, ne produiſoient point l'effet qu'il en attendoit. Sans relâche occupé d'un amour malheureux, il ne pouvoit jouir du repos, tout ſon art lui étoit inutile : il ſongea à chercher ailleurs ce qu'il ne pouvoit lui fournir.

Les génies ont auprès du deſtin un accès qui eſt refuſé aux mortels ; il réſolut de le conſulter. Je ne ferai point la deſcription du palais de cette ſuprême Divinité, ni de la manière dont elle donne ſes audiences. Il ſuffira de dire, qu'à celle qu'obtint Kriſtopo, il fut répondu : *qu'il ne tiendroit qu'à lui de retrouver ſa tranquilité dans une de ſes cornes.* Cornes à moi, s'écria-t-il, tout ſurpris ! Je ſais que l'imagination hardie des humains nous repréſente quelquefois ſous les formes les plus bizarres & les plus éloignées de la vérité. Mais...... le deſtin n'aime pas les répliques : le triple voile qui couvre le trône redoutable, du haut duquel il rend ſes oracles, ſe baiſſa tout-à-coup ; & Kriſtopo fut réduit à chercher le ſens de celui-ci dans ſes propres lumières, elles ne lui fourniſſoient rien de ſatisfaiſant. Il voulut conſul-

ter celles de son conseil, & le fit assembler dès qu'il fut de retour. De tous les avis qui s'y ouvrirent, aucun ne le frappa davantage que celui d'un vieillard qui parla le dernier. « Vous savez, monseigneur, » dit-il, que lorsque vos intelligences veu» lent bien favoriser l'humanité de leurs ca» resses précieuses, les fruits de cette union » passagère ne manquent point d'apporter » en naissant quelques marques de la noblesse » de leur origine. Sujets d'ailleurs à toutes » les infirmités des hommes, il ne seroit pas » juste qu'ils fussent à tous égards faits com» me eux. Les signes particuliers à votre » illustre maison dans ces cas sont, pour les » mâles, une corne presque imperceptible, » comme un petit bouquet de plumes noi» res distingue ceux qui sortent des femelles. » N'auriez-vous point, monseigneur, quel» que souvenance d'avoir donné lieu à la » marque? » Il est vrai, répondit le génie, qu'il y a un peu plus de trois lustres, me trouvant à la chasse fort altéré dans un pays aride, & écarté alors de ma suite, une jeune bergère d'une grande beauté s'offrit de me conduire à une source qu'elle connoissoit. Ce petit service excita ma reconnoissance; neuf mois après elle mit au jour

un fils ; mais le ſouvenir de cet événement ne fait qu'accroître mon embarras, par les ſuites qu'il eut. Je conſultai mon art ſur le ſort de cet enfant, & ſur la relation qu'il pourroit avoir avec le mien. Je découvris qu'il étoit déſtiné à me cauſer les plus violens chagrins, par la concurrence où il ſeroit avec moi. Les meſures violentes que la jalouſie du trône n'inſpirent que trop ſouvent me faiſoient horreur ; mais je crus qu'il étoit au moins de ma prudence de reléguer loin de moi cet obſtacle à ma tranquillité. Je le fis donner à un marchand d'eſclaves, qui en tranſportoit pluſieurs dans un autre hémiſphère, ne doutant pas qu'un ſi grand éloignement ne dût mettre entre nous des barrières éternelles. Comment donc découvrir cet enfant, quand j'ignore même juſqu'à ſon exiſtence ; & quand je pourrois y parvenir, quelle relation peut-il y avoir entre cette découverte & ma paſſion pour Toupette ?

Si j'avois en main, dit le vieillard, un pouvoir auſſi grand que celui qui réſide en vous, monſeigneur, je me flatte que mes recherches ne ſeroient pas vaines. Mais ſans recourir encore aux moyens ſurnaturels qui vous ſont ouverts, conſultons d'abord la

mère de cet enfant ſi elle exiſte encore ; la tendreſſe maternelle eſt induſtrieuſe & éclairée ; on en peut tirer des lumières ou du moins quelques indices.

Cette femme s'étoit retirée dans ſon hameau, plus ſenſible à l'éloignement de ſon fils, qu'à toute l'aiſance dont elle auroit pu jouir à la cour. On l'envoya chercher ; le génie lui demanda d'abord ſi ſon fils avoit en effet la corne dont le vieillard avoit parlé, ce qu'elle confirma. Il employa enſuite pendant longtemps tour-à-tour la douceur & les menaces, pour déterminer cette pauvre femme ſaiſie, de crainte, à dire ce qu'elle ſavoit de cet enfant. Enfin, elle dépoſa, que ne pouvant ſe réſoudre à s'en ſéparer, elle avoit ſuivi longtemps le marchand d'eſclaves, lorſqu'il partit de Ratibouf; qu'elle étoit même réſolue à ſe donner à lui & parcourir toute la terre, plutôt que d'abandonner ſon fils; mais qu'enfin touché de ſes larmes, il avoit conſenti à le vendre à la première ville où ils arriveroient, pour lui conſerver l'eſpoir d'être inſtruite de ſon ſort, & même les moyens de le revoir quelquefois, mais ſous la condition expreſſe qu'elle n'en diroit rien, de crainte qu'il ne s'attirât le courroux du gé-

nie, auquel il avoit promis de ne s'en défaire qu'à trois mille lieues de Ratibouf; qu'ils étoient alors dans les états de Selnozoura; que le lendemain étant arrivés à la capitale, le marchand vendit son fils à une dame de la cour de la fée, qui avoit été frappée de sa beauté, & qui en fit présent à sa souveraine; que le marchand avoit poursuivi sa route le lendemain; qu'elle, après être restée quelques jours inconnue à Bagota, en étoit partie bien consolée de savoir son enfant si bien placé; & qu'au lieu de retourner à la cour dont le séjour n'avoit plus de charmes pour elle, elle avoit fixé sa demeure dans sa chaumière, d'où elle avoit été plusieurs fois à Bagota, pour savoir des nouvelles de ce cher fils, & jouir toujours inconnue du plaisir de le voir quelquefois; mais qu'un horrible enchantement l'avoit enfin éloignée pour jamais d'un lieu qui ne pouvoit plus lui offrir que des sujets de larmes.

Quel en est donc le sujet, dit le génie: hélas! seigneur, répondit cette pauvre femme, à l'âge que vous savez qu'il doit avoir, il ressemble à un homme de cent ans; & peut-être au moment que je parle, il a cessé de vivre.

Toutes les circonſtances de ce récit rapprochées, ne laiſsèrent au génie aucun lieu de douter que Cornichon ne fût ſon fils : il en eut de la joie. Cette découverte, dit-il, ſemble, il eſt vrai, avoir quelque liaiſon avec l'oracle du deſtin : je trouve une de mes cornes ; mais je ne vois pas encore le rapport qu'elle peut avoir avec ma tranquillité.

Seigneur, dit le vieux conſeiller, cette première partie de l'oracle ſaiſie, eſt une foible lueur qui doit vous conduire à la lumière ; il ne faut pas ſe rebuter : l'oracle, en diſant » qu'il ne tiendra qu'à vous » de recouvrer la tranquillité que vous avez » perdue, ſuppoſe de votre part le con- » cours de quelques ſoins, du travail, peut- » être même des ſacrifices ». Oui, dit le génie, après avoir un peu rêvé ; oui, Bramakaïjou (c'étoit le nom de ce ſage vieillard) tes conjectures ſont juſtes ; il en faut, ſans doute, des ſacrifices, & des plus ſenſibles ; mais on ne me reprochera pas d'avoir, faute de courage, mis obſtacle à l'arrêt du deſtin : jugez-en par la réſolution que j'ai priſe, & dont je veux bien vous faire part.

Vous ſavez que mes derniers ſervices ont

été d'une telle importance pour tout l'état suprême de la féerie, qu'ils ont comblé la mesure à laquelle les grâces du premier ordre sont attachées, suivant nos usages; je pouvois donc, il y a déjà longtemps, les réclamer en ma faveur : une heureuse incertitude sur l'objet de ma demande, l'a suspendue jusqu'ici, & je remettois à me déterminer, au temps de notre première assemblée générale. Mon choix est fait; ce ne sera ni la grande pantoufle, ni le privilège insigne de ne raser que la moitié de ma barbe, qui seront l'objet de mes vœux: on ne me verra point solliciter avec les instances si ordinaires à mes pareils, le droit de me moucher du pied. Le rajeunissement de Cornichon, l'anéantissement des loix bisarres dont il est la triste victime, voilà ce qui doit acquitter la république envers moi, comme le sacrifice de ma passion pour Toupette en faveur de mon fils, m'acquittera envers ma niéce. Cette resolution fut applaudie, & l'action parut magnanime. Kristopo en se séparant de son conseil recommanda un profond secret sur cette affaire, ainsi qu'à la mère de Cornichon, qui pleuroit de joie, comme elle venoit de pleurer de tristesse.

Le

Le temps de l'assemblèe générale de féerie étoit prochain : si-tôt qu'il fut arrivé, le génie s'y transporta ; Selnozoura s'y étoit aussi rendue. Quelle fut sa surprise, lorsque, dans l'audience qui fut accordée à Kristopo, pour faire l'exposition de ses services, & les demandes qu'ils méritoient, elle entendit qu'elles se bornoient au rajeunissement de Cornichon. Etoit-ce de la part d'un rival qu'on devoit attendre un trait de désintéressement si extraordinaire ! Mais elle fut bien plus étonnée, lorsqu'au sortir de l'audience, le génie l'ayant abordée, lui fit, en qualité de père, la demande de Toupette pour Cornichon. Un procédé si généreux acheva d'effacer du cœur de cette fée toute l'impression fâcheuse que la conduite précédente du génie pouvoit y avoir laissée : une confiance mutuelle y succéda ; le génie dit à Selnozoura tout ce qu'il avoit fait depuis son départ de Bagota : l'oracle du destin, le résultat de son conseil, & le détail d'une conduite si sage, reçut de sa part de nouveaux applaudissemens. Ils pressèrent leur départ pour Bagota, où Kristopo voulut aller pour hâter le bonheur de Cornichon. Je me chargerai, madame, dit-il à la fée, d'obtenir le consentement des pa-

rens de Toupette. Cela ne fera pas difficile, répondit elle, il faut vous avouer que ceux qui paffent pour tels, ne font que se prêter à la néceffité de cacher l'origine de cette jeune perfonne qui eft bien plus illuftre. Cornichon ne fe méfalliera pas, puifque Toupette eft le fruit des complaifances qu'une de nos compagnes fe crut obligée d'avoir pour une jeune mortel qui lui plaifoit fort; elle ne jugea pas à propos de rendre fes couches publiques ; ces fortes d'avantures ne font pas toujours bien prifes ; elle me confia fon fecret, & dès qu'elle eut donné le jour à cet enfant, je m'en chargeai. Vous eûtes occafion de la voir entre les mains des prétendus parens que je lui avois donnés dans vos états : vous jugeâtes dès-lors qu'elle étoit capable de profiter d'une éducation fupérieure à celle que ces pauvres gens pouvoient lui donner : ils vous l'abandonnèrent avec joie, lorfque vous leur dites que vous aviez deffein de la mettre auprès de moi ; & je la reçus de vous comme une étrangère ; vous favez le refte. Si cela eft ainfi, dit le génie, Toupette doit porter quelques marques de fon origine. Oui, dit la fée, un petit bouquet de plumes noires, placé au haut du fein gauche,

la diſtingue ſans la défigurer ; c'eſt ce qui lui a fait donner le nom de Toupette, comme je donnai celui de Cornichon à votre fils, à cauſe de cette petite corne que je découvris dans ſa chevelure, dont elle imitoit ſi bien la couleur, qu'on la prenoit pour une boucle de cheveux ; & cet accident même, qui relève chez Toupette la blancheur de ſa gorge, n'a été pris jusqu'ici que pour une parure avantageuſe. Le pouvoir abſolu que ſa mère, qui eſt fort mon amie, m'a donné ſur elle, me répond de ſon agrément ; mais les loix du ſecret me défendent de vous la faire connoître : voilà tout ce que je puis vous découvrir. Bon, ma niéce, reprit le génie, ç'en eſt aſſez : je connois au moins par-là que Toupette eſt ma parente. Cette marque eſt préciſément celle qui eſt particulière aux filles que les fées de notre maiſon veulent bien avoir en contrebande. Je n'en aimerai que mieux ma belle-fille, & mon bonheur ſeroit complet, ſi je pouvois penſer que vous en êtes la mère. Mon oncle eſt toujours badin, répondit la fée, en rougiſſant un peu, puis elle changea de converſation. Ils convinrent qu'ils garderoient le ſecret ſur le ſort de Cornichon, jusqu'au

moment de ſon union avec Toupette, qui ſeroit l'époque de ſon rajeuniſſement.

Si-tôt qu'ils furent arrivés à Bagota, la fée dit à Toupette, qu'elle avoit enfin pris la réſolution de la marier; que cette cérémonie ne ſeroit différée que juſqu'au lendemain, & qu'elle s'y diſposât.

Vos bontés, madame, me répondroient de mon bonheur dans le choix que vous avez fait pour moi, ſi l'infortune de Cornichon ne mêloit bien des regrets à un événement qui ne cauſe d'ordinaire que de la joie. Hélas! ſi le malheureux jouiſſoit d'un état pareil au mien, je ne ſerois pas réduite à vous demander quel eſt l'époux que vous me deſtinez. Soyez tranquille ſur votre ſort, reprit la fée; mais vous n'en ſerez inſtruite qu'au moment même du mariage.

Toupette ſe retira en ſilence. Une partie de la nuit fut employée à deviner cet époux futur; une foule de gens aimables ſe préſentoient à ſon imagination; mais ſon cœur libre n'arrêtoit ſes idées ſur perſonne: elle ſe laſſa d'y rêver, & s'abandonna à ſon deſtin avec aſſez de tranquillité.

Le bruit du mariage de Toupette & le myſtère que Selnozoura faiſoit du choix

de son époux, rassembla le lendemain de bonne heure chez la fée, tous ceux qui à divers titres pouvoient y prétendre. Déjà l'autel étoit paré, & une foule de peuple remplissoit le temple, que la fée gardoit encore le silence. Y étant entrée & n'y voyant point Cornichon, elle commanda qu'on allât le chercher. Madame, lui dit alors Toupette, épargnez de grâce à ce misérable la vue d'une cérémonie qui doit le pénétrer de douleur, s'il en est encore susceptible, & à laquelle sa présence n'apportera qu'une sorte de ridicule, s'il ne l'est pas. Je veux bien, dit la fée, ne pas relever dans cette circonstance une liberté que je blâme en vous, & je me contente de vous dire qu'il ne sera pas de trop. Toupette ne répliqua pas; on apporta Cornichon: la vue de cette nombreuse assemblée n'excita en lui que le rire de l'enfance; & chacun s'étonnoit qu'une fée si sage sortît ainsi de son caractère. Lorsque tout fut arrangé, & que les aspirans placés en cercle cherchoient l'envi les regards de la fée: approchez, dit-elle à Toupette; & vous, s'adressant à ceux qui avoient apporté Cornichon, conduisez-le près d'elle. Voilà, ma fille, lui dit-elle, un époux dont vous

connoiſſez la tendreſſe, les vertus & les malheurs ; tant de titres doivent vous le rendre cher : accompliſſez les décrets du deſtin, en lui donnant la main ſans héſiter. Ah! madame, s'écria Toupette ; & faiſant de ſurpriſe un petit mouvement en arrière : oui, ſans doute, il a toute ma compaſſion ; mais n'eſt-ce pas tout ce qu'on peut donner à l'état où il eſt à préſent? Et faut-il . . . . un regard de la fée lui fit comprendre que toute remontrance étoit vaine ; elle prit la main de Cornichon : le génie alors le touchant trois fois de ſa baguette, & lui dit : jouis, mon fils, des grâces du deſtin, & connois à la fois ton épouſe & ton père.

Il n'eſt pas aiſé de décrire l'effet que la ſurpriſe produiſit ſur les ſpectateurs de cette merveille. Les eſpérances des aſpirans confondues, la joie de mille femmes auxquelles cet événement rendoit un amant prêt à leur échapper, jetoient dans ce tableau une variété infinie ; mais dans la dépendance où tous ces perſonnages étoient du ſujet principal formé par les deux époux, ils ne paroiſſoient qu'acceſſoires, & comme perdus dans la demi-teinte. C'eſt de Toupette & de Cornichon que partoit toute la lumière dont il étoit éclairé. Tout ce que

l'amour même emprunte de la joie se trouvoit réuni si avantageusement dans ces deux amans qu'il est impossible d'en donner une idée bien juste.

Après la cérémonie, les époux furent reconduits au palais par la fée & le génie, au milieu des acclamations d'un peuple innombrable. Des fêtes qui ne le cédoient en magnificence qu'à celles qui avoient célébré le retour de la paix, remplirent les premiers jours de l'union de Tourpette & de Cornichon. Le génie y assista avec la liberté d'esprit qui lui avoit été promise par le destin & ne retourna dans ses états qu'après avoir tiré promesse de la fée que que les époux feroient de temps en temps quelques voyages à sa cour. Ils passèrent ainsi, dans la suite de leur vie, des jours que nulle adversité ne troubla, & auxquels une nombreuse postérité ajouta un nouveau dégré de bonheur.

Fin du trente-quatrième Volume.

TABLE

DES CONTES.

TOME TRENTE-QUATRIÈME.

Fin de la Table du Tome trente-quatrième.





